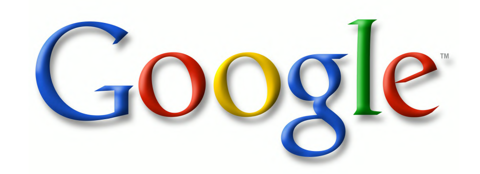



Charles Russell Degen.



IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46

Publié par

ALEXANDRE DUMAS

IMPRESSIONS DE VOYAGE

DE PARIS

A SÉBASTOPOL

PAR LE Dr FÉLIX MAYNARD

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855

82489

Grace D. Suter

and

Martha W. Suter

PRÉFACE

Il y a dans notre existence artistique, si pleine de fatigues physiques et d'ennuis matériels, quelques instants de pures joies pareils à ces aurores boréales qui réjouissent les six mois de nuits de ces braves Lapons, et qui leur font croire de temps en temps à une visite du soleil.

C'est quand, au milieu du déluge de manuscrits médiocres, illisibles, fastidieux qui rayonnent de tous les points de la France vers la rue d'Amsterdam, et que nous abordons (quoi que nous ayons dit de certaines oubliettes) avec une conscience qui, si elle n'a pas sa récompense dans ce monde-ci, l'aura certainement dans l'autre ; — c'est quand, au milieu de ces manuscrits entassés autour de nous comme les fascines et les sacs de terre d'un officier du génie ouvrant une tranchée, nous en trouvons tout à coup un

qui nous sourit dès sa préface, nous caresse doucement dès ses premières pages, et gracieusement, comme une charmante maîtresse de maison ou un riche propriétaire, nous fait visiter tous les coins et les recoins de son humble chaumière ou de sa riche villa.

Alors, nous le déclarons bien haut, notre joie est d'autant plus grande qu'elle est plus inattendue; — alors, nous nous prenons d'un vif intérêt, d'une tendresse profonde pour le manuscrit qui nous déroule ses feuilles, pour l'oiseau rare, *rara avis*, comme dit Juvénal, qui fait la roue devant nous, étalant, pareil au paon de Junon, les trésors de sa gorge de saphir ou de sa queue d'émeraude; de ce moment, nous n'avons plus de tranquillité. Il faut que nous initiions le public à notre bonne fortune; nous faisons, pour un inconnu que nous désirons faire connaître, ce que jamais nous n'avons fait pour nous : nous courons, le manuscrit à la main, de journaux en journaux, de libraires en libraires, et à force d'instances, comme nous avons fait pour Conscience le Flamand, pour Saphir le Viennois, pour Autran le Marseillais, nous arrivons au grand jour de la publicité, au soleil de l'impression.

Ces moments-là sont nos heures de triomphe.

C'est ainsi qu'un matin, au milieu des monts de manuscrits que les auteurs ont la bonté de nous envoyer pour le *Mousquetaire*, nous avons arrêté nos yeux fatigués sur deux ou trois articles isolés et pleins de saveur sur la Turquie.

Naturellement, notre exclamation habituelle en pareil cas nous est échappée :

— Ah ! ah ! avons-nous fait.

Puis, recueillant dans la masse d'écritures différentes ces deux ou trois articles, — d'une écriture qui n'est pas bonne, nous devons le dire, — nous les avons lus, en leur faisant toutes les tendresses muettes que peut faire à l'objet de sa sympathie un lecteur satisfait.

Les articles étaient signés docteur Félix Maynard.

Le lendemain, en me levant, — je fais d'habitude ces sortes de lectures dans mon lit, entre minuit et deux heures du matin, — le lendemain, en me levant, je mis sur les trois articles : *Bon à imprimer*, et je les envoyai à M. Dubuisson. — Voir la quatrième page du *Mousquetaire*, au-dessous de ces mots : *le propriétaire, rédacteur en chef*, ALEX. DUMAS.

Le premier des trois articles parut le jour même.

Le lendemain, on m'annonça le docteur Félix May-

nard. — Il avait l'humilité de m'apporter ses remercîments, quand c'était à moi de le remercier.

La connaissance fut bientôt faite. Quoique d'un aspect sévère, presque sombre, — aspect particulier aux hommes qui se sont souvent penchés sur les abîmes, — que ces abîmes soient ceux de la vie ou de l'Océan, — le docteur me fut sympathique rien qu'en le regardant. — C'est à lui de dire si je lui produisis le même effet. Je crois que oui.

Au bout de cinq minutes de conversation, le docteur Maynard m'avait fait toutes ses confidences. Sept ans chirurgien à bord d'un bâtiment baleinier, sillonnant l'Atlantique, le Pacifique et la mer des Indes, il avait visité le Brésil, le Chili, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la terre de Van-Diemen ; il avait pénétré dans tous les détroits, du détroit de Magellan au détroit de Béringh ; il avait doublé tous les caps, depuis le cap Finistère jusqu'au cap de Bonne-Espérance, jusqu'au cap Horn.

Plus tard, médecin sanitaire à bord des paquebots d'Orient, il avait visité la Méditerranée, — comme un curieux visite un cabinet d'histoire naturelle, — Marseille, Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Messine, Oran, Alger, Bône, Tunis, Malte,

Syra, le Pirée, les Sporades, les Cyclades, les côtes de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte; l'Archipel, les Dardanelles, Constantinople, la mer Noire, la Crimée. — Il connaissait tout cela comme l'océan Atlantique, comme l'océan Pacifique, comme la mer des Indes.

Puis il avait écrit sur tout cela ; il avait des manuscrits sur du papier de toute couleur, gris, jaune, bleu ; de tout grain, fin, rugueux, grossier, selon qu'il l'avait trouvé à bord du bâtiment sur lequel il était embarqué, quand sa provision de papier était épuisée.

Le docteur Maynard avait offert tout cela aux journaux, aux libraires.

Las des refus qu'il avait essuyés, il était prêt à jeter tout cela au feu.

Le *Siècle* seul lui avait publié quelques fragments sur Hobart-Town et les colonies Anglaises.

— Réunissez-moi tout cela, coordonnez-moi tout cela, cher docteur, lui dis-je, et je vous promets, moi, que tout cela sera imprimé.

Remarquez que c'était une satisfaction personnelle que je me donnais.

Je me réjouissais de lire couramment sur l'impres-

sion des récits que j'aurais eu tant de peine à lire sur l'écriture.

Dès le même jour je me mis en marche.

J'allai trouver Girardin, ce roi de la presse, qu'on ne détrône pas malgré les conspirations qui l'entourent, par la simple raison qu'il domine par l'intelligence.

— Vous me répondez de cela, me dit Girardin. Je prends quatre volumes.

Et il prit quatre volumes que vous verrez paraître incessamment dans la *Presse.*

J'allai dans deux autres journaux.

— Voulez-vous le *Paquebot de Crimée ?*

— Qu'est-ce que cela, le *Paquebot de Crimée ?*

— Dame ! c'est un itinéraire de Paris à Sébastopol.

— Par qui ?

— Par le docteur Félix Maynard.

— Qu'a-t-il fait ?

— Deux choses : le voyage d'abord, le livre ensuite.

— Nous ne vous demandons pas cela, nous vous demandons ce qu'il a publié.

— Rien encore.

— Alors il n'est pas connu ?

— Non.

— Alors...

— Quoi ?

— Vous savez mieux que personne que l'on ne publie que des noms.

Ces messieurs appellent *des noms* ceux dont sont signés les trois quarts de leurs feuilletons !

C'est bien poli pour les signataires.

Je revins avec mon manuscrit.

— Eh bien? me dit le docteur Maynard.

— Êtes-vous chasseur ?

— Oui.

— Bredouille !

Le docteur se gratta l'oreille.

— On ne veut donc pas publier mon *Paquebot de Crimée ?*

— Ils sont assez bêtes pour cela, mon cher.

— Pourquoi ne le publiez-vous pas, vous?

— Moi ! et où?

— Dans le *Mousquetaire.*

— Mais parce que le *Mousquetaire* ne peut rien donner, ni argent ni publicité : il a deux mille cinq cents abonnés, et fait à peine ses frais.

— Cela m'est égal, j'aime mieux être publié pour

rien dans le *Mousquetaire*, que payé quatre sous la ligne ailleurs.

— Ah ! cher docteur, sur ces bases-là nous allons bien vite nous entendre.

En effet, nous nous entendîmes promptement.

Le lendemain, le premier chapitre du *Paquebot de Crimée* parut dans le *Mousquetaire* ; — dans huit jours le volume va paraître en librairie, chez nos amis Jaccotet et Bourdilliat.

C'est le premier volume de notre cher docteur qui va flotter sur l'océan de la littérature, — et nous sommes heureux et fièr de lui voir porter à sa corne le pavillon du *Mousquetaire*.

Bon voyage donc, et bon vent au *Paquebot de Crimée*, ou plutôt aux *Impressions de voyage de Paris à Sébastopol !*

ALEX. DUMAS.

Paris, le 8 juillet 1855.

AVANT-PROPOS

Le séraskier qui assiégeait Tebriz en 1724, et avait fait de très-grands progrès dès la fin de l'automne, fut obligé de suspendre les travaux d'attaque pendant l'hiver, et attendit le retour de la belle saison pour les reprendre. L'historien Zadi écrit à ce propos :

« *Pour le moment, la tulipe de la victoire était* » *sortie de terre, mais il fallait attendre au printemps* » *suivant le développement du bouton de la rose des* » *désirs...* »

On en peut dire autant du siége de Sébastopol. Le printemps est venu, et *si le bouton de la rose des désirs se développe*, il fleurira comme fleurissent ces agaves merveilleux, dont l'épanouissement centenaire s'accompagne d'un bruit aussi fort que le bruit du canon...

Ces jours derniers, on avait presque oublié la Crimée pour l'Autriche, Sébastopol pour Vienne, les horreurs de la guerre pour les illusions de la paix... Mais le *Moniteur* vient tout à coup de réveiller les espérances du lendemain de l'Alma, et l'on parle sans cesse de Kamiesh, de Balaclava, de la Tchernaïa, des alliés et des Russes. On en parle avec une curiosité fiévreuse et folle ; on n'existe plus qu'à l'affût des nouvelles ; on étudie la géographie des contrées que dévaste la guerre, et plus d'un homme du monde qui, naguère, ne connaissait que de nom la Chersonèse Tauride, les provinces danubiennes, le Pont-Euxin, le Bosphore de Thrace, la Corne d'or, l'Hellespont, Kertch, Ieny-Kalé, Azof et le Kouban, pointe aujourd'hui sa carte marine comme un vieux caboteur du Levant, et calcule les mille marins de Marseille à Messine, de Messine au Pirée, du Pirée à Constantinople, de Constantinople à Varna, de Varna à Baltchik, de Baltchik à Sébastopol, puis, arrivé sur le plateau de Chersonèse, devient géologue, ingénieur, artilleur, tirailleur, tacticien et prophète...

Au temps de l'expédition de Morée, on s'estimait très-heureux de recevoir en dix ou quinze jours des nouvelles de Navarin et de l'armée; aujourd'hui que nos soldats se battent à quelques centaines de lieues plus loin, on veut connaître à chaque minute le bulletin de la minute précédente. — Et l'on a raison. — Quoi de plus simple et de plus facile? Une batterie électrique est établie là-bas auprès des batteries de siége. Nos généraux font dissoudre leurs dépêches dans le liquide de cette pile, puis, des fils métalliques s'imprègnent de ce liquide, charrient les pensées et les mots qu'il contient à travers les profondeurs de la mer Noire et les plaines du continent, et les déversent partout où l'homme dit au courant de s'arrêter... A Paris et à Londres aujourd'hui, demain à New-York. La pensée de l'homme, plus légère que la lumière, plus subtile que le bruit, ne doit-elle pas voyager plus rapidement que le bruit et la lumière? Mais la télégraphie électrique ne procède encore que par sommaires. Elle laisse les détails dans l'ombre, et les détails ne nous arrivent que lentement. J'espère que

quelque fou découvrira bientôt le moyen de satisfaire instantanément notre ouïe et notre vue, par l'application de l'électricité à l'acoustique et à l'optique.

En attendant, malheur à qui revient d'Orient, soldat, négociant, touriste, marin ou fonctionnaire; il est soudain assailli, cerné par des meutes de curieux affamés; on se dispute ses souvenirs; on veut qu'il ait tout vu, tout entendu, et il faut qu'il raconte sans relâche et qu'il invente pour raconter.

J'ai quitté la mer Noire ces jours derniers, et depuis lors ma vie n'a été qu'un long martyre. Aussi, ai-je pris le parti de répondre aux fâcheux : Allez-y voir. — Eh! oui, allez-y voir. Vingt et un jours de voyage et un billet de mille francs suffiront... et vous reviendrez à Paris subir à votre tour le supplice de la question.

Je m'étonne que quelque spéculateur n'ait pas déjà organisé un train de plaisir pour la Crimée; on passerait, en allant, par Messine et Athènes, on séjournerait à Constantinople et à Kamiesh, peut-être même à Sébastopol, et l'on visiterait en revenant Smyrne, Syra et Malte.

Chaque jour des bateaux à vapeur partent de Marseille pour le Levant, et les rapides paquebots des Messageries impériales offrent leurs splendides aménagements aux touristes de la guerre, comme, les années passées, ils les offraient aux pèlerins de la terre sainte, aux voyageurs du commerce, aux flâneurs opulents.

Que cette idée d'un train de plaisir vers le Pont-Euxin avorte ou se réalise, peu m'importe; ce n'est pas un prospectus, une réclame que je lance dans le public en écrivant ces lignes; ce sont des notes recueillies jour par jour, pendant mes derniers voyages en Orient, que je transcris ici, pour ceux qui ne peuvent sacrifier ni un billet de mille francs, ni vingt et un jours de leur temps à satisfaire une curiosité bien légitime.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

DE PARIS A SÉBASTOPOL.

I

La Joliette.

Vous quittez Paris après déjeuner, vous vous endormez le soir au sortir de Lyon, vous vous réveillez le lendemain à Marseille. Vous descendez du wagon pour entrer dans un omnibus, et l'omnibus vous dépose au pied de l'échelle du bateau à vapeur qui va partir à neuf heures du matin pour Constantinople. L'administration des paquebots a rempli pour vous les formalités exigées en pareil cas. Elle a fait viser votre passe-port par qui de droit; elle continuera son rôle d'intermédiaire entre vous et les chancelleries des contrées que vous allez visiter; et vous n'avez plus qu'à vous laisser conduire là où le désir de voir vous entraîne, exempt de tous les embarras, affranchi de tous les détails insipides et inévitables d'un voyage par terre.

Supposons que le bateau en partance soit le *Nil;* le *Nil,* mon favori, le *Nil,* où j'aurais vécu bien heureux, si l'on pouvait vivre heureux loin de ce que l'on aime;

vous montez les degrés de l'échelle, vous arrivez au palier, où se tient en faction un maître d'hôtel vêtu de noir, ganté et cravaté de blanc. Le *steward* s'incline à votre apparition, reçoit très-humblement votre bulletin de voyageur, l'inscrit sur son carnet et vous confie aux soins de la livrée, qui vous désigne votre cabine et y transporte vos bagages.

Et vous voilà installé à bord, et vous arpentez le pont, cette large scène de plain-pied de l'arrière à l'avant, dont l'aire immense vous étonne, car, à l'aspect des flancs extérieurs du navire, vous étiez loin de supposer que ses parois pussent entourer un aussi vaste espace.

Pendant que des soldats passagers arrivent sous le hangar des paquebots et défilent deux par deux pour monter à bord, jetons un rapide coup d'œil sur ce port de la Joliette, dont la Cannebière doit être jalouse. Vous ne l'avez pas vue, la Cannebière : consolez-vous, vous l'admirerez au retour, et surtout ne provoquez pas l'indignation d'un *moko* en demandant, comme je l'ai fait, où se trouve cette célèbre Cannebière, tandis que vous serez au milieu.

La mer, il n'y a pas longtemps encore, battait en plein la côte ; le génie maritime a taillé perpendiculairement les rochers de cette côte, creusé la plage, et construit vis-à-vis une digue de granit qui arrête les vagues du large. Contemplé des hauteurs de l'ancien lazaret ou des terrasses de Saint-Laurent, l'ensemble de cette œuvre gigantesque épouvante l'imagination, et l'on n'ose croire

que les bras chétifs de l'homme aient pu maîtriser ainsi la nature et emprisonner la mer.

Ce nouveau port semble avoir été créé tout exprès pour la guerre d'Orient, car les flottes de transport n'auraient jamais pu mouiller dans le vieux bassin. Depuis le canal de jonction des deux ports jusqu'au môle de l'Arrenc, des centaines de navires attendent leur chargement, massés, serrés, pressés les uns contre les autres, et tous ayant l'arrière à quai, afin de tenir moins de place. A la cime des mâts ondule le guidon rouge de reconnaissance, et chaque guidon porte un numéro blanc, répété en bas sur la hanche du navire. Ces bâtiments, depuis une année, ne font qu'aller et venir de la mer Noire en France.

Ils partent, chargés à couler bas de canons, de vivres, de munitions, de chevaux et d'hommes, et ils reviennent sur lest pour repartir encore. Si les troupes envoyées en Orient et leur matériel avaient dû prendre la mer à un jour donné et en ne formant qu'un seul convoi, comme pour l'expédition d'Alger, le tonnage de toutes les marines de l'univers, réunies sous le même commandement, aurait été insuffisant!!!

Il ne se passe pas un jour, une heure, sans que l'intendance militaire n'ait des connaissements à signer; les quais fourmillent de troupiers, de chevaux, de colis, de chariots et de pièces d'artillerie, et, de minute en minute, un factionnaire qui veille sur des barils de poudre et des caissons de fusées vous crie : *Au large!*

Les pyroscaphes en partance stationnent devant le môle

qui sépare la Joliette du port d'Arrenc. Les compagnies des bateaux à vapeur, celle du chemin de fer et la douane, ont fait construire d'immenses magasins sur ce môle, qui rejoint, à l'aide d'un pont tournant, la grande digue, à l'abri de laquelle nos paquebots et les léviathans anglais viennent mouiller au retour du voyage.

Cependant, la voix stridente d'un jet de vapeur a rappelé les passagers retardataires; ils accourent à la hâte. L'ancre est déjà remontée au bossoir; le navire, attaché au quai par un dernier grelin, évite lentement, l'homme de la barre attend un ordre, et le capitaine, piétinant d'impatience sur la passerelle, voudrait pouvoir déjà s'écrier : *Machine en avant!*

Pourquoi donc le *Nil* ne s'élance-t-il pas vers la pleine mer? C'est que les papiers du navire, la patente de santé, les dépêches du courrier de Paris, et les dernières instructions du gouvernement et de l'administration, ne sont pas encore à bord... Enfin ils arrivent, les papiers et la patente, enfermés dans un grand portefeuille de cuir. L'agent des postes apparaît aussi, escorté de vingt portefaix l'épaule chargée de sacs remplis de lettres pour l'Orient, et un intendant militaire, oiseau de mauvais augure, arrache le capitaine à sa passerelle, et lui signifie l'ordre d'embarquer immédiatement un bataillon de cinq cents hommes d'infanterie, qui sort du fort Saint-Nicolas, et que nous voyons là-bas défiler sur le quai de la Joliette, clairons et tambours en tête.

Vraiment, nous eussions été trop heureux si l'on nous

eût laissés partir sans un chargement de troupiers. Depuis le commencement de la guerre, pas un bateau n'a eu cette chance, et le confortable dont on jouissait en temps de paix est maintenant illusoire.

Les cales et les entre-ponts sont remplis de matériel de guerre et de munitions, et le tillac est encombré de soldats passagers. Désormais, c'est une caserne à vapeur qui appareille, et l'orgueilleux voyageur de première classe a perdu ses franches allures de promeneur, depuis le grand mât jusqu'à la roue du gouvernail. Il se noie dans la foule commune, et ne jouit plus que de deux ou trois des prérogatives habituelles : — une couchette pour lui seul, une place à la table de l'état-major, et le droit de descendre à terre chaque fois que le navire stationnera dans un port, sauf les cas fréquents de mise en quarantaine.

Le *Nil* abandonne enfin le quai du Hangar, et s'avance à petite vapeur vers la sortie du port. Il traverse, sans les aborder, les navires épars sur le bassin; il se glisse au milieu d'eux; il obéit au commandant comme obéirait un aveugle conduit par la main; puis, arrivé à l'extrémité de la digue que surmonte une tour à feu, il relève les bouées, ces bornes flottantes qui indiquent la route à suivre, et s'élance vers le Frioul, rapide comme une mouette.

Puisque nous devons employer vingt et un jours à cette pérégrination, prenons, si vous voulez, le 1er de tel ou tel mois de 1855 pour date de notre départ.

Il est neuf heures et demie du matin, l'embarquement des soldats nous a retardés. Le choléra, grâces à Dieu, ne reparaît pas cette année. Espérons donc que nous atteindrons notre destination sans jeter à l'eau une trentaine de malheureux, comme au temps de l'épidémie.

Le mistral souffle avec violence, mais il nous est favorable, puisque nous courons vers le sud; la mer est douce et maniable; le bateau franchit l'espace sans tangage, sans roulis, et les soldats riant, chantant et fumant, se débarrassent de leur lourd bagage de campagne, qu'on renferme dans la cale. Chaque homme conserve une couverture de laine, une écuelle et un bidon de fer-blanc.

Peu à peu les pelotons de troupiers s'organisent pour la soupe, et se choisissent sur le pont une place qu'ils conserveront, autant que possible, pendant la traversée.

Ces hommes, durant dix nuits consécutives, vont coucher à la belle étoile, n'ayant que le plancher du tillac pour édredon, et pour abri un lambeau d'étoffe de laine bise.

Le *Nil*, qui nous emporte, est un des bateaux cédés par le gouvernement à la compagnie des Messageries impériales, en vertu de la loi du 8 juillet 1851, qui lui concède le service postal de la Méditerranée. La compagnie n'a pas cessé depuis lors d'augmenter son matériel flottant. Ses ateliers de La Ciotat, et les constructeurs de Bordeaux, lui ont livré de nouveaux bâtiments; elle en a demandé aussi aux chantiers étrangers de la Clyde, mais elle ne possède pas encore de marcheurs plus solides et

plus élégants que les six paquebots de la force de deux cent vingt chevaux : *le Nil, le Caire, l'Osiris, l'Alexandre, le Louqsor* et *l'Egyptus,* construits dans les arsenaux de l'État. On les considère comme les vrais modèles du genre ; ils labourent la mer depuis quinze ans, et n'ont rien perdu de leurs qualités. Les vagues et les rochers de la Méditerranée semblent les connaître, et ils échappent aux naufrages et aux tempêtes là où périraient d'autres navires.

C'est qu'ils sont bien commandés et bien conduits.

Un mot de l'équipage du *Nil :*

M. Bochet, lieutenant de vaisseau, commandant ;

De Buor de Villeneuve, capitaine au long cours, second commandant ;

Allemand, capitaine au long cours, un vieux loup de mer, troisième officier ;

Saillard, premier mécanicien ;

Viennais, deuxième mécanicien ;

Le père Mery, premier maître d'équipage ;

Baptiste, second maître ;

Trente matelots, novices et mousses compris ;

Douze chauffeurs ;

Deux soutiers ;

Un charpentier ;

Un serrurier ;

Un maître d'hôtel ;

Six garçons de salle ;

Une femme de chambre

Un cuisinier et deux aides;

Un marmiton;

Un boulanger;

Un cambusier;

En tout, soixante-sept hommes, auxquels on doit ajouter : un agent des postes, passager officiel, et le médecin sanitaire, chargé de constater si des maladies contagieuses existent ou n'existent pas à bord, et dans les ports où le navire fait échelle.

J'avais l'honneur de remplir ces fonctions.

II

De Marseille à Messine.

Nos troupiers ont plus de gaieté que d'enthousiasme. Pas un n'essuie une larme, rien qu'une larme d'adieu à la patrie qu'il ne reverra jamais peut-être... La pointe de la Réserve s'enfuit à bâbord; on range de près les rochers du château d'If; le nom de Monte-Cristo est dans toutes les bouches, et l'on en parle encore, que déjà le cap Croisette est doublé, et le Jaro, les Cougloues et l'île de Riou dépassés; voilà Cassis au fond de sa baie en entonnoir, et La Ciotat par delà le cap de l'Aigle, et Bandol, et le promontoire sourcilleux de la Cride, et les îles de Carsalade, des Rouveaux et des Embiès, et enfin le cap de Notre-Dame, qui domine la rade de Toulon. Plus loin,

les caps de Sicié et de Cépet protégent notre premier port militaire contre les vents du large, et la montagne du Faron s'élève au-dessus de cette côte, partout brûlée et torréfiée, partout inculte, jusqu'aux horizons verdoyants du grand lac des îles d'Hyères.

Là, nous changeons de route; nous obliquons vers le sud, en tournant le dos au rocher de *Déchire-Culotte* et à l'îlot du Grand-Ribaud, et nous disons adieu à cette terre de Provence, que le roi Henri IV appelait *une gueuse parfumée!*

La nuit s'est faite. Le mistral ne souffle plus depuis le coucher du soleil, et le *Nil* s'avance dans une obscurité profonde. Pas de roulis, pas de tangage, pas de mal de mer, aussi croirait-on le navire désert, tant nos passagers reposent silencieux et calmes. Parfois une aigrette de flammes, surgissant au sommet de la cheminée des fourneaux, éclaire le pêle-mêle des dormeurs étendus sur le pont, masses informes de cadavres recouverts d'une serpillière. Hélas! combien d'entre eux seront avant peu de véritables cadavres!

Le 2, au point du jour, cette foule ressuscite, secoue la rosée de la nuit, étire ses membres engourdis, improvise sa toilette du matin, et regarde instinctivement à l'horizon si déjà Constantinople n'est pas en vue.

Puis s'élève un long brouhaha de cris, de chansons, de rires, de quolibets, et les pipes s'allument; car le temps est toujours beau, et l'on défie le mal de mer.

Bientôt, à un ordre du second capitaine du navire, le

bataillon se sépare en deux sections; l'une stationne à l'arrière, l'autre à l'avant, et les matelots lessivent à grande eau l'espace resté libre; puis ensuite le bataillon se masse tout entier entre le grand mât et le mât de misaine, et l'on achève de nettoyer le tillac. C'est alors que MM. les officiers et passagers, qui dorment paisiblement en bas sur de moelleux matelas de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, se réveillent en maugréant au bruit de cette diane d'un nouveau genre.

Ainsi recommence chaque journée lorsque le temps est beau; mais quand le vent souffle en tempête, quand la pluie tombe dru, quand la vague escalade les parois, quand le navire laboure péniblement une mer tourmentée et houleuse, et tangue et roule pale sur pale, adieu la toilette du matin, les chansons du réveil; adieu les joyeusetés, les crâneries, la belle tenue, le tabac et la soupe... Généraux, officiers, soldats, tous s'affaissent, se démoralisent, tous passent à l'état de paquets inertes et immondes... tous ont le mal de mer.

Grâces à Dieu le temps est toujours beau, la brise toujours bonne, la mer toujours maniable, et le cardif et le new-castle ne manquant pas aux fourneaux, les aubes des roues nous emportent avec une vitesse de trois lieues à l'heure.

On signale, dans l'après-midi, les côtes de la Corse, aux environs de Bonifacio, dont les blanches maisons sont étagées sur une longue falaise crayeuse que dominent au lointain les arides montagnes de Sintener.

C'est là qu'une frégate, *la Sémillante*, partie de Toulon le 14 février dernier (1855) a péri, corps et biens, dans le jour ou dans la nuit du 16 au 17. Son rôle d'équipage, recueilli sur l'îlot Lavezzi avec d'autres épaves, des linges sanglants, des fragments de guêtres et une soutane d'aumônier, annonce qu'elle avait à bord sept cent cinquante hommes. Un seul cadavre est venu échouer sur la grève. La frégate était commandée par M. Jugan, capitaine de vaisseau. La *Patrie* des 27 et 28 février attend de nouveaux détails sur ce sinistre. Depuis, M. Bourbeau, lieutenant de vaisseau, commandant l'aviso à vapeur *l'Averne*, a recueilli une centaine de cadavres, entre autres celui du commandant Jugan, revêtu de son uniforme.

Le navigateur a deux routes à choisir pour passer entre la Corse et la Sardaigne : la *Grande-Bouche*, que fréquentent les navires à voiles et que quatre phares éclairent la nuit; la *Petite-Bouche*, où l'on ne pénètre que le jour et qui n'est praticable qu'aux navires à vapeur, à cause des calmes, des courants et des sautes de vent. Cette dernière route est la plus courte, et nous allons la suivre.

A six heures du soir, nous nous trouvons entre les deux grandes terres, et comme enfermés au milieu d'un lac immense dont l'entrée et la sortie ne se révèlent plus qu'aux yeux des marins pratiques de l'endroit. Les côtes sont si désertes, si incultes, que je me croirais presque dans le détroit de Magellan. Mais les caps, les îlots, les calangues défilent devant nous; les perspectives, les

paysages changent, et, çà et là, verdoient quelques champs cultivés, aux alentours des villages et de la bourgade de Sainte-Madeleine, bâtie au fond de la plus grande baie de la côte sarde.

Non loin de la Madeleine apparaît, campée sur un piédestal de rochers, la statue gigantesque d'un ours que les vents, les pluies, les hivers, les étés, les rayons solaires et lunaires, qui rongent les granits les plus durs, ont lentement sculptée; le navigateur peut, sans aucune complaisance de regard, reconnaître distinctement ses formes plus ou moins minutieusement accusées, selon les positions variables du navire qui fait route.

Les formes et les contours de l'animal sont d'une netteté parfaite. Le bleu du ciel resplendit sous son ventre et entre ses pattes ; son poil semble se hérisser aux caresses de la brise. Il allonge le museau, et l'on dirait qu'il flaire l'abîme ouvert devant lui pour découvrir, sur la pente de la montagne, le sentier qu'il doit suivre en descendant se baigner à la mer.

Mais le bateau s'éloigne, l'illusion cesse, et l'ours disparaît, confondu dans la masse commune des rochers.

J'ai tort de vous parler de ce chef-d'œuvre du hasard statuaire, mieux valait vous renvoyer aux lignes pleines de coloris et de poésie que leur a consacrées M. Théophile Gautier, dans son beau livre de *Constantinople.*

Ce n'est pas à Toulon, c'est dans la baie de la Madeleine que débuta Napoléon Bonaparte, lieutenant d'artillerie au régiment de Valence. Il se trouvait, aux der-

niers mois de l'année 1792, employé à Ajaccio comme commandant provisoire d'un de ces bataillons de gardes nationaux soldés, levés pour le maintien de l'ordre public en Corse.

Le contre-amiral Truguet se préparait alors à attaquer Cagliari à la tête d'une forte escadre réunie à Ajaccio, et le général Cæsari Colonna, neveu de Paoli, devait, à l'aide d'une brigade de volontaires et de grenadiers embarqués sur une escadrille, opérer simultanément une diversion au nord de la Sardaigne, sur les îles de la Madeleine. Bonaparte demanda à faire partie de cette dernière expédition. Les chefs militaires et les commissaires corses, influencés par Paoli, refusèrent ses services; mais Truguet les agréa, et lui confia la direction *d'une* batterie de siége et d'un mortier adjoints aux troupes de débarquement.

Le 20 février 1793, à une heure du matin, l'escadrille, forte de dix-sept voiles, sortit d'Ajaccio, et vint mouiller près de la Madeleine, devant l'îlot de Spargi. Le lieutenant de vaisseau Goyetche la commandait, et montait la *Fauvette,* corvette de vingt-six canons. Après une reconnaissance, la flottille changea de mouillage et choisit une plage favorable au débarquement des troupes, à l'entrée du canal qui sépare la Madeleine de l'île de Saint-Étienne. Vers deux heures de l'après-midi, les canons de la Madeleine tirèrent sur nous, et la *Fauvette* riposta vigoureusement avec ses pièces de gros calibre. A neuf heures du soir, Bonaparte prit terre à Saint-Étienne avec

un mortier, et établit aussitôt en batterie sept pièces de canon.

La canonnade dura de part et d'autre jusqu'au 26; on réembarqua alors le matériel et les troupes. Le but de l'expédition était rempli, puisque le corps d'armée qui défendait ces parages n'avait pu se porter au secours de Cagliari, que Truguet attaquait en même temps.

Bonaparte préluda ainsi à ses hautes destinées : lui seul pointa les canons de la batterie, lui seul dirigea le tir du mortier; il foudroya la ville avec soixante bombes. L'une d'elles, dit-on, tomba sur l'église, traversa la voûte et s'arrêta, sans éclater, au pied du maître-autel. Cette bombe, on la voit encore aujourd'hui, placée comme un miraculeux trophée au-dessus du tabernacle; la superstition en a fait une sainte relique.

Je cite cette anecdote, parce que je la crois très-peu connue.

Cette journée s'est écoulée rapide et égayée par la traversée du détroit, où très-souvent les vents contraires et la grosse mer, aux débouquements, ralentissent la course des paquebots et les obligent même à se réfugier dans un mouillage. Le soir vient, et la Sardaigne, placée comme un écran entre nous et le soleil qui baisse, se rembrunit, tandis que la Corse étincelle encore au grand jour.

Enlevez la verdure des ravins et des quelques champs cultivés, et, sur les rivages de ces deux îles, tout est aride, désolé, solitaire. Le commerce et l'industrie de la

Corse ne se sont développés qu'au nord. En Sardaigne, l'industrie est nulle, et le commerce n'exploite pas même les riches essences des forêts de l'intérieur, qui seules feraient la fortune du royaume de Piémont.

Bientôt Corse et Sardaigne n'existent plus pour nous qu'à l'état de souvenirs!

A minuit, les flammes du volcan de Stromboli, le phare des Éoliennes, éclairent notre route.

Quand je passais de jour en vue de Stromboli, j'admirais la sublime horreur de cet entassement de rochers et de laves éteintes, et je souriais à l'aspect des blanches maisonnettes éparpillées sur les plateaux des falaises, au milieu de bosquets de lauriers-roses et de myrtes. Cette nuit, je me demande de quelle force de caractère, ou *plutôt* de quelle dose d'insouciance ils sont doués, les êtres humains qui osent naître et vivre tranquilles et heureux là où un incendie perpétuel éclaire leur sommeil, où une pluie de feu menace sans cesse de tomber sur leurs têtes!

III

Messine.

Le 3, nous courons à toute vapeur vers les côtes d'Italie et de Sicile, qui semblent, à l'horizon, ne faire qu'une seule et même terre, tant leurs contours se fusionnent dans les brumes du matin; le *Nil*, sans s'in-

quiéter de Charybde et Scylla, laisse à droite le phare de Milazzo, sentinelle avancée du canal de Messine, et rallie la tour à feu, bâtie de l'autre côté du détroit. Les hautes terres de Calabre se dessinent au levant en sombres reliefs, et le soleil illumine les avenues de canons et de mortiers que le roi de Naples a plantées sur la grève.

Les bateaux pêcheurs louvoient nombreux et lents sur cette mer, plus bleue qu'en nul autre endroit des mers. Ici, le calme, un calme complet, et le niveau des eaux est zébré par de longues zones moirées qui miroitent à perte de vue; plus loin, la brise et un courant luttent contre ce calme et réveillent des vagues, mais des vagues si petites, qu'elles semblent sourire, et que leurs risettes sans écume serviraient de modèles à ces naïves peintures de marine où la surface de l'océan est soulevée en écailles de poissons.

Nous approchons de Pizzo, bourgade calabraise, où Murat vint mourir. On pourrait, à l'aide de la longue-vue, reconnaître le bois d'oliviers où il se cacha pendant quelques instants, le ravin qu'il suivit jusqu'au rivage, pour lancer à la mer un canot et s'enfuir, et le petit fort bâti sur la plate-forme d'un rocher voisin, où les gendarmes, qu'il avait créés pour la police de son royaume et la sûreté de sa royale personne, le fusillèrent impitoyablement.

Plus bas, on dirait que les maisons blanches de Reggio, la rivale de Messine, sont descendues se baigner dans les eaux du canal.

Nous approchons de cette langue de terre étroite et cintrée qui, s'appuyant sur la Sicile, s'avance dans le canal, en forme de *faux*, et sert de lambris externe au port naturel de Messine.

Derrière cet isthme surgissent les mâtures des navires au mouillage, et la longue et régulière façade des édifices du quai, la coupole de la cathédrale, le clocher en spirale de Saint-Grégoire et le fouillis des maisons étagées sur les premiers gradins des monts Pelores, partout verdoyants, partout émaillés de blanches villas à demi voilées sous des massifs d'orangers, de myrtes, de catalpas et de chênes verts.

On se croirait déjà arrivé au fond du port, devant le lazaret, où le navire s'amarre sur la bouée flottante d'un corps mort; mais, patience; il faut d'abord passer humblement sous les batteries formidables de cette vaste rotonde au-dessus de laquelle brille le fanal d'entrée, et l'on a le temps de compter un à un les nombreux canons qui relient ce fortin circulaire aux défenses de la citadelle, bâtie aussi sur l'isthme.

C'est de là que, pendant huit mois de l'année 1848, le général Filangieri tint Messine en échec, Messine qui voulait devenir la métropole d'une Sicile républicaine! Les héroïques insurgés, abandonnés à eux-mêmes, brûlèrent leur dernière cartouche, et lancèrent leur dernier boulet sur la citadelle, qui recevait sans cesse de nouveaux soldats et de nouvelles munitions, et Filangieri rentra triomphant dans la cité en ruines.

Lors de mon dernier voyage, on nous mit en quarantaine. Le lazaret seul nous fut ouvert. Ses vastes cours sans ombre et encombrées de ruines étaient remplies de voyageurs minutieusement séquestrés.

Chaque voyageur avait son gardien, et devait demeurer prisonnier pendant quinze jours avant d'être déclaré *non contagieux* et de pouvoir pénétrer dans la cité.

Ridicules, inutiles et odieuses précautions! La baïonnette des gardes de santé empêchera-t-elle jamais les effluves épidémiques de franchir les murailles d'un lazaret et de s'abattre sur les quais, de l'autre côté du port?...

Hélas! non! car l'automne dernier, alors que le régime de la quarantaine était rigoureusement suivi, le choléra a tué plus de trente mille habitants.

L'état actuel de la science, ou plutôt les conséquences à déduire de nombreuses observations, ne permettent plus d'admettre qu'une quarantaine, quelque rigoureusement observée qu'elle soit, puisse arrêter la marche, la transmission du choléra; on serait donc tenté de croire qu'à Messine et dans bien d'autres localités, le séjour au lazaret des voyageurs prétendus contaminés, et l'isolement, dans le port, d'un navire suspect, ne sont maintenus obligatoires que dans un but de spéculation. En effet, plus un navire demeure au mouillage sans communiquer avec la terre, où il doit déposer son chargement et en reprendre un nouveau, plus il aura de frais quotidiens, frais d'ancrage et autres. Il faut aussi un gardien pour chaque voyageur séquestré. Une foule d'oisifs,

de paresseux sont donc attachés à ce service. De plus, le voyageur, sans compter le prix de sa nourriture, qu'il paye très-cher à un restaurateur privilégié, est obligé de donner dix, quinze, vingt francs par jour pour avoir un lit dans la salle commune, et une bien plus forte somme encore quand il désire une chambre particulière.

Les revenus des quarantaines ne sont donc pas à dédaigner; et que de sinécuristes réduits au désespoir là où on a eu le bon esprit d'abolir la tyrannie du lazaret!

Maintenant que le choléra ne ravage plus les côtes de Provence, et que Marseille expédie ses navires avec *patente nette*, vous pourrez parcourir Messine; hâtez-vous, le bateau à vapeur reprendra la mer ce soir.

Un magnifique quai, bordé de maisons élégantes et régulières, s'étend, en ligne droite, d'une extrémité du port à l'autre.

Ces maisons, au milieu desquelles la façade du palais du gouverneur se reconnaît au pâle étendard blanc qui surmonte le clocheton de l'horloge, paraissent tristes et inhabitées, tant les volets sont hermétiquement clos. On croirait qu'elles ont été rognées d'un étage, et la corniche de leur toiture interrompt, dans leur moitié, les fûts des colonnes qui se dressaient le long de la façade pour supporter les balcons supérieurs.

On dit qu'elles ont été démolies ainsi, à moitié, pendant le bombardement Filangieri. Il serait plus vrai de dire que, lorsqu'on reconstruisit la ville après le tremblement de terre de 1783, on ne voulut pas, par pru-

dence et par crainte de nouveaux sinistres, donner une plus grande élévation aux maisons. Les bombes ont déjà fait assez de mal, sans qu'on leur attribue la décapitation du beau quartier de Messine.

La *strada Ferdinanda* s'étend parallèlement au quai, et, comme lui, est pavée avec de grands morceaux de lave. C'est la principale rue de la cité, la rue la plus fréquentée, la plus vivante, celle où, d'un seul coup d'œil, on peut apprécier les pittoresques variétés de vêtements et d'allures d'un peuple oisif et flâneur; flâneur surtout, quand ce n'est pas l'heure de la sieste ou de l'office divin.

Costumes grecs, italiens, musulmans, espagnols et arabes; tenue de gentleman; élégance parisienne; soldats bleus; abbés pimpants et coquets à mollets blancs, à souliers à boucles d'argent, à frac noir, à perruque frisée, à tricorne sous le bras; jésuites à long manteau et à chapeau en nacelle; frocs de moines; camails violets de prélats... femmes encapuchonnées; beautés à basquine; vierges folles couronnées de fleurs; grandes dames en irréprochable toilette de ville; pêcheurs à bonnets phrygiens et aux jambes nues; paysannes en costume d'opéra; paysans, portefaix et âniers au chapeau pointu; bohémiennes et bohémiens déguenillés; artisans pareils au commun des artisans de nos cités; chariots à bœufs et à mules; cavaliers rapides, carrosses du temps de la régence et voitures d'aujourd'hui, — tout cela s'agite et passe dans la grande *strada*, qu'inondent des torrents de lumière.

Le tremblement de terre de 1783 a détruit presque entièrement la cathédrale.

Une charpente en poutres dorées remplace la voûte, et la tour rasée, qui sert de clocher, est séparée du vaisseau principal. Il est convenu que tout voyageur doit s'extasier devant cette merveille de l'architecture du douzième siècle, que la piété de Roger de Sicile érigea sur les fondements d'un temple païen.

Moi, je n'ai admiré que les assises de diverses couleurs, et les mosaïques de jaspe de la façade, et les sveltes sculptures de ses trois portes.

L'intérieur est un vrai magasin d'ornements. Une mosaïque, écrite selon les règles de l'art byzantin, représente, sur le fond de l'abside, les trois figures colossales du Christ, de la Vierge, et du saint, titulaire de l'église. Les boiseries du chœur sont d'une délicatesse et d'une minutie incroyable de détails. Les confessionnaux, les troncs, la chaire, les tombeaux, les statues et les autels sont en marbre si bien ouvragé, que l'on croirait que l'artiste possédait le secret de rendre le marbre aussi malléable que la cire. Le maître-autel, incrusté de pierres précieuses, représente, à lui seul, une valeur de plusieurs millions.

Le vestibule de la sacristie ressemble à une galerie de tableaux, avec les quelques centaines d'ex-voto qui tapissent ses murailles.

Quittons la cathédrale et montons les échelons de pierre qui conduisent à San Gregorio.

Il est, devant cette église, une esplanade d'où nous pourrons contempler, embrasser d'un seul regard, et la ville s'étageant à nos pieds, et les paysages latéraux de de la côte sicilienne, et le port et le détroit, et la Calabre avec ses torrents, dont le lit desséché ressemble à de longues écharpes grises ou à des grandes routes poudreuses et tortueuses, descendant du haut des montagnes jusqu'à la mer. Le soleil, déjà masqué par les plus hauts sommets de la Sicile, renvoie çà et là, sur les eaux du détroit, d'immenses taches d'ombre qui caressent Scylla, Favezzano, San Giovani, Reggio, et les extrémités de la botte italienne.

Soudain une musique harmonieuse et mystique, où la voix humaine se marie aux vibrations des instruments à cordes, s'élève par instants des profondeurs du temple et nous arrache aux contemplations de ce paysage grandiose. Le portique est ouvert, mais une vaste toile, chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, et richement coloriée, s'interpose entre l'autel et le dehors. Entrons. La grande nef, qui forme, avec les ailes latérales, les quatre bras égaux d'une croix, et se termine par un chevet en rotonde, est tapissée de mosaïques de marbre; l'autel et les chapelles ruissellent de dorures, et nous ne penserions qu'à admirer les peintures de grands maîtres appendues aux piliers, si le voile blanc des nonnes de Saint-Bernardin, qui chantent derrière le grillage des tribunes, n'attirait notre curiosité sympathique.

Hélas! un employé de l'agence des paquebots vient

nous arracher aux séraphiques harmonies des recluses ; il est quatre heures bientôt, et le *Nil* part à quatre heures. Hâtons-nous donc de dévaler vers ce hideux paquet de fumée qui entache l'atmosphère azurée du port ; la vapeur, d'un coup de sifflet, nous rappelle aux froides réalités de la vie matérielle.

Le vice-consul de France a légalisé les papiers du navire. L'intendance sanitaire m'a délivré une *patente nette*. Les pourvoyeurs ont renouvelé nos provisions de vivres frais... Adieu, Messine la noble ! — et route pour la mer Egée.

A cinq heures, nous contournons l'extrémité méridionale de la Calabre, hérissée çà et là de tours à télégraphe, et où le roi de Naples a fait macadamiser une route magnifique. Qu'on n'accuse donc plus ce Bourbon d'être un ennemi du progrès.

Jetons un dernier coup d'œil sur la Sicile, avant que le cap Spartivento ne la dérobe à nos regards.

Pauvre terre ! Irlande du midi, ainsi que l'a nommée un spirituel écrivain. Ses fertiles vallées ne pourraient plus alimenter le peuple-roi. A peine produit-elle aujourd'hui assez de grains pour nourrir ses enfants et charger la cale des quelques navires étrangers qui fréquentent encore ses rades, tant la fécondité du sol en jachères est grande. Mais le commerce des grains, le seul qui, avec celui des vins, soulage un peu la misère de l'île, ce commerce, dit-on, diminue chaque année d'importance, et les *caricatori*, ces grands silos voûtés, qui s'emplissaient

jadis au retour des moissons, tomberont bientôt en ruines.

Messine possède les plus beaux *caricatori* de l'île. Ce sont de vastes magasins voûtés, imperméables à la pluie et à l'humidité, et dont l'ouverture très-étroite forme entonnoir. Le gardien de ces magasins donne un reçu de la quantité de grains qu'y apporte chaque déposant, et ce reçu est escompté et joue le rôle de papier-monnaie.

Cette vieille habitude du commerce sicilien ressemble beaucoup à l'invention nouvelle, sur la place de Paris, des récépissés des Docks-Napoléon.

Les vins de Sicile, les *marsala* surtout, sont très-estimés. Une compagnie anglaise les monopolise et paye des droits considérables à la couronne. Mais la culture de la vigne, comme celle des céréales, est très-limitée; on dirait que c'est par vengeance, par haine contre le gouvernement de Naples, que le Sicilien préfère croupir dans la misère plutôt que d'utiliser la prodigieuse fertilité du sol.

On rencontre sur le quai de modestes ateliers de mouleurs, pauvres artistes déguenillés, qui vendent de petites statuettes en terre, petillantes d'originalité : des saints, des danseurs, des soldats, des moines, des mariniers, des montagnards, des lazzaroni, tous crûment coloriés et d'un entrain vivant.

De tous les marchés qui se tiennent sur la grande place, dans la Ferdinanda, près de la mer, marché au poisson, marché aux légumes, au pain, au bois et à la

viande, etc., etc., je préfère le marché aux chardonnerets, aux pinsons chanteurs.

Là, chaque oiseau a sa petite cage à lui, — il y sautille, il y voltige, il y chante ; — il y paraît heureux. J'ai acheté l'un de ces captifs ; je l'ai emporté à bord, et ses chansons si gaies, qui ne finissent jamais, égayeraient toujours la solitude de ma cabine, si je ne m'étais aperçu que le pauvre oiseau est aveugle !...

Oui, aveugle !...

Les oiseleurs ont eu la barbarie de lui crever les yeux avec une aiguille, afin que, ne voyant plus les barreaux de sa prison, il prodigue ses mélodies, comme s'il perchait encore sur les branches d'un arbre. Ce cruel usage existe aussi au nord de la France. Un concours de chant de pinsons aveugles vient d'avoir lieu à Hazebrouck. Quatre-vingt-huit oiseaux ont lutté d'harmonie, divisés en vingt-deux pelotons. Le premier prix de peloton, consistant en un pinson d'argent de la valeur de quatre-vingts francs, a été gagné par les pinsons de M. Willveringhem, qui ont chanté deux mille sept cent vingt-six fois. Le prix d'honneur a été décerné au pinson de M. Deman, qui, lui seul, a exécuté neuf cents motets. Cette dernière épreuve dura une heure. Ce merveilleux oiseau, aveugle comme Homère, a été trente-deux fois vainqueur dans de semblables joutes.

Les Siciliens, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, n'ont jamais été que les colons d'une puissance de la terre ferme ; mais ils ont toujours rêvé de

se déclarer indépendants et de former à eux seuls une monarchie ou une république.

Ce rêve leur a fait prendre les armes en 1848; ils ont échoué; mais le rêve dure encore!...

Verrons-nous l'Etna avant de gagner la haute mer?

Les nuages qui encapuchonnent son sommet s'entr'ouvrent enfin au soleil couchant et nous laissent voir son cône tronqué et le panache de fumée qui s'en échappe, et les neiges amoncelées au nord et à l'est des parois externes du cratère. C'est la glacière naturelle où toute la Sicile s'approvisionne.

L'Etna est-il un fragment des Apennins qu'un grand cataclysme détacha, avec sa base, de l'Italie, alors que l'Adriatique ne séparait pas encore l'Italie des côtes dalmates et du Monténégro?

Quand la terre tremble en Sicile, tremble-t-elle aussi en Calabre? Quand l'Etna se livre à ses grands vomissements de laves, Stromboli et le Vésuve lui répondent-ils? Y aurait-il donc, entre ces trois grands soupiraux du centre incandescent du globe, des communications souterraines?

Si, parmi les passagers, il se trouve des savants, ils vont avoir deux grands jours de loisir pour faire des théories à perte de vue sur ces phénomènes volcaniques.

IV

L'Archipel grec.

Le 4 et le 5, deux longues journées de navigation, deux journées passées en tête-à-tête avec le ciel et l'eau; que faire?... Rester à table le plus longtemps possible, fumer, causer, jouer. Que faire encore?...

Les troupiers, refoulés à l'avant du navire, forment divers groupes : groupes de dormeurs, de conteurs, de chanteurs, de joueurs à la drogue.

Sur l'arrière, une large tente de coutil donne un peu d'ombre aux gentilshommes du voyage, aux adeptes du whist et des échecs, et à deux ou trois dames passagères, dont la plus jolie retient autour d'elle un cercle de prétentieux contemplateurs. On devient facilement contemplateur à la mer, mais on tourne aussi facilement à la misanthropie, et l'on prend bien vite en haine, en dégoût, ce que l'on est condamné à voir sans cesse.

Quelques officiers étudient la grammaire turque, d'autres écrivent déjà leurs impressions de voyage; le groupe le plus animé est celui où l'on discute les éventualités de la guerre. Bref, du déjeuner au dîner, on s'ingénie à tuer le temps le moins fastidieusement possible. Le dîner à trois services dure deux grandes heures. Quelques cigares font patienter jusqu'au thé, que le maître d'hôtel sert à huit heures, et, comme le sommeil apporte l'ou-

bli, on se couche à neuf. D'intrépides joueurs restent attablés jusqu'à minuit.

Tandis que nous dormirons, le navire fera ses vingt tours de roue à la minute, et nous nous réveillerons en vue des montagnes de la Morée.

Le 6, la jeune aurore du vieil Homère éclaire les hautes terres de Morée, et nous révèle la croupe de la montagne de Navarin, qui s'arrondit derrière l'île de Sapienza.

Plus loin, la côte est profondément échancrée par les golfes de Coron et de Marathonise; l'îlot de Venetiko en indique l'entrée, et nous gouvernons sur le cap Matapan, le Ténare des anciens. A midi, nous traversons ce détroit qui sépare le cap Malée ou Saint-Ange de Cerigo. Cerigo! la ci-devant Cythère, où le culte du *roast-beef* a remplacé le culte d'Astarté, où le temple méthodiste de Saint-Nicolas s'élève sur les ruines du temple de Vénus!...

Si quelque voile, rasant les promontoires, passe, rapide et blanche, à l'horizon miroitant des eaux bleues, n'allez pas croire que c'est le char de la déesse, revenant conduit par les zéphires! Hélas! c'est le canot d'un pauvre pêcheur d'éponges, la barque d'un caboteur ou le bateau d'un pirate mendiant de Cerigotto!...

Plus de lauriers fleuris, plus de bouquets de myrtes, plus de bois sacrés, plus de temples, plus de palais; partout la stérilité, partout des ruines; le génie colonisateur de l'Angleterre ne rendra jamais la vie à cette terre frappée de mort. Aussi les Anglais ne veulent-ils faire de

Capsali qu'un arsenal, et de l'île entière que la guérite d'un factionnaire pour surveiller la route de l'Orient.

L'antipathie entre la race grecque et la race bretonne est si grande, que, du jour où apparut sur le rivage de Cerigo la casaque rouge d'un soldat anglais, presque tous les habitants émigrèrent dans les îles voisines de l'Archipel. Il fallut promulguer une loi pour empêcher la dépopulation complète de l'île. Les indigènes n'avaient pas montré tant de répulsion pour les étrangers, quand les Vénitiens vinrent s'y établir.

Mais qui donc nous salue en agitant les bras, du haut de ce rocher en plate-forme, au milieu de la falaise du cap Saint-Ange? Serait-ce un naufragé?

Non, c'est un ermite, le célèbre ermite dont tant de voyageurs ont raconté la pieuse légende, vénérable vieillard à tête blanche, qui laisse tomber sa bénédiction vers le frêle esquif passant sous le promontoire. La longue-vue nous permet de reconnaître, sous le capuchon du moine, la face vermeille d'un jeune et robuste gaillard. Il ne nous bénit pas; mais, après des salutations réitérées, il s'agenouille et paraît prier le ciel pour nous. C'est un nouvel anachorète: l'ancien, le célèbre, est mort depuis longtemps, et sa demeure, creusée dans le rocher, auprès d'une série d'arcades à pleins cintres, est déserte. Le jeune cénobite a transporté sa cellule un peu plus loin, sur le bord d'un lopin de terre végétale, à l'abri d'une corniche de rochers qui font saillie et le garantissent de l'âpreté des vents du nord.

Je crois qu'il ne stationne ici que dans la belle saison, car, les hivers derniers, j'ai toujours vu le promontoire désert. Notre pilote, un Grec, ne croit pas à la sainteté de ce personnage, qui, dit-il, est citoyen d'un de ces villages que nous avons aperçus, du large, sur les hauts plateaux sud du golfe de Marathonise, villages peuplés de brigands, de Klephtes indomptables, avec lesquels le roi Othon est souvent obligé de traiter de puissance à puissance.

Depuis que les navires à vapeur ont accaparé le commerce et le transport des voyageurs du Levant, la profession d'ermite au cap Malée n'est plus si lucrative qu'autrefois.

Jadis le *Pandoque*, ce moine quêteur de l'Athos et du Pinde, ne faisait pas de plus belles récoltes en allant vendre ses reliques et ses chapelets aux chrétiens levantins, que ce vieil ermite sédentaire, auquel tout navire à voiles, encalminé ou retenu par les vents contraires dans le détroit de Cerigo, envoyait quelque présent, en échange des oraisons qui demandaient à Dieu jolie mer et belle brise !

La vapeur a coupé la langue à ce pieux drogman du matelot provençal; il ne reçoit plus dans sa tirelire que l'obole des pêcheurs et des épongiers. Pauvre spéculateur !

Mais nous le raillons peut-être à tort. Peut-être est-il de bonne foi en priant Dieu pour tous ceux qui voyagent sur les mers, et peut-être, quand nous reviendrons

en France, serons-nous trop heureux de le retrouver encore là, nous tendant la main du haut de son rocher et nous sauvant la vie... si la tempête nous jetait sur le promontoire !

Milo, *ante* Milo, Falconera, accidentent à droite les lignes de l'horizon tout grisonnant de nuages.

Qui n'a pas admiré au Louvre ce chef-d'œuvre en *grecchetti*, le beau marbre de Paros, la *Venus victrix*, la Vénus sans mains, offerte au roi Louis XVIII par le marquis de Rivière, ambassadeur à Constantinople? (1820.) Un paysan de Milo, bêchant son jardin, a réveillé la déesse, qui dormait ensevelie sous des décombres, où, comme elle sans doute, dorment encore bien des merveilles inconnues.

Au mois de mars dernier, le navire auquel j'étais attaché vint, pendant une tempête, se mettre à l'abri dans le port de Milo, où la flotte la plus nombreuse pourrait mouiller sans encombre.

Cette île, jadis fertile et peuplée, ne peut reprocher au despotisme ottoman de l'avoir couverte de ruines et plongée dans la plus affreuse misère. Les Turcs l'ont toujours moins maltraitée que ne fit Alcibiade massacrant tous les habitants valides, et envoyant esclaves en Attique les femmes et les enfants. C'est une révolution volcanique qui, modifiant les conditions du sol et viciant l'atmosphère par des vapeurs délétères, a provoqué la décadence de Milo.

Les riches malades de Constantinople, de Smyrne,

d'Athènes, d'Alexandrie, viennent, pendant la belle saison, demander la santé à ses eaux thermales sulfureuses.

Milo a eu des rois.

Les corsaires chrétiens, qui tenaient les mers du Levant et y faisaient une guerre incessante aux Turcs, se donnaient rendez-vous à Milo. L'un d'eux, Jean Capsi, se rendit maître de l'île entière. Il était Miliote, et ses compatriotes le reconnurent pour leur seigneur et maître. Mais son règne fut de courte durée.

Un capitan-pacha, sous prétexte de traiter de la paix, l'attira dans sa galère, et le conduisit, chargé de chaînes, à Constantinople. Quelques jours après, on pendait sire Jean Capsi à la porte du bagne.

Notre pilote est Miliote. — Ses concitoyens, dit-il, ont gardé, par tradition, souvenance des hauts faits des corsaires français des seizième et dix-septième siècles, et Renneville, Téméricourt, Hocquincourt, Cuvelier, d'Entrechaut, Poussel, L'Orange, Lauthier et beaucoup d'autres sont les héros de mainte légende miliote.

Les touristes qui traversent les Cyclades s'extasient devant les rochers, les îles, les îlots signalés dans toutes les aires de vent, et les comparent à autant de corbeilles sorties du fond des mers.

Tristes corbeilles! carcasses de corbeilles sans feuilles, sans fleurs et sans fruits!...

Nous reverrons les Cyclades au retour.

L'orage, qui menace d'éclater depuis midi, gronde, et

le vent du nord se fait sentir quand nous doublons le rocher inculte de Bello-Poulo. A cinq heures, nous passerons devant Hydra, dont les blanches maisons apparaissent derrière un promontoire; les navires qui traversent l'Archipel ne font plus route pour son port, naguère si fréquenté.

Pas une voile, pas une tartane au large de sa baie... Misère et solitude sur cette terre si riche autrefois, et dont les enfants ont sacrifié leurs trésors et leur vie pour l'affranchissement des Hellènes...

Où êtes-vous, Lazare Condiourottis, Negrios, Miaoulis, Canaris, Pipénas, et tant d'autres?... Vos brûlots ont vengé les massacres de Scio et d'Ipsara; vos femmes, du haut des falaises, ont applaudi à la défaite d'Abdallah-Pacha. Mais Hydra est redevenue ce qu'elle était aux temps anciens, et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, un rocher stérile et abandonné... et Syra, l'île rivale, Syra sans cœur et sans honneur, Syra qui, aux jours de la guerre de l'indépendance, donnait asile aux ennemis de la patrie, comme aux glorieux insurgés, Syra, depuis la paix, a monopolisé le commerce qui vous enrichissait; Syra est maintenant la reine de l'Archipel.

V

L'Attique.

L'Arbora à droite, Poros à gauche, se perdent déjà dans le crépuscule. Quel ennui d'accoster sans soleil cette

terre de l'Attique!... Nous ne verrons pas Ægine, Ægine, dont Périclès disait qu'il aurait voulu, s'il était possible, *l'enlever de là comme la chassie de l'œil du Pirée;* Ægine, dont les chaumières, éparses sur le rivage, donneraient un démenti à l'histoire, racontant que Bajazet II y fit trente mille prisonniers, si l'histoire ne nous apprenait en même temps les malheurs et les dépopulations successives de la Grèce d'autrefois. Le cap Thémistocle est invisible; un fanal, hissé au sommet d'une perche, indique la position de ce promontoire, du haut duquel le grand homme, montrant des galères échouées sur le sable et mises au rebut, s'écriait que le peuple traite ainsi ceux qui ont usé leur vie à le servir.

Il nous arrive, en entrant au Pirée, une aventure fort heureusement peu commune sur les paquebots-poste.

L'obscurité est profonde. A neuf heures, nous passons très-près du cap où Thémistocle eut son tombeau.

On gouverne sur le feu des Lions, allumé au fond du golfe de Salamine, et, changeant de route, lorsque le fanal de Thémistocle reste par le travers, on avance vers le Pirée, que révèlent deux feux : l'un rouge, l'autre vert, placés sur les piliers où s'amarrait jadis la chaîne qui, de nuit et en temps de guerre, fermait l'entrée du mouillage.

Morosini a enlevé les deux lions qui trônaient sur ces piliers; on m'a dit qu'ils étaient accroupis aujourd'hui dans l'arsenal de Venise.

Encore quelques minutes, et les fourneaux du navire

s'éteindront. Mais tout à coup, le bateau, qui marchait à demi-vapeur, éprouve un violent mouvement de recul et s'arrête... L'homme du bossoir et l'officier de quart apercevant, assez loin devant nous, quelque chose de ressemblant à une chaloupe, l'avaient hêlée pour qu'elle évitât notre rencontre... Mais l'obscurité empêchant de calculer au juste la distance qui nous séparait d'elle, on ne put *stopper* assez tôt, et notre première crainte fut d'avoir passé par-dessus cette embarcation, qui sans doute appartenait à un brick sortant du port, en même temps que nous y entrions.

Nos appréhensions, nos craintes devinrent moins vives, quand il fut constaté que notre bateau n'avait coulé bas aucune pirogue, mais était venu s'échouer sur cette roche qui surgit à fleur d'eau, non loin du pilier de tribord... Les gens de mer ne sont pas égoïstes : ils se préoccupent toujours du danger que peut courir autrui avant de penser à celui qui les menace.

Tous les navigateurs la connaissent, cette roche du Pirée ; elle est surmontée d'un massif de pierres de taille, écroulé en partie, mais qui suffit encore pour l'exhausser et la signaler.

Il fallait donc que la nuit fût bien noire, bien épaisse, bien trompeuse, pour que des officiers aussi bons praticiens que les nôtres vinssent donner du nez sur un écueil qu'ils avaient relevé mille fois, et de très-près.

Il y eut un moment de confusion et de peur parmi nos passagers ; mais on se rassura aussitôt. Si nous faisions

naufrage, ce ne serait, après tout, qu'un naufrage de *demoiselles*. — La mer était calme et unie comme le parquet d'un salon, et du tillac on pouvait, sans grands efforts, cracher sur le rivage. Une jeune colombe, passagère pour Varna, où elle allait rejoindre un de ces vautours israélites qui planent sur les derrières des armées, jugea seule à propos de s'évanouir... Cela fit diversion, et ceux qui s'occupèrent d'elle n'entravèrent pas les manœuvres de l'équipage.

La voix du commandant Bochet domina bientôt le tumulte. Du haut de la passerelle, il projeta ses ordres avec un sang-froid de bon augure, et il fut prouvé par le plomb de sonde et le rapport d'un officier qui descendit dans une embarcation pour examiner la ligne d'eau, que le navire était monté sur la roche et s'y tenait engagé depuis l'avant jusqu'au mât de misaine.

Rien de plus facile que de nous tirer de ce mauvais pas, surtout si la violence du choc n'a pas provoqué une voie d'eau. On pompa, et la pompe n'expulsa que des eaux corrompues. Tout allait bien alors, et aussitôt les marchandises, extraites de la cale de l'avant, furent portées sur l'arrière, où se réunirent nos cinq cents passagers ; ce contre-poids fit basculer le navire sur sa poupe. Son arrière s'enfonça à mesure que l'avant se soulevait. On s'assura de nouveau qu'il n'y avait aucune voie d'eau.

Puis, le bateau à vapeur *le Périclès*, qui se trouvait là comme stationnaire, chauffa, nous envoya une amarre, et nous remorqua à reculons, tandis que nous faisions,

nous aussi, machine en arrière ; quelques minutes après, les hourras des deux équipages saluaient le *Nil*, qui flottait librement et entrait sans avaries prendre place au mouillage.

Pendant que ce sauvetage avait lieu, j'étais allé à terre, au bureau de la santé, où mes fonctions de médecin sanitaire m'obligeaient de déclarer que la santé publique était bonne à Marseille. Mais le choléra sévissait au Pirée, de sorte qu'il nous était facultatif de faire ou de ne pas faire quarantaine. Les officiers de la quarantaine, au Pirée, sont moins spirituels que ceux de Messine. A Messine, alors que le choléra emportait trois cents personnes par jour, on ne voulut pas nous recevoir, lors d'un de mes derniers voyages, et nous n'avions aucun malade à bord, et Marseille n'était pas contaminé. C'était bien une précaution inutile.

Je revins à bord avec la libre pratique, pour deux motifs : d'abord, parce que je ne croyais pas à la contagion du choléra, et que j'aurais le temps, dans la journée de demain, d'aller faire une promenade à Athènes ; ensuite, parce que la santé de nos passagers s'en trouverait bien. Rien de plus salutaire, pour des hommes parqués sur un navire, que quelques heures de flânerie à terre, et je mettais une espèce d'orgueil à conduire sans entrave à sa destination cette cargaison humaine soumise, pendant une aussi longue traversée, à tant d'influences morbides.

Le 7, au point du jour, matelots et passagers, tout le

monde dormait à bord, excepté moi, qui m'étais levé pour voir se lever l'aurore *aux doigts de roses*. Le ciel était si pur, si bleu, la mer si tranquille et si transparente, que la vue de ces terres arides et désolées m'était moins pénible.

Les blanches maisons du Pirée se massent au fond du port; le mont Hymète surgit au loin... A gauche du mouillage et vers l'arrière, voilà la pointe de Salamine, avec sa tour à feu et le tombeau d'un capitaine de vaisseau. Nous verrons ce cénotaphe en sortant et en doublant la pointe Munichie...

A droite, s'étend le vaste hémicycle que nos soldats ont construit avec des terres rapportées, et au sommet central duquel ils ont bâti un petit hangar à forme ogivale, où l'aumônier que j'ai vu mourir l'été dernier disait encore la messe le matin du jour où il fut emporté par le choléra.

Au delà de l'hémicycle, les ailes en éventail de deux moulins à vent projettent un peu d'ombre. L'un de ces moulins a des ailes qui tournent quand vient la brise... L'autre n'en a plus; il a été transformé en café : c'est la cantine du camp français, dont le front de bandière se déploie dans le voisinage.

A gauche encore, sur l'isthme qui sépare le port de Phalère du Pirée, se promène, roide et compassée, la silhouette rouge d'un soldat anglais, coiffée d'un bonnet de piqué blanc, dont l'appendice recouvre la nuque. La sentinelle a, pour se garantir du soleil, un parasol de

paille, petite toiture mobile, pivotant sur un pieu, et pouvant faire de l'ombre en tout sens, à mesure que le soleil change de place.

Ici, pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe... Le désert est moins aride que ces rivages de l'Attique.

Mais que l'ensemble en est beau, lorsque les terres, après le crépuscule, opposent leurs grandes masses noires au resplendissement nocturne de la mer et du firmament!

A sept heures, je descends au Pirée avec un courrier d'ambassade anglais, le capitaine Finkell, parfait gentleman, et le plus Français de tous les Anglais que j'aie fréquentés en ma vie.

Athènes est isolée du Pirée par un cordon sanitaire; mais le choléra n'est qu'un prétexte. On a voulu empêcher les visites, à la ville, des marins et des soldats alliés, car des rixes sanglantes éclataient chaque jour quand la route était libre. Nous obtînmes facilement un laissez-passer, et une calèche à deux chevaux nous emporta rapidement vers l'Acropole.

La route du Pirée est aussi belle que nos routes nationales. La campagne, au sortir du Pirée, est triste et poudreuse; viennent ensuite des marais desséchés par le soleil d'été, et remplis de flaques d'eau croupissante au printemps et à l'automne; ils s'étendent, de chaque côté de la route, vers Salamine et vers Phalère. Un officier d'infanterie de marine, commandant un poste établi à l'extrémité de la rue où se trouve l'*hôtel d'Angleterre*,

disait, en me montrant ces marais : « La mort nous vient de là. Le cordon sanitaire nous étrangle. »

On traverse ensuite quelques vignobles mal entretenus, puis apparaît la forêt des oliviers... forêt sans halliers et très-clair-semée de vieux arbres au feuillage couleur de poussière, aux troncs énormes, tourmentés, noueux et crevassés, et dont l'écorce semble recouverte d'une mosaïque de boue.

Mais sur le bord du chemin ont grandi des peupliers et des trembles, dont le feuillage mobile et miroitant sourit au voyageur qu'attriste la sombre verdure des contemporains de Cécrops.

On devrait les entourer de soins, les protéger contre les vents et les orages, et recueillir avec respect les fruits qu'ils donnent encore, ces vieux oliviers, les seuls survivants des beaux jours de la Grèce antique.

Les monuments d'alors ne sont plus que des ruines inertes ; seuls, ils possèdent encore l'étincelle de vie qui anima cette belle nature.

A moitié route, la calèche s'arrête à la porte d'une auberge où, dit-on, pas un voyageur ne manque d'entrer, sous prétexte de se désaltérer avec l'eau du meilleur puits de l'Attique. Prétexte fallacieux ! on n'y boit que les vins capiteux de l'Archipel, le *raki*, l'absinthe du pays, et le célèbre mastic de Chio.

Au bois d'oliviers succède une plaine cultivée, où les gerbes de blé se dessèchent, torréfiées par le soleil, et du haut d'un monticule on revoit alors l'Acropole sous un

nouvel aspect. Je dis sous un nouvel aspect, car nous l'eussions déjà contemplé la veille si le *Nil* ne fût pas arrivé de nuit. En mer, au large, de Phalère, on le voit par le travers; mais du mouillage du Pirée on le perd de vue, masqué qu'il est par la double colline de Musée.

C'est auprès du Pirée qu'on peut reconnaître les traces des longs murs; c'est aussi sur la route du Pirée que les Athéniens élevèrent un autel au *dieu inconnu*, comme s'il devait leur arriver du côté de la mer.

VI

Athènes.

L'Athènes d'autrefois avait-elle, comme celle d'aujourd'hui, pour entrée principale une ignoble avenue d'échoppes de savetiers, d'épiciers, de débitants de spiritueux?...

J'avais toujours pensé que cette rue d'Hermès, qui conduit au palais de Sa Majesté bavaroise, traversait des ruines monumentales, où le voyageur, guidé par les souvenirs de l'antiquité, pouvait, à chaque pas, se livrer à de savantes hypothèses de reconstruction...

Erreur! illusion! L'Hermès de 1854 est bien encore l'Agora des temps passés, où chaque jour viennent pérorer les beaux diseurs, mais ce n'est plus qu'à l'ombre irrégulière de blanches maisonnettes à volets verts et à

toitures en tuiles rouges, semblables à celles d'une bourgade neuve de nos départements!...

Je n'ai pas même vu le grand palmier qu'ils laissent reverdir et se balancer non loin des limites de l'octroi, comme une sentinelle avancée de l'Orient.

Cette rue d'Hermès, coupée à angle droit par la rue d'Éole, fait coude devant une petite église byzantine où je suis entré, tandis que mon compagnon de voyage allait porter ses dépêches au ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne.

J'oubliai le Parthénon dans ce temple des douze apôtres, véritable musée de l'art chrétien à ses beaux jours. Très-peu de voyageurs en parlent. Honneur aux agents voyers de Sa Majesté bavaroise qui ont fait céder l'alignement de la cité à la conservation de ce bijou que des barbares appellent une *verrue*.

La nef principale et la nef transversale, égales en hauteur, en largeur et en longueur, et dont les voûtes à plein cintre reposent sur des piliers bas et massifs, à chapiteaux variés, forment la croix grecque en se coupant par le milieu. Une cloison, élevée de trois mètres à peu près, divise le bras transversal de la croix en deux parties égales, et dérobe à la vue des fidèles et l'autel et le prêtre, qui, selon le rite grec, ne communique avec les assistants, pendant le saint sacrifice, que par une petite porte étroite et basse, ouverte au milieu de cette cloison, et en face de l'autel.

Hors le moment des cérémonies, cette porte est cachée

sous les plis d'une riche tapisserie. La surface de la cloison, du côté du public, est divisée en une multitude de compartiments ornés de peintures sur bois, peintures naïves et rehaussées par une profusion de dorures et d'argentures à la manière des enluminures de missels du moyen âge.

Voici la sainte Vierge assise, revêtue d'un long manteau de pourpre, et coiffée d'une mitre étincelante que surmonte une auréole d'or en relief. Ses yeux d'émail s'abaissent vers le bel enfant qu'elle berce sur ses genoux.

Voici un saint personnage, priant, agenouillé, dans le désert... Les lions et les tigres viennent humblement lécher ses pieds poudreux... Voici des martyrs et des bourreaux, des évêques et des lévites, et des scènes miraculeuses. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans ce musée orthodoxe, ce n'est ni la couleur, ni le dessin, ni la composition, c'est la mise en activité de tout ce monde de bienheureux. Par instants, ils semblent vivre; ils se remuent, ils agissent, et le peuple applaudit quand l'anachorète lance un coup de pied au lion, et que cet évêque ramasse sa tête tombée sous la hache du bourreau, et il s'extasie aux roulements d'yeux de la Panagia, et aux gigottemens de l'Enfant Jésus; et il crierait presque au miracle, oubliant que ces personnages sont de véritables marionnettes, dont les prêtres font mouvoir les membres adroitement désarticulés, à l'aide de quelques fils traversant la cloison.

Un papas me donna une représentation de ces pieuses·

fraudes, et me rappela ainsi les mondaines lithographies mécaniques de nos marchands d'estampes.

Cette église fait concurrence aux monastères du mont Athos et aux couvents *météores* du Pinde, pour la vente des amulettes, des reliques et des chapelets.

Là, j'oubliai la Grèce païenne pour rêver aux ducs d'Athènes, et surtout à Geoffroy de Ville-Hardouin le croisé, qui, lors du partage de l'empire grec, et quand Beaudoin de Flandre fut proclamé empereur de Constantinople (1204), reçut pour lot Athènes et l'Achaïe.

J'évoquai les grandes figures inconnues de Boniface de Montferrat, de Guillaume de la Roche, de Gauthier de Brienne et de tous ces paladins qui, pendant plus de deux siècles, luttèrent corps à corps avec les Osmanlis.

Et je revoyais les étendards d'Aragon, de Venise et de Gênes flotter sur l'Acropole, et je m'indignais de ce que la Grèce, redevenue indépendante, n'avait pas encore vulgarisé l'histoire de ses luttes héroïques au moyen âge.

Entre Miltiade et Botzaris, entre Canaris et Thémistocle, que de noms mériteraient d'être tirés de l'oubli !!... J'ai l'intention de vous reparler de Geoffroy de Ville-Hardouin, quand nous passerons devant Abydos.

Le capitaine Fenckell revint trop tôt m'arracher à ces rêveries, et nous parcourûmes ensemble la cité, où s'élèvent chaque jour des constructions nouvelles.

Quand le royaume de Grèce fut décrété par les puissances européennes, on proposa de choisir le Pirée pour capitale. — C'était une bonne idée : le génie commercial

des Grecs aurait infailliblement rendu ce port le plus important des ports de l'Orient, et les maisons de l'Athènes nouvelle ne recouvriraient pas pour toujours les précieuses ruines de la vieille Athènes.

Mais un poëte, un fantaisiste, un roi, Louis de Bavière, voulut choisir lui-même l'endroit où s'élèverait le palais de son fils, et il trouva piquant de lui assigner une place entre la petite chaîne des monts Anchesmes et le rocher de l'Acropole... terre sacrée que n'aurait jamais dû profaner un architecte saxon!...

L'assiette des fondations et les plans de ce palais ont varié tant de fois, que les rues tracées à la même époque ont perdu la ligne droite et sont devenues forcément tortueuses, afin de montrer un certain air de convergence vers l'esplanade du palais.

D'après quelques voyageurs, amateurs du beau antique, ce Louvre du roi Othon ne serait qu'un triste et massif logis; on dirait une fabrique. Les carrières du Pentélique, d'où sortirent tant de chefs-d'œuvre, ont été réouvertes pour le construire; mais le ciseau des Germains a travaillé ce marbre comme un taillandier travaillerait l'argent et l'or.

Moi, qui, sans nul doute, ne possède pas le sentiment du vrai beau, je trouve l'ensemble de ce logis plein de jeunesse et de fraîcheur. Je n'ai rien vu de lourd et de froid dans le péristyle, dans les colonnes et dans les balcons, et les surfaces polies de ses marbres étincellent gaiement sur la verdure des jardins qui l'entourent.

Cette verdure, si insolite en Grèce, on la doit aux Turcs; les Turcs ayant toujours eu la religion des fontaines, épargnèrent les débris des anciens aqueducs. Depuis, on a réparé les canaux et construit de nouveaux bassins, et grâce à des aménagements intelligents, les Athéniens utilisent les dernières gouttes du Céphise et de l'Eurotas.

Est-il possible de visiter en deux ou trois heures les ruines d'Athènes et de l'Acropole, et de se donner en même temps le loisir de déjeuner?

J'avouerai à ma honte que ce problème, je l'ai résolu affirmativement; beaucoup d'autres ont fait comme moi, mais ils le nient quand ils écrivent leurs souvenirs de voyage.

Je devais retourner à bord à midi, heure indiquée pour l'appareillage, et c'est au pas de course que j'ai vu la tour des Vents, que Varron appelle la tour des Cyrrhestes, — le monument choragique de Lysicrates, où Démosthènes apprit à ne plus bégayer, — l'arc de Thésée ou d'Adrien, — le temple de Jupiter Olympien, — la fontaine de Callirhoé, — le stade où roulaient les chars, — le théâtre de Bacchus, qui pouvait contenir trente mille spectateurs, — le théâtre d'Hérode Atticus, — l'Aréopage, — le Musée, avec ses grottes transformées en cabinets de bains, — le Pnyx, où l'on haranguait le peuple, — la grotte de Pan, où l'on n'entrait que pieds nus, et après s'être purifié dans les eaux de la fontaine Clepsidra, — le temple de Thésée, — et enfin l'Acropole...

l'Acropole, où un savant userait sa vie à étudier l'art antique.

Ce que j'ai fait, ce que j'ai vu, tout voyageur peut le faire, peut le voir.

Je n'oserais croire qu'au siècle de Périclès tant de merveilles furent accumulées sur un seul point de la Grèce, si l'avarice des empereurs d'Orient, l'indifférence des ducs catholiques de l'Archipel, l'ignorance des Catalans et les spoliations des collectionneurs modernes n'avaient oublié d'anéantir ou d'exporter tant de précieux restes. Les Barbares et les Turcs sont peut-être les moins coupables de tous les dévastateurs du moyen âge. *Arien* ne commet qu'un seul dégât en Attique : il démolit le temple d'Éleusis. Selon Philostrate, Athènes n'était déjà plus qu'un cadavre lorsque Alaric y entra, et il n'y entra que suivi d'un petit nombre de ses officiers, de peur que ses soldats ne se livrassent au pillage. Les habitants l'accueillirent en grande pompe. Il soupa dans le Prytanée, avec les citoyens les plus distingués, et s'éloigna de la ville après avoir accepté, comme rançon, de riches présents. Les Romains s'étaient montrés plus barbares que les Barbares eux-mêmes. Un de leurs proconsuls enleva du Pœcile les tableaux de Polygnote, qui y brillaient depuis huit cents ans, et ils expulsèrent les philosophes de l'Académie et des portiques.

Ce n'est plus dans Athènes seule qu'on apprend à connaître Athènes... Il faut parcourir les musées de l'Europe qui se sont enrichis de ses dépouilles.

Athènes devait nécessairement tomber en ruines, du moment où les populations perdirent dans l'ignorance le sentiment du beau. Le monument le plus solide s'écroule quand la main de l'homme cesse de l'étayer. Les chrétiens de nationalités diverses qui régnèrent à l'Acropole n'eurent qu'un but, s'y fortifier et s'y défendre contre les musulmans, et quand les musulmans vainqueurs les eurent chassés de l'Acropole, le temps alors, *tempus rerum edax*, se mit à l'œuvre. Les musulmans ne se montrèrent pas démolisseurs, mais ils ramassèrent les débris de la cité merveilleuse pour constituer une cité de chaumières.

En 1460, Athènes, devenue l'apanage du chef des eunuques noirs, s'affaisse et se transforme en un amas de décombres.

On l'oublie au seizième siècle. Les ambassadeurs, les chefs d'escadre que la France envoie dans le Levant ne parlent que du port des Lions, le Pirée, et n'ont pas l'air de se douter que de l'Acropole à ce port des Lions, il n'y a qu'une heure de marche.

Léon X, François Ier, ces créateurs de la renaissance, l'oublient encore. Richelieu enfin se souvient d'elle. Richelieu, qui fait bâtir un palais, demande les plans du Parthénon, et après lui le roi d'Angleterre, Buckingham, Arundel et d'autres riches lords y expédient des collectionneurs. L'art grec redevient à la mode : on a besoin de modèles. C'est alors que les marbres d'Oxford ou plutôt d'Arundel émigrent dans la Grande-Bretagne, c'est alors que l'on voit des profanations dont les Barbares

n'eussent pas osé se rendre coupables. M. Delahaye, notre ambassadeur à Constantinople, raconte que l'on scia en deux parties l'Apollon colossal de Délos, afin de le transporter plus facilement en Europe.

Quelque temps après, les pères capucins français, établis en Grèce, se prirent à étudier Pausanias et Meursius, et publièrent le résultat de leurs recherches, et l'envoyé de France au Levant, M. de Nointel, adjoignit au personnel de son ambassade deux grands artistes, Fayderbde et Carrey, dont le crayon révéla au monde savant tant de merveilles si longtemps inconnues.

Le dix-huitième siècle s'en émut enfin, les architectes intervinrent; puis, la mode aidant, l'art grec eut sa renaissance.

Mais, je le répète, cette renaissance de l'art grec, ce n'est pas en Grèce qu'elle s'est manifestée, et le plateau de cette sainte montagne de l'Acropole est encore et sera peut-être toujours un chaos de ruines entassées sur des ruines.

En vain essaye-t-on de reconstruire par la pensée les temples et les monuments du grand siècle; en vain nos jeunes savants de l'école française exhument-ils chaque jour une nouvelle merveille: c'est comme si, dans un ossuaire, ils voulaient rendre à chaque squelette les ossements qui lui appartiennent. La science est impuissante, les souvenirs historiques s'effrayent, et la mémoire tombe en défaillance dans cette vallée de Josaphat des chefs-d'œuvre de l'art antique.

Donc, vous, qui parcourez comme moi l'Acropole, vous ne verrez rien d'abord que la désolation, et vous redescendrez la montagne en évoquant à la fois les fantômes des Athéniens de Périclès, et ceux des Sarrazins d'Abouhafs et des Catalans de Roger de Flor.

Mais plus tard, en relisant les écrivains et les poëtes de la vieille Grèce et les ouvrages des savants modernes, vous comprendrez tout, vous reconstruirez les temples et les palais détruits; leurs splendeurs passées se révéleront à votre imagination, vous vous souviendrez que vous avez passé en courant près d'un chef-d'œuvre inconnu, et ce souvenir vous guidera dans le dédale des descriptions, et alors vous vous enthousiasmerez à pleine tête, à pleine âme, pour ce qui n'est plus.

Mais, avouez-le franchement, artistes, flâneurs, antiquaires, architectes, ingénieurs, voyageurs de toutes nuances, vous n'avez pas été saisis d'une sainte crise d'enthousiasme en franchissant les marbres réduits en galets de l'escalier des Propylées!...

Non! non! Le Parthénon, les trois temples réunis de Minerve Poliade, d'Érechthée et de Pandrose, le temple de la Victoire Aptère, tout cela vous a trouvés froids et insensibles, et notre grand poëte Lamartine a dit avec vérité, en parlant du Parthénon :

« L'effet de cet édifice, le plus beau que la main hu-
» maine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les
» âges, ne répond en rien à ce qu'on en attend; et les
» pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poëtes,

» vous retombent tristement sur le cœur quand vous » voyez cette réalité si loin de leurs images!! »

Mais il est temps de retourner au Pirée.

Tandis qu'on attellera nos chevaux, goûtons, à l'hôtel d'Angleterre, le miel du mont Hymette, miel brun et parfumé, qui n'a jamais dégénéré; buvons aussi le vin blanc à saveur de résine que buvaient les vieux Grecs.

Les vignerons du jour suivent les usages des vignerons d'autrefois. La pomme de pin était dédiée à Bacchus, et, au temps de la cuvée, ils font infuser comme eux une pomme de pin dans la vendange.

Notre déjeuner est égayé par les ardentes récriminations du maître d'hôtel, qui lance anathème sur anathème à nous autres Français, les amis d'autrefois, les ennemis d'aujourd'hui. « Honte ! s'écrie-t-il, honte et malédiction à vous, chrétiens, qui marchez avec les infidèles !... »

Nous avons beaucoup ri de la sincère indignation de ce brave homme; j'avouerai cependant que depuis que je voyage en Orient j'ai reconnu combien elle est légitime et méritée, la haine que tout vrai Grec ressent pour un Osmanlis.

Nous achetons des chapelets en petits coquillages roulés, recueillis dans les sables de la plaine de Marathon, et nous reprenons le chemin du Pirée, avec l'intention de visiter en passant le temple de Thésée.

La foule des citadins se promène à l'ombre, sur les trottoirs, en causant politique et choléra.

Nous avons apporté le courrier de France, et les nouvelles circulent... Il y a beaucoup d'effervescence et d'inquiétude dans les esprits. L'occupation française leur est toujours odieuse... Ce n'est pas étonnant : nos journaux de tous partis semblent s'être coalisés pour déverser des torrents d'injures sur ce peuple qui a des vices, mais qui a aussi une vertu plus grande que tous les vices, — la vertu du patriotisme !...

Notre alliance avec les Turcs les étonne et les afflige... quelques-uns même ne veulent pas encore y ajouter foi, et l'on m'a dit que la plupart des montagnards, auxquels on raconte les événements politiques du jour, sourient d'incrédulité et supposent que l'on veut les mystifier en leur affirmant que cent quinze mille Français sont devant Sébastopol, pour défendre le Grand Seigneur attaqué par les Russes ; — et si l'on insiste, si on leur prouve que ces Français sont en même temps à Constantinople et à Varna, ils répliquent alors que c'est une ruse de guerre, un prétexte pour s'emparer d'une bonne position, et sabrer et mitrailler ensuite les bataillons du Prophète !...

Les citadins manifestent leur opinion antianglo-française, en reprenant le costume national. Ils sont tous vêtus comme s'ils allaient partir pour rejoindre les insurgés de l'Épire et de la Thessalie. Le frac européen a disparu, et le costume albanais fait fureur ; le roi Othon donne l'exemple.

Il est beau, ce costume albanais : grandes guêtres bro-

dées, fustanelle ou jupon blanc aux milliers de plis; gilet et veste étincelants de broderies, ceinture de soie, tarpouch rouge au gland de soie bleue, posé sur la tête et s'inclinant vers l'oreille; moustaches retroussées en accents aigus, et longs cheveux bouclés tombant sur les épaules, telle est la tenue des fashionables des rues d'Éole, de Minerve et d'Hermès.

Ils nous lançaient des regards peu sympathiques; un instant même, je crus voyager en pays ennemi!...

L'Athénien est toujours le plus civilisé, mais aussi le plus vaniteux de tous les Grecs. Riche, il affiche le luxe; pauvre, il le rêve!... Pauvre, il se privera des choses les plus utiles pour acheter un vêtement splendide. Il réalise sans cesse le proverbe populaire : *Habit de soie, ventre de paille*. Ils sont bien les fils des Grecs de l'antiquité et du moyen âge, des Grecs du treizième siècle, qui faisaient venir d'Italie leurs vêtements de luxe, et auxquels l'empereur Vatace défendit d'acheter des étoffes à l'étranger, déclarant infâme quiconque userait des tissus autres que ceux produits par les manufactures de l'empire.

Le Grec est artiste, artiste dans tous ses goûts, artiste jusque dans la forme de son bonnet de coton blanc, tant ridiculisé chez nous. J'ai vu des ouvriers, des rentiers coiffés avec grâce de ce bonnet de nuit, prendre le frais, le matin, sur le seuil de leur masure, et se draper orgueilleusement dans les plis d'une longue robe de chambre en cotonnade, achetée à cette succursale de la *Petite*

Jardinière dont l'enseigne gigantesque apparaît à l'un des angles de la rue de Minerve.

Oh! Athéniens!... Athéniens!...

Mais rendons-leur justice! Le jour même où les frontières du royaume d'Othon furent tracées sur les plus mauvais terrains de la Grèce, du Grand Seigneur; le jour où ils devinrent citoyens d'une nation, ils travaillèrent tous avec ardeur à la renaissance de la patrie. Des écoles s'élevèrent, des ateliers furent créés; le génie du commerce se réveilla; ils balayèrent les immondices des Turcs, reprirent le costume de leurs pères, effacèrent du vocabulaire les mots *barbares* imposés par les tyrans, et dès lors, le dernier *palikare*, comme le premier *fonctionnari*, tous parlèrent la langue harmonieuse d'Isocrates.

Aux premiers temps du règne d'Othon, le costume national avait été proscrit, et les employés civils et militaires s'habillèrent à l'européenne. On murmura beaucoup alors, puis les railleries succédèrent aux murmures, et la réforme s'accomplit. Quelques héros cessèrent de l'être en quittant la fustanelle, entre autres un capitaine, Velengas, qui, longtemps la terreur des brigands, perdit son prestige et son courage du jour où il endossa l'uniforme bavarois, et prit lâchement la fuite dans une rencontre avec les Klephtes. Mais, je l'ai dit, depuis le réveil de l'*hétairisme*, le costume national a reparu comme une protestation.

Milton a rêvé l'affranchissement de la race hellénique, dont les rameaux s'étiolent sans mourir sur les rivages

de l'Asie Mineure et de l'Europe méridionale. — Les poëtes, hélas ! ne sont que des rêveurs !

En attendant, les enfants de toutes conditions brûlent du désir de s'instruire. Beaucoup, après avoir employé le jour à apprendre un état, étudient, le soir, l'histoire, la géographie, les langues vivantes. Ils croient qu'en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, l'artisan reçoit ce qu'on nomme une éducation libérale, et ils ne veulent pas lui être inférieurs.

Noble émulation qui repose sur une erreur !

Le gouvernement a répondu à ces besoins de l'intelligence. Il a fondé des écoles pour tous les degrés de l'instruction, et il a placé le palais de l'université entre le palais du roi et le palais des représentants de la nation. Les riches se sont cotisés pour créer des académies, des écoles spéciales et des prix d'encouragement, et envoyer étudier, dans les grandes facultés de droit et de médecine de l'Europe, les bacheliers dont l'aptitude est plus grande que la fortune.

On publie à Athènes vingt journaux politiques, littéraires et scientifiques. Les boutiques de librairie et les cabinets de lecture y sont plus nombreux que les comptoirs de boulangers et les étals des bouchers, et chaque pyroscaphe apporte immédiatement tout ce qui s'édite de nouveau en Europe : livres, brochures, revues, comptes rendus, musique, gravures, etc., etc. Les livres publiés en grec moderne sortent presque tous des presses helléniques, qui n'ont pas besoin de se livrer à la contre-

façon pour prospérer, comme les huit imprimeries de Constantinople.

La France donne quelque peu la main à cette résurrection: nous avons à Athènes une école française. L'un des élèves, M. Beulé, dirige des fouilles entreprises sur l'Acropole, et ses savantes recherches ont déjà éclairé la nuit de ces ruines, chantées par madame Louise Collet, qui a remporté le prix de poésie proposé par l'Académie française, et dont le sujet était *l'Acropole*.

Le cocher qui nous conduit, jeune homme à physionomie très-intelligente, parle mieux le français qu'un Provençal de Marseille.

Quand nous eûmes laissé derrière nous la rue d'Hermès, il ne voulut pas continuer sa course sans nous faire visiter lui-même le temple de Thésée, et il nous y servit de cicerone, en maniant l'histoire de ses ancêtres aussi bien qu'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Je n'ai jamais vu pareil cocher en France.

C'est lui qui m'a initié à la connaissance des naos, des pronaos, des opisthodomos, des métopes, des triglyphes et des stylobates.

On a eu la bonne idée de transformer ce temple de Thésée en musée. Le pavé, de marbre pentélique, en a été enlevé par un Turc, qui en fit de la chaux pour bâtir sa maison; un aga dalla son salon avec les panneaux de mosaïque qui tapissaient les murailles, et lord Elgin y a glané, comme au Parthénon.

Depuis son origine, le gouvernement actuel de la Grèce a sévèrement interdit l'exportation des ruines, et s'il était assez riche, il essayerait de racheter, à prix d'or, les précieux fragments dispersés dans les collections particulières et les musées de l'Europe.

Ce temple devint, au moyen âge, église chrétienne; on y voit encore le piédestal circulaire de la statue gigantesque d'un dieu du paganisme, piédestal qui fut alors creusé pour servir de fonts baptismaux. Un pacha décréta, un jour, que le Prophète y serait adoré... Mais les Grecs protestèrent, et le divan leur donna raison.

J'engage les savants explorateurs à examiner avec attention les maisons et les kiosques que les Turcs se sont construits avec d'anciens marbres sculptés. Ils pourront faire d'intéressantes découvertes. Ainsi, il n'y a pas très-longtemps qu'on a nettoyé la surface du marbre de la lanterne de Diogène, qu'un capucin avait placardée d'une couche de chaux; et dans l'île de Mételin, on a mis à jour des bas-reliefs et des inscriptions, cachés sous le badigeonnage qui blanchissait le kiosque du capitan-pacha, kiosque bâti avec des marbres de la Troade.

Adieu! le temps presse. Je reverrai, dans les livres des voyageurs, l'Athènes des siècles passés et l'Athènes de il y a vingt ans, bourgade formée de chaumières en ruines, éparses parmi des ruines, et habitées par quelques centaines de pauvres paysans.

Mais l'Athènes d'aujourd'hui, la Néapolis où trente mille citoyens s'agitent, témoins vivants de la renais-

sance de cette nationalité grecque, vaincue, écrasée, mais non anéantie par tant de siècles de barbarie et d'esclavage, oh! je la reverrai encore, et j'applaudirai à sa réhabilitation!!!

Notre bateau chauffait déjà, quand nous rentrâmes au Pirée, et aussitôt la patente de santé reçue, nous appareillâmes.

Le Pirée est un triste séjour pour nos troupes. Elles ont eu à supporter le choléra, les fièvres malignes et la haine peu dissimulée des habitants. Mais ce qui les démoralise le plus, c'est l'ennui, c'est l'inertie, c'est l'idée qu'elles perdent leur temps dans ce cul-de-sac de l'Attique, tandis que leurs frères sont devant l'ennemi.

Le corps d'armée français, fort de trois mille hommes, a perdu près de cinq cents hommes morts du choléra. On prétend même que le chiffre des décès est plus élevé, et que, pour le cacher, on fabriquait des bières assez grandes pour pouvoir contenir plusieurs cadavres à la fois. Il va sans dire que je n'ajoutai pas foi à pareille balourdise.

Quelle terrible épidémie, que ce choléra, dont la marche incompréhensible et mystérieuse déjoue tous les calculs de la science et de l'hygiène.

Quand la brigade Mayran quitta le Pirée pour rejoindre l'armée alliée, on devait supposer avec raison que le choléra, qui ne se manifestait plus que par des cas isolés, cesserait tout à fait au Pirée et à Athènes. Eh bien! c'est tout le contraire qui eut lieu. La brigade partie,

ainsi que la brigade anglaise, l'épidémie reparut au Pirée, plus foudroyante que jamais, et pendant près de quatre mois, elle décima les populations de l'Attique.

Je vous raconterai plus loin l'histoire du choléra en Orient.

Quelques heures après notre sortie du port, une foule de soldats et de passagers sont venus se plaindre de sourdes coliques et d'un malaise général. Il semblait que, pendant ce séjour au Pirée, leur organisme s'était imprégné d'effluves pernicieuses.

Moi-même j'éprouvai quelque chose d'indéfinissable et de douloureux... Je me sentais faible et harassé, comme à la fin d'un long travail, d'une longue course... Je répondis à mes malades que dans quelques heures mes remèdes seraient prêts; ils patientèrent en attendant; mais je ne préparai aucun remède..... car j'espérais qu'à mesure que nous nous éloignerions de ce récent foyer d'épidémie, chaque homme reprendrait courage en croyant éviter la mort... Et d'ailleurs, la brise de mer, en se levant, n'allait-elle pas purifier et modifier l'atmosphère? — J'eus raison : ni le soir, ni la nuit, ni le lendemain, personne ne vint se dire attaqué du choléra; mais cette brise bienfaisante se transforma en une violente bourrasque du nord.

Nous doublons le cap Thémistocle, la pointe Munichie, le cap Golias.

L'aspect de l'Acropole, que l'on découvre alors au

fond de la plaine et par le travers de Phalère, est bien plus grandiose que contemplé du haut de la double colline de Musée.

VII

L'Hellespont.

Nous arriverons avant la nuit au cap Sunium, le cap-colonne où Platon venait méditer voilà deux mille ans. Treize colonnes, seuls débris encore debout du temple de Minerve, dominent ce promontoire désert et font claire-voie sur le bleu du ciel. Là, pour la première fois, j'ai reconnu sur ces fantômes de marbre ces nuances de pourpre dont le soleil illumine les monuments en lambeaux de l'Attique ; magiques reflets tant vantés par les poëtes voyageurs et que j'avais toujours vainement recherchés.

Aux temps de la Grèce païenne, tous les caps, tous les promontoires avaient leurs temples, leurs tombeaux, leurs trophées, que le nautonier ralliait en les découvrant au loin, tantôt dans l'azur du ciel, tantôt à travers les nuages, tantôt, la nuit, aux lueurs des éclairs ou dans les pâles clartés de la lune.

Bientôt les rochers de Zéa, les collines d'Andros et les terres de l'Eubée se cachent dans le crépuscule. La route est donnée pour gagner le cap d'Oro et pas-

ser devant Ténédos; et demain, s'il plaît à Dieu, nous entrerons dans l'Hellespont, ce bras de Saint-Georges *qui chiet en la grande mer*, comme dit la chronique de Ville-Hardouin.

Mais la bourrasque de nord devient une tempête. La mer grossit; le bateau n'avance plus que lentement, et le commandant Bochet essaye de nous conduire à l'abri de la côte de Métélin.

Le 8. Plus de rires, plus de chansons, plus de blagues... — pardon de l'expression, mais je parle d'un bataillon, de ce bataillon de passage qui se croyait aguerri et défiait les orages et la houle, alors que la mer était nivelée comme un champ de manœuvre; il se sent pris d'une immense nausée, le bataillon! et un immense concert de hoquets retentit pendant toute cette journée.

Passons le faubert sur ces immondices de vingt-quatre heures de mauvais temps.

9. Le soleil se lève et la houle s'apaise; et le navire s'envole, rapide comme un goëland, et Ténédos est devant nous, *Ténédos vis-à-vis les champs où fut Troie.* Nous passons outre à toute vapeur, car les paquebots autrichiens desservent seuls cette échelle de peu d'importance, ce port dangereux, cette *statio malefida carinis* de Virgile.

Derrière nous s'enfuit Métélin, la Lesbos de Sapho; Lesbos, que nous reverrons au retour; Lesbos, l'île enchantée où croît l'*éringion blanc*, l'herbe aux cent têtes, qui fait aimer.

A l'ouest et au nord-ouest surgissent l'Athos et les montagnes de Samothrace, et Imbros, et le cône refroidi du volcan de Lemnos.

Nous rencontrerons sans doute à Smyrne, à Constantinople et ailleurs des moines quêteurs de l'Athos ou du Pinde. La France a toujours protégé ces monastères. Ils furent très-riches du temps des empereurs grecs et aussi alors l'asile des sciences et des beaux-arts. Que d'artistes inconnus y ont usé leur vie à enluminer des manuscrits et à peindre des fresques et des panneaux, œuvres exécutées à plat et sans reliefs. Leurs bibliothèques furent célèbres. — Il y a quelques années, le ministre de l'instruction publique y a envoyé l'un de nos plus savants archéologues, M. Didron. Je ne sais si, malgré son talent bien connu d'explorateur, sa mission a produit quelques fruits. Il n'a dû retrouver là que des chiffons et des fragments de parchemins rongés par les rats et les insectes. Villoison rapporte avoir lu sur un des manuscrits une note indiquant que la bibliothèque du monastère avait été pillée et brûlée par les Sarrasins.

La règle de ces couvents est très-sévère. Les femmes n'y sont jamais admises, même comme visiteuses. Les moines ne mangent jamais de viande. Une seule fois, dit-on, on transgressa la règle, lorsqu'un empereur, Constantin Copronyme, obligea les moines à festoyer sa présence. Mahomet II et Soliman leur rendirent aussi visite. Ces religieux ont achevé de détruire les temples païens de la contrée.

A l'est, devant nous, on reconnaît les plaines de la Troade, la forêt d'Alexandrie, les contre-forts de l'Ida et l'entrée de l'Hellespont.

Quand, en 1853, les fièvres paludéennes sévissaient sur les flottes alliées, au mouillage de Bezika, Ténédos offrit à profusion aux convalescents ses amandes, ses figues, ses pastèques, ses muscats, ses cailles, ses perdrix rouges, ses brises tièdes et parfumées, ses sources vives... et la santé revint.

Depuis Matapan jusqu'au fond de la mer d'Azof, il n'est pas un rocher, une île, un cap, une baie, une plaine, une montagne qui ne réveille en nous les souvenirs de l'antiquité païenne. J'envie le bonheur de ceux dont la mémoire est restée puissante et fidèle; car, pour eux, les heures d'une pareille navigation s'écoulent aussi douces, aussi bien remplies que les heures employées à parcourir un musée. Eh! n'est-ce pas un musée que l'Archipel grec, l'Hellespont, le Bosphore, l'Euxin?...

Hélas! comme tant d'autres, j'ai beaucoup oublié! J'ai oublié surtout les dieux d'autrefois, et il a fallu qu'un savant passager vînt me dire que là, à Ténédos, sur cette esplanade que dominent le château et le port, et que nous n'entrevoyons que de loin, il y avait jadis un temple magnifique consacré au dieu destructeur des mulots, à l'Apollon Sminthien. Les σμινθοϊ, les mulots, ravageaient les champs des Troyens, et l'oracle de Delphes, consulté, déclara que, pour faire cesser le fléau, il fallait sacrifier à Apollon sur les rivages d'Eolica; Eolica fut le premier

nom de Ténédos, avant que le roi Tenès, ce Joseph d'une Putiphar de la Troade, n'y arrivât, enfermé vivant dans une caisse que le roi de Colone, Cycnus, avait fait jeter à la mer.

Le savant compagnon de voyage qui me régente ainsi, c'est un capitaine d'artillerie allant rejoindre ses pièces en Crimée. Quelle conversation intarissable et encyclopédique!... Il n'est muet que sur une seule chose : la guerre! ses causes, son but et ses conséquences, et pour expliquer son silence en fait de politique, il se qualifie de *gargousse inintelligente intelligente.*

Il m'a rappelé ces deux proverbes tédéniens : *Prenez la hache de Ténédos pour trancher promptement une question. — Faux témoin comme un joueur de flûte de Ténédos!...*

Que ceux qui voudront l'explication détaillée du sens de ces proverbes la demandent à Pausanias, X, XIV, 1.

Les deux serpents qui étouffèrent Laocoon et ses enfants partirent de Ténédos, et c'est derrière Ténédos que vint se cacher la flotte grecque pour faire croire aux Troyens que le siége était levé.

Je tomberais dans les redites du pédantisme si j'évoquais tous les souvenirs qui se rattachent à cette île depuis les émigrants de Leucophrys jusqu'aux survivants des dernières guerres de l'indépendance, depuis les galères du Péloponèse jusqu'aux escadres de Dundas et de Bruat.

D'après MM. Michaud et Poujoulat, les Ténédiens ne

ressemblent pas aux autres Grecs de l'Archipel : ils bénissent la domination turque. Ces messieurs écrivaient cela en 1830; mais, depuis, les sympathies d'alors ont fait place à la haine.

La solitude, la désolation des champs de la Troade provoquent une indicible tristesse. Les savants, les antiquaires recherchent encore en vain les véritables ruines de la cité de Priam : C'est ici. — Non, c'est plus loin... — Voilà les assises d'un palais... — Erreur!... ce n'est qu'un banc de roches naturelles que quelque cataclysme a régulièrement immobilisées.

Voici le tombeau d'Hector, le tombeau de Priam, le tombeau de Pâris, le tombeau d'Assaracus; ces quatre grands tumulus, formés de pierres entassées, on les a fouillés, on les fouillera encore; leurs épitaphes ne sont pas retrouvées; le temps a tout emporté, sauf les vers du poëte.

Mais, là-bas, aux flancs d'une haute colline, quels sont, au milieu des broussailles, ces voûtes écroulées, ces pans de murailles renversés, ces colonnes brisées, ces décombres amoncelés sur le sol?...—Seraient-ce les débris du squelette de la grande cité?...

Illusion encore!... C'est un troupeau blanc et roux de bêtes à cornes, pâturant lentement entre les buissons et les lentisques : chaque animal projette son ombre sur un autre, et l'on croirait qu'ils sont tous immobiles comme des ruines, tant le paquebot marche vite pour dépasser les îles des Lapins et pénétrer de jour dans le canal des Dardanelles, là, où Pline a dit : *L'Hellespont prend son*

essor là où la mer presse la terre en battant de son flot tourbillonnant la barrière qui l'arrête et arrache l'Europe de l'Asie.

Quelques voyageurs prétendent avoir reconnu les véritables traces de l'antique Ilion aux innombrables fragments de poterie épars sur ce sol pierreux, où croissent seulement le figuier sauvage, le *conisa candida,* le jasmin, le *palinus* et l'amandier à longues épines.

J'ai vainement cherché à reconnaître les trois arcades, encore debout, dit-on, qui dominent la forêt, seuls vestiges des thermes de l'Eski-Stamboul, l'Alexandria, trou des Turcs. On dit aussi que des fragments d'aqueduc traversent la forêt.

Je me suis souvent demandé pourquoi les eaux de la Propontide s'étaient creusé une tranchée de quinze lieues de longueur pour rejoindre la mer Égée, au lieu de franchir cet isthme étroit qui les sépare du golfe de Saros, au-dessus de Gallipoli.

On dirait que des terrassiers ont terminé d'hier ce canal, tant les falaises d'Europe et d'Asie paraissent fraîchement taillées; les couches de terrain sont identiques de chaque côté, surtout près des deux caps de l'entrée.

Chaque automne, pendant la paix, des milliers de navires attendaient ici les vents favorables pour franchir le détroit, alors que le commerce importait en Europe les céréales du littoral de la mer Noire et de la mer d'Azof.

Aujourd'hui, l'on n'y voit plus que la fumée des ba-

teaux à vapeur, courriers de la politique, que le pavillon des navires de guerre des États alliés et le guidon rouge et numéroté de cette flottille de transport frétée par l'administration de la guerre.

Une bourgade turque, au nom barbare, et un escadron de moulins à vent dominent le cap asiatique à droite.

Non loin de là, les huttes de Bournarbacki occupent les lieux où s'ouvraient les portes de Scées, témoin des adieux d'Andromaque et d'Hector, et l'embouchure ensablée du Scamandre laisse passer une eau limoneuse qui entache l'azur du détroit.

Les Turcs achevèrent de dévaster la Troade et les bords du Scamandre au commencement du quatorzième siècle, alors que les sultans d'Iconium s'emparèrent du mont Ida. Pachymère parle des villes, des forteresses et des monastères de cette époque. On gardait alors dans une des citadelles près du Scamandre les trésors amassés par l'empereur Théodore Lascaris II. — Michel VIII y fit enfermer Manuel, et ces citadelles servirent de refuge aux malheureux survivants de l'invasion des Barbares.

Les deux principaux courants de l'Hellespont sont très-violents et se contrarient. Celui qui vient de l'Archipel porte à la côte d'Asie, celui qui vient de Marmara porte à la côte d'Europe. Aussi les navires à voiles manœuvrent-ils en conséquence, tandis que le bateau à vapeur ne cherche qu'à en profiter. — Cette double masse d'eau se trouve tellement comprimée et lutte avec tant de force contre les digues naturelles qui l'enferment, que

par un temps calme on peut entendre le clapotement du flot sur les deux rives.

Un de mes confrères du Mans, Pierre Belon, a visité la Troade en 1553. Il prétend qu'alors les murailles de la grande cité étaient encore debout presque entières, et qu'il employa quatre heures de marche à en faire le tour.

« Quant est des fleuves de Simoïs et Xantus, dit-il, tant » celebres par les poetes, qui arrousoient les praieries de » Troie, n'en rapportons autre nouvelles sinon que ce » sont si petits ruisselets où à peine se peut nourrir ne » loche ne veron; car ils sont en été à sec, et en hyver » une oye à grand peine y pourroit-elle nager dedans. »

Il visita aussi des ruines de *Scamandria,* d'où les Turcs tirèrent les matériaux pour la construction des châteaux d'Asie. — Scamandria était située à une demi-lieue de la mer, et à une demi-journée de marche du château. Il parle de colonnes de marbre aux chapiteaux délicatement sculptés, et d'une grosse pierre « taillée en » relief, à la prospective d'un personnage vestu d'un » haubert, une armure à la proitrine, un morion em» plumé, bridé par-dessous la gorge, un bouclier long et » enlevé, une espée courte en façon de cimeterre, non » ceinte par le corps, mais pendante au col en écharpe, » le tout fait d'excellent artifice. »

C'était sans doute la pierre tumulaire de l'un des barons de la cinquième croisade, qui, partis de Soissons pour Jérusalem, s'arrêtèrent en chemin, et se partagèrent

les domaines des empereurs grecs. L'histoire de ces *squatters* du Levant au treizième siècle ressemble à un conte des *Mille et une nuits*. Nous penserons à eux en passant au pied de la tour de Galata.

Voyez ce nuage d'oiseaux noirs qui volent vers Constantinople, en rasant de près la surface de la mer. Ce soir, ils arriveront à l'extrémité du Bosphore, aux roches Cyanées, et demain nous les rencontrerons au milieu de la Propontide, revenant vers le cap Sigée. Jamais de repos, jamais de halte! — Quelle loi de la nature les condamne donc à voyager ainsi sans cesse?...

Les Francs les appellent les âmes damnées; les Turcs leur donnent je ne sais plus quel nom barbare, mais les tiennent en grande vénération, et malheur à celui qui serait surpris déchargeant un mousquet sur cette caravane ailée. Belon, qui exagère sans doute, dit avoir vu dans ces parages une troupe de plus de quatre mille cigognes à la fin d'août, *venant de Russie et Tartarie, et voyageant en croix bourguignone*. Arrivé au-dessus de Ténédos, le bataillon se mit à tournoyer en cercle. Le corps se sépara en plusieurs bandes, en une vingtaine, qui s'échappèrent vers le midi, les unes après les autres, pour ne pas suivre la même route.

Xercès a fait inutilement fouetter les courants indomptables de l'Hellespont. Ils emportent, ils entraînent, ils détruisent tout, ponts de bateaux, estacades, chaussées, môles de granit, et le navire que la tempête y surprend au passage, doit, quelque route qu'il ait à suivre, se hâ-

ter de profiter du vent favorable pour en sortir, car les ancrages ne sont pas toujours bons, et souvent très-difficiles à gagner. Aussi, chaque fois que j'ai traversé les Dardanelles, ai-je vu sur les grèves les carcasses démantelées de quelques navires nouvellement naufragés.

Le littoral asiatique est mieux cultivé et plus fertile que le littoral européen, et des paysages gracieux se déroulent, à partir des *Taches blanches*, grandes vigies sur la côte d'Asie.

J'ai souvent convoité, pour m'y retirer vivre en ermite, la maisonnette de briques rouges qu'on aperçoit, à moitié cachée sous un massif de saules pleureurs; au milieu de cette petite vallée qui s'ouvre, au bord de la mer, entre deux montagnes d'Europe...

Salut à l'Olympe, qui domine au loin les plaines immenses et mollement ondulées de la mystérieuse Asie, le berceau de tous les peuples!...

Nous passons entre Abydos et Sestos, où l'Hellespont se resserre et projette vers le nord le cap Trapezza et la pointe des Barbiers.

C'est par là qu'eurent lieu les migrations des peuples anciens.

Un Mahomet, au milieu du dix-septième siècle, bâtit, un peu plus loin, pour défendre la route de Constantinople par mer, deux forteresses : le château d'Europe et le château d'Asie, devant lesquels nul navire ne doit passer sans un firman; un coup de canon à poudre avertit d'abord le délinquant, et un boulet lui arrive s'il

n'obéit pas. Le firman s'obtient sans difficultés, mais il coûte assez cher. Du temps de Belon, les navires qui venaient d'Europe passaient sans difficultés, mais ceux qui quittaient les États du Grand Turc étaient obligés de demeurer à l'ancre pendant trois jours en face des châteaux, et on leur faisait subir des visites minutieuses presque à chaque heure de jour et de nuit.

On ne traverse le détroit que de jour, à moins qu'on ne possède la clef des signaux de nuit, qui consistent à lancer des fusées de telle ou telle façon, à intervalles convenus, et en nombre réglé à l'avance. Les navires de guerre anglais et français possèdent tous la clef de ces signaux. Le traité d'Andrinople (1829) concéda aux navires russes de commerce le privilége de franchir les Dardanelles sans firman, et souvent les navires des autres nations fraudèrent le fisc du Grand Seigneur, en arborant le pavillon russe devant les châteaux.

Le premier fort, Yeny-Kery, est bâti à l'embouchure du Mindez, en Asie ; l'autre, le Saïd-Elbahr, est vis-à-vis, en Europe, et non loin des batteries construites par de Tott.

On sait que les traités interdisaient, jusqu'à ces derniers temps, aux flottes des diverses puissances maritimes, de pénétrer dans la mer de Marmara. La foi jurée maintint, pendant la paix, cette inviolabilité du détroit, inviolabilité plus que problématique, au point de vue militaire, malgré les nombreux travaux de défense qui y ont été exécutés à différentes époques.

Les Dardanelles, pas plus que le Bosphore, ne sont en

état de résister à une attaque sérieuse et bien conduite. La quantité des fortifications l'emporte sur la qualité, et c'est en vain que les deux rives sont hérissées d'un millier de pièces de canon, parmi lesquelles on distingue la gueule béante des mortiers monstres de deux pieds de diamètre d'ouverture, engins de destruction, plus meurtriers pour les artilleurs qui les servent que pour l'ennemi.

La plupart des forts nouvellement réparés sont dominés par des coteaux voisins. Il serait facile de les tourner, en s'emparant de la presqu'île par le golfe de Saros, aujourd'hui que la vapeur ne tient plus compte des courants et des vents contraires qui, autrefois, venaient en aide à la défense de ce passage.

Quand le bateau stoppe, des embarcations chargées d'huîtres l'accostent. Ces huîtres, quoique un peu fades, sont assez bonnes. Les marchands d'huîtres apportent aussi des pacotilles de vases en terre, pots et amphores dont on se sert dans le pays pour conserver l'eau fraîche. Ces vases ont des formes bizarres et grotesques. Ce sont des chevaux ailés, des chimères, des dragons, des animaux impossibles. — La terre en est grossière, poreuse, et fortement enluminée. — De loin, on dirait des potiches d'un caractère tout à fait original, inconnu... De près, ce n'est pas grand'chose. Cependant, comme spécimen de l'art céramique en Turquie, ce n'est pas à dédaigner. Leur usage s'est répandu dans tout l'Archipel et le littoral du continent.

En 1807 ou 1808, une escadre anglaise força le détroit, et n'éprouva d'avaries qu'au retour.

Les énormes boulets de marbre qu'on aperçoit à chaque embrasure des batteries font sourire de pitié nos artilleurs. Un de ces cailloux a failli cependant causer la perte d'une corvette anglaise. Il pénétra dans la batterie couverte par un sabord, et frappa, en ricochant, les cercles en fer de l'un des mâts; des étincelles jaillirent, tombèrent sur des munitions, et il y eut une explosion épouvantable.

La plupart de ces boulets de marbre ont été taillés dans les fûts des colonnes des monuments d'Alexandria.

Nous nous arrêterons peut-être en revenant devant la bourgade des Dardanelles, où notre brave agent consulaire de France habite une grange, tandis que le consul anglais s'y est fait bâtir un palais plus grand et plus beau que le palais neuf du sultan sur le Bosphore.

A quelques kilomètres au-dessus des châteaux le canal se replie sur lui-même, puis s'élargit et devient un lac immense aux rives fleuries et peuplées, où l'on ne reconnaîtrait plus le chemin de la Propontide, si les minarets de Gallipoli ne l'indiquaient au loin.

Gallipoli! la belle ville, ou la ville des Gaulois, selon l'étymologie préférée; Gallipoli n'avait jamais retenti de tant de bruits de guerre depuis que les croisés y passèrent, conduits par Frédéric Ier, que ces mois derniers, quand les soldats de France et d'Angleterre inondèrent ses rues calmes et tortueuses.

Un instant la vie revint à cette ville morte... Mais, hélas! ce ne fut qu'un instant, et tout est retombé dans le silence et l'inertie.

Ses rues sont désertes, ses maisons closes, son bazar solitaire. Personne sur les quais de la Darse, plus de fumeurs, plus de chanteurs dans les cafés du port. Le zouave a disparu, et parfois une pâle sentinelle européenne apparaît dans l'ombre des vieilles fortifications génoises, et une corvée de fantassins défile vers les magasins d'approvisionnement et se hâte de retourner au camp.

On croirait vraiment que tous les habitants de la cité sont morts ou partis, et que les brigades de guerre ont ouvert la campagne...

C'est vrai... — Ils sont morts ou partis, les habitants: le choléra a frappé les uns, et les autres ont fui loin du choléra.

Ils ont fui dans les villages voisins et à Lampsaque, en Asie; mais l'épidémie les a suivis... et bien peu d'entre eux sont revenus à leurs foyers.

Les troupes anglo-françaises occupaient le camp des Fontaines, sur les hauteurs, et le camp de Boulaïr, presque au bord de la mer, au milieu de l'isthme de Saros.

Quittons ce rivage maudit, cimetière de plus d'un brave que la mort a frappé avant l'heure.

Orcan, prince des Ottomans, passa les Dardanelles pendant un tremblement de terre qui épouvanta les chrétiens, et s'empara de Gallipoli. « Demeurons en Europe, dit-il à ses soldats, puisque Dieu nous en ouvre le chemin. »

Belon parle d'un cep de vigne planté dans un monastère des Augustins, à Gallipoli. Ce cep se couvrait de raisins mûrs sept fois par an.

Nous entrons dans la mer de Marmara; nous côtoyons l'Europe; à gauche apparaissaient les tentes du camp de Boulaïr qui se donnaient mutuellement un peu d'ombre, car la plaine, sans arbres, ressemble à la plaine de Beauce.

Cette position avait été choisie, au début de la campagne, par le génie militaire, en prévision des événements de la guerre; on croyait alors qu'ils auraient eu pour théâtre les Balkans, le pachalik d'Andrinople et la Roumélie.

La presqu'île de Gallipoli devenait donc une importante et inexpugnable place d'armes, et, certes, l'hivernage y eût été moins rigoureux que sur le plateau de Chersonèse!

Nous ne verrons pas l'archipel de Marmara, et le jour nous retrouvera non loin des îles des Princes, petites îles de plaisance où, pendant les chaleurs de l'été, les riches de Stamboul, du Phanar et de Péra déportent leur indolence.

Marmara, la Proconèse des anciens, doit-elle son nom moderne à ses carrières de marbre, exploitées à ciel ouvert, et dont les tranchées resplendissent de si loin, même sous les rayons lunaires, ou bien au duc Georges de Marmara, de la famille des Comnènes, qui la reçut en apanage?...

Que nous importe?... La patrie d'Aristée, le poëte des

Arimaspes et des Gryphons, d'Aristée, vivant et mort à la fois, d'Aristée, transformé en corbeau, et, comme tel, attaché à la suite d'Apollon, Marmara aujourd'hui ne peut plus intéresser que les géologues. Le commerce a déserté son port, et les sultans, qui laissent tomber en ruines la métropole de l'Orient n'ont plus besoin de ses blocs de marbre.

Le 10, la côte d'Asie, profondément échancrée par les grands golfes de Cya et de Nicomède, se cache encore dans les brouillards du matin.

Nous la reverrons au cap de Scutari, que couronne une immense caserne à la blanche façade, percée de mille fenêtres.

Nous ne perdons pas de vue la côte d'Europe, où se fait sentir déjà l'influence du voisinage expansif d'une grande ville. L'industrie de l'Occident y a bâti ses minarets, gigantesques cheminées de briques ; on croirait, au dais de fumée de houille qui s'étend au-dessus de San Stefano, que les enfants de Mahomet se civilisent et étudient autre chose que le Coran.

Après San Stefano vient le château des Sept-Tours ; puis commence ce mur byzantin qui rejoint la pointe du vieux sérail, dont les bâtiments, les kiosques et les jardins descendent, étagés, de terrasses en terrasses, jusqu'au bord de la mer.

Et nous entrons dans la Corne d'or !!!

VIII

Désillusions

OU LE PLUS LONG CHAPITRE DU LIVRE.

Elle est bien nommée ainsi cette baie, la plus sûre, la plus belle, la mieux située entre toutes les baies! bien nommée ainsi allégoriquement. — N'est-ce pas la corne de ce bélier de Phryxus, dont la toison merveilleuse s'étendait en Colchide et en Asie, et que voulurent conquérir les Argonautes?...

Je n'entreprendrai pas de décrire, même à grands traits, l'aspect féerique de Constantinople; mais je voudrais pouvoir vous donner la statistique, le chiffre total des points d'exclamation dont se hérissent les narrations des voyageurs qui, arrivés entre la tour de Léandre et la pointe du vieux sérail, embrassent du regard Tophana et ses arsenaux, la forêt de toits pointus et de maisons rouges qui remontent vers les cyprès du grand champ des morts; la Péra des Européens avec les palais des ambassadeurs, la Galata commerçante des *giaours*, le pont de Mahmoud, les profondeurs de la Corne, la sainte ville de Stamboul, et ses minarets et ses coupoles; les grands arbres du vieux sérail, le pâté bleuâtre de l'archipel des Princes, l'Asie, et Scutari, et le Bosphore, et les mille autres détails de ce panorama circulaire...

C'est beau, c'est indiciblement beau!!! et, haletant

d'enthousiasme, vous abandonnez le bord, vous sautez dans un *kaïque*, vous gagnez le rivage, vous bondissez de joie en frappant enfin du pied cette terre si longtemps désirée, si fiévreusement rêvée...

Mais, hélas !... hélas ! encore une illusion perdue, et bien amèrement perdue !!! A peine aurez-vous fait cent pas dans le labyrinthe de ces rues étroites, tortueuses, boueuses, noires, infectes, sans soleil et sans air ; à peine, dis-je, aurez-vous franchi la distance qui sépare le pont de Galata du Teké des derviches tourneurs, que vous vous demanderez si vous n'êtes pas le jouet d'une hallucination ou des mystifications de quelque mauvais génie, qui, pour vous seul, pour vos yeux, pour narguer votre soif de tout admirer, aurait soudain recouvert d'un manteau sordide, d'une hideuse souquenille, la reine des cités, la perle de l'Orient, la métropole du beau, la merveille tant rêvée sous le ciel brumeux du nord.

L'été, la poussière des rues vous aveugle. L'hiver, on a de la boue jusqu'aux coudes. Et des chiens partout, des chiens pelés, fauves et lépreux, vaguant sans maîtres et prêts à prendre vos jambes pour un os à ronger; une population presque nue ou en haillons, et errant oisive; des marins ivres, des soldats en tenue de bandits; des mendiants criant : *Backhilh ! backhilh !...* des marchands de confitures, des *hammals* (portefaix) courbés sous le fardeau, des *sakas* (porteurs d'eau) portant l'outre de cuir comme l'Espagnol porte sa guitare, des *arabas* (chariots), des Arméniens au long bonnet pointu,

des Juifs à grande robe, quelques Turcs de la vieille roche, à turban colossal, quelques *effendis* (messieurs) en tunique et coiffés du fez de la réforme, telles sont les individualités de la foule que vous traversez, — et veillez bien sur la chaîne de votre montre !...

Où sont-ils donc les pachas, les agas resplendissants de broderies d'or, constellés de pierreries, et traversant, escortés de farouches janissaires, la foule qui s'humilie et tremble ?

Quelle route suivent-elles, allant au bain, les odalisques, ces vivantes momies aux tuniques parfumées, au grand œil noir qui flamboie sous le voile ?

Où les retrouver, ces somptueux palanquins, ces moelleuses litières qu'enlevaient, au pas de course, de vigoureux hammals ?

Où caracolent-ils, les coursiers arabes, les pur-sang du désert, aux longes de soie, au paquetage luxueux ?

Enfin, qu'est-elle devenue, cette mise en scène de la vie orientale, près de laquelle nous semblait si mesquine, si étriquée, si misérable, la vie de l'Occident ?

Les coursiers arabes ?... les voilà ! — Ce sont ces rosses, ces avortons étiques, poussifs et vermineux, aux écuyers plus vermineux encore, qui vous attendent au débarcadère de Topana ou de Galata, et vous offrent, pour cinquante centimes, pour vingt-cinq centimes à l'heure, place sur une selle éventrée !...

Les palanquins, les litières ont cédé la rue aux plus vieux coucous des barrières de Paris, — proscrits, dé-

portés à Constantinople, où ils ont encore le prestige de la nouveauté.

Le Turc n'y regarde pas de si près; il ne s'assied pas comme nous sur les coussins de ces landaus fashionables : il s'y accroupit, les jambes croisées, ou s'y étend comme sur un divan, et le cocher, au lieu de trôner sur le siége, galope côte à côte avec les chevaux qu'il stimule à coups de bâton.

Cette femme qui passe (et l'on en voit rarement), cette femme, chaussée de bottines jaunes, ou pieds nus avec des sandales de bois à patins, elle porte un large pantalon de cotonnade, et s'enveloppe la tête et le corps dans les replis de ses langes blanchâtres. Approchez-vous d'elle, et vous reculerez aussitôt avec dégoût, repoussé par le fumet de ses traces, fumet qui rappelle l'odeur fermentée de ces pastilles du sérail que brûlent, au nez des passants, des industriels embusqués sous les portes cochères de notre vieux Paris !...

Mais quel est ce gros homme entre deux âges et à vaste abdomen?... Sa redingote verte est boutonnée jusqu'au menton; un précoce embonpoint annihilant son cou, a réuni ses épaules à sa tête, coiffée d'une calotte rouge à plaque de cuivre; il porte des lunettes et est chaussé comme un cocher de fiacre. On dirait le *bakal* (épicier) du coin de la rue.

Eh bien ! c'est un pacha, un grand pacha peut-être, à tant ou tant de queues; un général, un ministre, un des plus nobles Osmanlis ;—et les trois ou quatre pauvres dia-

bles qui le suivent, ce sont ses janissaires, les successeurs des janissaires d'autrefois, les kavas d'aujourd'hui, les gendarmes à mine famélique, à ventres plats, à lambeaux d'uniforme rouge, bleu sale, à coutures blanchies par l'usure, et surtout à long sabre, caricature des lames de Damas!

Oh! l'Orient! l'Orient! qu'en avez-vous fait, enfants dégénérés de Mahomet?...

Qu'avez-vous fait de Byzance, la rivale de Rome?...

Vous avez tout pollué, tout saccagé, tout laissé tomber en ruines!... Il n'y a qu'une chose que vous n'ayez pu détruire, parce que Dieu, qui l'a créée, veille à sa conservation et à son renouvellement.

C'est la nature, la sublime nature qui vous entoure... et cependant votre présence lui a été fatale!... Et ils ont raison de vous appliquer ce proverbe, les Grecs, les Moldaves, les Bulgares agriculteurs : *Là où un Turc pose le pied, la terre reste sept ans sans produire!*

Laissons Péra de côté ; c'est le chef-lieu de la colonie franque, le faubourg des Occidentaux, qui commence à la vieille porte génoise et s'étend jusqu'au grand champ des morts, d'où part une route bien entretenue, longeant d'immenses casernes régulièrement bâties, des hôpitaux installés à l'européenne, et les édifices des universités, des facultés ; tout, sur cette zone privilégiée, tend à prouver matériellement que la réforme a fait des progrès ; mais ces progrès ne sont que superficiels.

On sait que lorsque l'empire grec fut rétabli après la chute de l'empire français, Michel Paléologue, en re-

connaissance des services que lui avaient rendus les Génois, rivaux des Vénitiens et des Français, leur abandonna la souveraineté de Péra et de Galata. Les Génois y avaient déjà transplanté leurs comptoirs sous Andronic l'Ancien, et ils entourèrent cette ville naissante de hautes murailles que l'on voit encore. Galata-Péra fût devenue la plus importante cité du Levant, si l'empire grec n'eût pas été anéanti par les mahométans.

Le cœur de la société turque est invulnérable, et pour qu'il ne soit plus réfractaire au progrès, il faudrait que le Coran, qui a remplacé l'Evangile, fût, à son tour, remplacé par lui.

Nous sommes toujours des *giaours*, des *chiens de chrétiens*, malgré notre sang et notre or prodigués chaque jour pour leur défense ; et si quelques concessions ont été faites à l'esprit de réforme, ce n'est que forcément et sans bonne volonté. Nos vices seuls ont trouvé chez eux des adeptes enthousiastes... Galata, rebâti à neuf, après un récent incendie, n'est-il pas rempli de cabarets et de maisons de prostitution ?...

Dans le vrai Stamboul, où nul chrétien n'a le droit d'élire domicile, sauf les Arméniens, qui y ont un quartier réservé, ainsi que des raïas grecs, on ne rencontre que ruines sur ruines, décombres sur décombres. Les incendies, de temps en temps, y pratiquent d'immenses trouées. La maison qui s'effondre n'est jamais réédifiée. Si une cabane de bois est pourrie, on en construit une autre un peu plus loin. Chaque mosquée a son cimetière,

sans compter les *turbès* (tombeaux particuliers) dans les cours des maisons.

L'artiste, le touriste, le poëte découvriront à chaque pas des sujets d'études, des effets d'art, des accidents d'un pittoresque admirable et incompris... — Moi, je n'y ai reconnu que les déplorables conséquences d'une paresse invétérée, d'une incurie calculée, d'une barbare interprétation de leurs livres saints, qui enseignent aux enfants du Prophète à ne se considérer que comme des oiseaux de passage en ce monde...

Peuple nomade et guerrier autrefois, ils veulent encore avoir l'air de camper sous la tente, et la pierre n'est employée que pour bâtir des mosquées...

Dans ces dernières années, cependant, ils ont construit en pierre des bâtiments de ministères, des casernes et des palais, tels que le palais neuf du sultan; ils bâtissent donc, c'est un progrès; — mais ils ne réparent pas!

Le palais, le monument qui menace ruine est frappé du doigt de Dieu; il ne sera pas étayé : il tombera...

N'ont-ils pas crié à la profanation, au scandale, et n'a-t-il pas fallu l'énergique intervention des ambassadeurs chrétiens, quand la restauration, ou plutôt la consolidation de Sainte-Sophie fut entreprise? L'architecte italien qui a conduit ce travail a dépensé plus de temps et d'adresse à lutter contre le fanatisme musulman, qu'à exécuter ses plans.

Continuons à parler de Sainte-Sophie, puisque nous en parlons déjà.

Voilà six mois à peine, nul chrétien ne pouvait y pénétrer sans un firman, et comme le prix du firman était très-élevé et ne s'obtenait que par l'entremise d'une chancellerie d'ambassade, l'usage était qu'un certain nombre de curieux se réunissent et se cotisassent pour acheter un firman collectif. Aujourd'hui, tout Européen, revêtu d'un uniforme quelconque, peut y entrer librement.

Ce serait tomber dans des redites que d'essayer ici une description de la basilique. Vous en lirez tous les détails dans le premier livre venu sur la Turquie, mais vous n'y trouverez pas vos propres impressions. Ce qui est véritablement beau est beau pour toutes les intelligences, et il n'est pas nécessaire d'être peintre, sculpteur ou architecte pour tressaillir d'admiration devant un chef-d'œuvre, que ce chef-d'œuvre soit un temple, un tableau ou une statue.

Celui qui n'a entrevu que les quatre minarets et l'extérieur de Sainte-Sophie, lourd massif de maçonnerie aux assises à tons violets et jaunâtres, ne comprendra, ne croira jamais qu'il n'est en l'univers aucun temple au centre duquel l'homme se sente si amoindri, si petit, si peu de chose !

Les dômes de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Paul de Londres, du Panthéon, des Invalides, s'élèvent bien plus haut que celui de Sainte-Sophie; mais, sous leur coupole, on n'éprouve pas cette sensation d'anéantissement qui terrasse, qui écrase sous la grande coupole surbaissée de la cathédrale de Constantin.

Huit colonnes de porphyre et quatre-vingt-douze autres de jaspe, de serpentin et de divers marbres précieux soutiennent la grande coupole au-dessus de quatre coupoles plus petites. Elles soutiennent aussi les grandes tribunes du premier étage, qui peuvent contenir autant de monde que la nef. Une galerie circulaire règne en cordon à la naissance de la voûte.

Ce porphyre, ce jaspe, ce serpentin, ces marbres rares ont été ravis aux temples du paganisme.

La voûte est en pierres ponces, unies par un ciment léger, et revêtue, à l'intérieur comme à l'extérieur, de millions de petits cubes de verre dorés, implantés dans le stuc. Les cicérone arrachent ces cristaux et les vendent aux curieux.

Un *atrium* et un *sekos* précèdent la grande nef, qui est séparée des bas côtés, formant parallélogramme, par quatre gros piliers de soutènement et par les colonnes de porphyre. Dans les bas côtés il y a des écoles d'*ulémas* (étudiants ecclésiastiques), des chaires pour les imans, et des magasins où les voyageurs et les pèlerins déposent, sans récépissé, des coffres, des ballots qui contiennent toute leur fortune.

Le sol est pavé de marbres de couleurs variées, recouverts de tapis pendant l'hiver et de nattes pendant l'été. Ces nattes et ces tapis ne sont pas posés parallèlement à l'entrée, mais obliquement, et de façon à ce que le croyant qui s'agenouille ait toujours la face tournée vers la Mecque.

Les mosaïques des murailles qui ne se composaient que de fleurs et d'arabesques ont été respectées ; celles qui représentaient une face humaine et l'emblème de la croix ont été impitoyablement badigeonnées.

Cependant, au-dessus du maître-autel, ou plutôt au-dessus de la chaise de l'iman, et sur le fond de la coupole, on voit encore resplendir, sous une couche épaisse de peinture jaune, les linéaments, les contours de la grande figure de la *Panagia* (la sainte Vierge).

Les écussons des balustrades de marbre et les croix sculptées sur les clefs des voûtes cintrées qui relient les colonnes, ont été piqués au marteau.

Le siége d'un iman remplace le maître-autel ; plus de tabernacle, plus de lampe sacrée, plus de stalles... Des lustres de salon de danse descendent des voûtes ; des coffrets d'ébène incrustés de nacre, voilà tout le mobilier du chœur.

De chaque côté de l'ancien chœur, deux grands étendards verts se déploient là où se déployaient les bannières de la croix. La main de Mahomet, sa main, qu'il imprima sanglante presque au sommet d'un pilier, car, pour pénétrer dans le sanctuaire, il fallut que son cheval passât sur un monceau de cadavres, cette main, que quatre siècles n'ont pas effacée, apparaît encore, pour témoigner du jour où le saint lieu fut violé par les Barbares.

L'incendie a souvent menacé de détruire cette sublime basilique. Au temps où les croisés de Montferrat y pénétrèrent, un incendie, qui dura huit jours et fit une trouée

dans les maisons de la ville depuis le rivage de la Corne d'or jusqu'à celui de Marmara, vint, dit le chroniqueur, *rez à rez* de Sainte-Sophie. La catastrophe de 1756, qui dévora vingt-deux mille trois cent douze maisons, faillit aussi l'anéantir, et on ne l'a préservée qu'en élevant autour d'elle un rempart de terre. D'après Procope, les pierres des quatre principaux piliers seraient scellées entre elles par du plomb fondu.

Je n'ai pas à vous raconter l'histoire de Sainte-Sophie. Vous la lirez dans le premier ouvrage venu, traitant de l'empire grec et de la puissance ottomane ; je vous renvoie donc à Lebeau et à bien d'autres. Je ne rapporterai ici que quelques détails échappés aux historiens et recueillis çà et là dans de vieux manuscrits et dans les chroniqueurs de nos croisades.

Constance ne célébra la dédicace de cette basilique qu'en 360. Elle se composait alors de deux vaisseaux bien distincts réunis en un seul : la vieille église de la Paix et l'église nouvelle construite par Constance. Justinien rebâtit le tout sur un plan unique. Le feu que les ariens, en 388, avaient mis à la maison de Nectaire, évêque de Constantinople, gagna le toit de la basilique et le détruisit. Rufin le fit réparer par ordre de l'empereur.

On ferait un curieux livre avec les faits qui se rapportent au clergé de Sainte-Sophie.

Exemple : En 1189, l'empereur Andronic ordonna de mettre à la broche George Dysipate, lecteur de Sainte-Sophie, et de le faire rôtir comme un cochon de lait,

puis de l'envoyer sur la table de sa femme. Nicétas, qui raconte ce fait, s'inquiète beaucoup pour savoir où l'empereur trouvera un plat assez grand afin d'offrir à madame Dysipate un homme aussi gros et aussi gras que le lecteur. — Heureusement l'empereur changea d'avis.

Les empereurs grecs remplissaient souvent les fonctions de maîtres de chapelle à Sainte-Sophie.

Mahomet II a dit qu'il n'était entré dans Sainte-Sophie à cheval que parce qu'il savait que les empereurs chrétiens y entraient ainsi eux-mêmes, ou s'y faisaient porter en litière.

On peut remarquer aujourd'hui encore que les portes des églises grecques sont très-basses. Il paraîtrait que les Grecs ne les construisent ainsi que depuis l'entrée du sultan dans leur métropole, et afin d'empêcher les pachas et les grands personnages turcs de pouvoir y pénétrer à cheval.

Les Turcs vénèrent la sainte Vierge et Jésus-Christ, et quelques historiens ont prétendu qu'ils considéraient Sainte-Sophie comme une de leurs plus saintes mosquées, parce que l'on y conservait une pierre sur laquelle la Vierge avait lavé le linge de l'enfant Jésus. J'ai vainement demandé à nos drogmans où était cette pierre.

Quelques personnes préfèrent à Sainte-Sophie la mosquée du sultan Achmet, dont la coupole bleue apparaît la première de toutes quand on approche du Bosphore. Elles trouvent en elle le type pur de l'architecture musulmane.

Sa cour est grandiose, ainsi que les galeries couvertes qui règnent à l'entour. L'intérieur l'est encore plus, et les quatre énormes piliers qui soutiennent la voûte sont majestueux de force et de simplicité. Mais ce n'est pas un type! L'art musulman n'existe pas. La forme des mosquées appartient à l'art byzantin et chrétien. Les galeries des préaux représentent les anciens cloîtres. Les minarets seuls, où la voix humaine remplace la cloche, sont d'invention musulmane. Sainte-Sophie chrétienne n'en avait pas. Ils y ont été ajoutés quand elle fut travestie en mosquée.

Après Sainte-Sophie, les principales mosquées de Constantinople sont : le Sultan Achmet, le Sultan Bajazet, Yeni-Djami, la Solymanieh, Sedja-djamissi, Sultan Sélim, Sultan Mohammed II et Eyoub.

Sultan Achmet, la seule qui possède six minarets, est bâtie sur une partie de l'ancien hippodrome, ou place de l'At-Meïdan.

Sultan Bajazet, la plus gracieuse, avec son cloître à colonnettes de marbre vert et rouge, sa fontaine, ses portes élégantes et ses platanes, est aussi la plus riche, et s'élève sur la place du séraskier.

La grande Solymanieh, bâtie sur le plan de Sainte-Sophie, et située sur le point le plus élevé de la ville, offre dans ses détails, dans ses sculptures, un spécimen curieux de l'art arabe.

Yeni-Djami ou Validé, sur le bord de la mer, au bout du pont de Galata, possède les plus hauts et les plus beaux

minarets, dont les balcons sont comme entourés d'une dentelle de marbre. L'un d'eux, je crois, vient d'être renversé par l'ouragan du 14 novembre dernier. Sa cour, que le public traverse, est bordée de boutiques où l'on vend des chapelets, des amulettes, et les écrivains publics, armés de la longue écritoire en cuivre qui ressemble à un pistolet qu'ils porteraient à la ceinture, y attendent, nombreux, la pratique.

On peut visiter les cloîtres et les fontaines de toutes ces mosquées; mais leur sanctuaire est encore fermé aux *giaours*.

Seule, Eyoub, la sainte Eyoub, ne souffre même pas leur approche, et encore aujourd'hui, l'on court risque d'être assailli par des fanatiques, en approchant trop près de ce temple, vénéré au-dessus de tous les autres, et où chaque nouveau sultan est tenu de venir ceindre le cimeterre de Mahomet.

Un soir, cependant, le commandant Bochet et moi nous tentâmes l'aventure. Nous étions en uniforme, et un kaïque nous déposa presque au fond de la Corne d'or, à gauche, puis, sans encombre, nous arrivâmes jusque dans la cour de l'édifice.

Nous allions mesurer avec nos bras étendus, et se rejoignant par le bout des doigts, les gros platanes ou tilleuls qui l'ombragent, quand un iman, deux imans, trois imans, une foule d'imans s'élancèrent vers nous...

Sans doute la vue de l'épaulette et du sabre du com-

mandant refroidit leur zèle, car ils s'arrêtèrent dans leur élan, et l'un d'eux s'avança vers nous en murmurant des mots que nous ne comprenions pas, mais en faisant un geste bien plus intelligible qui nous intimait l'ordre de reprendre au plus vite le chemin par lequel nous étions venus. — Et nous partîmes.

Je crois que très-peu d'Européens sont allés aussi avant que nous. J'ai interrogé des habitants de Péra, qui résident en Turquie depuis longues années, et jamais ils n'ont voulu commettre pareille indiscrétion. — Pourtant, c'est un endroit plein de souvenirs pour nous autres Français. Cette mosquée n'est-elle pas bâtie là où s'élevait la tour de Bohémond le croisé? là où campèrent les croisés de Monferrat?

Le quartier d'Eyoub est encombré de mausolées et de ruines. Tantôt, d'un côté de rue à l'autre, des vignes forment tonnelle, tantôt un tilleul laisse tomber ses branches jusque sur le pavé; tantôt c'est un platane projetant son ombre percée à jour; puis, çà et là, d'épais massifs de cyprès attristent encore le voisinage par leur sombre verdure.

A chaque pas, on enjambe des effets de lumière et de quasi-obscurité, qu'un artiste n'oublierait jamais.

Ah! c'est bien là le quartier du silence, le mystérieux quartier de la mort, aux confins de la ville tumultueuse. On entend, au travers des buissons de myrtes et d'églantiers, le bruissement des fontaines, et les cigognes, perchées sur la cime des *turbès*, accompagnent de leur

crécelle les chants et les prières qui s'élèvent des profondeurs du temple.

Les Turcs vénèrent les cigognes, comme les vénèrent les habitants des bords du Rhin. C'est un oiseau sacré. Les pigeons le sont aussi. Mahomet n'a-t-il pas dit : — *Attachez-vous aux pigeons, ils détourneront de vos enfants les mauvais èsprits.*

Voilà pourquoi, chaque jour, un homme est chargé de distribuer plusieurs *batman* (poids de 7 kil.) de grains à cette nuée de pigeons qui voltigent sans cesse autour du dôme du sultan Achmet. Une rente perpétuelle a été créée pour subvenir aux frais de cette distribution. On raconte, à ce propos, une pieuse légende. Chaque jour aussi, de fervents Osmanlis consacrent quelques piastres à l'achat du froment qu'ils viennent eux-mêmes jeter aux pigeons.

Le chien, quoique déclaré impur, jouit, comme les pigeons, de l'estime et de la vénération publiques. C'est que, malgré sa laideur, il est utile. Il veille, la nuit, aux portes des bazars; il nettoie les rues à la manière des vautours, et comme la chimie n'a pas encore fait de grands progrès à Stamboul, les tanneurs achètent ses excréments à un bon prix. Ne frappez jamais le chien qui se fourre entre vos jambes, vous risqueriez d'être rudement châtié par les Osmanlis présents. Ces animaux ne quittent jamais le quartier, la rue où ils sont nés. Ils vivent en tribus et expulsent à grands coups de dents le chien étranger qui ose pénétrer dans leur domaine.

Le chat, lui aussi, a sa part de respects, mais je ne sais pourquoi.

Voyez cette meute de chiens et de chats affamés qui entourent cet homme passant lentement dans la rue, et portant sur l'épaule une longue perche à laquelle sont suspendus des morceaux de foie, de poumons, d'entrailles de bœufs et de moutons : c'est le *dygjuerdjis*. Et de bonnes âmes lui achètent sa marchandise pour la distribuer aux animaux.

Le cheval, comme dans tout l'Orient, est ici le roi des animaux; ce peuple, né guerrier mais dégénéré, n'a pas oublié le vieux dicton : — *Le dos du cheval est un talisman, son ventre est un trésor !*

Il faut utiliser notre journée, il faut courir, il faut tout voir... et le temps presse; car demain, à midi, le bateau partira pour Varna.

L'administration des paquebots a établi un service spécial entre Varna et Constantinople, et entre Constantinople et Kamiesh. Ce service se fait par deux bateaux stationnaires qui reçoivent les voyageurs venus d'Europe.

Des environs d'Eyoub, où je souhaite que vous puissiez pencher en qualité d'allié, dirigez-vous vers les anciens remparts de Byzance, et suivez leur courbe jusqu'au château des Sept-Tours (l'*Heptapurgon*).

Le château des Sept-Tours!!! Que ce nom réveille de sanglants souvenirs!... Plus d'un ambassadeur chrétien y a été retenu prisonnier, au mépris du droit des gens; mais ce n'est là qu'un mince forfait, qu'une petite aven-

ture, auprès des crimes et des scènes horribles qui ont eu ses cachots pour théâtre!... On devrait bien publier la chronique du château des Sept-Tours. La Bastille fut un boudoir auprès de lui.

Après le château se trouve la porte de Top-Kapoussi, la *porte du Canon*, par où Mahomet II entra vainqueur dans Byzance et fit cesser le pillage.

Ah! si Boucicaut et ses gendarmes eussent encore été là!... si Jacques Cœur, amiral de la flotte du pape Calixte, eût alors tenu le mouillage de San Stefano ou de la Corne d'or!... le dernier empereur ne fût pas tombé en combattant, tandis que ses généraux ergotaient en théologiens, et que les soldats et le peuple attendaient le secours de cet ange qui devait descendre du ciel et frapper de mort le flot des envahisseurs au milieu de l'hippodrome!... Et Byzance serait toujours restée chrétienne!...

Quittons les remparts, commencés sous Zénon et terminés par Comnène. Jetons un regard vers l'aqueduc en ruines des Romains, et sur les blaquernes et l'arc de Constantin, et pénétrons sur la place du Séraskier, où réside le *seraskiérat* (ministère de la guerre).

Au centre de la cour du palais du ministère s'élève une haute tour dont le sommet, comme celui de la tour Galata, située de l'autre côté de l'eau, sert de poste aux veilleurs de jour et de nuit pour signaler les incendies.

Pendant les jours de fête du beïram, la foule envahit cette place, presque toujours solitaire, mais moins déso-

lée que l'At-Meïdan, où le peuple du Bas-Empire se passionnait pour les factions des Verts et des Bleus.

Quand vous verrez l'At-Meïdan, vous ne voudrez jamais croire que son aire a contenu jadis un cirque aussi grand que celui de Rome. Le sol est inégal et montueux, par suite des entassements de décombres. Une haie de cahutes de bois l'entoure, et les aiguilles de granit des déserts de l'Égypte paraissent moins isolées, moins abandonnées que la colonne de Constantin Porphyrogénète, le tronçon des serpents de cuivre et l'obélisque, seuls restes des merveilles du siècle de Nicétas. — Les statues d'airain ont été transformées en monnaies, et Mahomet II a tranché d'un coup de cimeterre des têtes de serpents qui, dans le temple de Delphes, supportaient le trépied d'or consacré à Apollon après la bataille de Platée.

Cette colonne serpentine, apportée à Byzance en même temps que les porphyres et les jaspes de Sainte-Sophie, servit longtemps de borne pour les courses en char, et de but aux *icoglans* (pages) qui se livraient au *djérid* (jeu de lancer des javelots).

L'At-Meïdan était entouré de statues de bronze que les Français et les Vénitiens abattirent. Il y avait alors à Constantinople une statue de Junon si colossale, qu'il fallut quatre paires de bœufs pour traîner la tête seule, qui fut conduite dans la cour du grand palais de Blaquerne.

De sales oisifs viennent aujourd'hui polir son airain, en s'y frottant le dos au soleil. Le monument de Porphyrogénète a perdu les plaques de cuivre qui le revêtait du

haut en bas, et le ciment retient à peine ses moellons entassés et rugueux, que le premier coup de vent pourrait renverser à terre. L'obélisque de granit est toujours solide sur ses quatre dés d'airain, et les enfants jettent des cailloux entre la base et la table de son piédestal de marbre, dont les inscriptions mutilées sont à jamais indéchiffrables. Gmelli a pu cependant copier les trois vers latins où il est dit que tout, dans l'univers, cède à Théodose.

Seule, la colonne de Marcien, ou colonne de la *fille*, un peu plus loin, sur un autre monticule, n'a pas souffert de la barbarie des temps et des hommes. Son bloc de marbre, de soixante-quinze pieds de hauteur, est encore intact, tandis que la colonne Purpurine, qui venait de Rome, et dont le porphyre noir était entouré de cercles de cuivre en bosses, ressemble à un tronc d'arbre à moitié dévoré par un incendie : c'est la *colonne brûlée*...

Parcourez le bazar :

« Ce sont de vastes galeries à ogives où pénètre un » jour doux et une délicieuse fraîcheur. — La foule s'y » presse au devant des boutiques remplies des merveilles » de l'Orient !! »

Cette phrase, stéréotypée dans toutes les relations de voyage en Orient, avec plus ou moins d'amplifications et de variantes, éveille en nous des idées de luxe féerique et de splendeurs infinies, et nous fait prendre en pitié l'étalage mesquin des marchés de l'Occident. On a tellement travaillé notre imagination, que le palais des Champs-Élysées, cette basilique de l'industrie universelle, n'est

plus qu'une halle de bimbeloterie auprès du grand bazar de Stamboul.

Ayons donc enfin le courage et la bonne foi du réalisme. — Ces vastes galeries ne sont que d'étroites allées, véritables boyaux tortueux, formant un inextricable labyrinthe ; le plein cintre, irrégulier et grossier, remplace l'ogive. — Le jour si doux qui y pénètre n'est que louche et propice aux fraudeurs, et rendu plus triste encore par le sombre badigeonnage en gros gris des voûtes des piliers et des murailles. Et cette délicieuse fraîcheur, que devient-elle ? — L'hiver, c'est un froid noir et dur, un froid sépulcral ; l'été, une chaleur humide, puante et délétère.

Ainsi que moi, vous aimeriez mieux errer à l'aventure dans les bazars des petites villes turques ; ils n'ont pas, comme celui-ci, la prétention d'être un musée des richesses du Levant ; ils ne visent pas au monument ; la mise en scène est joyeuse et pleine d'entrain ; le peuple y bourdonne comme les abeilles dans la ruche, et l'éventaire des spéculateurs s'illumine au rayon de soleil qui traverse si gaiement les voliges, les nattes, les treilles de ces toitures improvisées, qui vont de l'auvent d'une boutique à l'autre, au-dessus de la rue.

Je vais dire la vérité à ce compatriote-soldat qui, revenant de Crimée, ne veut pas traverser Constantinople sans monter au bazar, pour y acheter un châle de l'Inde, un tapis de Perse, une robe de Brousse, un cimeterre de Damas, une écharpe de Syrie, un narguilhé, un chi-

bouk, un fez, un sachet, une paire de babouches, que sais-je enfin, quelque chose de l'Orient, un rien, un souvenir, qu'au retour il donnera à la femme bien-aimée, à la mère qui le pleurait, au père qui était fier de son absence, au frère, à la sœur qui l'attendaient, au premier ami qui lui serrera la main...

— Que mon héros, parcourant le bazar, accompagné d'un rusé Grec ou d'un juif obséquieux, ses drogmans indispensables et inévitables, que mon héros, dis-je, s'attende à être dupe et en prenne son parti. — Il n'a qu'un moyen d'échapper aux mystifications de la liberté commerciale : — Acheter uniquement, comme produit de l'industrie musulmane, ce qu'il voit fabriquer sous ses yeux : des sachets or et soie, des babouches brodées, des chapelets en bois de santal, des colliers embaumés, des chibouks, des bouquins d'ambre, des pelisses garnies de fourrures, etc., etc., etc. On rencontre dans le bazar et aux alentours de nombreux ateliers où, sous les regards du public, travaillent douze heures par jour, en priant pendant douze heures, ces patients ouvriers musulmans, qui se contentent d'un salaire quotidien de soixante-quinze centimes, fabriquent des chefs-d'œuvre, et ne pensent jamais à se mettre en grève.

Mais l'écharpe, la robe, le châle, le tapis, ils viennent de Lyon, de Mulhouse, d'Aubusson et de partout ailleurs, excepté de Brousse, de la Perse, de l'Inde et de Syrie. — Seuls quelques riches entrepositaires arméniens et juifs pourraient garantir la nationalité non

française de pareilles marchandises. Le fez rouge a été foulé à Orléans, le cimeterre trempé à Châtellerault, et le plateau et la carafe du narguilhé sortent des verreries de Baccharat ou de Saint-Louis.

Le fait est patent, irrécusable; l'Occident aujourd'hui alimente le marché du Levant.

M. Théophile Gautier, dans son admirable livre de *Constantinople*, que l'armée française a lu et relu, cet hiver, sous les tentes du cap Chersonèse, parle d'un marchand du bazar, l'Arménien Ludovic. Depuis lors Ludovic est en train de se faire millionnaire.—Tous nous allons, comme le poëte, nous brûler la langue au moka incandescent de son capharnaüm, et tous nous payons un prix exorbitant la fantaisie que Ludovic nous *cède*, par obligeance, *à prix doux*. Cet homme a la main si légère, qu'il nous chatouille en nous écorchant.

Ludovic vient fréquemment à Paris et y récolte des chinoiseries, des brimborions, des vieilleries, que nous nous chargeons ensuite de réexporter en France. Smyrne lui donne des médailles, des camées, des pierres, des monnaies des siècles passés, que les artistes du quartier arménien fabriquent avec tant d'art et de vérité, que l'expert le plus madré, armé de la loupe la plus puissante, ne pourrait éventer leur bâtardise, et n'oserait s'inscrire en faux contre leur acte d'état civil.— Le travail de ces fraudeurs est si parfait que, selon moi, rien qu'à cause de ce travail, leurs produits apocryphes sont mille fois préférables aux véritables produits de l'antiquité. — Pardon du blasphème!

Quelques parties du bazar ont cependant leur physionomie, leur originalité, le *Bezeistem* surtout (marché aux armes). Il est plus curieux par les spéculateurs qui s'y donnent rendez-vous que par les résidus d'arsenaux qui s'y vendent. C'est là qu'on retrouve, dans toute son ampleur primitive, le vieux Turc de la vieille roche.

Le quartier du bazar affecté aux bijoutiers arméniens et aux orfévres a aussi une physionomie spéciale. Ces Arméniens n'imitent pas nos marchands de bijoux, qui étalent derrière le vitrage d'un magasin tout le métal ouvragé qu'ils possèdent, et nous exhibent un bracelet courant après une bague, la bague après une croix, la croix après un collier, le collier après les pendeloques, les pendeloques après je ne sais quoi. — Eux, plus modestes, mais aussi plus riches, car la famille turque enfouit toujours un très-gros capital en achat de bijoux; — eux, ils renferment leur trésor dans un petit coffret, placent une petite balance au-dessus de ce coffret et s'accroupissent auprès en attendant la clientèle, tandis que les délégués de Christofle, de Boisseaux, de Detot, etc., étalent non loin d'eux, à pleines planches, les illusions de l'argenture et de la galvanoplastie.

Les boutiques de gaîniers, de fourreurs, de marchands d'ambre, de parfums, de confitures, de tabac, etc., etc., pullulent, et comme aucun marchand ne demeure au bazar et ferme sa boutique au soleil couchant, puis regagne son domicile dans un quartier quelconque, il s'ensuit que, le jour, cette foule boit et mange sur le lieu de

ses occupations, et qu'on est asphyxié par la fumée des rôtisseurs, et que l'on se heurte à chaque pas sur une cuisine ambulante.

Bref, ce luxe oriental tant vanté n'existe pas plus au bazar que dans la rue.

Le poëte ne croyait certainement pas faire une réclame en parlant du musée de Ludovic.

Tandis que vous faites du commerce avec Ludovic, passent devant le seuil de son magasin de vieilles femmes qui lèvent les bras en montrant un paquet de hardes, un coffret, un lambeau de fourrure... Elles ne font que passer et disparaissent... Mais l'œil de l'Arménien les a devinées, et un de ses commis court après elles... Vous devinez le reste.

J'ai entendu parfois des puritains flétrir ce trafic; ils oubliaient qu'on doit bénir la main qui soulage la misère, quel que soit le mode de secours. A Constantinople, comme dans les autres grands centres de population, la charité publique laisse de côté beaucoup d'indigents.

A Constantinople, le bureau d'indigence est à la mosquée, et les imans ont leurs favoris... — D'ailleurs, il n'y a pas de mont-de-piété, comme chez nous.

Parcourez les cours, les jardins, les terrasses du vieux sérail, où fut jadis le grand palais des premiers empereurs; contournez les kiosques où les odalisques retraitées, les cadines, les eunuques réformés, traînent une vie languissante et oubliée; partout vous verrez des murailles décrépites, des toitures effondrées, des vitraux brisés et remplacés par de la paille, des portes rongées

par l'humidité, et vous ne croiriez jamais qu'au dedans, chaque lambris, chaque plafond, est un chef-d'œuvre de l'art arabe. Les débris granitiques du palais des Blaquernes seront encore debout dans un millier d'années, tandis qu'avant peu, si l'on n'y porte remède, tous les bâtiments épars du vieux sérail se réuniront en un seul monceau de ruines.

Des troupes de gazelles, de biches et de faons broutent les saxifrages qui ont soulevé le pavé des préaux. Les vautours et les goëlands y glanent dans les immondices, et les pigeons semblent fuir les grands arbres de ce lieu maudit.

Les Turcs sont grands amateurs de ménageries, et ils ont hérité du goût des Grecs, qui, de même que les Romains, applaudissaient aux belluaires ; mais ce n'est plus comme au temps de Belon, qui dit avoir visité une église auprès de l'hippodrome, dans laquelle le Grand Turc avait établi une ménagerie. Il y avait là un lion enchaîné à chaque pilier.

Aujourd'hui, il n'y a pas un seul éléphant à Constantinople ; eh bien ! à la même époque, le sultan nourrissait de nombreux éléphants et autres *bêtes douces* dans le palais en ruines et moult antique de Constantin.

Les jardins du sérail, comme vous savez, ont pris la place de ce palais, et les gazelles et les biches celle des éléphants.

Autrefois, chaque nation tributaire du Grand Seigneur envoyait dans la capitale de l'empire un animal sauvage de sa contrée.

Belon a visité ces *représentants;* il a vu des loups enchaînés, des ânes sauvages, des porcs-épics, des ours, des onces, des chacals, et jusqu'à de petites bêtes innocentes, comme l'hermine, la genette, l'antilope, etc., etc.

Le bâtiment que l'on construit pour une université, et dont les travaux sont suspendus, domine tristement l'ensemble de ce sérail abandonné, qu'on devrait rendre à sa première destination. — Ce fut un hôpital, après avoir été un palais du temps des premiers Constantins.

Nous sommes entrés au vieux sérail par cette porte au-dessus de laquelle on exposait les têtes coupées : celle du pacha de Janina fut la dernière.

Nous allons en sortir par un petit guichet qui ouvre sur la mer, près d'un bassin où stationnent les kaïques du Grand Seigneur, avant que d'être remisés sur des calles voûtées et fermées, et nous rejoindrons le pont de Galata en traversant le Balik-Bazar, marché aux poissons, aux fruits, aux volailles.

Ce côté de la Corne d'or est encombré de navires, comme le côté de Péra, et des nuées d'embarcations glissent sur le bassin, dont la surface unie et toujours calme recèle des courants rapides et dangereux, que l'habileté et l'habitude des *kaïdjis* (bateliers) peuvent seules maîtriser complétement. Les canots des Européens, quelque bien manœuvrés qu'ils soient, perdent toujours du temps par la dérive. Le kaïque seul va droit au but.

Quand vous reviendrez du cap Chersonèse, vous aurez encore un jour ou deux pour remonter dans la ville aux

quatre ou aux sept collines, parcourir la terrasse de Visir-Seraï, cette suite de palais qu'on nomme la *Porte*, et où se trouvent les bureaux des ministères. De là, vous aurez un nouveau point de vue, que vous pourrez comparer avec celui du tekè des derviches tourneurs dans Galata. Vous irez voir aussi l'église de Sainte-Irène, près du Trésor et de la Monnaie; Sainte-Irène, devenue salle d'armes, mais salle d'armes en tout semblable à celles de nos arsenaux. Ce serait perdre son temps que d'y entrer, si l'on n'y avait installé un petit musée dans le cloître.

Cette tentative de musée, en Turquie, est une preuve que la réforme n'y a pas été prêchée tout à fait dans le désert. Que de précieux restes ils ont laissé se perdre, s'anéantir depuis quatre siècles!... Il est donc plus que temps de commencer à recueillir ce qui rappelle, et les beaux jours de l'empire grec et sa décadence, et l'origine de la domination musulmane. Ce musée renferme des vases, des verreries antiques, des fragments de statues, et un casque en cuivre, très-oxydé, dont la forme est la même que celle du casque de Minerve; le brassard de Tamerlan, magnifique ouvrage d'orfévrerie niellé d'or et constellé de deux disques de pierreries; l'épée gigantesque de l'athlétique Scanderbeg; le sabre de Mahomet II, damas bleuâtre, illustré d'une longue inscription arabe en lettres d'or, et plusieurs autres objets d'un prix inestimable par les souvenirs qui s'y rattachent. Deux sarcophages de porphyre, parfaitement conservés, occupent le milieu de la cour du cloître; un troisième, plus

grand, est placé dans la cour d'entrée et dans la muraille même de l'église.

Rendez aussi une visite à la citerne des *Mille colonnes*, la plus belle de celles que firent construire les empereurs grecs.

Ce grand réservoir pouvait contenir plus de douze cent mille pieds cubes d'eau; un admirable système de syphons, que l'on retrouve encore enveloppés d'un massif de maçonnerie à moitié démoli, et se dressant, comme des obélisques, sur les carrefours les plus élevés de la cité, alimentaient les fontaines de tous les quartiers. Elle est aujourd'hui taric cette citerne; des filateurs de chanvre et de soie ont établi leurs métiers, d'un genre tout à fait primitif, dans les allées en quinconces de cette forêt de colonnes où l'on descend par un escalier en bois vermoulu et tremblant. Le sol, humide et gluant, s'est exhaussé d'année en année, avec les amas de détritus qui passent par les soupiraux, et chaussent la base des piliers; jamais un rayon de soleil ne glisse sur les cintres verdâtres de la voûte, et si ce n'était cette colonie de chanvreurs et de canuts hâves et déguenillés, on se croirait dans la crypte funéraire d'une basilique dévastée. Les autres citernes, Molina, Imhor et Ivami, sont moins grandes.

Quelques voyageurs parlent d'appareils hydrauliques très-anciens trouvés dans la plaine de Stamboul, sur la route d'Andrinople. Aujourd'hui, les prises d'eau, les réservoirs et l'aqueduc de la forêt de Belgrade fournissent l'eau nécessaire à Constantinople.

Les eaux de Belgrade, de très-bonne qualité, deviennent jaunâtres après les grandes pluies, et le buveur d'eau de Péra est obligé de traverser la Corne d'or pour demander aux fontaines de Stamboul une eau limpide et pure. Si jamais Constantinople est assiégée, l'ennemi commencera les hostilités par couper les conduits de Belgrade.

Le service des eaux, au dire de tous les hommes compétents, est le seul qui soit réellement bien organisé en Turquie. Le Coran ordonnant les ablutions fréquentes et interdisant l'usage des boissons fermentées et spiritueuses, il a fallu que le pouvoir agît de façon à mettre le peuple à même de suivre la loi; les particuliers lui sont souvent venus en aide en établissant à leurs frais des fontaines publiques. Que de legs pieux institués pour qu'un platane soit planté là, pour qu'une source émerge sous son ombre, et qu'un gardien veille toujours à son entretien et présente au passant altéré la coupe d'airain qu'une chaînette relie au bassin de marbre! Ainsi s'alimentent les cinq cents fontaines de la cité, les unes petites et humbles, les autres monumentales.

Outre ces cinq cents fontaines, il est, de par la ville, sur les ponts et sur les places, des boutiques où l'on vend de l'eau, rien que de l'eau, de l'eau de telle ou telle source, d'une source sacrée, d'une source miraculeuse, de l'eau de Ténédos, de l'eau de Scutari, de l'eau du Barbysès, de l'eau du Danube, de l'eau des eaux douces d'Asie, de l'eau de Thérapia, de Belbeck, de Beïcos, de Buyucderé, de l'eau de neige, de l'eau de pluie, etc., etc...

et, pour un *para* (moins qu'un centime) par verre, on peut se gorger à volonté de toutes les espèces d'eaux salutaires ou à la mode.

Il est de vieux dégustateurs dont le palais est si subtil, si raffiné, qu'ils reconnaissent, en deux ou trois clapotements de langue, l'espèce, la nature, la source de l'eau qu'on leur vend.

Je vous recommande la marchande d'eau, une femme grecque, qui stationne sur le pont de Galata. Chaque fois que je passais devant elle, j'avais soif...

La réforme ayant fait des progrès, le Turc néglige un peu ses fontaines. Il se boit beaucoup moins d'eau qu'autrefois, et l'on rencontre beaucoup plus d'ivrognes par les rues.

Le sultan Mahmoud, pour être conséquent avec lui-même, donna l'exemple et réforma sa soif. A sa mort, la Validé fit jeter dans le Bosphore les vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne dont il avait fait une ample provision. Est-il vrai que le padisha actuel professe la même tolérance? Les pachas, les riches ont confié à nos négociants de Marseille le soin d'approvisionner leurs caves. Le pauvre, lui, achète, dix fois le jour, pour une piastre, un verre d'*eau de feu*, et rêve ensuite aux houris de l'autre monde.

Elle était sublime de nécessité, elle devait rester inviolable, cette loi qui prohibait les alcooliques chez un peuple que le climat, le genre de vie prédisposaient aux maladies de la peau, et toute tentative de réforme aurait

dû être bannie de l'empire, plutôt que de laisser la réforme introduire avec elle la passion de l'ivrognerie!... Ce vice hâtera le retour des musulmans en Asie!...

Après l'eau, le café est la boisson commune. On boit du café dix fois, vingt fois dans la journée. Il est vrai que ce café n'est pas alambiqué, distillé comme le nôtre; c'est simplement une décoction de café. La graine, peu torréfiée, a été légèrement concassée. On fait bouillir une pincée de cette poudre grossière dans une petite cafetière, et après la première ébullition, on sert le tout incandescent et trouble dans une tasse toute petite, plus petite qu'un coquetier, puisque, de peur de se brûler les doigts, on vous offre la tasse, supportée par un véritable coquetier en bois, en cuivre, en argent, en or...

Il en est du café turc comme du bain turc; on ose les rêver à Paris en regardant avec dédain nos baignoires et les banquettes d'un café du boulevard...

Le café turc! le café en Orient!... Mais c'est une antichambre du paradis, où, perdu dans les nuages du tabac de l'*abou-riha* [1] de Latakié, l'on vit sans se fatiguer à vivre, étendu sur de moelleux divans, et n'ayant que la peine de teter le bouquin d'ambre du narguilhé, et de boire, goutte à goutte, le moka incandescent qu'un esclave a versé dans une petite tasse, miniature japonaise, supportée, comme le gland du chêne, par une cupule en filigrane d'or.

[1] Espèce de tabac très-odorant.

Les heures ainsi passées sont des heures d'un bonheur sans nom dans notre langue. — L'Osmanlis appelle ce bonheur : *faire son kief*.

Entrons donc dans un café turc, dans le plus beau café turc de Péra, vis-à-vis le petit champ des morts.

Amère désillusion !... Le café turc, le paradis des fantaisistes, ce n'est qu'une ignoble et sale boutique de barbier !

Tandis que vous *mangez* votre café (je dis *manger*, puisque le marc de la fève épaissit le liquide), près de vous, un client donne sa tête à raser ; un autre se fait saigner, un autre arracher une dent, un autre... horreur ! horreur !... niveler les durillons de ses orteils, et si vous réclamez un verre d'eau ou une nouvelle tasse de café, le *frater* limonadier vous servira, les doigts encore puants ou sanglants, ou les mains rutilantes d'écume de savon.

D'ordinaire, une banquette de bois, revêtue d'un tapis plus ou moins maigre, règne autour de la salle. Pas de table, mais des tabourets servant à la fois de siéges et de tables ; là, dans un angle, un citadin s'est endormi en fumant et en égrenant son chapelet, dont les trente-trois, soixante-six ou quatre-vingt-treize grains d'ambre représentent le nombre des attributs de la divinité.

Ici, deux oisifs jouent aux échecs, ils se sont accroupis sur la banquette, pieds nus et sans bas... — et quels pieds ! — Ils fument en jouant, et ils ont l'air d'être étan-

çonnés par les longs tuyaux de leurs chibouks, dont le foyer repose sur le sol...

Un poêle de cuivre rouge rayonne au milieu de la salle. L'été, il est empanaché d'un gros bouquet de fleurs; l'hiver, une immense bouilloire le surmonte en forme de dôme. L'officine est sans mystères et occupe l'un des coins du fond; c'est un fourneau en maçonnerie sur lequel on voit alignées, au-devant des charbons, une multitude de petites cafetières au long manche; car il faut une cafetière pour chaque tasse, et l'infusion se fabrique à la minute, ration par ration. Quand l'eau entre en ébullition, le garçon de fourneau y jette une cuillerée de sucre en poudre et une cuillerée de moka concassé; puis il sert aussitôt.

Il y a des gens, en France, qui prétendent que ce mode de préparer la tasse de café est le seul vraiment *logique*, le seul qui conserve à l'infusion de moka son arome natif. Tous ceux qui reviendront de là-bas professeront systématiquement la même opinion, et la vulgariseront, et les limonadiers de Paris, prompts à satisfaire les caprices de la foule, ne fabriqueront plus que des demi-tasses bourbeuses, jusqu'à ce que l'un d'eux, homme de génie, invente le chausson, le filtre de papier et de feutre, ou la cafetière à bascule d'aujourd'hui.

Le plus bel établissement de Constantinople n'est pas comparable au plus mince estaminet borgne d'une ville de province. Les murailles, blanchies à la chaux, sont ornées de panoplies de chibouks et de rasoirs, et d'éta-

gères soutenant des narguilhés de toutes formes; çà et là brillent quelques miroirs ovales, au cadre et au manche incrustés de métaux et de nacre.

Un *tchiboukji* (un domestique) est spécialement chargé d'agencer les pipes et les narguilhés; il les allume lui-même, et quand le client se prépare à sortir, il lui présente très-humblement un miroir, sur lequel tout homme bien né doit déposer un *bakchich* (gratification, pourboire).

Voilà le café turc, le vrai café turc dans toute sa réalité. — Ajoutez-y des trouvères déguenillés, des conteurs vagabonds, des gazetiers mendiants... et méfiez-vous des sorbets parfumés, des limonades à l'encens, des confitures à la rose, des *kalvas* (confitures), des *ratle-koum*, et de mille autres compositions sucrées et nidoreuses.

Le tabac de la régie fait regretter celui de Latakié. — On raconte qu'il doit au hasard et à la tyrannie des pachas ses précieuses qualités.

Il y a une centaine d'années, la récolte des tabacs fut très-abondante en Syrie, mais les montagnards, alors en état d'insurrection, ne purent les livrer au commerce, et suspendirent les feuilles en gerbes aux poutres de leurs cabanes. L'hiver s'écoula, et au printemps, les transactions commerciales ayant recommencé, les négociants d'Alexandrie achetèrent tous ces tabacs au rabais, pensant qu'ils étaient avariés. Au contraire, les consommateurs reconnurent à ces feuilles, noircies par la fumée, des qualités supérieures à celles des tabacs vendus les années

précédentes, et l'on s'enquit auprès des montagnards du mode de préparation auquel elles avaient été soumises.

Les montagnards répondirent que les feuilles des tabacs s'étaient imprégnées, pendant l'hiver, de la fumée de l'âtre; or, dans le Liban, on ne se chauffe qu'avec de l'*ozer*, espèce de chêne odorant. Depuis ce temps, on est dans l'usage d'exposer le tabac à de longues fumigations, avant de l'expédier aux marchands. La sorte la plus estimée, c'est l'*abou-rika* (père aux odeurs). Ce tabac a passé plusieurs hivers exposé à la fumée. Il se récolte dans la montagne, et se vend trois fois plus cher que le tabac de la plaine, qui est d'un jaune plus clair, et est aussi moins odorant, car les habitants de la plaine n'ont pas l'ozer en abondance comme les montagnards. — L'usage du tabac ne s'est introduit en Turquie que depuis deux cent soixante ans environ. On fume dans le narguilhé des feuilles de tabac coupées grossièrement ou plutôt concassées avec leurs nervures et leur tige. — Le tabac ainsi préparé se nomme *tombak*, et est tellement fort, tellement âcre, qu'il faut lui faire subir un lavage avant de l'employer.

Le peuple turc a quatre principaux points de repère dans sa vie quotidienne : le bain, le bazar, la mosquée et le café. Il dévale la montagne de l'existence, comme dit le poëte, se baignant, trafiquant, priant, fumant... et mangeant quand il a faim, partout où il se trouve; car les restaurateurs en plein vent sont nombreux. Il y a

peu de cuisines particulières; chaque rue possède son fournisseur, qui tient toujours prêts la galette de maïs ou de seigle, les concombres, les choux à l'étuvée, le lait caillé, les carbonates et le *keba*, tranches de porc, de mouton ou de bœuf, rôties avec une broche perpendiculaire.

Les maîtres de cafés et de bains, ainsi que leurs employés, se dégradent à force de servilité et d'obséquiosité, s'ils entrevoient quelque surcroît de bénéfice au bout de leurs humiliations.

Ils estiment, à votre mise, à votre tournure, quelle pourra être la valeur du futur bakchih, et agissent en conséquence.

Lents et rogues, si vous paraissez être pauvre;

Actifs et *lécheurs*, s'ils vous croient riche.

Il n'est certes pas besoin d'aller en Turquie pour rencontrer de pareils types, mais il faut avouer qu'il y a moins de cynisme apparent en Europe.

Ils se trompent parfois.

Un Turc entre, un jour, au bain; il était pauvrement vêtu, et on le traita comme le commun des martyrs, — c'est-à-dire que les masseurs négligèrent ses muscles, et ne firent pas craquer énergiquement ses articulations. On lésina sur les parfums, on lui donna des couvertures presque froides. Son café lui fut servi tiède, et son narguilhé ne fut pas orné d'un bouquin d'ambre, et il eut en partage le lit le plus sordide, le plus dur et le plus mal placé de l'établissement.

Il n'eut pas l'air de s'émouvoir de ce manque d'égards,

et en sortant, il jeta une pièce d'or sur un tabouret, puisqu'on ne lui faisait pas l'honneur du miroir.

Grand fut l'étonnement, et nombreuses les exclamations du maître baigneur et des garçons!...

Quelle bévue avait-on commise! Comment n'avoir pas reconnu, sous ce modeste accoutrement, un *effendi* (monsieur), un aga, un pacha, un ministre, peut-être un vizir? — Attention! et s'il revient, qu'on le traite comme il mérite de l'être!...

Il revint, en effet, et tout l'établissement fut révolutionné pour lui plaire. Il n'y eut jamais massage plus adroit, parfums plus frais et plus abondants, couvertures plus blanches et plus chaudes, lit plus moelleux, café plus brûlant, narguilhé plus somptueux et mieux agencé... Bref, le *padisha* (l'empereur) en personne eût eu la fantaisie d'aller au bain public, qu'il n'eût pu recevoir tant de soins, tant d'honneurs... Et quand le moment du départ arriva, le maître lui-même, tenant en main le plus beau de ses miroirs, l'offrit très-humblement, très-gracieusement à ce généreux inconnu...

Mais, ô surprise! ô stupéfaction! ce n'est pas une pièce d'or qui tombe sur le cristal du miroir... c'est une piastre de cuivre!... Tableau!...

Le maître baigneur, se croyant victime d'une erreur, hasarde une timide observation :

— Qu'avez-vous à réclamer? répondit l'inconnu en sortant; n'ai-je pas payé pour mes deux bains, la première fois que je suis venu ici?...

Les bains maures de l'Algérie sont plus propres et mieux tenus que ceux de Constantinople.

On parle du luxe féerique de quelques bains particuliers appartenant à de hauts personnages de l'empire; des dames européennes seules ont pu y pénétrer. L'on s'en ferait une idée en obtenant la permission de visiter le palais neuf du sultan, à Dolma-Baklehé. — Le jeune architecte arménien qui en dirige la construction accorde gracieusement un laissez-passer, dit M. Théophile Gautier.

On suppose à tort que les Turcs ne consomment que les meilleurs cafés de l'Arabie, tandis que les expéditeurs de Marseille et les navires anglais écoulent chez eux leurs marchandises avariées; les fèves de première qualité ne pourraient suffire à la consommation, et leur haut prix les interdit au peuple.

On sait que la découverte du café est due à un derviche ou à un moine qui, chassé de sa confrérie, se retira dans un vallon désert des environs de Moka.

Ayant remarqué que les chèvres broutaient, non-seulement les baies de certains arbrisseaux, mais encore en mangeaient le fruit, et paraissaient ensuite plus gaies, plus agiles, plus vives que devant, il récolta quelques fèves, les torréfia, et en but l'infusion, qui, tout amère qu'elle était, lui sembla tonique et stimulante, et l'empêcha de s'endormir pendant ses longues et monotones prières.

Il fit part de sa découverte aux confrères qui vinrent

le visiter, et les confrères l'imitèrent. Avant peu de temps, l'usage en fut répandu dans toute l'Arabie, avec d'autant plus de succès, que l'infusion fut préconisée comme anti-herpétique, précieux remède dans ce pays chaud, où les maladies de peau sont si fréquentes.

De l'Hyémen, l'usage du café se vulgarisa en Turquie, en Syrie, en Égypte, en Europe, et dans tout l'univers.

Mais s'il eut ses prosélytes fervents; il eut aussi ses détracteurs.

Pendant que les derviches de la Mecque le recommandaient aux croyants, non-seulement comme hygiénique, mais comme agréable à Dieu et au Prophète, puisqu'il les empêchait de céder au sommeil, dans les longues heures des oraisons nocturnes, des *ulémas* fanatiques criaient anathème et menaçaient ceux qui faisaient usage du café d'avoir, au jugement dernier, la peau aussi noire que cette même infusion de café.

Un concile dut prononcer en dernier ressort sur cette question, et il fut déclaré que le café serait permis aux croyants, et comme hygiénique et comme agréable à Dieu. Tous les peuples musulmans, privés de boissons spiritueuses, obéirent à ce décret. Il n'y eut de dissidents que les habitants du Maroc, où la loi du Prophète est puritainement suivie. — Le vrai Marocain ne boit encore que de l'eau, rien que de l'eau.

Passons maintenant au bain turc, cette autre marotte des aspirants à la vie orientale. — Il est bien entendu que nous n'avons à parler que des bains publics.

Comme ils sont humides, tristes et sombres, le vestibule que nous traversons, le cabinet où nous déposons nos vêtements! Des parfums inconnus et âcres nous prennent à la gorge, et nous chancelons déjà, à demi étourdis par un commencement d'ivresse pénible et lourde. Nous voici dans l'étuve commune, coudoyant, au milieu des vapeurs qu'éclaircit à peine le jour blafard qui pénètre par les lentilles en verre de la coupole, une foule de fantômes silencieux et nus.

Mais hâtons-nous de sortir de l'étuve, car l'asphyxie nous menace...

Les garçons baigneurs se sont emparés de nous, et malgré nos résistances instinctives, ils accomplissent leur œuvre : ablutions chaudes, ablutions froides, savonnage complet, massage furibond, malaxation des muscles, craquement des articulations... il faut subir toute cette gymnastique balnéatoire; et quand ils ont fini de boulanger ainsi notre pauvre corps, comme si ce n'était qu'une masse inerte de pâte, ils nous enveloppent de langes brûlants et nous placent sur un lit de repos.

Alors, au lieu du bien-être tant promis, on est en proie à une attaque de dégoût insurmontable.

Ces langes, ces couvertures, ces lits, ces matelas, ces éponges, tout cela a déjà mille fois subi le contact d'une foule d'inconnus, d'une propreté inconnue, et l'on jure, mais un peu tard, de ne plus abandonner son épiderme à tant de milieux impurs.

Il serait bon de le connaître, pour ne plus le désirer,

ce réalisme du bain oriental. Ces horripilations que provoque la brosse de crin, et les soubresauts de la température variant instantanément du degré le plus élevé au degré le plus bas, vous laisseront des souvenirs ineffaçables.

On vous promet qu'après une heure ou deux de repos et de demi-sommeil, après une pipe et une tasse de café, vous vous relèverez agile et heureux de ressentir un bien-être jusqu'alors inconnu... Erreur!... on sort de là moulu, rompu, et l'on peut se regarder comme favorisé du hasard ou des dieux, si le lendemain on n'est ni courbaturé, ni pleurétique.

Je déclare qu'il faut être Turc de naissance pour aimer le bain turc; il faut, dès le berceau, avoir été privé de chemises de lin, de coton ou de chanvre; il faut que l'épiderme se soit aguerri au frottement immédiat des tissus de laine, pour éprouver une jouissance à se faire briqueter aussi vigoureusement la périphérie de son individu, d'où l'on voit alors sortir, dit le poétique auteur de *Constantinople*, des *lanières de crasse*.

Le vrai Turc n'a pas un lit comme l'Européen. — Il dort sur le divan où il a passé la journée, assis sur ses talons, et il ne se dépouille de ses vêtements que lorsqu'il en change ou quand il est au bain. Le bain est donc pour lui un exercice, un besoin, un repos.

Les femmes fréquentent les mêmes bains que les hommes, mais de jour seulement, et à des heures réservées.

C'est pour elles un lieu de réunion et de libres causeries. Les mystères des harems s'y dévoilent, les messages d'amour s'y échangent, elles s'y vengent de la tyrannie des maris jaloux, et la médisance y publie ses factums contre les dames franques de Péra.

Pendant la nuit, les bains sont fréquentés comme pendant le jour. On peut y attendre le lever du soleil, au prix de quelques piastres, et beaucoup de Turcs ont vieilli sans jamais avoir eu d'autre chambre à coucher.

Ils s'y réfugient le soir, après avoir erré toute la journée dans les cafés, dans les mosquées, dans les bazars.

J'ai parlé plus haut du kief. — Disons un peu ce que cela signifie...

Il existe dans toutes les langues des mots qui tendent à s'universaliser. Ils renferment en quelques syllabes toute une série d'idées, et mieux vaut les adopter avec leur consonnance exotique que de les traduire à l'aide d'une longue et lourde périphrase.

Les Anglais nous ont donné le *home*, le *sport* et bien d'autres expressions d'un merveilleux laconisme.

Les Turcs nous donnent le kief; — le kief, dont un volume de commentaires dénombrerait à peine les richesses de significations.

Qu'est-ce donc que le kief?

Le kief, c'est plus que le repos, plus que le bien-être, plus que le contentement, plus que le bonheur! C'est le bonheur avec le malheur, le contentement avec la tris-

tesse, le bien-être avec la misère, le repos avec le travail. — C'est une trêve dans la vie active, un armistice dans les luttes de l'existence, une détente des muscles du corps et des contentions de l'esprit, un rêve sans sommeil ; — c'est enfin un *état particulier* dont le plus pauvre manouvrier et le sultan peuvent également savourer les jouissances intimes.

Celui qui fait son kief repousse au loin les tracas et les soucis du présent, sans s'inquiéter de ceux de l'avenir. Il extrait de la position où il se trouve tout ce qu'il y a de bon, et en oublie les mauvais côtés; il use du confort quand il possède le confort, et si le confort lui manque, il en use quand même en se créant un confort à lui par la puissance de l'imagination; une journée sans kief est une journée perdue, néfaste pour l'Oriental; riche ou pauvre, esclave ou libre, il lui faut le kief !

Il est midi : les prières ne retentissent plus dans les mosquées. Le bourgeois oisif ne quête plus les nouvelles de porte en porte; le batelier délaisse ses avirons à manches de massue; l'écrivain public referme cette longue écritoire qu'il porte à sa ceinture comme un canon de pistolet; le marchand sort du bazar; le portefaix jette bas son fardeau; le fonctionnaire abdique ses grands airs; le soldat, le gendarme déposent leurs armes; le gardien de police ferme les yeux; l'ouvrier chôme; le bruit, le mouvement, l'agitation éprouvent un temps d'arrêt dans tout Stamboul, dans Galata, dans Péra, et sur la Corne d'or, et sur le Bosphore, cette grande avenue maritime

des Champs-Élysées de l'Orient... Il est midi, c'est l'heure du kief.

Le riche se réfugie alors dans son kiosque doré; le bourgeois, le soldat, l'ouvrier, viennent gravement prendre place sur l'*étagère-divan* d'un *café-barbiériste*. Le pauvre s'étend, à l'abri du vent, sur les dalles de marbre du portique d'un palais ou d'une mosquée, ou sur la tombe ombragée de cyprès de quelque champ des morts.

Les esclaves du kiosque font pleuvoir les essences et brûlent les parfums, tandis que le maître boit goutte à goutte l'infusion incandescente du moka concassé, et allaite ses rêveries au bouquin d'ambre du narguilhé, chargé du plus fin *tombak* de Laodicée. Les pratiques du café de Beschik-Tasch possèdent aussi des bouquins d'ambre, et fument les meilleures sortes du Liban, en dégustant la liqueur du moine de l'Hyémen; mais les essences et les parfums qu'ils aspirent, la brise les apporte des rives de l'Asie, et ils contemplent le ciel et la mer à travers l'auvent soulevé de l'échoppe. Ils sont là vingt fumeurs, côte à côte, en extase; ils rêvent isolés, comme ils rêveraient isolés un à un dans le désert.

Le pauvre, sans un para, sans pipe et sans café, n'en fait pas moins son kief. Étendu sur le dos, il projette vers le ciel ses désirs et ses espérances, choisit un nuage qui passe, le poursuit du regard, et voyage avec lui jusqu'au paradis des fidèles croyants.

Mais le kief cesse bientôt : les tasses de moka sont

vides; les fourneaux des chibouks et des narguilhés se refroidissent; les rêves s'annihilent et les bruits de la vie commune retentissent. A demain un autre kief; puis après-demain un autre encore, puis toujours, toujours le kief, jusqu'à la mort...

Parbleu! me dira-t-on, votre kief n'a rien d'extraordinaire; cela consiste tout bonnement à se reposer quand on est fatigué, à fumer une pipe si on aime la fumée, et à boire du café si cela convient. Pas n'est besoin d'aller en Orient pour apprendre à faire une chose que nous faisons chaque jour, et par malheur quelquefois trop longuement.

Non! non! il y a dans le kief autre chose que le repos, que la fumée de tabac et que l'arome du café; il y a un je ne sais quoi de mystérieusement ineffable et placide qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. En Occident, nous ne savons pas nous reposer; nous nous occupons trop, dans le repos, des soucis de l'heure passée et de ceux de l'heure future, et nous n'avons jamais assez de philosophie pour imiter l'Oriental et nous enfermer dans ce cercle de Popilius qu'il trace chaque jour autour de son être pendant quelques instants, cercle infranchissable, où il est seul avec lui-même, vivant sans se donner la peine de vivre, et réalisant ce qui, pour nous, n'est encore qu'un proverbe : *Contentement passe richesse.*

Qui de nous n'éprouve, mille fois le jour, le besoin de se dépouiller du harnais social et d'agencer pour soi seul

un instant de jouissances indépendantes, un moment de délicieuse oisiveté qui ne ressemble ni à la sieste des méridionaux, ni au *far niente* des Italiens, ni à la *méridienne* des travailleurs ?

Attendons le retour de nos vaillants soldats d'Orient ; ils nous enseigneront le kief. — Ils l'ont pratiqué sous la tente, au retour de la tranchée ; — le mot fera fureur, et, dans un siècle, l'Académie l'admettra aux honneurs du dictionnaire.

La plupart des bourgeois étaient janissaires, — avant que Mahmoud n'eût anéanti cette milice, inutile et dangereuse selon les uns, seule base de l'édifice politique selon les autres ; — ils recevaient comme tels une subvention quotidienne en nature ou en argent.

Le riche n'a pas eu à souffrir de cette terrible proscription. Le pauvre, lui, regrette la solde d'autrefois, et l'on s'étonnerait de le voir vivre encore sans travailler, si l'extrême bon marché de la vie ordinaire n'était pas bien plus étonnant encore.

Deux piastres, ou cinquante centimes au plus, suffisent à un homme, par jour, pour boire, manger, se vêtir, et même entretenir sa femme et élever ses enfants. S'il a hérité de quelque patrimoine, il le consomme ainsi lentement, à fonds perdus. S'il n'a pas hérité, il essayera, pendant une ou deux années, un petit commerce quelconque, ou bien exercera un métier ; et quand il aura amassé quelque argent, il vivra dans un kief perpétuel ; et s'il ne veut rien faire, ni commerce ni travail, il aura tou-

jours l'aumône de la mosquée pour alimenter sa paresse.

Pourquoi aurait-il l'ambition de faire fortune?... Pourquoi ne jouirait-il pas paisiblement de l'existence, n'ayant ni le souci des richesses, ni la crainte de mourir de faim?

Les richesses!... — Mais elles exciteraient l'envie d'un pacha, et la confiscation suit de près l'envie. Ses enfants iront aux écoles gratuites, aux facultés gratuites, en apprentissage gratuit; s'ils ont de l'intelligence, ils se feront domestiques de quelque fonctionnaire, et pourront devenir fonctionnaires à leur tour. La domesticité ne dégrade pas en Orient. Le vieux Kosrew-Pacha, qui vient de mourir comblé d'ans et d'honneurs, n'a-t-il pas été esclave dans sa jeunesse?

Pourquoi donc échangerait-il le calme de sa vie intérieure et modeste contre les luttes d'une vie publique et fastueuse? — Une pipe et du tabac, un tapis et un gobelet d'eau fraîche, voilà tout ce qu'il lui faut dans son heureuse indolence, car ses besoins sont en rapport avec ce qu'on lui a enseigné, avec ce qu'il sait. L'enfant de la plus humble, de la plus pauvre famille, en France, reçoit une instruction très-supérieure à celle du plus riche, du plus noble rejeton d'Osmanlis, puisque l'instruction primaire, en Europe, équivaut (il faut l'avouer) à l'instruction supérieure en Turquie, où, sauf quelques exceptions, il suffit de pouvoir lire le Coran et signer son nom, pour être regardé comme un lettré, comme un savant. Mais cette instruction, quelque minime qu'elle soit, tous la possèdent, tandis que chez nous, les statistiques cri-

minelles le prouvent, bien des gens des couches infimes de la société ne savent même pas lire.

L'école turque se tient le plus souvent dans la mosquée, avec les ulémas, les imans pour instituteurs. Les enfants de toutes conditions y sont envoyés.

On m'objectera peut être que depuis la réforme le niveau des études tend chaque jour à s'élever, et que le gouvernement envoie, à ses frais, de jeunes Turcs étudier en Europe. On m'objectera aussi que les riches en font autant pour leurs enfants, et qu'aujourd'hui, à Constantinople, il y a une faculté des lettres, une faculté des sciences, une faculté de droit, une faculté de médecine, des lycées, des établissements primaires, des bibliothèques publiques, et même une académie de belles-lettres, sciences et arts, qui distribue des prix. Cela est incontestable. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que les professeurs des facultés professent fort souvent dans le désert, et qu'on ne recrute qu'à grand'peine les élèves qui doivent subir chaque année des examens en présence du sultan, qui, le premier de tous, n'y comprend rien lui-même.

C'est que l'étude des mathématiques n'y est pas plus avancée que du temps du baron de Tott, qui enseignait les mathématiques aux pages de Sa Hautesse.

C'est que le jeune Turc, qui, élevé en France, devrait remporter dans son pays l'usage de notre langue et une teinture de nos usages, après son retour, oublie ou plutôt affecte d'oublier qu'il a vécu en Europe.

Des voyageurs racontent (et ils disent vrai) qu'ayant obtenu audience de pachas qu'ils avaient jadis connus à Paris, à Londres ou à Vienne, et avec lesquels ils s'étaient liés d'amitié, ils en ont été reçus comme des inconnus, et que même on leur a fait l'insulte d'employer un drogman pour s'entretenir avec eux dans une langue qu'on parlait si bien, que l'on comprenait encore mieux, et que l'on disait tant aimer, quelques années auparavant.

Les dignitaires turcs sont très-souvent d'une ignorance crasse. Lire le Coran, pouvoir en transcrire quelques versets, et tracer leur signature au bas d'un firman, — voilà le bagage scientifique de la plupart d'entre eux. Et cependant, qu'ils aient à discuter, à résoudre une question de droit international; qu'il leur soit forcément nécessaire de s'éclairer sur un fait historique, et d'en connaître les causes, les conséquences et les détails; qu'ils aient besoin d'avoir immédiatement une idée juste, claire et précise sur telle et telle affaire commerciale ou politique; qu'ils aient enfin à assister à une conférence diplomatique, — ils ne sont jamais embarrassés, ils remplissent leur rôle à merveille.

C'est que leur bibliothèque n'est pas une collection de livres; c'est que leurs documents sont animés et parlent... Le raya grec, le Levantin, être intelligent et studieux, qui possède toutes les sciences et toutes les langues, se met au service de ces dignitaires illettrés, et quand ces dignitaires sont riches, ils ont à leur suite un médecin, un historien, un diplomate, un architecte, un

artiste, comme ils ont des écuyers, des kavas, des domestiques de toutes sortes. Ce petit bataillon, qui parle anglais, français, grec, russe, itàlien, espagnol, allemand, est nourri, vêtu, logé, payé par lui, et fait œuvre de sa spécialité, selon les besoins du moment.

La possession d'une pareille meute d'intelligences et d'aptitudes a fait croire à beaucoup de voyageurs qu'en Turquie, les grands de l'empire étudiaient, mieux que les grands de chez nous, les sciences, les beaux-arts et les lettres.

Les jeunes gens qui deviennent savants pour vendre la science ne sont pas méprisables; je l'ai dit, chez les Turcs, l'esclavage et la servitude ne dégradent pas; c'est un premier pas pour avancer hiérarchiquement dans la société. — Combien de pachas et de deys qui ont commencé par être domestiques!...

Mais il est un talent, ou plutôt un don du ciel, que l'on ne peut dénier là-bas aux riches comme aux pauvres, aux petits comme aux grands... c'est le don de poésie!...

De tout temps, il y a eu chez eux, et dans toutes les classes, de grands poëtes... écrivains ou improvisateurs. Plus d'un sultan, plus d'un pacha s'est immortalisé par ses vers... Et chaque jour encore, on rencontre des bardes populaires qui vont chantant à la porte dorée des kiosques et dans les plus humbles tabagies.

Constantinople possède beaucoup d'établissements d'éducation élémentaire, mais cette éducation, très-étendue et très-complète au point de vue du Coran, est presque

nulle, comparée à la nôtre. Si la religion de Mahomet n'exclut pas l'étude, du moins elle ne permet que l'étude des livres sacrés, car ils renferment tous les préceptes divins, tous les germes des lois, enfin tout ce qu'un vrai croyant doit connaître et savoir.

Si je les traite d'ignorants, les Turcs, ce n'est donc que relativement aux autres peuples de l'Europe.

L'histoire générale, la géographie, les sciences naturelles, etc., etc., etc., ne font partie du programme de l'instruction publique que depuis le firman de 1845.

Jusqu'alors, quiconque devenait *ouquoumouck* était de plein droit déclaré savant.

Or, toute la science, ou plutôt l'art de l'*ouquoumouck* (peintre), consistait à savoir transcrire le Coran, les actes judiciaires, les registres de commerce et les manuscrits pour la lecture, œuvres très-différentes les unes des autres, puisque pour chacune d'elles on emploie des caractères spéciaux.

Le firman de 1845 essaya de substituer l'enseignement de l'État à celui de la mosquée.

L'université ottomane fut déclarée institution de l'État, et depuis lors, les innombrables *mektebs* et *médressés* (instituteurs primaires, instituteurs supérieurs) de l'empire, créés par Mahomet II, quand de chaque église il fit une mosquée et attacha une université à chaque mosquée, se dépouillèrent peu à peu de leur vieille routine et se transformèrent en instituteurs primaires.

Mais ils n'avancent pas plus vite maintenant que n'a-

vance la construction de cet immense édifice qui domine les jardins du vieux sérail, ce palais futur de l'université, dont la première pierre a été posée voilà bientôt dix ans.

Le gouvernement a employé un très-bon procédé pour lutter contre le fanatisme du vieux parti turc, qui repousse obstinément toute innovation.

Il a rendu l'instruction primaire gratuite et obligatoire.

Tous les pères de famille doivent se présenter devant le chef de leur quartier, le *mouktar*, aussitôt que leurs enfants ont atteint l'âge de six ans, et les faire inscrire sur le livre de l'instituteur public, à moins qu'ils ne déclarent vouloir faire élever leurs enfants dans leur intérieur; encore faut-il qu'ils justifient d'une certaine aisance pour pouvoir subvenir aux frais de cette éducation particulière.

Une autre disposition de la loi interdit à tout patron, ou maître ouvrier, de recevoir en apprentissage l'enfant qui n'est pas muni d'un certificat d'études.

Le plus petit village de l'empire a son école.

Il y a (1851) à Constantinople trois cent quatre-vingt-seize écoles primaires, fréquentées par vingt-deux mille sept cents élèves des deux sexes. En présence de tels chiffres, on croirait peut-être que la profession d'écrivain public est perdue ? — Erreur ! Les enfants s'arrêtent aux leçons premières du mekteb et n'en profitent guère.

Pauvres, ils apprennent un métier; riches, ils se font militaires, aspirants pachas, et ils oublient promptement

les caractères de la langue turque, caractères si compliqués, ou plutôt si simples qu'ils en sont méconnaissables.

Pour que l'instruction se répandît, se développât, il faudrait complétement réformer, changer même les signes représentatifs de la parole et de la pensée.

La langue turque est aussi facile à parler qu'elle est difficile à lire.

Après huit jours d'essais, d'attention soutenue, on peut parler, comprendre, et se faire comprendre, tandis que des années d'études ne suffisent pas pour savoir lire et écrire.

L'instruction secondaire est gratuite, comme la primaire, mais non pas obligatoire.

L'instruction supérieure n'est pas encore organisée; le rapport de Kemal-Effendi, envoyé en Europe pour y étudier l'organisme des hauts enseignements, servira à cette régénération, ou plutôt à cette création nouvelle.

Jusqu'à présent, les écoles spéciales sont dirigées par des maîtres français et d'après des méthodes françaises.

Celle du Sultan Achmet et de Solyman, fondées par Mahmoud, reçoivent les jeunes gens qui se destinent aux emplois civils. — Croirait-on qu'ils perdent un temps précieux à apprendre la calligraphie? — La rareté des livres imprimés en fait une étude indispensable.

Ils doivent pratiquer six espèces d'écritures :

Le *rika*, cursive pour les correspondances usuelles, les mémoires, les pétitions; le *talik*, écriture persanne renversée pour les actes judiciaires; le *nessik*, pour la

transcription du Coran; le *suluz*, pour les inscriptions des mosquées, des palais, des fontaines et de tous les monuments publics; le *dewani*, pour les firmans et les actes officiels, et le *scakah*, pour les finances.

Le collége de Validé-Sultane, fondé en 1850 par la mère du sultan, reçoit gratuitement pendant quatre ans, et après concours, les sujets qui veulent entrer dans l'administration. La jeunesse commence à fréquenter un peu l'école normale pour des élèves professeurs, l'école militaire, l'école de l'artillerie et du génie, l'école de marine, l'école vétérinaire, l'école d'agriculture à San Stephano, et enfin l'école impériale ou faculté de médecine.

L'école militaire fournit des officiers à l'armée, dont l'organisation actuelle remonte à 1842.

Vous les verrez, les soldats de cette armée, et vous vous demanderez si ce sont bien là les fils de ceux qui épouvantèrent l'Europe voilà deux cents ans; de ceux dont les historiens vantaient le courage, le sang-froid, l'impétuosité dans l'attaque et la ténacité dans la défense! Le *Journal de Constantinople* a vainement chanté depuis une année leurs victoires des bords du Danube; — la dégradation récente de Solyman-Pacha, après la honteuse fuite de Balaclava, lui donne un triste démenti.

Ils sont passés pour jamais, les grands jours de l'islamisme!...

Abdul-Medjid ne donne plus ses firmans, le pied dans

l'étrier, et ses soldats s'enfuieraient épouvantés si, comme Mahomet II, il voulait aller faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome, ou, comme Amurat, établir un sérail public dans la demeure des papes.

Abdul-Medjid est le premier sultan qui, lors de son avénement, ait renoncé à la cérémonie de la coupe, cette forfanterie insigne!

Ordinairement, au sortir de la mosquée, le nouveau sultan se rendait à une caserne de janissaires : le commandant lui présentait une coupe de sorbet, — le sultan vidait la coupe, et la rendait pleine d'or en disant : *Au revoir sous la grande coupole rouge*, c'est-à-dire à Rome.

Le *nizam*, soldat régulier et en activité, et les *redifs*, soldats licenciés, mais susceptibles d'être rappelés, composent aujourd'hui l'armée et fournissent des hommes aux armes spéciales; les bachi-bozouks ne comptent plus.

Les officiers instructeurs sont presque tous Européens. Quatre d'entre eux, Français et sujets d'élite, sont attachés à l'école polytechnique, à la cavalerie, à l'infanterie et à l'état-major.

L'un d'eux, dont l'amitié m'honore (M. Marsault, capitaine de dragons, détaché à Constantinople), m'a souvent parlé des dégoûts, des déboires, qui aggravèrent les difficultés de sa mission. Il en était venu à reconnaître la nécessité de traiter ses élèves comme les traitait le baron de Tott, et il est rentré en France le cœur ulcéré de l'ingratitude des Turcs, et professant un

large mépris pour leur caractère à la fois orgueilleux et servile.

L'uniforme des soldats du *nizam* est confortable, mais sans élégance.

Le bataillon, qui brille quand il est habillé de neuf, quinze jours après semble revenir d'une longue campagne, tant les hommes ont eu peu de soins de leurs vêtements.

Leur propreté n'est que factice, et si la loi religieuse leur impose des ablutions quotidiennes, ils oublient le fourniment.

Un corps d'armée en marche est toujours escorté d'une nuée de *sakas* (porteurs d'eau); souvent des chefs ont négligé telle ou telle marche stratégique d'une importance réelle, parce qu'ils ne devaient pas rencontrer d'eau sur la route.

Une bataille livrée sans ablutions préalables serait une bataille perdue à l'avance.

La calotte rouge, ornée d'une plaque de cuivre et d'une touffe de soie bleue, sert de coiffure à toute l'armée, depuis le dernier soldat jusqu'au *muchir* (feld-maréchal). — L'armement est le même que le nôtre.

Nos manufactures d'armes fournissent les fusils et les sabres, mais les pièces d'artillerie sortent presque toutes des ateliers de l'empire, assez bien outillés, dit-on. Ce n'est donc pas en Turquie qu'il faut chercher les brillants costumes militaires. Nos zouaves, nos turcos, nos spahis en font revivre la mise en scène; seuls, aujour-

d'hui, ils sont dignes de porter encore le turban et le cimeterre.

Au commencement de la guerre actuelle, j'ai plusieurs fois accompagné des bandes de redifs qui de Beyrout et de Smyrne se rendaient à Constantinople ; ils abandonnaient leurs femmes, leurs enfants, leurs chaumières ; c'étaient presque tous des hommes d'une trentaine d'années et ayant déjà fait la guerre. Ils provenaient du littoral et du fond des provinces asiatiques. Leur taille bien prise, leurs larges épaules, leurs jambes nerveuses, leur figure intelligente et pleine d'énergie prouvaient combien on a raison de dire que la race turque asiatique n'est pas si dégénérée que la race européenne du Bosphore. Ils étaient beaux avec leurs haillons, leur turban élevé, formé d'un lambeau d'étoffe de laine roulée et contournée sur elle-même en spirale, leur ceinture rouge qui embrassait la moitié de la poitrine et du ventre, leur caleçon court et collant de cotonnade bleue, leurs pieds nus et la veste de soie de Brousse ou de Damas, qui, déchiquetée, maculée, s'agrafait sous le menton et flottait crânement sur l'épaule.

Pendant une de ces traversées de Beyrout au Bosphore, traversée qui dura huit jours, ces malheureux, au nombre de six cents, vécurent exposés sans abri à toutes les intempéries de la saison... La neige nous accompagna depuis le détroit de Métélin jusqu'à la Corne d'or ; une neige qui se congelait en tombant. Ils n'avaient ni couvertures de laine, ni vêtements chauds, la famille ayant

gardé leurs meilleures hardes, puisque arrivés à l'armée ils devaient être habillés à neuf.

Notre entre-pont et nos cales, remplis de marchandises, ne pouvaient leur donner asile, et c'était un douloureux spectacle que de les voir se presser les uns contre les autres, comme les moutons d'un troupeau, afin de s'abriter mutuellement et se prêter un peu de chaleur.

Accroupis, agenouillés, entassés le long des parois du navire, ils grelottaient en chœur et criaient avec désespoir : Allah ! Allah !

Notre commandant voulut leur octroyer une distribution de vin chaud, mais l'officier qui les commandait, et qui, bien vêtu, bien nourri à notre table, n'avait peut-être jamais joui de tant de confortable, s'y opposa, alléguant la règle du Coran. Le thé remplaça donc le vin chaud. Le maître mécanicien eut l'humanité de recevoir près des fourneaux, et à tour de rôle, ceux que je croyais menacés de mourir de froid, et le bon Dieu permit qu'aucun ne manquât à l'appel, quand nous les déposâmes à Thopana.

Un vapeur du Llyod autrichien, qui naviguait de conserve avec nous, et transportait aussi des redifs au nombre de huit cents, fut moins heureux : pendant cette traversée, il jeta à la mer onze hommes morts de froid.

On croira peut-être qu'une pareille incurie, qu'un semblable mépris de la santé des hommes ne peuvent être reprochés qu'à l'administration turque. — Hélas ! chez nous aussi, on n'a pas toujours tenu compte du bien-

être des soldats passagers! Ils ont souvent et beaucoup souffert de Marseille à Varna et de Varna à Marseille, malgré les sacrifices que s'imposait la compagnie des Messageries impériales, chargée d'une grande partie des transports.

Je cite un fait!

Un dimanche soir, au mois d'août, l'an dernier, notre bateau allait quitter Constantinople, quand deux employés de l'intendance militaire française conduisirent à bord trois cent soixante-quinze soldats convalescents, échappés aux fièvres meurtrières des marais de Varna et à l'épidémie cholérique. La pluie tombait par torrents, et le froid se faisait sentir d'autant plus vivement, que la température des jours précédents avait été très-élevée. Nous allions donc doubler la pointe du vieux sérail, lorsque je m'aperçus que pas un de ces pauvres diables n'avait de couvertures de laine... et le voyage devait durer dix nuits, et ils devaient passer ces dix nuits en plein air, couchés sur le plancher nu du navire.

J'en fis l'observation à mon commandant, qui interpella les commis de l'intendance. Les commis répondirent que les hommes évacués des hôpitaux y avaient sans doute laissés leurs couvertures; chaque homme partant de France en était pourvu... Qu'étaient-elles devenues?... ils l'ignoraient et n'avaient pas mandat pour en délivrer de nouvelles.

Cette réponse ne satisfaisait pas notre capitaine; l'humanité lui défendait de partir avec des passagers rele-

vant à peine de maladie, et menacés d'une rechute inévitable, si on ne les protégeait pas contre la pluie et la fraîcheur des nuits.

Or, il était impossible de les loger dans l'entre-pont, rempli de marchandises, et imprudent de les entasser dans l'espace étroit et sans air de la cale de l'avant. — Que faire? Les commis, impassibles, empaquetaient déjà les feuilles de leurs rôles et se préparaient à retourner à terre.

Alors, en ma qualité de médecin sanitaire, je protestai énergiquement contre l'embarquement de ces soldats, dans de pareilles conditions, et le commandant Bochet, retardant le départ, sauta dans son canot, courut au bureau de l'intendance, et plaida si bien la cause de ses passagers, qu'il revint à bord avec quatre cents couvertures de laine.

J'ai la conviction que sans ces couvertures, notre voyage eût été fatal à plus d'un pauvre soldat, que l'espoir de revoir bientôt la patrie avait déjà rappelé à la santé.

D'autres paquebots de la compagnie, *le Caire, l'Égyptus, l'Alexandre,* ont été moins heureux que nous dans de semblables circonstances; on a refusé des couvertures de laine à leurs passagers convalescents, et pendant la traversée de Constantinople à Marseille, ils en ont perdu plusieurs.

L'armée turque, depuis sa sanglante tragédie de l'At-Meïdan, le massacre des janissaires, n'a pas encore rempli toutes les espérances que sa réforme avait fait naître.

Elle manque de bons officiers. — Le soldat turc est

zélé pour l'exercice et étudie la théorie tant qu'il aspire à un grade ; — mais sitôt qu'il a obtenu le grade, l'indolence, l'insouciance native reprennent le dessus ; — il s'endort avec sa première épaulette et laisse au destin le soin de lui en donner une seconde.

Les officiers européens ne peuvent avoir l'initiative et l'autorité du commandement qu'en se faisant musulmans ; à peine cette loi de l'État est-elle transgressée aujourd'hui que l'empire n'a pas assez de ses seules forces pour se défendre.

La marine n'est pas mieux organisée que l'armée de terre ; — les navires, provenant presque tous des chantiers nationaux, sont admirables dans leur gabarit et leur gréement ; les équipages sont nombreux ; rien ne faillit quand ils sont à l'ancre. — On croirait revoir les terribles adversaires des chevaliers de Malte... Mais que les voiles soient bordées et gonflées par la brise, que le moulinet de l'hélice commence, ou que les roues fassent écumer la vague, et puis qu'on abandonne la terre de vue, alors presque toujours c'est à la Providence qu'il incombera de guider la marche du navire, et si une bataille s'engage, l'ignorance et l'incapacité feront perdre une victoire que le courage devait remporter.

A Sinope, ils se sont laissé circonvenir comme des moutons, et se sont battus comme des lions.

Les matelots et sous-officiers sont ordinairement bons marins ; mais les officiers ont peu ou point de pratique.

On voit encore aujourd'hui des employés de ministère,

des négociants, devenir d'emblée *suvari* ou commandants de vaisseaux.

L'école navale de Kalki enfantera sans doute de véritables officiers de marine, mais il faudra du temps; il ne suffit pas que les forêts du Taurus et les futaies de Lokat possèdent de magnifiques essences de bois de constructions navales.

Tahir-Pacha a créé en quelque sorte une nouvelle marine, en formant des équipages avec des Turcs, pour remplacer les Grecs d'Ipsara, d'Hydra, de Spezzia et de Syra, les meilleurs marins de l'Archipel, devenus sujets du roi Othon; mais j'ai peine à croire qu'avec leurs vaisseaux modernes, leurs bâtiments à vapeur et leur artillerie dont on vante la précision de tir, ils puissent jamais faire ce que fit avec ses lourdes caravelles et ses *alaï-guemeleri* (grands vaisseaux) Hassan-Pacha, surnommé le *Crocodile de la mer des Batailles*.

La faculté de médecine, fondée à Galata-Seraï par Mahmoud, après la destruction des janissaires, occupe depuis l'incendie de 1848 le même local que l'école du génie, Coumbar-Khan, non loin du grand champ des morts. L'enseignement y est gratuit, les professeurs sont en partie français et italiens, et quatre ou cinq cents élèves boursiers suivent les cours.

Cette même faculté publie une feuille mensuelle, la *Gazette médicale de Constantinople;* un dispensaire lui est annexé, et dans l'année 1852 elle a pratiqué douze mille vaccinations... dans tout l'empire.

Vély-Pacha, ambassadeur de la Porte à Paris, et qui vient d'être nommé au gouvernement de Candie, aura la gloire d'avoir fait signer le nouveau traité des quarantaines, traité si favorable au commerce européen.

Malgré cette faculté de médecine, la plupart des chirurgiens et médecins de l'armée de terre et de mer sortent des universités d'Europe, ainsi que les médecins des quarantaines et des principaux *imarets* (hôpitaux); mais de longues années s'écouleront encore avant que l'ignorance et le charlatanisme cessent d'exploiter la santé publique.

Le vieux Codex passe pour un oracle infaillible, et tous les jours on opère d'après la formule suivante :

« Quand un arbre ne produit pas, une femme enceinte est priée de le menacer, un couteau à la main, de l'abattre, s'il continue à ne pas produire; et l'année suivante l'arbre est chargé de fruits. — « Les *obstructions* se guérissent par le même procédé. On conduit la personne qui en est affectée chez un barbier, lequel, s'emparant d'un rasoir, dit à la maladie : « Tu vas te dissoudre et décamper, ou bien cet instrument sera employé à ta destruction... » Et l'obstruction disparaît.

Pour le point de côté, on se sert d'un petit arc fait avec une branche de grenadier, et de petites flèches du même bois, qu'on lance de près sur la partie endolorie, mise à nu.

Voici des prescriptions hygiéniques. Par exemple :

« Évitez à jeun la vue d'une vieille femme, car cette vue est très-malsaine. »

« Le mardi et le mercredi sont des jours spécialement indiqués pour se faire les ongles. »

« Il ne faut jamais se servir d'une brosse en poil de cochon, car le cochon est un animal impur! »

« On ne doit jamais se marier au moment où la lune est dans le signe du Scorpion. »

Ces recettes sont prises au hasard, et il n'est pas étonnant qu'elles soient en faveur chez un peuple dont le souverain garde à son service des devins et des astrologues.

Du temps des empereurs grecs, l'hôpital de Saint-Paul, le plus célèbre de tous, occupait l'emplacement du vieux sérail. Les hôpitaux civils d'aujourd'hui sont annexés aux mosquées.

L'étude de la médecine ne fera jamais de grands progrès tant que les dissections seront prohibées. « Il n'est jamais permis, dit *la Sunna*, d'ouvrir un cadavre, quand même le mort aurait avalé la pierre la plus précieuse et qui ne lui appartiendrait pas. »

La réforme a augmenté le nombre des bibliothèques publiques, et introduit la presse périodique en Turquie; mais les bibliothèques publiques, au nombre de quarante, sont désertes; les Grecs et les Européens lisent seuls les journaux, et les nouvelles se transmettent oralement parmi les indigènes.

Jusqu'à ces derniers jours, les Francs étaient exclus des bibliothèques; ils ne pouvaient y être admis que comme visiteurs, et n'avaient pas le droit de lire et de transcrire les livres et les manuscrits.

La célèbre bibliothèque du vieux sérail, où l'on espérait retrouver de précieux manuscrits, a perdu son prestige... Les mystères sont dévoilés; ses quinze cents volumes sont catalogués, et l'Institut de France a déclaré qu'on *n'y trouvait rien de remarquable*. Mais les enthousiastes repoussent cette déclaration officielle, et ils rôdent autour d'un certain kiosque abandonné du vieux sérail, demandant qu'en échange de notre or et de notre sang, prodigués pour le salut de son empire, Abdul-Medjid leur permette d'aller chercher au fond de certaines caves les parchemins que les rats n'ont pas encore fini de ronger.

M. Blanqui, dans son *Voyage en Bulgarie*, nous avoue que sa bibliothèque, à lui, livres, manuscrits, casiers, armoire, est plus belle que cette bibliothèque du sérail. — Il ne put obtenir la permission de lire un livre, de dérouler un manuscrit.

Un autre voyageur, piquant et gracieux écrivain que je m'abstiendrai de nommer à cause du démenti qu'il mérite, a été plus heureux, dit-il, pendant son séjour à Constantinople: il allait chaque matin passer de longues heures d'études dans cette bibliothèque !

Je trouve dans l'*Histoire écclésiastique* de Fleury, t. IX, l. XLII, qu'il y avait à Constantinople, près du palais, une bibliothèque contenant trente mille volumes, — bibliothèque fondée par les empereurs. — Le bibliothécaire, nommé l'écuménique, était un homme d'un mérite distingué; il en avait douze autres sous lui, qui en-

seignaient gratuitement la religion et les sciences profanes. Leur mérite était si reconnu, qu'il n'était pas permis, même aux empereurs, de rien faire d'extraordinaire sans les consulter. L'empereur Léon l'Isaurien fit son possible par menaces et par promesses, pour les amener à son opinion touchant les images; mais enfin, désespérant d'y parvenir, il fit entourer la bibliothèque de fascines de bois sec, et la brûla avec ceux qui la gardaient, en 730.

Ses successeurs rétablirent la bibliothèque.

Un autre ennemi des bibliothèques est venu en aide aux Sarrasins, aux croisés et aux Turcs... les vers... Ils ont causé et causent encore des ravages incalculables.

Sous le règne de Constantin, fils d'Irène, un incendie fortuit anéantit une partie du palais patriarcal de Constantinople, où se trouvaient les manuscrits originaux des explications de saint Jean Chrysostôme sur les Écritures.

La bibliothèque de *Muhammedie* est ornée de cette menteuse inscription :

L'étude des sciences et des préceptes divers est obligatoire pour les vrais croyants.

Les sept principales bibliothèques, dont le catalogue a été dressé, contiennent quarante mille volumes.

Sous le règne de Basilisque, en 476, le palais de Constantin, orné de magnifiques statues, fut presque détruit par les flammes, ainsi que le portique, où était placée la bibliothèque publique : elle contenait cent vingt mille volumes; on y voyait l'*intestin d'un ser-*

pent, sur lequel étaient écrits en lettres d'or les quatre-vingt-dix-huit livres de l'Iliade et de l'Odyssée.

Les libraires du quatrième siècle s'établirent sous un portique de l'Augusteon, auprès de la bibliothèque publique et au même endroit où Julien avait rendu grâce aux dieux d'avoir fait périr les écrits d'Epicure et de Pirrhon ; Julien, renonçant aux richesses de l'évêque arien d'Alexandrie, n'en réclama que la bibliothèque, qu'il se fit envoyer en toute hâte.

Au dix-septième siècle, Constantin Porphyrogénète rend publique une autre bibliothèque où l'on réunit d'anciens et riches manuscrits calligraphiés par ordre de Constantin.

Le premier livre imprimé à Constantinople date de 1488. Mais il sortait des presses hébraïques ou grecques, et ce ne fut que vers 1727 ou 1728 que Saïd-Effendi y introduisit cet art révolutionnaire.

Les ulémas (prêtres) poussèrent les hauts cris et ameutèrent les kiatibs (écrivains publics), que la transcription des manuscrits faisait vivre. L'émeute gronda longtemps et ne s'apaisa que lorsque le grand vizir eut publié un édit d'après lequel le Coran, les livres sacrés, ne seraient jamais pollués, profanés par la reproduction typographique ; les kiatibs continueraient à les transcrire à la main, et l'art nouveau ne serait employé que pour les œuvres profanes.

Alors parut le hatti-schérif ordonnant l'établissement d'une imprimerie impériale aux frais du *miri* (trésor de l'État.)

Certains exemplaires manuscrits du Coran se vendent aujourd'hui sept ou huit mille francs selon la célébrité du calligraphe.

L'imprimerie impériale n'a produit jusqu'ici que très-peu d'ouvrages originaires, mais beaucoup de traductions, telles que celles de *Monte-Cristo*, des *Mémoires du duc de Rovigo*, du *Mémorial de Sainte-Hélène*, de l'*Histoire de Charles XII*, etc., etc.

D'après Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, on voyait, entre le palais et Sainte-Sophie, une superbe basilique nommée l'*Octogon*, bâtie par Constantin le Grand, et formée de huit portiques réunis. Julien y plaça sa bibliothèque, que rendit publique Valentin Ce dernier y établit sept antiquaires, dont l'emploi consistait à recopier les manuscrits qui périssaient de vétusté; ce précieux dépôt contenait cent vingt mille volumes, lorsqu'il fut brûlé au temps de Cenar. Ce prince l'avait rétabli, mais jusqu'à Léon on n'avait pu y rassembler que trente-six mille volumes; Zénon contribua à l'agrandir. C'est cette même bibliothèque que Lizamia fit brûler.

Le journalisme à fait quelques progrès.

Un envoyé de la république française, *Verninhac*, en 1795, fit paraître la première gazette française, imprimée dans le palais même de l'ambassade.

Plus tard, en 1811, on y publia des extraits des bulletins de la grande armée pendant la campagne de Russie; la rédaction de ces extraits est parfaitement appropriée

au caractère des lecteurs. L'exagération orientale y domine.

Le *Courrier de Smyrne* défendait en 1828 les intérêts de la Porte, et lutta seul contre toute l'Europe, alors enthousiaste de philosellénisme.

M. Blaque fonda le *Moniteur ottoman* en 1831.

Après sa mort subite et mystérieuse à Malte en 1836, la rédaction passa aux mains de MM. Francheski, ancien consul danois, et d'un Égyptien; eux aussi moururent inopinément dans l'espace de deux années.

Le *Courrier de Smyrne* (en français) devint *Journal de Smyrne* entre les mains de M. Bousquet-Deschamps. Il y a encore trois autres journaux français à Smyrne.

L'*Impartial*, publié d'abord en anglais, puis ensuite en français, s'y est seul maintenu; les autres se sont fondus avec d'autres publications de Constantinople.

On édite aussi à Smyrne des publications périodiques, en grec, en hébreu, en arménien.

Il y a aujourd'hui quinze ou seize journaux à Constantinople, dont cinq en français.

Le *Journal de Constantinople* est le plus répandu.

Ces jours-ci, on vient de fonder la *Presse d'Orient*, sous la direction de M. Baligot de Braines.

Si les sciences, les arts, la littérature, n'ont en Turquie que de rares adeptes, l'industrie et le commerce n'en ont aucun : seuls, les Francs, les Arméniens, les Juifs, les Grecs, emploient leurs capitaux et leur intelligence à

manufacturer et à exporter les matières premières que peuvent fournir en abondance ces fertiles provinces.

Le Turc demeure Turc.

Il consomme sans produire, et s'il tolère les *giaours* auprès de lui, c'est par égoïsme... car il se priverait d'une grande somme de jouissances s'il proscrivait l'argent et le travail des chiens de chrétiens.

Oui, malgré les applaudissements et les panégyriques des turcomanes, la réforme n'a rien produit de plus clair que l'usage de la calotte rouge, de la redingote et du pantalon à sous-pieds en place du cafetan de soie brodé or et argent, et du turban national et des culottes bouffantes.

Il y a peu de temps encore, l'usage du chapeau et de la casquette n'était permis qu'aux Francs ; les Grecs avaient leur tarbouck, les Arméniens leur bonnet.

Un parti puissant, le parti des fanatiques, des vrais croyants, des vieux Turcs, le parti qu'on nomme réactionnaire, mais qui se qualifie de parti vraiment national, affecte depuis quelques mois de revenir aux anciens usages, et pour signe de ralliement se coiffe du turban primitif, large et bien arrondi et de couleur blanche ou verte.

Quand les troupes anglaises et françaises traversèrent pour la première fois les populations musulmanes, le flegme oriental ne s'émut en rien.

Les bataillons défilèrent sans qu'on détournât la tête pour les voir passer ; les clairons, les tambours retentirent sans troubler le calme des joueurs d'échecs, des

fumeurs et des contemplateurs livrés au *kief*... Mais sitôt que les turcos d'Algérie et les zouaves apparurent, oh! alors il y eut chez le peuple une commotion électrique et un frémissement général d'indignation, et les fidèles crièrent au scandale, à la profanation!

Les zouaves, les turcos n'osaient-ils pas porter le turban vert, quand le vert est la couleur par excellence, la couleur consacrée à Mahomet, la sainte couleur!

Le hatti-schérif de Gulkané n'a aboli qu'en principe les distinctions de costumes. Ces distinctions existent encore, et Mahmoud a dit en vain ces belles paroles : « Je ne veux désormais reconnaître les musulmans qu'à la mosquée, les chrétiens à l'église, les juifs à la synagogue.»

Aussi les Turcs seuls portent-ils la bottine jaune, les Grecs la rouge, les juifs la bleue.

L'origine de cette distinction des rangs par la couleur de la chaussure remonte aux Grecs du Bas-Empire. C'est une coutume que les Turcs ont empruntée aux vaincus.

Cette opinion m'est personnelle; je l'appuierai sur ce passage de Jean Scylitzer Émopalate (page 808), où il dit qu'en 1058 Isaac exila le patriarche Michel Cérularius, qui, affectant en toutes manières de s'égaler à l'empereur, avait osé prendre la chaussure écarlate réservée à la majesté de l'empereur.

La nationalité des femmes se reconnaît aussi à la couleur des chaussures, mais la manière de porter le voile les différençie plus complétement.

Les dames franques et grecques relèvent le voile et sortent le visage découvert.

La Juive et l'Arménienne s'enveloppent à moitié le visage.

La Turque est complétement voilée.

Le voyageur errant sur la terre d'Orient n'est pas seulement attristé à l'aspect des misères de toutes sortes qu'il coudoie, il lui semble aussi que ce monde vivant est incomplet, et que l'homme y est comme privé de son ombre, car il cherche la femme et ne la trouve pas. La foule à l'air d'une veuve.

Peut-on donner le nom de femmes à ces infortunées pour lesquelles le voile est un second épiderme, ou plutôt un suaire, la maison de l'époux un tombeau, le mariage une vente de leur corps, la naissance d'une fille un crime!

Elles paraissent au grand jour vêtues et muettes comme des fantômes. Elles n'apportent pas de l'or à leur mari, puisqu'elles ne reçoivent pas d'héritage; c'est au contraire le mari qui paye à leur père une forte somme, ou qui les achète à des marchands d'esclaves.

Malgré les firmans qui l'interdisent, et l'intervention des ambassadeurs étrangers, cet infâme commerce d'esclaves femelles durera tant que durera l'islamisme...

L'époux, le maître, pénètre seul dans les réduits où elles s'étiolent, et quand naît une fille, *les griffes de la strangulation* la renvoient aux limbes, ou bien, si elle a la vie sauve, le père *se plaint de n'avoir pas eu d'en-*

fant; il ne dira pas : Dieu m'a envoyé une fille; il dira tristement : Il est survenu dans ma maison *une cachée, une voilée, une étrangère.* Nos paysans bretons professent les mêmes idées, et quand leur femme met une fille au monde, ils s'apitoient, en disant *qu'elle a fait une fausse couche.*

La femme musulmane n'est donc qu'une esclave, *une chose*, un instrument de reproduction.

Le sultan, que ses sujets nomment *le Fils de l'Esclave*, car il doit avoir été conçu pendant la dernière nuit du Ramadan, est sorti du sein d'une esclave livrée vierge au monarque.

Le sultan n'épouse jamais que des esclaves venues de pays lointains et appartenant à des familles inconnues.

Cette précaution a pour but d'empêcher que l'ambition et la politique n'exploitent les liens de parenté qui s'établiraient à l'entour du trône.

Le sultan marie parfois ses sœurs et ses filles à de grands dignitaires de l'empire; la femme perd alors son rang de naissance, et elle devient la propriété de l'époux, auquel le sultan envoyait jadis, avant le mariage et comme présent de noce, une massue de fer, pour faire comprendre à l'époux qu'il a le droit de tuer sa femme si elle refuse de lui obéir, quand même le sang impérial coule dans ses veines.

Les enfants mâles qui proviennent de ces unions sont ordinairement condamnés à mourir dès leur naissance, mais on leur fait l'honneur de ne pas les étrangler : on

néglige de nouer le cordon ombilical, et une hémorragie mortelle se déclare.

Mahomet refuse une âme à la femme.

Les Turcs lui dénient même le plus simple bon sens.

« Celui qui écoute sa femme, dit un proverbe, paye le prix d'une chose dix fois plus qu'elle ne vaut. »

Ou bien :

« Celui qui écoute sa femme dépense dix piastres quand une seule suffirait. »

Nous ne connaissons la vie des harems que d'après les récits de voyageurs qui n'y ont jamais pénétré.

Leur imagination a fait tous les frais du coloris ; ils ont prodigué l'or, l'argent, les diamants, les perles, les cachemires, les parfums, les eunuques ; ils se sont complu à dresser un inventaire détaillé de toutes ces merveilles ensevelies loin du regard des *giaours*, et nos jeunes guerriers, qui remontent aujourd'hui le Bosphore, rêvent voluptés jusqu'en vue du cap Chersonèse.

Ce sont des aventures apocryphes que les aventures de ces Faublas européens qui, à l'aide d'une échelle de soie, ou conduits par la main d'une vieille esclave, arrivent mystérieusement aux pieds d'une odalisque pantelante de désirs.

La porte de tout harem est verrouillée, impitoyablement verrouillée ; si quelquefois une porte s'entr'ouvre, c'est qu'alors une vierge folle veut trafiquer de ses charmes... et les vierges folles ne manquent pas à Constantinople.

Le Turc se croit injurié quand on lui demande des

nouvelles de sa femme ou de ses femmes. Chaque maison est partagée en deux parties, la partie des hommes et celle des femmes. Les étrangers ne sont admis que dans la première.

Les dames franques qui ont pu visiter des harems n'y ont remarqué qu'un luxe de mauvais goût, et de malheureuses captives que l'ennui et l'oisiveté abrutissent.

Elles se dessèchent, elles périssent dans une atmosphère asphyxiante, et ne travaillent qu'aux enjolivements de leur pauvre corps. Elles passent de longues heures à teindre, avec la poudre du henné, leurs pieds nus et les ongles et la paume de la main, et quand le *mogreb* (le soir) arrive, elles noircissent leurs cils et leurs sourcils et le dessous de la paupière inférieure, avec de la suie d'encens qu'elles ont recueillie en exposant à la fumée de cette résine un petit morceau de bois d'olivier rond et poli et semblable à un étui.

La chronique raconte que la virginité des femmes était autrefois éprouvée dans la mosquée de Solymanieh.

On conduisait la jeune fille devant une colonne de Vénus. Si la jeune fille contemplait sans émotion ce dernier débris du temple de l'Amour, elle était déclarée pure, irréprochablemeut pure; mais si elle avait déjà failli, elle entrait en fureur et révélait malgré elle le secret de sa turpitude.

Le jugement était sans appel.

Le sentiment maternel se développe cependant dans le cœur de ces pauvres créatures. Elles élèvent leurs en-

fants avec une sollicitude extrême; elles n'abandonnent la fille que lorsqu'un époux en devient le maître; le garçon, que le jour où il est admis aux écoles publiques. L'enfant, devenu homme, n'oublie pas l'ange gardien de son enfance, et le nom de *validé* (mère) est un nom révéré de tous.

Depuis que les musulmans tendent à se rapprocher de nous et à s'assimiler nos mœurs et nos usages, la polygamie, permise par le Coran, devient de plus en plus rare, et les principaux personnages affectent de n'épouser qu'une femme.

Cette épouse unique fait déjà sentir son influence dans la société.

Son caractère s'est élevé avec sa position. Elle devient la conseillère, le bon génie de son époux, et l'on assure que, dès à présent, elle intervient parfois dans la discussion de hautes questions sociales et politiques.

Mais toujours le vieux parti turc persiste à lui refuser *une âme*.

Refermez donc vos lorgnettes, cessez d'explorer les volets des palais du Bosphore, jeunes et ardents officiers de notre armée, qui faites route vers Chersonèse; elles ne sont plus, les odalisques, les captives des harems, qui, derrière les barreaux dorés de leur cage, contemplent en soupirant le sillage du vaisseau qui vous emporte.

La femme ayant toujours été considérée comme un être *passif* et *nul*, la famille n'a pu se constituer en Turquie comme en Europe.

Il n'y a pas eu d'aristocratie jouissant de droits héréditaires; il n'y a pas eu de distinctions sociales, il n'y a eu que des différences; et sauf l'hérédité du padisha, du sultan, de mâle en mâle, hérédité ne tenant aucun compte de la femme mère, puisqu'elle a toujours été choisie parmi des esclaves appartenant à des familles inconnues, toutes les dignités, toutes les fonctions sont restées personnelles et viagères.

Le sultan, représentant le principe d'autorité, est le seul souverain au monde dont la généalogie puisse remonter sans ambiguïté jusqu'au fondateur de sa dynastie.

Cette famille du sultan est la seule en Turquie qui ait une descendance reconnue et directe; les autres familles n'ont jamais conservé de noms génériques. Chaque individu reçoit un nom quelconque à sa naissance, et ce nom meurt avec lui; cependant, deux ou trois familles font exception à la règle.

Il n'y a donc pas d'aristocratie chez les Turcs.

J'allais oublier de vous parler des mariages dits *mariages à la grecque*. Je me souviens d'avoir connu l'un de leurs partisans.

Voici comment : depuis le commencement de la guerre actuelle, les matelots des classes qui naviguaient au commerce ayant rallié en grand nombre le pavillon de la marine de l'État, les armateurs éprouvaient beaucoup de difficultés à compléter les rôles d'équipages de leurs navires. Le gouvernement, pour obvier à cette disette de bras, permit alors d'employer provisoirement des marins

étrangers. Grâce à cette tolérance, Marseille a pu satisfaire aux exigences de l'époque, et continuer ses expéditions du Levant, qui n'ont jamais été plus nombreuses qu'aujourd'hui.

Nos paquebots des Messageries impériales ont subi la loi commune, et le tiers de leurs équipages se compose de Génois, de Ragusiens, d'Esclavons et de Dalmates, tous gens solides et de bon âge, tous bons matelots et praticques de l'Archipel grec, du Bosphore et du Pont-Euxin, qu'ils ont maintes fois parcourus, alors que florissait le commerce des grains.

Nous avions à bord du *Nil* une douzaine de Dalmates; quelques-uns parlaient un peu le français ; mais la plupart usaient de ce que l'on appelle la *langue franque,* idiome bâtard, jargon sans nom et sans caractère, que les Levantins affectionnent, et dont le turc parlé dans le *Bourgeois gentilhomme* pourrait vous donner une assez juste idée. L'un de ces Dalmates, ou plutôt Ragusiens, blond jeune homme taillé en Hercule, obtint la permission de descendre au Pirée lors de notre dernier passage en ce port. Cette permission, refusée à ses camarades, qui travaillaient au transbordement des marchandises, lui était accordée en sa qualité d'homme marié et de père de famille. Le commandant eût été vraiment trop sévère en retenant à bord ce pauvre époux vagabond que les hasards de la mer ramenaient en vue de ses amours.

Le Ragusien partit donc joyeux et se dirigea vers une blanche maisonnette qu'il nous montra de la main, là-bas,

sur les hauteurs, derrière les moulins du camp français.

Peut-être allait-il embrasser pour la dernière fois sa femme et ses enfants!... Quand je revins d'Athènes, je le trouvai sur le quai attendant déjà la pirogue qui devait nous reconduire à bord; mais il n'était plus seul: il s'appuyait avec une belle jeune femme sur la culasse d'un vieux canon, planté là comme borne d'amarrage; un enfant brun et riant chevauchait sur son bras droit; de l'autre bras, il entourait la taille de sa bien-aimée, et sa bien-aimée pleurait amèrement sous les paroles qu'il murmurait, la tête penchée vers sa tête.

Notre pirogue accosta bientôt le quai; j'y pris place aussitôt, sans oser couper court aux adieux du matelot, qui oubliait alors le *Nil* et l'univers... Mais je me sentis jaloux... jaloux de ne pouvoir comme lui redire encore un long adieu à celle que j'avais laissée derrière moi...

Le patron du canot, impatienté des lenteurs de cet époux trop amoureux, le hêla brusquement; il fallut donc se séparer, et nous poussâmes au large, tandis que la jeune femme, étouffée par les sanglots, demeurait immobile sur le quai, et tenant l'enfant pressé contre sa poitrine, nous suivait des yeux et nous voyait disparaître dans la foule des navires au mouillage.

Le soir, pendant ma ronde, je fus un peu désenchanté de trouver mon Ragusien au nombre des plus insouciants et des plus joyeux *Mathurins* du gaillard d'avant. Je crois même qu'il raillait sa belle éplorée de tantôt.

J'avais oublié tout cela quand, le lendemain de notre

arrivée à Constantinople, le même Ragusien se présente devant l'officier de quart, et demande la permission de descendre à terre.

— Eh ! pourquoi ? fit le lieutenant.

— Pour embrasser ma femme et mes enfants.

— Allons donc, madame est au Pirée.

— Pardon, sans vous commander, elle est à Galata.

— Eh bien, qu'elle y reste... En voilà un aplomb ! Je te défends de quitter le bord.

Le matelot retourna à l'ouvrage sans murmurer, sans témoigner le moindre mécontentement, et l'officier se prit à rire avec moi de ce stupide mensonge. Mais deux ou trois heures après cette tentative avortée, le Ragusien revient à la charge ; il réitère sa demande ; il veut aller embrasser sa femme et ses enfants ; il affirme que son ménage réside à Galata, et pour prouver la véracité de son assertion, il invoque le témoignage d'un commis de l'agence qui vient de monter à bord. En effet, le commis déclare connaître notre homme depuis longtemps, et affirme qu'il possède, à Galata, une femme et trois ou quatre enfants.

— Mais êtes-vous bien sûr, reprit l'officier, que cette femme et ces enfants sont encore aujourd'hui à Galata ? Voici trois jours à peine qu'il a rempli, au Pirée, ses devoirs de père de famille.

— Eh bien, il a les mêmes devoirs à remplir ici, ajouta le commis de l'agence. J'ai vu sa femme il n'y a pas cinq minutes ; elle sait que des Ragusiens sont engagés à notre service, et elle m'a prié de faire en sorte que son mari

vînt la voir, si toutefois il se trouvait à bord... Le voilà; je le connais... Je vous jure qu'il ne ment pas, et je vous prie de lui accorder la faveur qu'il demande.

— Ah! pour la rareté du fait, je lui accorde de grand cœur cette permission d'aller à terre... Je savais bien que la polygamie existait en Orient, mais j'ignorais qu'elle fût pratiquée ainsi.

Le Ragusien triomphant s'en alla donc remplir la seconde série de ses devoirs de mari. Cette fois-ci, je n'eus pas l'avantage d'admirer son épouse numéro deux; mais j'aurais pu ne rien perdre pour attendre, ainsi que vous l'allez voir.

Nous arrivons à Varna vers deux heures de l'après-midi. Ne voilà-t-il pas que, dès le soir même, notre bigame reparaît devant l'officier de quart, et lui pose encore la même demande qu'au Pirée et à Stamboul.

— Mais tu es donc marié ici, et pour la troisième fois?

— Oui, sans vous commander, lieutenant.

— Bonne chance donc, mon garçon, et bonne nuit...

Et le sultan du gaillard d'avant fit une troisième entrée triomphante à Varna.

Un mot d'explication, maintenant, sur ces mœurs étranges, sur ces mariages dits *mariages à la grecque*.

Avant la guerre, toutes les marines de l'Europe se faisaient concurrence dans le commerce des grains du littoral de la mer Noire; celle qui procédait le plus économiquement réalisait les plus beaux bénéfices. Aussi les armateurs de l'Adriatique luttèrent-ils toujours avec avan-

tage contre leurs confrères de France et d'Angleterre. Chaque capitaine choisissait son équipage parmi ses parents et ses amis. Les contrats d'engagements se signaient pour un long temps, et le navire, une fois sorti du port, n'y rentrait que quatre ou cinq années plus tard, après avoir transporté maintes cargaisons du Pont-Euxin en Europe. Des marins sont ainsi restés dix ans éloignés de leur patrie. Très-souvent, en allant et en revenant de la mer Noire, les vents contraires retiennent les caboteurs pendant des mois entiers, soit à Varna, soit à Athènes, soit à Constantinople, soit dans tout autre port. J'en ai vu demeurer à l'ancre devant Caïpha durant tout un été.— Que deviennent alors des marins livrés à une oisiveté complète? Ils s'abandonnent aux plaisirs que la localité leur offre, et la débauche ou l'amour les absorbe, car les femmes grecques ne se trouvent pas seulement en Morée, au Péloponèse et dans l'Archipel; elles brillent aussi à Constantinople, sur le littoral asiatique, dans les provinces danubiennes et dans la Russie méridionale.

Il faut les voir, ces filles du peuple, apparaître aux jours de fêtes, belles et parées, et provoquant les désirs des marins en bordée de plaisirs. Quelques œillades échangées ébauchent bien vite une liaison; on se parle ensuite un moment, et tout est dit, et la vie à deux commence et dure tant que le navire de l'amant n'appareille pas pour d'autres latitudes.

Cependant, la femme grecque, qui, à l'exemple de l'Araucana-Castillane du Chili, amalgame effrontément les

pratiques de la dévotion et du libertinage, se repent bientôt de vivre ainsi en concubinage... Sa conscience devient tout à coup timorée; elle s'effraye du désordre de sa conduite; elle veut s'amender, et elle exige qu'un prêtre bénisse cette union illégitime... L'amant ne s'y oppose pas; peu lui importe ce nouveau mariage... ne lui faudra-t-il pas partir dès que les vents favorables commenceront à souffler? Mais comment les futurs prouveront-ils qu'ils ne sont pas déjà mariés, — l'homme à quelque fille de son pays, ou des Echelles; la femme à l'un de ces bandits de l'Archipel ou des grandes villes turques, qui, fuyant les limiers du bostandji-bachi, disparaissent un matin du domicile conjugal pour n'y plus revenir? — L'obtention d'un certificat, dûment légalisé, constatant leur liberté réciproque, est donc souvent impossible; alors, on tourne plus ou moins habilement la difficulté, et voici comment : les deux amants épient le jour et l'heure d'un mariage sérieux : ils suivent les nouveaux époux à l'église, se placent derrière eux aussi près que possible, et quand le ministre prononce la formule sacramentelle, ils se l'attribuent, se donnent la main, se disent le *oui* sacré, s'inclinent sous la bénédiction du prêtre, et se retirent, la conscience en paix, et satisfaits de ce rayonnement de l'*ego vos conjungo*.

Vous m'avouerez que le mariage de Greetna-Green est plus que distancé par le mariage à la grecque. Greetna-Green, selon le journal de Dumfries, a perdu ses privilèges : son forgeron vient de fermer boutique. C'est

ainsi que notre Ragusien, ex-caboteur du Levant, avait fondé ses trois colonies matrimoniales. Ce brave trigame adorait également ses trois épouses ; mais quand nous lui demandions laquelle des trois il choisirait pour sa bouée d'ancrage dans ses vieux jours, il répondait qu'il essayerait encore d'une quatrième.

Ces mœurs ne sont pas impossibles dans le Levant ; les communications de ville à ville, de province à province, sont tellement nulles, que partout l'on peut vivre ignoré, tandis qu'à quelques kilomètres de là seulement, on vous croit mort depuis longtemps.

L'égalité est un principe écrit dans le Coran.

(L'égalité civile entre tous les citoyens de l'empire a été proclamée par Rechid-Pacha, dans la plaine de Gulkané, en 1833, le 3 novembre).

Toutes les intelligences, toutes les aptitudes, de quelque bas échelons qu'elles partent, peuvent parvenir aux plus hautes positions.

Le batelier, le porteur d'eau, le barbier d'aujourd'hui peuvent être demain beys ou pachas. C'est un souhait qu'on fait toujours en donnant un backchich au premier venu, et il vous remercie, comme si cela devait arriver, en disant : Allah-Kérim.

Les fonctionnaires forment une véritable armée, très-fière de ses prérogatives et des titres officiels attribués à chaque grade.

La population les qualifie de *ridjas*, hommes par excellence ; mais le marchand, le propriétaire indépendant,

les méprisent, car le sultan, qui n'oserait faire tomber un cheveu de la tête du plus humble de ses sujets, peut, à son bon plaisir, étrangler, décapiter le premier dignitaire de l'État.

Tout fonctionnaire est le serf du souverain. De là toutes ces terribles histoires de cordons et de têtes exposées sur la porte du vieux sérail.

Cette assimilation du fonctionnaire à l'esclave semble avoir donné au fonctionnaire tous les vices de l'esclave. Il ne sait s'il sera demain, et il se hâte d'emplir ses poches; il se repaît d'avance pour les jours de disette.

« Le pouvoir, disait le favori de Mahmoud le réformateur, le pouvoir ressemble à la cime d'un minaret, où il n'y a de place que pour un seul homme; celui qui y est assis ne doit y laisser monter personne, sous peine d'être précipité et brisé sans pitié sur le pavé de la disgrâce; c'est pourquoi il doit être sans pitié pour tous ceux qui cherchent à gravir sur le minaret. »

Les artisans, les marchands, sont réunis en corporations sous le nom d'*esnafs*, ayant chacune son *kava* (inspecteur), et placées sous la juridiction d'un *stambol-efendïssi*, espèce de bourgmestre.

Tout ce peuple de fonctionnaires, d'artisans, de travailleurs possède un domicile indépendant des bureaux et des ateliers, et entretient une perpétuelle circulation dans les rues.

La police de cette grande cité, qui sert de refuge à tant de bandits, n'a longtemps existé que de nom. Cha-

que ambassadeur exerce une surveillance sur ses nationaux; mais il est un si grand nombre de gens sans aveu que les chancelleries ne veulent pas reconnaître et que les kavas n'osent appréhender au corps, soit par crainte, soit d'après conventions, que chaque nuit des attentats se commettent, et qu'on n'ose sortir sans être armé jusqu'aux dents, ou bien escorté, une fois le soleil couché.

Des patrouilles anglaises et françaises parcourent maintenant les rues, et l'exil auquel vient d'être condamné le préfet de police, comme coupable de mauvaise administration, doit nous faire espérer un peu plus de sécurité.

On jette à l'eau les condamnés à mort, et leur corps, mis à nu, a pour tout vêtement le bleu tissu des ondes de la mer, dit le poëte.

Il n'est pas facile de purger la ville de cette tourbe de voleurs et d'assassins qui s'y rendent de tous les coins du monde, tant l'impunité est grande, tant l'incognito est facile, au milieu d'une agglomération d'hommes parlant toutes les langues et portant tous les costumes.

A Constantinople, on ne vous interrogera sur votre individualité que si l'on vous voit débarquer d'un navire, ou franchir une des portes d'enceinte avec le bagage et l'allure d'un voyageur; entrez sans être vu, et cela est facile, et vous pourrez vous cacher là pour le reste de vos jours, encore mieux que dans les solitudes de l'Amérique, surtout si votre bourse est bien garnie.

Que de banqueroutiers, de faussaires, d'assassins, que l'on croit envolés outre mer, et qui vivent tranquilles à

Stamboul !! A Stamboul on naît incognito, on vit incognito, on meurt incognito !!

Il n'y a pas de registres de l'état civil, aussi le recensement de la population n'a-t-il jamais été régulièrement fait, et le chiffre ne peut en être estimé qu'approximativement, et d'après les quantités de céréales inscrites en douanes à leur entrée, et vérifiées restant en magasin.

Triste cité, sans pavage, sans éclairage, sans désignation de rues, sans numérotage de maisons, sans poste aux lettres, sans balayage, sans règlement de voirie, sans secours publics, en cas d'incendie, si fréquents, que la durée d'une maison y est estimée en moyenne à cinq ans.

Ils ont des pompes, mais la plupart sans pompiers, et quand un incendie éclate, il leur semble qu'il s'éteindra de lui-même, alors que les grands, les ministres, le sultan, accourront sur le lieu du sinistre ; les flammes ne doivent elles pas s'humilier en présence de si nobles personnages ?

Je ne crois pas être resté une seule nuit au mouillage de la Corne d'or sans avoir entrevu les lueurs de quelque incendie; mais cela est si fréquent, qu'on ne s'en émeut guère. Ces incendies sont le seul mode d'éclairage de Stamboul, dont la décadence, commencée sous les empereurs grecs, s'achève sous les sultans.

(Les villes de l'empire grec étaient éclairées de nuit, puisque Procope l'historien (*Arcana*) se plaint de ce que les villes n'avaient plus l'argent nécessaire pour éclairer les rues sous Justinien.)

Si Constantinople était habitée par une autre race d'hommes, le fléau du feu aurait rendu de grands services... La cité serait aujourd'hui bâtie à neuf et en pierre de taille.

Les Turcs se contentent de maçonner dans l'intérieur de leur baraque un petit réduit où ils enferment leurs bijoux et leur argent.

Izzet-Pacha vient de décider que les rues recevraient des noms et les maisons des numéros; en attendant, Stamboul et Scutari ont conservé leur cachet et leur originalité intimes, tandis que Péra et Galata se sont transformés en véritables musées de caricatures individuelles. — On y porte tous les costumes. — On y parle toutes les langues... la franque surtout, qui a la prétention d'être une langue, tandis que ce n'est qu'un mélange, une macédoine de tous les dialectes européens dégénérés et corrompus.

On croit à tort que le fanatisme turc est ennemi de la tolérance religieuse.

Non. La liberté religieuse est complète à Constantinople.

Les cloches retentissent en même temps que la voix du *muezzin* sur son minaret; les prêtres de toutes les communions, les processions de tous cultes, les enterrements de tous rites, avec croix et bannières, circulent librement dans les rues, et quand le saint viatique passe devant un corps de garde, les soldats lui présentent les armes.

Les anciennes capitulations des rois de France ont toujours protégé les chrétiens catholiques d'Orient.

On parle beaucoup d'un nouveau firman qui a pour

but de mettre des entraves aux conversions à l'islamisme. Ce firman n'est pas une preuve de progrès, car les Turcs repoussent et méprisent depuis longtemps les renégats, au lieu de faire du prosélytisme, comme aux beaux jours de leurs conquêtes.

Le principal obstacle à vaincre pour quiconque aspire à être musulman ne provient pas d'eux, mais des ambassadeurs étrangers, qui font jeter immédiatement en prison le renégat futur, et le renvoient ensuite dans sa patrie s'il persiste à vouloir abjurer le christianisme.

Quand les ambassadeurs n'interviennent pas, le cadi interroge scrupuleusement le néophyte, et ne l'admet au nombre des vrais croyants qu'après s'être assuré de la sincérité de sa vocation.

Le baron de Tott raconte dans ses mémoires qu'un jour un étranger se présente à l'audience d'un grand vizir, et déclare qu'à Dantzick Mahomet lui est apparu pour l'inviter à se faire musulman, et qu'il est accouru tout exprès à Constantinople.

« Voilà un étrange coquin, répliqua le grand vizir. Quoi! Mahomet serait apparu à Dantzick à un infidèle, tandis qu'il ne m'a jamais fait pareil honneur, à moi qui depuis soixante ans suis exact aux cinq prières! Qu'on applique cinquante coups de bâton au postulant pour éprouver sa foi. » Le converti refusa les cinquante coups de bâton.

J'ai lu, je ne sais où, que deux juifs avaient usé d'une supercherie plus compliquée pour être admis à porter le

turban et récolter de nombreuses offrandes en leur qualité d'êtres privilégiés et choisis par la main du Prophète.

Ils arrivent à Constantinople et se font connaître en parcourant les bazars et les cafés, puis disparaissent, et viennent quelque temps après se présenter devant le cadi, en annonçant que Mahomet est apparu à l'un d'eux pour leur enjoindre de se faire musulmans, et pour preuve de cette céleste apparition, l'un des néophytes porte sur sa poitrine l'empreinte de la main du Prophète.

En effet, au milieu de sa poitrine apparaissait, parfaitement distincte, l'empreinte d'une main, empreinte dont la blancheur tranchait avec les tons basanés de son épiderme.

On cria au miracle; ils abjurèrent le judaïsme, et des milliers de fidèles apportèrent leur obole aux nouveaux élus du Seigneur.

Les rusés compères avaient fort bien utilisé le temps de leur absence.

L'un d'eux, se mettant tout nu, exposait son corps à des insolations prolongées, tandis que l'autre, lui plaçant une de ses mains sur la poitrine, conservait à cette portion de la peau sa teinte primitive.

La Porte ne repousse pas les hommes de talent; au contraire, elle les oblige, en quelque sorte, à prendre le turban, puisqu'ils ne peuvent remplir de hautes fonctions civiles et militaires sans être mahométans.

De tout temps, ses meilleurs généraux, ses plus habiles industriels et financiers sont sortis de la chrétienté. Ceux

qui n'ont pas voulu renier la foi de leurs pères ont langui dans les emplois subalternes.

Les Turcs ne font donc ni prosélytisme ni inquisition. Ils ne veulent qu'une chose, — que l'église soit tributaire de la mosquée.

Travaille, paye l'impôt et prie comme tu voudras; voilà ce qu'ils disent aux *rayas* (sujets chrétiens).

Ils n'en sont pas moins fanatiques... fanatiques d'exclusion surtout, et ils se regardent comme étant d'une nature supérieure à celle des autres hommes.

Versez dans un même vase le sang d'un croyant et celui d'un infidèle, ils ne se mêleront pas ensemble, dit un proverbe d'Orient.

Tout musulman qui se fait chrétien est puni de mort.

Si les théologiens musulmans enseignent que le dogme de la prédestination se rapporte seulement à la vie future, aux choses immatérielles, et n'influe en rien sur les autres relations de la vie ordinaire; si les ulémas et le mufti anathématisent et déclarent qu'il mérite la mort, quiconque nie le libre arbitre, le peuple n'en est pas moins fataliste; et cette croyance au destin entretient en lui un stoïcisme, une résignation, un calme majestueux qui ne se dément jamais.

A chaque événement heureux ou malheureux, il s'écrie : C'était écrit!

Le sang prédestiné à couler ne restera pas dans l'artère.

« Un homme, fût-il droit comme un palmier et brillant

comme une bougie, ne saurait préserver sa tête des ciseaux du malheur. »

« Quand le destin arrive, l'œil de la sagesse devient aveugle. »

« Lorsque la flèche des arrêts divins est lancée par l'arc du destin, elle ne peut plus être repoussée par le bouclier de la précaution. »

Ces proverbes, empruntés au dictionnaire Bianchi, trouvent leur contre-poids dans quelques versets du Coran, où il est admis que la prudence et le génie de l'homme peuvent maîtriser les événements. — *La victoire est au plus fin!*

L'influence russe a considérablement mitigé ce fanatisme des Turcs.— Ils commencent presque à douter de Mahomet, et à craindre que la main de Dieu ne se soit retirée d'eux; quelques années encore, et la religion chrétienne sera la religion prépondérante de l'État, si l'État existe encore, et l'étendard du Prophète n'ose déjà plus se déployer que sous la protection de la croix!

Leur morgue, leur orgueil de race, cette fierté outrée qu'ils affectent devant les *giaours*, ne les empêchent pas d'être polis. On peut même dire que ce sont les gens les plus polis des deux hémisphères; ils possèdent l'art des salutations poussé jusqu'au raffinement.

Quant un Turc vous présente ses respects, vous souhaite le bonjour, vous dit adieu, ce n'est pas avec un mot, un signe de tête, un mouvement de main, il se livre à une pantomime des plus expressives: courbant le dos et se

penchant vers la terre, il allonge la main jusque vers vos pieds, et semble ramasser quelque chose qu'il verse sur sa tête après s'être redressé; puis, il ramène la main sur sa bouche et sur son cœur. Cela veut dire : Je m'incline devant vous; je ramasse la poussière de vos pas, et je vous regarde comme bien supérieur à moi, puisque je me place au-dessous de vous en répandant cette poussière sur ma tête; et je vous suis tout dévoué, parce que je vous offre ma parole et mon cœur.

Les prescriptions de la civilité embrassent toutes les habitudes de leur vie; ils les suivent scrupuleusement, et comme presque toutes se rattachent à la religion, ils prennent dès l'enfance et conservent, malgré les passions et les vices, un extérieur grave, pieux et digne.

Ils ont, pour étudier la science des rapports sociaux, un grand nombre de traités, tels que le *Livre de la civilité*, l'*Explication de la civilité*, les *Notes marginales sur la civilité*, la *Balance de la civilité*, le *Jardin odorant de la civilité*, l'*Explication de la beauté de la civilité*, la *Source des gens bien élevés*, etc., etc., etc., etc.

Nos quatrains de madame de Pibrac, notre *Manuel de la civilité puérile et honnête*, notre *Livre du parfait secrétaire*, ne sont rien auprès de cette vaste encyclopédie du savoir-vivre.

La folie en Orient est pour ainsi dire vénérée.

Cela doit être chez un peuple qui croit à la prédestination.

L'homme aliéné n'a aucun devoir à remplir; Dieu

l'en a exempté en le privant de la raison, et Dieu ne fait rien sans motif; — c'est donc un élu : tout lui est permis, tout lui appartient, les harems lui sont ouverts, et s'il lui prend envie de commettre l'adultère, la femme se regarde comme visitée par le Seigneur, et l'époux s'enorgueillit.

J'ai vu l'un de ces fous errer dans les rues de Latakié; les petits enfants s'agenouillaient à son passage, les femmes et les hommes s'inclinaient devant lui. Un lambeau de natte de jonc enveloppait à moitié son corps amaigri et couleur de terre, et sa figure s'illuminait d'un sourire aigu et silencieux.

Avant de quitter Constantinople, jetons un coup d'œil sur le Phanar, l'asile en ruines des descendants des derniers maîtres du pays. Là vivent, dans une torpeur factice, de courageuses individualités qui ont résisté pendant quatre siècles à l'action dissolvante de l'esclavage, et qui n'attendent que le moment favorable pour donner le signal du réveil aux millions de rayas, martyrs répandus sur les domaines de la Sublime Porte.

Ces vieilles maisons du Phanar, aux sordides façades, abritent les descendants des Cantacuzène et des Paléologue. On dit cependant qu'elles n'ont conservé que le nom de ces familles illustres, et qu'il faudrait fouiller les chaumières de la Bulgarie et de la Roumélie pour y retrouver les véritables enfants des émigrés de Byzance et de Trébizonde.

Qu'importe !... ils croient que le nom seul les oblige, et ils attendent l'heure...

On a beaucoup parlé du peuple grec depuis le commencement de la guerre d'Orient. C'est le bouc émissaire de l'époque; les plus ardents philhellènes de jadis les mettent en quarantaine, et personne n'ose élever la voix pour les défendre. Mais une réaction aura lieu bientôt... Déjà même elle a commencé depuis qu'on apprend à connaître les Turcs...

Le Phanariote et le Grec des provinces cultivent les sciences, les lettres, les beaux-arts — Ils sont polyglottes, archéologues, ingénieurs, mathématiciens, artistes.

Les Turcs, qui croiraient s'avilir en étudiant les langues vivantes, les emploient comme drogmans, et les appellent dédaigneusement *grammatikos*, tandis que, mieux avisées, les familles grecques les plus pauvres luttent d'émulation à qui donnera à ses enfants l'instruction la plus étendue!

Avant que les îles ne fissent partie du nouveau royaume de Grèce, les jeunes gens de Syra, de Tine et de la noblesse de Naxie, allaient servir à Constantinople, y faisaient l'office de pourvoyeurs et y volaient leurs maîtres; les plus grands noms de Naxie se seraient crus déshonorés en se livrant au commerce, et nullement en portant la livrée dans le palais des ambassadeurs ou chez les négociants francs. Les Syriotes, Tinotes, Naxiotes, s'attachaient au service des catholiques de Péra et de Galata, les autres aux Grecs du Phanar, puis revenaient faire les grands personnages dans leur île natale. Le Phanar était pour les insulaires ce que Paris est pour nos

provinciaux. — Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : leur caractère s'est relevé. Ils travaillent pour eux et pour la patrie.

Le Phanar est le sanctuaire où se sont conservés le génie grec et la langue grecque. Les sultans, jusqu'en 1821, y ont choisi les hospodars de Valachie et de Moldavie, et l'*hétairisme* y a pris naissance. C'est de là que le blason des Mavrocordato, un phénix renaissant de ses cendres, donna le signal des premiers mouvements de la grande insurrection grecque. Ypsilantis était Phanariote.

Si, pendant ce voyage, vous rencontrez un ardent Phanariote qui vous parle des malheurs et des espérances de la patrie, vous oublierez, comme je les ai oubliées, les accusations qui pèsent sur ce peuple infortuné; vous vous sentirez pris d'enthousiasme, et vous chanterez avec lui les hymnes de Rhigas, en défiant le fantôme de l'équilibre européen.

Outre les Grecs rayas, les Grecs phanariotes, il y a encore les Grecs *sujets protégés*, c'est-à-dire considérés comme Français, Italiens, Sardes, Autrichiens, selon le pavillon qui les protége. Ces Grecs sont presque tous négociants et armateurs.

Quand la haine entre Turcs et Grecs ne s'interprète pas à coup de cimeterre, elle se manifeste un peu plus innocemment en paroles.

Les Grecs disent : — Il est plus facile de filer du verre pour faire un câble, que de civiliser un Turc.

Les Turcs répliquent :

— Il est plus facile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans les îles de la Grèce.

Les Turcs appellent aussi les Grecs *tchawan* (lièvres), à cause de l'agilité avec laquelle ils se dispersaient dans les montagnes, lorsque, chaque année, le capitan-pacha faisait sa ronde pour percevoir le tribut.

M. de Bonald a dit : « Les Turcs sont campés en Europe. »

Longtemps avant lui, un grand vizir fit cet aveu au célèbre baron de Tott, un jour qu'on tremblait dans Stamboul à l'approche des armées de Catherine.

Le baron développait ses plans de défense, et essayait de faire passer dans l'âme du vizir un peu de sa confiance et de son énergie.

Le vizir, comme sortant d'un long rêve, ouvrit la fenêtre du kiosque qui dominait le Bosphore, et lui montrant de la main les terres de Bithynie et de Cappadoce, répondit gravement :

— Nous sommes venus de là-bas, nous retournerons là-bas !...

La première fois que les Turcs pénétrèrent en Europe, aux environs de Gallipoli, ce fut, je vous l'ai dit, à la faveur d'une panique causée par un tremblement de terre.

Orcan, qui les commandait alors, s'écria en franchissant l'Hellespont : — Dieu est grand ! marchons, puisqu'il nous ouvre le chemin !

Encore aujourd'hui, Dieu est grand, et s'il le veut ils sont prêts à retourner en Asie, le berceau de leurs pères.

Des prophètes ont désigné l'année 1854 comme ne

devant pas s'achever sans que la nef de Sainte-Sophie ne soit rendue au culte chrétien. On a peut-être mal traduit, mal interprété le chiffre de l'année...

Mais ce millésime de l'année n'y fait rien, et je ne suis pas seul à croire qu'il remontera bientôt à l'autel, ce prêtre qui, interrompant sa messe quand les musulmans envahirent le temple, se sauva avec les vases sacrés, et disparut miraculeusement dans le massif d'un pilier, des profondeurs duquel on entend sourdre, pendant le silence des nuits, les psalmodies des saints cantiques!... Et quand ce prêtre reviendra achever sa messe, les quatre grands écriteaux de l'abside, qui contiennent les noms des quatre premiers califes au niveau de celui de Mahomet, et au milieu du monogramme d'Allah!... tomberont... les clous qui les soutiennent se détacheront d'eux-mêmes de la muraille de marbre!...

La porte Dorée, jadis la *porte bien gardée* du Bas-Empire, a été murée parce qu'une prophétie annonce que les *giaours* doivent rentrer par là dans Stamboul.

De nos jours encore, les plus riches Turcs se font enterrer en Asie, dans le grand champ des morts de Scutari... Les convois s'arrêtent à ce débarcadère, situé en face de l'ancienne Chalcédoine, et qu'on appelle l'*Échelle de la mort*. Ils craignent que leurs ossements ne soient plus en sûreté en Europe.

Les Russes sont la *nation blonde* qu'attendent les Grecs. Villoison (manuscrit 1490) écrivait en 1785 : « Les Français sont fort haïs des Grecs, premièrement

à cause de la religion; secondement, parce qu'ils croient qu'il n'y a que nous qui les retenions dans les fers. Les catholiques grecs, quoiqu'ils n'aient d'autres protecteurs dans le Levant que les rois de France, n'en aiment pas mieux les Français, excepté les Syriotes, qui ont souvent défendu nos vaisseaux contre ceux des Anglais. Les Grecs n'espèrent que dans la Russie, qu'ils regardent comme leur libératrice, à cause de la religion. Cependant Spiridoff a fait donner cent coups de bâton au frère du drogman du capitan-pacha, feu *Maurogeni*, de Paros, et fait mettre pendant trois mois aux fers le logotatos, l'ex-primat de Stampalia Franceschi d'Almedoro, parce que, crainte des Turcs, ils n'étaient pas venus assez tôt lui présenter leurs hommages. Il les a fait enchaîner dans son vaisseau l'*Adrio*, ne leur donnant pour toute nourriture que du biscuit pourri et de l'eau qu'on leur apportait dans leur calpach... Les Russes ont fort corrompu les mœurs de l'Archipel; ils ont séduit presque toutes les femmes et filles de Paros, Tine, Mycone, etc., etc., et leur ont apporté une maladie contagieuse et la désolation; ils ont rendu les Grecs suspects aux Turcs, et les ont ensuite abandonnés; ils ont forcé les Grecs à recevoir à Mycone un consul général, le comte Joannic; ils mettent actuellement des consuls dans toutes les îles, même catholiques, et viennent de faire une pension de douze cents piastres à la veuve baronne de Vigoureux de Nozie, dont le mari avait sacrifié son bien pour recevoir les Russes; ils sont très-respectés au mont Athos, et on y prie pour l'impéra-

trice, qui distribue des pensions et de l'argent... Les Russes prennent une grande partie du vin des îles... Depuis leur arrivée, le prix des vins a quadruplé dans l'Archipel. »

Cette citation donne une idée de ce qu'était déjà l'influence russe dans les provinces de l'empire turc, après la bataille de *Tchesmé*. On peut calculer quels progrès elle a faits depuis.

Ce peuple turc, moralement et physiquement dégénéré, sue la peur... il se sent dépérir et mourir sur cette terre où, depuis quatre cents ans, il n'a pas pu prendre racine ; et les secours que lui prêtent les deux grandes nations alliées lui font cruellement comprendre son impuissance radicale.

Abandonné à lui-même, il ne pourrait maintenir l'intégrité de l'empire, stipulée par les traités de 1841 ; il en est honteux, humilié ; aussi, nos soldats n'ont-il pas été reçus par eux avec enthousiasme et comme des libérateurs... Ils les subissent, ils ne les aiment pas... ils les prennent pour des oiseaux de proie qui viennent se partager leurs dépouilles.

De tout temps les Russes ont donc convoité le littoral de la mer Noire, du Bosphore, de la Grèce et les îles de son archipel. Photius parlait de cette nouvelle nation de Scythes, les *Ros*, qui dès 861 portèrent le pillage, l'incendie et le meurtre dans les provinces de l'empire grec, et se convertirent au christianisme vers 866. L'invasion musulmane arrêta le développement de leur puissance au midi ; ils grandirent au nord, sous le nom de Mosco-

vites, et un de leurs chefs, Rurik, ayant épousé une héritière du dernier Constantin, prétendit être le seul légitime empereur de Constantinople ; mais nos rois de France auraient aussi le droit de revendiquer cette succession, puisque nous lisons dans l'histoire de Charles VIII (1492, édition du Louvre) qu'un André Paléologue, neveu et héritier direct du dernier césar d'Orient, céda tous ses droits à notre roi de France, Charles VIII.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire des empiétements successifs de la politique russe, tout le monde la connaît. Le siége de Sébastopol n'est qu'un acte de ce grand drame, où le fanatisme religieux joue le principal rôle.

Je cite plus loin le traité de 1807 entre Paul et Napoléon Ier. Voici un curieux passage d'un discours prononcé en 1714 par Pierre le Grand, à l'occasion de la mise à l'eau d'un vaisseau de haut bord construit par le czar charpentier. C'est un résident de Brunswick, en Russie, M. Weber, qui a recueilli ces paroles mémorables.

L'empereur, après avoir comparé la transmigration de peuple à peuple des sciences et des arts à la circulation du sang dans le corps humain, ajoutait :

J'ai le pressentiment que les arts et les sciences abandonneront quelque jour la France, et viendront s'établir parmi les Russes pendant plusieurs siècles, pour s'en retourner ensuite dans la Grèce, leur première demeure.

Les Grecs d'aujourd'hui attendent l'accomplissement

de cette prophétie... A les entendre, *les temps seraient venus !*

L'État musulman, que le journalisme n'éclaire pas, comprend cependant très-bien que les gouvernements de l'Occident ne le protégent contre les envahissements de la Russie, que parce que son existence est nécessaire au maintien de l'équilibre européen, et sans ce besoin d'équilibre, la croix et le croissant n'eussent jamais fait alliance.

Les haines natives se sont annihilées devant les nécessités variables de la politique. Nous, les amis d'aujourd'hui, nous étions hier les ennemis, et malgré notre or et notre sang, que nous prodiguons pour son indépendance et sa régénération future, il n'oubliera jamais que les plénipotentiaires du premier Napoléon et de l'empereur de Russie, Taleyrand et Kourakin, ont signé en 1807 un traité contenant cet article :

La Russie prendra possession de la Turquie d'Europe, et poussera ses conquêtes en Asie aussi loin qu'elle le jugera à propos.

Le 5 janvier 1854, j'ai vu la flotte anglo-française quitter le mouillage de Beïcos pour aller en croisière dans la mer Noire, et seuls, quelques lourds vaisseaux turcs et égyptiens demeurèrent embossés à Buyuk-Dérée.

Alors, si le czar l'eût ordonné, une flottille de bateaux à vapeur, le *Vladimir* en tête, pouvait descendre le Bosphore et le remonter dans la même journée, après avoir incendié avec ses bombes et ses fusées l'arsenal et la forêt de maisons de Stamboul et de Scutari.

Le danger fut grand ce jour-là. Un épais brouillard dérobant les mouvements de l'ennemi à la vigilance des croiseurs, l'artillerie des châteaux du Bosphore n'aurait pu arrêter la marche des incendiaires.

Une pareille tentative eût-elle été de bonne guerre?

Il faudrait consulter l'histoire de la Grande-Bretagne, avant que de répondre par la négative.

Je m'arrête, car je tourne au pamphlet politique, tandis que je ne voulais qu'esquisser un itinéraire de Paris à Sébastopol.

Mais on me pardonnera. C'est qu'il est impossible d'envisager de sang-froid cette question d'Orient, dont les débats font tressaillir tout l'univers, et quand on a vu Constantinople et ses provinces, on ne peut s'empêcher de crier anathème aux Osmanlis et de demander, au nom du droit des gens et pour l'honneur de l'humanité, qu'ils soient expropriés de cette terre féconde qu'ils ont rendue stérile!

Mais Constantinople ne doit pas plus être la capitale d'un nouvel empire que la vassale de la Russie ou de l'Autriche, ou le chef-lieu d'une colonie française ou anglaise. Non!... Constantinople, proclamée libre par un congrès européen, sera un jour le bazar de l'Europe, le grand port franc de notre hémisphère, la capitale des docks de l'univers!

Le 2, en route pour Varna! —Le pont du bateau s'encombre encore de nouveaux officiers et de nouveaux soldats quittant les hôpitaux pour rejoindre leurs corps.

Des frères d'armes, des cousins d'Afrique se retrouvent et s'embrassent, la gaieté est causeuse et bruyante, et si, par intervalles, un silence de quelques minutes amortit l'entrain des groupes, c'est pour donner un souvenir et un regret aux amis absents que le choléra vient d'emporter avant la bataille.

Il est bientôt midi.

Une salve d'artillerie éclate sur le quai de Tophana, et nous voyons venir du côté de Dolma-Batche une flottille de kaïques; vingt-quatre rameurs, vêtus de soie rouge et blanche, manœuvrent le premier canot, dont la proue dorée s'élève et se recourbe en cou de cygne. Une tonnelle à toiture d'or et aux portières de pourpre enveloppe d'ombre les coussins de l'arrière, et, planté près du gouvernail, un étendard rouge se déploie et descend caresser le sillage de la gondole.

Cet homme jeune et pâle, à demi étendu sur les coussins, et qui fume un long chibouk en promenant ses regards distraits de la terre d'Asie à la terre d'Europe, les deux continents où il règne encore; cet homme, c'est le sultan, c'est le sublime Abdul-Medjid, qui va faire sa prière dans quelque mosquée du vieux Stamboul; et les kaïques qui l'escortent emportent à sa suite des pachas, des vizirs, des ministres... tout un troupeau d'esclaves...

Il a passé non loin de nous, rapide et flamboyant, avant que de se perdre derrière la masse confuse des chebecks, des polacres et des tartanes du quai de Balik-Bazar.

Gardez-en bien le souvenir, car de toutes ces pompes

orientales si vantées, si rêvées, c'est la dernière qui se déploie encore!!!

L'activité de la navigation du Bosphore est incommensurable, et je le répète, seul ici, le Bosphore est beau!

Ce n'est plus une désillusion; au contraire, la réalité l'emporte de mille coudées sur mes rêves. Il n'y a qu'un Bosphore au monde, et le Bosphore seul mérite que le kaïque, ce bijou de la mer, effleure ses lames capricieuses.

Chaque mer, chaque plage a son genre d'embarcations, approprié à la nature des vents, des courants, des atterrissages et des besoins des populations riveraines. J'ai vu, j'ai monté, pendant mes pérégrinations autour de notre sphère, des embarcations de toutes sortes, depuis le *catimaram* rudimentaire de l'Indien jusqu'à la yole perfectionnée du régatier d'eau douce et d'eau salée; depuis le *bomboat*, ce tronc d'arbre du Brésilien, jusqu'à la baleinière de Déliquaire; depuis la sacoche flottante de l'Esquimaux jusqu'au *balaov* fashionable du lac du bois de Boulogne; depuis la pirogue à balancier de l'Océanien, la double pirogue de guerre du Nouveau-Zélandais, le *proa* du pirate malais, le *bachot* du Rhône, la *mahonne* levantine, la *lanche* chilienne, jusqu'au canot-major d'un vaisseau amiral; j'en ai comparé les gabarits, étudié les qualités, supputé les chances de vélocité, et jamais, non jamais, je n'ai rien découvert d'aussi fin, d'aussi léger, d'aussi marcheur que le kaïque du Bosphore!

Ces élégants coffrets en bois de cèdre, pointus de l'arrière et de l'avant, et formés de minces bordages sculptés et enjolivés d'arabesques dorées et coloriées, obéissent à l'aviron comme le corps de l'oiseau obéit à ses ailes. Aussi légers que la plume tombée de la robe des mouettes qui volent là-haut moins rapidement qu'ils ne volent eux-mêmes sur le Bosphore, l'eau, rien qu'en se ridant au souffle d'une folle brise, les soulève, les balance, et la moindre variation de pesanteur de chaque côté de la ligne médiane trouble leur centre de gravité Ils s'inclinent, ils s'emplissent d'eau, ils chavirent, quand un passager peureux ou novice veut réagir, par de brusques mouvements, contre leurs vollages allures.

On reconnaît facilement l'Européen nouveau venu à ses hésitations, à ses tâtonnements, à sa pantomime peureuse, lorsqu'il entre pour la première fois dans un kaïque. Le kaïque sautille, danse, s'élève, s'abaisse, se redresse, s'incline, et fuit sans cesse sous le pied du voyageur qui va quitter le débarcadère. Il faut saisir un instant favorable, faire irruption dans la nacelle, et s'asseoir à son centre sans s'appesantir sur le plat-bord. Puis, une fois assis à fond de cale, sur un coussin ou sur un lambeau de tapis, s'abandonner immobile et confiant en la fortune et en l'adresse des kaïdjis, qui manient leur paire d'avirons à manches en massue avec autant de précision que la vapeur faisant tourner les roues à aubes d'un pyroscaphe.

Le kaïque seul peut maîtriser les courants rapides du

Bosphore : les autres embarcations n'y réussissent qu'à l'aide de plusieurs rameurs. Il fallait donc le construire de telle sorte qu'il fût assez léger pour pouvoir être manœuvré par un seul homme, et en même temps assez solide pour résister au choc des vagues et transporter des fardeaux. De là ce genre de coquille de noix ; — et la gravité, l'immobilité et le fatalisme du musulman s'en accommodent à merveille. La gravité : voyez ce fidèle croyant à l'échelle de Tophana ou de Galata ; un Franc se démène au milieu des bateliers qui lui offrent passage et perd son temps à faire un choix ; le Turc, lui, descend se blottir dans le premier kaïque venu, que le bâton blanc d'un *ousta* (chef de kaïque) retient fixé aux madriers de l'échelle.

L'immobilité : le seul mouvement qu'il se permette au milieu des remous de la Corne d'or, c'est le mouvement de la respiration et le mouvement des lèvres sur le bouquin de la pipe.

Le fatalisme : si quelque bateau à vapeur passe par-dessus son kaïque, ou si le kaïque chavire, il sait que lui, tombé à l'eau, il est perdu... fût-il nageur incomparable ; il le sait ; mais il sait aussi que, si cela arrive, c'est que cela devait arriver, et que cela était écrit !

Les courants entre l'Asie et l'Europe varient selon les vents, et se déplacent aux heures des marées ; mais les kaïdjis connaissent leurs caprices et savent les utiliser. Aussi, nous émerveillant de la rapidité fabuleuse avec laquelle ils franchissent des distances considérables, en

attribuons-nous à tort l'honneur à *leurs biceps*, qui *grossissent et remontent, comme des boulets, sur leurs bras athlétiques*, dit M. Théophile Gautier.

Les nombreux bateaux à vapeur qui exploitent aujourd'hui le Bosphore ont ruiné l'industrie des bateliers, et menacent sans cesse leur existence. Que de fois n'ai-je pas tremblé en voyant, de dessus le pont du paquebot, lancé à toute vapeur, le frêle esquif qui passait en travers, presque sous notre étrave. Je le croyais broyé, perdu, enseveli : il reparaissait dansant dans l'écume du sillage.

Mais quand un homme tombe à la mer, cet homme est mort... mort, si une planche, un tronçon de mât, une bouée de sauvetage ne lui offre immédiatement un point d'appui. Le plus habile nageur, abandonné à lui-même, ne pourrait jamais gagner le rivage, et le Bosphore ne rend jamais sa proie... Les tourbillons, les courants sous-marins, promènent çà et là le noyé. Les poissons dévorent ses chairs et les os s'ensablent ou vont s'échouer au loin sur quelque grève de la Propontide.

Le Bosphore a ses chroniques de noyades, et il est plus muet encore que la tombe.

Je me suis laissé dire que la police de cette grande cité, où les bandits de toutes les contrées de l'Europe pouvaient impunément se réfugier, surtout avant l'organisation de la police anglo-française, se réveillait parfois, secouait son inertie, et opérait d'énormes razzias de

gens sans aveu, Grecs, Levantins, Italiens, Espagnols, Juifs, Allemands, Français, etc., etc. Elle les gardait en prison pendant trois ou quatre jours, puis servait une tasse de café empoisonné à ceux qui n'avaient pu se faire réclamer par une ambassade ou par quelque notable personnage, et la nuit venue, des barques transportaient les cadavres en dehors de la pointe du sérail, vis-à-vis cette porte mystérieuse dont le seuil descend en pente vers la mer, et sur lequel l'on faisait glisser, cousues vivantes dans un sac, les odalisques infidèles.

Le dernier coup de filet jeté par la police, voici deux ou trois ans, engloba dix-huit cents vagabonds... on n'en réclama que deux cents ! !

Le Bosphore, cependant, est parfois capricieux : il rend ses victimes. J'ai été témoin du fait, et il est assez rare pour que je le mentionne. Un jour, devant Galata, le boulanger d'un des paquebots des Messageries impériales descendit sur le dernier échelon de l'escalier du navire, en dehors, afin de remplir un seau d'eau de mer. Son pied glissa, sa main abandonna la tire-veille, il tomba et disparut... On fit, pour le sauver, les tentatives usitées en pareil cas, et quand tout espoir fut perdu, on promena longtemps encore des engins à l'entour du bâtiment, et on dragua le fond, afin de recueillir son cadavre pour l'ensevelir en terre ; mais le cadavre échappa à toutes nos recherches... et le boulanger fut porté comme *disparu à la mer* sur le journal du bord.

Le paquebot partit pour Alexandrie, d'Alexandrie remonta à Constantinople, puis revint à Marseille, puis repartit encore de Marseille pour Constantinople. Arrivé dans la Corne d'or, le pilote fit jeter l'ancre presque au même endroit où nous étions mouillés lors de la disparition du boulanger. C'était un soir. Le lendemain matin, le nouveau boulanger du paquebot, qui, par une singulière coïncidence, se trouvait être le frère de celui que nous avions perdu deux mois auparavant, descendit puiser de l'eau au bas de l'échelle; il se souvenait de son malheureux frère, et prenait ses mesures pour ne pas se laisser choir, quand tout à coup il s'arrête saisi de terreur...

Le seau vient de heurter le cadavre gonflé d'un noyé, dont les extrémités se sont enchevêtrées entre les deux premières marches de l'échelle. Il appelle au secours, on vient... et l'on reconnaît, aux vêtements crevassés de cette masse informe et putréfiée... on reconnaît le boulanger, l'ancien boulanger, notre noyé du précédent voyage, qui semble être venu s'échouer tout exprès le long des flancs du navire pour qu'on lui donne la sépulture des chrétiens...

Les journaux nous disent que, chaque nuit, quelques marins et soldats anglais et français tombent sous le couteau des assassins de Galata et de Péra; mais ils ne parlent pas des victimes que recèle le Bosphore!

C'est un fleuve entre deux continents, le Bosphore. On veut en contempler à la fois les deux rives, et le cap

d'Ancyre est déjà doublé, qu'on n'a rien pu voir encore.

De la tour de Léandre, la prison de la Fille, la vierge de l'Aspic; du cap de Scutari, l'ancienne Chrysopolis, on saute, vis-à-vis, au palais neuf du sultan, aux palais des sultanes d'Orta-Kewi, aux palais des pachas, à l'anse de Kourou-Tchesmé, au village d'Arnaout-Kewi, et on compare les contre-forts des montagnes de Bithynie avec le rivage d'Europe, dont les collines fleuries, parsemées de kiosques et ombragées de massifs de verdure, vous font regretter de n'être qu'un oiseau voyageur, condamné à voler encore, sans pouvoir choisir sur ces terrasses un nid dans une touffe de cyprès, un appui sur la branche d'un platane.

Marine de guerre, marine de commerce, convois de promeneurs et de soldats, bateliers et pêcheurs, tout un monde s'agite, de l'anse de Tchesmé aux courants de Satan.

Plus loin, c'est Belbeck; Belbeck, le plus beau des villages, qui, selon le poëte, orne les bords du canal, de même que la prunelle de l'œil orne le visage de l'homme. Belbeck, célèbre par ses bains, son kiosque des conférences de la Sublime Porte, et ses platanes séculaires.

Au-dessus de Belbeck, les rives du détroit se rapprochent et sont défendues par les deux châteaux de Mourad IV. C'est par là que passaient et Darius, et Xénophon, et les croisés.

On oublie la côte d'Asie, pour contempler en Europe le golfe de Balta-Limani, la baie d'Isthénia, le vallon

de Kalender et Thérapia, où le palais de nos ambassadeurs apparaît au milieu des jardins et des bosquets qu'ombragent de gigantesques pins-parasols.

Enfin, Buyuk-Déré, la colonie des riches oisifs, des amants de la villégiature, termine ce musée de palais, de jardins et de villas.

Pline parle de platanes plus gros que celui de Godefroi de Bouillon. Il en est un qui avait quatre-vingts pieds de diamètre, et dans la cavité duquel Mutianus soupa et coucha, en compagnie de vingt et une personnes. Dans un autre, Caïus soupa avec vingt-cinq personnes et environné de toute sa suite.

Du côté de Bythinie, Beïcos, aujourd'hui solitaire, retentissait l'an dernier du bruit des flottes alliées.

Sa baie est triste et silencieuse, comme ce kiosque, immense bâtiment abandonné et à moitié construit sur une colline voisine. Le vice-roi Méhémet-Ali, après sa soumission, avait entrepris de bâtir ce palais, pour en faire don à son gracieux souverain.

Si jamais, au retour de la guerre, vous passez quelques jours à Constantinople, n'oubliez pas de venir à Buyuk-Déré visiter le platane de Godefroi de Bouillon.

C'est au pied de la montagne du Géant, dans un petit kiosque impérial, bâti au milieu des vertes prairies de Unskiar-Skèléci, que fut signé en 1828, entre la Russie et la Porte, un traité de paix dont nous voulons maintenant neutraliser les désastreuses conséquences au point de vue de la politique occidentale.

Le kiosque d'Hussein-Pacha, non loin du château d'Asie, renferme une merveille de l'architecture persane, des marbres très-curieux, et de précieuses marqueteries de nacre, d'argent et d'ébène.

Les eaux douces d'Asie sont près de là. C'est la promenade favorite des Turcs et des femmes du sultan.

Plus près de Scutari, reluit le palais Jaune, l'ancienne résidence des sultanes, le palais de la Validé.

Le phare d'Asie ne brille plus que comme une veilleuse de nuit, et nous n'avons pas eu besoin que Minerve descendît du ciel pour épauler notre navire, accroché aux Cyanées; — elles sont déjà loin, les Cyanées, les Symplégades, les îles qui dansaient au temps de la Toison d'or.

Quand nous reviendrons vers les caps d'Ancyre et de Panium, n'oublions pas qu'aux pieds de l'un d'eux apparaît un fût de colonne, la colonne de Pompée ou d'Auguste, dont le piédestal, orné de têtes de béliers et de guirlandes de fleurs, semble appartenir aux temps les plus anciens du paganisme.

Les savants ont publié des volumes de contradiction sur cet humble monument, qui défie leur sagacité comme il défie les tempêtes.

La dernière fois que je l'ai entrevu, un oiseau de mer, perché au sommet, dormait le col rentré sous l'aile et le bec appuyé sur le plastron... Les sifflements de la vapeur et le fracas des roues ne troublèrent pas son sommeil.

Il nous laissa passer sans s'émouvoir; on aurait cru qu'il était du même granit que la colonne...

Autant la côte d'Europe, dans le Bosphore, est verdoyante et fleurie, autant elle est nue, stérile et rocheuse en dehors du détroit. Un village, aux maisons de bois peintes en rouge et démantelées, domine cette masse de rochers noirs, sur lesquels plus d'un navire, cherchant l'entrée du canal, est venu se briser.

Dernièrement, une belle frégate égyptienne s'y est perdue corps et biens.

La mer est calme, la brise molle, le ciel bleu, et, au lieu de nuages, des traînées de fumée s'étendent en écharpe sur tous les points de l'horizon, et trahissent le voisinage des navires croiseurs.

Si le *Wladimir* osait sortir encore de Sébastopol, il n'échapperait plus à la tardive vigilance des patrouilles navales.

Montrons notre pavillon des messageries à ce vaisseau à hélice qui laisse arriver pour nous reconnaître. La nuit sera tout à fait close quand nous aurons dépassé cette frégate à vapeur qui, là-bas, devant nous, remorque lentement un convoi de cinq ou six navires à voiles chargés de munitions et de soldats.

Ils marchent, ces navires, à la file les uns des autres, comme marche une bande de chevaux allant en foire.

Le soleil descend du côté de la Propontide, les neiges de l'Olympe s'illuminent de ses derriers rayons. La Roumélie se rembrunit par degrés et disparaît dans l'ombre. La cloche du bateau *pique* le quart de huit heures, et les troupiers passagers s'endorment à la belle étoile, tandis que

les aristocrates du bord, autour de la table à thé, se racontent leurs aventures et leurs promenades dans Byzance.

Le 12, nous avons fait bonne route.

Cette mer Noire, si terrible, si dangereuse, quand les vents du nord et du nord-est soufflent en tempête, elle est calme et tranquille comme un étang. Les matelots remontent déjà sur le pont les sacs et les bagages des soldats. — Nous serons à Varna dans l'après-midi, à deux heures peut-être!...

Rien en vue, ni terre, ni navires!...

Ah! qu'il aurait beau jeu, le *Wladimir*, si tombant sur nous à l'improviste, il enlevait le million de petite monnaie que nous portons à l'armée, et nous conduisait prisonniers à Odessa! Il réussirait peut-être, comme il a réussi à Héraclée.

Il est onze heures. — Nous revoyons la Roumélie, on signale le cap Sisipoli, puis l'entrée du golfe de Bourgas, et après avoir rallié le cap Messembrio, nous côtoyons de près, jusqu'à Varna, cette terre *magnifique et désolée* (Blanqui) qu'on appelle la Bulgarie.

Des champs cultivés ou en jachère, des prairies, des ravins boisés, des lisières de forêts, des vignobles, tel est l'ensemble de ce paysage, auquel il ne manque que des fermes et des villages pour pouvoir être comparé à un plantureux paysage de Normandie.

C'est ici que nous quittons la Turquie pour rentrer en quelque sorte en France. — Varna n'est-il pas devenu français?

D'après le poëte de notre histoire, Michelet, il semblerait que la France et la Turquie, ces deux nations qui représentent à elles seules l'Occident et l'Orient, ont pressenti de tout temps les mystérieuses affinités qui amènent entre elles des rapprochements inattendus.

Les Turcs de l'époque des croisades avaient conçu pour les Français qui en étaient les chefs une vive admiration, et l'exprimaient sous une forme orientale, en prétendant descendre eux-mêmes des Français.

Plus tard, dit d'Ohsson, ils affirmèrent que le fondateur de leur puissance à Constantinople, Mahomet II, avait eu pour mère une princesse française. Ce fait, au moins très-douteux, est admis comme vrai par leurs plus sérieux historiens. Ce qui est plus certain, c'est que les Français furent les premiers de la chrétienté à entrer en relations avec eux. François Ier, bravant les préjugés de son époque, proposa, dès 1525, un traité d'alliance à Soliman; traité qui ne fut signé qu'en 1542, et l'année suivante une flotte franco-turque attaqua Charles-Quint.

Les armes de Paris et de Stamboul sont merveilleusement appropriées au caractère de chacune de ces villes.

Un vaisseau, emblème de la puissance maritime et industrielle, tel est le symbole de Paris, tel est encore le symbole de la puissance occidentale.

Stamboul a son croissant, et ce croissant, attribut de la Diane ancienne, donné ensuite à la vierge de Byzance, puis adopté par les Turcs comme un trophée après la

victoire, représente la nature pastorale et contemplative de l'Orient.

Quelques savants assurent cependant que bien avant la conquête de Constantinople, le croissant avait été adopté par les Turcs.

Il est encore à remarquer que l'avenir de Paris et de Constantinople ne répondit pas au vœu de leurs fondateurs. Julien l'Apostat fonde Paris pour en faire une capitale du paganisme, et Paris devient la première ville de la chrétienté. — Constantin fonde Byzance, pour que Byzance soit le boulevard de la chrétienté en Orient, et Byzance est la métropole de l'islamisme. — Parmi les analogies que relève M. Slade, entre les révolutions de la France et de la Turquie, je ne citerai que celle-ci : — Mamhoud écrit à Reschid-Pacha, en 1825 : « Missolonghi où ta tête ! » — Le comité du salut public écrivait au général Custines : « Délivre Valenciennes, ou apporte ta tête ! »

IX

Varna.

Nous doublons le cap *Eminehi,* que couronne une futaie séculaire, et les hautes falaises blanches qni s'étendent vers Baltchik indiquent que Varna n'est pas loin.

En effet, après avoir rangé un cap sur lequel a été planté un mât de signaux, nous apercevons les trois

batteries d'un vaisseau de haut bord à l'ancre, puis une frégate, puis un autre vaisseau, puis enfin toute une escadre qui protége plusieurs centaines de navires de transport mouillés au centre de la baie,

La ville aux maisons à tuiles rouges s'étend à droite, sur une colline ; une simple muraille blanche à créneaux et à meurtrières, mais sans fossés du côté de la mer, l'entoure, et trois ou quatre portes d'un style mauresque et enjolivées de peintures et d'inscriptions vert et or, s'ouvrent dans les sables du rivage pour communiquer avec des débarcadères bâtis sur pilotis.

La baie et la ville sont protégées par des redoutes, des batteries rasantes et des fortins construits aux endroits les plus favorables pour repousser une attaque.

On est vivement impressionné en arrivant à Varna, car c'est là qu'a été préparée la mise en scène des drames sanglants de la Crimée.

Si l'on n'y entend pas les bruits de la guerre, si l'on n'y frémit pas devant ses horreurs, on devine tout, on comprend tout, en parcourant ces immenses magasins d'approvisionnements, ces meules de bombes et de boulets, ces pyramides de mitraille, ces avenues de canons affutés, toutes ces réserves d'engins de destruction que le génie de l'homme invente sans cesse pour perfectionner la main-d'œuvre de la mort. J'ai cru voir des modèles de charrues nouvelles en pénétrant dans le parc de l'artillerie anglaise auprès du premier débarcadère. — C'étaient des trains de caissons et de canons !

Vraiment le matériel anglais a une tournure villageoise, innocente et pacifique.

Le parc français, qui occupait d'abord au fond de la baie des terrains plats à l'embouchure d'une rivière, avait quitté cette station marécageuse et malsaine, et s'était assis sur les premières collines de l'est avant d'être embarqué pour Chersonèse.

Mais revoyons le Varna du mois d'août, le Varna du maréchal de Saint-Arnaud.

Partout alors, sur le rivage, les forges flamboient, les enclumes retentissent et des interminables convois de charrettes bulgares se croisent avec les prolonges du train chargées de barils de poudre. — Des chaloupes déposent sur le plancher des warfs improvisés, les caisses de fusils, les boucauts de biscuits, les sacs de farine.

Les chevaux, les mulets, prisonniers sur les navires, sont jetés à la mer et gagnent d'eux-mêmes le rivage, où les trompettes sonnent au passage.

Des troupeaux de bœufs sont abandonnés comme eux au ressac. Ils trouveront l'abattoir avant d'arriver aux prairies.

De grands bateaux plats, remplis de soldats, convergent vers les navires de guerre.

Des escadrons galopent de la ville au camp et du camp à la ville. — Parfois un coup de canon retentit, et, pour lui répondre, les pavillons de signaux se balancent aux drisses des bâtiments de la flotte.

Sur rade, des milliers de canots se croisent et s'entre-

croisent, et sur la terre, le mouvement incessant ne s'apaise qu'à la nuit, quand les tambours et les clairons échangent d'un camp à l'autre les bruyantes mélodies guerrières de la retraite.

Le grand camp français est situé sur les hauteurs de droite. Le camp anglais de l'autre côté, dans les bois. Quelques brigades ont placé leurs tentes isolément, près d'une source et au milieu des vignes.

Varna est donc devenu ce que devait être Gallipoli, si la guerre eût eu pour théâtre les plaines d'Andrinople. Cette ville, en temps ordinaire, calme et silencieuse comme un grand village que ses habitants ont quitté pour aller aux champs, est aussi vivante, aussi animée qu'un de nos chefs-lieux de canton le jour de sa plus belle foire.

Le bataillon de garde et quelques officiers ont dressé leurs tentes au milieu des carrefours, et les soldats entretiennent les transactions du bazar, qui s'est augmenté d'une foule d'échoppes en planches, occupées par des spéculateurs européens de tous genres.

Les ventes ne s'y font qu'argent comptant, et l'on exige même que la marchandise soit payée avant d'être livrée. Cette dernière exigence des marchands a souvent fait naître des rixes; mais on a bientôt reconnu que les vendeurs n'avaient pas tort d'agir ainsi, et l'on s'y est habitué. Voici pourquoi : — la petite monnaie est si rare que la pièce de cinq francs perd cinquante centimes au change. Or, quand un soldat buvait la goutte, achetait du tabac ou toute autre chose qui ne coûtait que quelques

centimes, il ne manquait jamais d'offrir en payement une grosse pièce, et si le marchand était dans l'impossibilité de rendre la différence, il reprenait sa pièce, gardait sa goutte et son tabac, — et le tour était joué, et il se serait joué longtemps encore, car le soldat cultivait cette carotte avec amour et orgueil; mais le commerce perdit patience... il y eut coalition entre les marchands de la place, et l'acheteur dut se résoudre à tout payer d'avance.

Les vautours qui exploitaient l'armée au début de la campagne, et qui vendaient à mille pour cent de bénéfice les rebuts des magasins de Marseille, seraient devenus millionnaires si le maréchal Saint-Arnaud n'y avait mis contre-ordre, en tarifant leurs pacotilles. Mais il n'a pu rogner les ongles des usuriers. — Les usuriers ont suivi l'armée, et reviendront avec elle, si elle revient. — Ils reviendront riches et glorieux comme s'ils avaient pris Sébastopol.

L'incendie de Varna a ruiné plusieurs de ces Banians. Mais ne les plaignez plus, ils ont déjà réparé leurs pertes à Kamiesh et à Balaclava.

Le choléra, comme à Gallipoli, comme au Pyrée, a décimé nos bataillons. J'ai vu creuser la première fosse d'un nouveau cimetière, grand terrain vague, entre le rempart et une redoute. — J'ai revu ce cimetière un mois après, — un mort n'aurait pu y trouver place, — et cependant les victimes de la Dobrutscha n'y ont pas été enterrées ! !

Les maisons de la ville sont bâties en bois ou en terre.

Une seule, construite en pierres, fut habitée par le maréchal Saint-Arnaud. Je l'y ai visité quelques jours avant le départ pour Eupatoria. Si je l'avais revu à l'Alma, monté sur son cheval de bataille, certes, il m'eût été difficile de reconnaître en lui ce grand fantôme vêtu d'une longue robe de chambre et d'un pantalon de molleton et coiffé d'une calotte de velours, qui sortit péniblement de son fauteuil pour me remettre l'ordre qui devait nous affranchir de la quarantaine à notre retour à Constantinople.

Le port de Varna, pendant l'été, est un des meilleurs de la mer Noire.

Son importance commerciale a beaucoup baissé depuis la fondation d'Odessa.

Les navires viennent y charger des céréales, du maïs principalement.

On cultive la vigne aux alentours, mais le vin est si mal fabriqué, qu'il se gâte aussitôt cuvé et ne peut être exporté.

La culture de la vigne produisait autrefois de grands bénéfices; mais la rapacité des collecteurs d'impôts et des gouverneurs était si grande, que le vigneron, n'espérant plus vendanger par lui-même, a laissé dégénérer les ceps.

La culture de la pomme de terre y est moins répandue que sur les parties les plus désertes de la Nouvelle-Zélande. — M. Blanqui, arrivant à Constantinople, poussa un cri de joie devant le plat de pommes de terre qu'il avait inutilement demandé à toutes les hôtelleries de

Bulgarie ; si la pomme de terre manque, les haricots, en revanche, abondent. — L'Europe, l'univers entier pourrait s'y approvisionner.

Tout germerait, tout mûrirait sur cette terre promise, si le travailleur avait la certitude de recueillir le fruit de ses peines. — Mais, pense-t-il, à quoi bon s'enrichir pour que le pacha vienne ensuite le dépouiller! — N'est-ce pas assez que de gratter un peu la terre pour qu'elle donne seulement de quoi nourrir la famille et payer l'impôt ?

Plus il serait riche, plus il subirait d'avanies. — La pauvreté est une sauvegarde pour lui.

Certains districts de Bulgarie sont entièrement plantés de roses. Au printemps, ces forêts fleuries semblent être l'asile du bonheur, car dès que la cueillette commence, les jeunes filles, si sordidement vêtues, si apathiques en temps ordinaire, se transforment en papillons, en sylphes, en nymphes, et bondissent, brillantes et légères, dans les effluves parfumées de la moisson des roses.

Les essences vendues en Allemagne et dans tout l'ouest de l'Europe sortent de Bulgarie; mais cette culture industrielle perd chaque jour de son importance. — La chimie, qui progresse sans cesse, n'a plus besoin des roses pour fabriquer des essences de roses. Elle les emprunte aux détritus du règne organique, comme elle a déjà emprunté à la houille les fumets de la vanille.

Les habitants de Varna et des environs n'ont pas accueilli sympathiquement l'arrivée des armées alliées. Ils

nous ont prouvé leur haine en dévastant leurs jardins et leurs vergers. Les légumes frais, qui auraient été si nécessaires à nos soldats, manquèrent complétement l'été dernier, et dans la prévision que l'occupation de Varna durerait longtemps encore, on choisit dans les régiments les soldats qui avaient des notions de jardinage, et on ensemença les vergers.

Le Turc étant l'ennemi naturel du Bulgare, le Bulgare nous considère, nous aussi, comme ses ennemis, à lui, puisque nous nous mettons en campagne pour défendre le Turc.... C'est assez logique... Les spéculations de la politique sont des mystères pour lui, et il ne peut comprendre que si sa patrie devenait une province russe, il n'en résulterait pas pour lui un affranchissement, mais un redoublement d'esclavage.

Ces hommes n'ont pas oublié les horreurs de leur grande insurrection de 1841. — Les cendres de leurs villages incendiés sont encore chaudes... Les veuves et les mères portent toujours le deuil... et dût le cimeterre des Arnautes les abattre jusqu'au dernier, ils se préparent à la vengeance!!!

Cette insurrection de 1841, faussement attribuée à des causes politiques, éclata quand le hatti-schériff de Gulkané centralisa entre les mains d'agents spéciaux la perception des impôts, qui jusqu'alors avait été confiée aux pachas gouverneurs de la province. Les agents nouveaux abusèrent indignement de l'ignorance des rayas, qui ne savaient ni lire ni écrire, et leur réclamèrent jus-

qu'à deux et trois fois la totalité de leurs impôts, qu'ils avaient déjà soldés. Il n'y avait pas de livres à souche pour les quittances, et des entailles faites dans des morceaux de bois témoignaient dans les discussions toujours à l'avantage des agents.

Ce décret du sultan, dont le but était de soustraire le peuple aux avanies des pachas, produisit un effet tout contraire : les extorsions, les violences continuèrent, mais avec des allures nouvelles et rendues plus odieuses encore par leur semblant de légalité.

Les Bulgares se plaignirent, on ne les écouta pas... puis le total des taxes surpassa celui de leurs revenus, et ils ne purent les payer... Alors des soldats garnisaires s'établirent dans les chaumières... mais ils en chassèrent les soldats, et le gouverneur, Sabri-Pacha, afin que force restât à la loi, manda à son secours des bandes d'Albanais qui traitèrent cette malheureuse province en province conquise, pillant, incendiant et fusillant partout.

Si alors les Serbes eussent donné la main aux Bulgares, le sultan perdait à jamais l'un des plus beaux domaines de son empire.

Yakoub-Pacha fut envoyé pour pacifier les Bulgares après le rappel de Sabri-Pacha. — M. Blanqui, qui eut alors un entretien avec lui, raconte que quatorze ou quinze jeunes aides de camp, d'une tournure fort peu militaire, et dont les fonctions étaient très-équivoques, suivaient le pacha Yakoub et scandalisaient beaucoup les honnêtes gens.

Eh bien, ce vieux Yakoub, qui compte aujourd'hui soixante-quinze ou quatre-vingts printemps, nous l'avons conduit à Jaffa au mois d'avril dernier; on m'a dit du moins que c'était le même personnage dont parle Blanqui, et ce ne sont pas quatorze ou quinze jeunes aides de camp qui l'accompagnaient... ils étaient soixante... Soixante, tous frais, imberbes, roses, bien découplés, et dont l'aîné n'avait pas vingt ans. Yakoub prévint notre commandant que lors de notre prochain voyage de Constantinople à Alexandrie, son harem prendrait sur notre bateau pour le rejoindre... mais nous avons su depuis que ce vieux philosophe n'avait jamais eu de femmes dans son harem.

Il occupa, pendant ce voyage sur le *Tancrède*, le salon des dames. Une tempête nous ayant assaillis entre la côte de Syrie et Chypre, nous nous réfugiâmes à l'abri de l'ilot de Road, vis-à-vis Tortose. Le danger était assez grand, et le sort de notre navire, ainsi que le nôtre, demeura à la merci de l'orage pendant trois jours et deux nuits. Yakoub et ses odalisques mâles s'enfermèrent, se barricadèrent dans le salon, et tant que dura la tempête ne demandèrent ni à boire ni à manger. De temps en temps on entendait par l'écoutille le murmure de leurs prières. Quand revint le calme, ils s'éparpillèrent sur le pont comme le ferait une nichée de poussins, et Yakoub montra au grand jour sa vieille figure de chouette en lunettes vertes.

J'ai dit plus haut que les légumes et les fruits nous

avaient manqué à Varna, par l'animosité des habitants; cette animosité empêcha presque nos officiers de se livrer à l'exercice de la chasse pendant les longs et malheureux jours qui précédèrent le départ pour Sébastopol. On n'était plus en sûreté hors des avant-postes.

L'équipage d'une chaloupe d'un vaisseau de ligne, *le Napoléon*, je crois, ou *le Valmy*, s'étant rendu à une aiguade assez éloignée du mouillage, fut assailli et maltraité à coups de fusil, parce que quelques hommes avaient cueilli des cerises. Le cerisier n'était cependant pas dans un enclos. Un des matelots mourut de la suite de ses blessures. On raconte que ses compagnons l'abandonnèrent, et qu'après s'être défendu, seul, contre une douzaine de furieux et en avoir tué un ou deux, il eut assez de force et de courage pour retourner mourir à bord, soutenant d'une main une portion de ses intestins, qui s'étaient échappés par une large blessure, et de l'autre brandissant son sabre.

Les matelots qui l'avaient si lâchement abandonné furent punis et blâmés par un ordre du jour.

Malgré la liberté des cultes et la tolérance officielle, les chrétiens ne sont pas toujours heureux et respectés sur les terres du Grand Seigneur.

Ce n'est pas à Constantinople, mais au fond des provinces, loin, bien loin de l'ombre protectrice des pavillons européens, que le chrétien d'aujourd'hui est encore le chien de chrétien d'autrefois. — En dépit des firmans, la femme du chrétien est impunément à la merci du pre-

mier Osmanlis auquel elle aura eu le malheur de plaire. Tout fidèle croyant a le droit de pénétrer quand bon lui semble dans le domicile du chrétien, d'y prendre ce qui lui sied, d'en expulser même le vrai propriétaire, et si les chevaux manquent pour traîner la voiture ou le fourgon d'un grand personnage qui voyage, on aura bientôt requis une bande de chrétiens, qui devront s'atteler et marcher vite, stimulés à coups de fouet.

Tel est le régime auquel les Bulgares étaient soumis, il y a quelques mois encore ; tel est le régime dont ils craignent le retour, quand nous aurons rendu la tranquillité à l'empire ottoman et garanti son intégrité.

On s'est très-peu préoccupé de leur sort en Europe, tandis que les Druses et les Maronites du Liban, au nombre de deux mille à peine, ont accaparé les sympathies de la chrétienté.—Et il y a deux millions de Bulgares ! Et quand vous les verrez, vous les admirerez en les plaignant.

Ils ont conservé sur leur face le cachet du caractère primitif. — Vaincus, écrasés, ils ont retrouvé en eux-mêmes assez d'élasticité, assez de force de réaction, pour empêcher que leur race ne soit absorbée par la race conquérante; et si leur sang s'est mélangé avec le sang des tyrans, ce n'est que dans les combats.

Il est aussi facile de distinguer un Bulgare d'un Turc qu'un nègre d'un blanc !

La langue, le costume, les mœurs sont aussi dissemblables que les cultes. — Le Turc prie, fume, rêve, se baigne, se repose sans fatigue, commande et est armé.

— Le Bulgare obéit et ne porte jamais d'armes. Il travaille lentement, mais sans relâche, et il n'a ni le temps de fumer, ni le temps de se reposer. Il est vrai que le proverbe dit (et nous l'avons déjà cité) que là où le Turc met le pied, la terre reste sept ans sans produire. Sans le Turc, le Bulgare profiterait de la richesse du sol.

Les Bulgares se divisent en deux grandes familles : les Grecs et les Slaves.

Le Bulgare grec habite le midi de la province et la vallée de Nissa, jusqu'à Constantinople ;

Le Slave, plus au nord, depuis le Danube jusqu'aux Balkans.

Les premiers parlent le grec moderne ; les autres, le bulgare et le serbe, dérivé du slave. — Ils sont à peu près égaux en nombre. Leur caractère et leurs mœurs diffèrent ; mais la religion les réunit, et cette union se resserre sous la persécution des musulmans.

En France, nous ne connaissons que les Grecs de la Grèce proprement dite, de la Morée, du Péloponèse, de l'Epire, de la Thessalie et de l'Archipel ; nous oublions ceux de Constantinople, des bords du Danube et du littoral du Pont-Euxin.

La famille grecque bulgare est plus belle, plus spirituelle que la famille bulgare serbe ou slave ; mais ses mœurs sont moins pures.

Le Bulgare slave est doux, patient, modeste, laborieux, honnête, hospitalier ; — le Bulgare grec, aime le luxe, la forfanterie, les frivolités, le bruit et la guerre.

Le premier duel connu dans le Bas-Empire eut lieu entre un Bulgare gouverneur de Galatie et le patrice Basile, en 1026. — Constantin VIII les exila tous deux dans les îles de la Propontide.

Je ne sais quel voyageur a dit, pour peindre le caractère de cette population : « Les Bulgares sont les Allemands de la Turquie, les Grecs en sont les Italiens. »

Ils ne s'aiment pas : le Grec, dont l'histoire remonte aux époques les plus anciennes, se croit supérieur au Bulgare, dont la nationalité ne s'est manifestée avec éclat que du onzième au quatorzième siècle, pour s'éteindre ensuite.

Ces chrétiens ne vivent donc unis que pour mieux résister à la persécution, et ils se déchireraient entre eux du jour où leur martyre commun cesserait.

Méthodicus, moine et peintre, contribua à la conversion des Bulgares en envoyant à Bogoris son tableau représentant le jugement dernier.

Les Bulgares se sont convertis en 865. — Le pape Nicolas écrivit à leur roi Bogoris sur plusieurs questions relatives aux femmes, aux vêtements...

Le commerce est nul en Bulgarie ; il n'y a ni routes, ni canaux, ni grands centres de consommations. L'élevage des bestiaux y est proportionné à l'agriculture. Une paire de bœufs de labour ne vaut que quatre-vingts francs, et pour cinq francs on achète deux moutons ou trois chèvres.

On fabrique des étoffes grossières et d'assez belles écharpes en broderies dans quelques villes.

Les deux principaux ports, Bourgas et Varna, dont la baie n'est sûre qu'en été, ne sont fréquentés que par les navires qui viennent y chercher du blé, des haricots et du maïs.

Varna, assiégé par les Russes en 1828, capitula après un siége de quarante jours. Un boulet de canon a brisé ce minaret tronqué qu'on aperçoit du mouillage. Les Russes y perdirent beaucoup de monde. Jussouf-Pacha, l'un des généraux, passa armes et bagages à l'ennemi. Il reçut, pour prix de sa trahison, une très-forte somme, et malgré que Mahmoud ait fait confisquer tous ses biens en Turquie, il vit très-splendidement, retiré dans une ville russe.

Le gouverneur de Varna, Izzet-Méhémet, se conduisit autrement : sommé de se rendre, il répondit qu'il ne demanderait jamais grâce aux giaours, et se battit en soldat jusqu'au dernier moment. Aussi, Nicolas, qui voulut épargner à Varna les horreurs de l'assaut, lui fit proposer de sortir de la ville avec tous les honneurs de la guerre. — Il accepta, et défila triomphalement devant une armée russe de plus de cinquante mille hommes, avec les *trois cents* derniers soldats qui lui restaient. Le gouverneur actuel de Varna est Allemand d'origine et exerça longtemps à Constantinople la profession d'ouvrier sellier.

Varna n'est plus le Varna de l'été dernier, — la foule a déserté son bazar et ses ruelles, — les navires ne font que passer dans sa baie, que les vents de l'hiver rendent dangereuse, et si ce n'étaient les dépôts, les magasins,

les malades, et dernièrement l'embarquement d'une partie de l'armée d'Omer-Pacha, rien n'aurait troublé sa solitude depuis que les alliés sont partis pour la Crimée.

L'hôpital de Varna, établi dans les deux vastes bâtiments situés au haut de la ville, contient une bonne part des soixante-dix ou quatre-vingt mille lits consacrés aux malades de l'armée d'Orient.

X

De Kamiesh à Marseille.

Ce n'est que par extraordinaire que le *Nil* s'est avancé jusqu'à Varna; le service entre ce port et Constantinople est habituellement confié à un stationnaire des Messageries impériales, le *Pharamond*; aussi, hâtez-vous de déménager de ce magnifique *deux cent vingt* pour suivre les dépêches du courrier, qui appareillera entre cinq ou six heures.

Le *Pharamond* ne possède pas, comme le *Nil*, un tillac immense, dont l'aire de plain-pied flatte la vue, et donne au passager l'envie de s'y promener majestueusement, avec des allures de commodore... Non, le *Pharamond*, solide et bon marcheur du reste, et se comportant très-bien à la mer, le *Pharamond*, dis-je, n'est en quelque sorte qu'un aviso de la flotte des messageries, qui, lorsque la terre leur a manqué, ont bravement pris la mer, et échangé leurs belles voitures jaunes contre des coques de bâtiments aux flancs noirs, leurs roues à jantes contre

des roues à palettes, leurs chevaux percherons contre des chevaux de vapeur.

Vous ne jouirez plus, sur le *Pharamond*, d'une cabine aux couchettes placées de chaque côté de la porte : les couchettes, selon le vieux système, sont superposées deux à deux dans chaque cabine, et quoique je navigue depuis bien longtemps, et que j'aie essayé tour à tour des commodités et des incommodités de la couchette supérieure et de la couchette inférieure, et que souvent il m'ait fallu assister à de graves discussions sur la préférence à donner à l'une ou à l'autre, je ne puis, je n'ose vous conseiller de choisir celle d'en bas ou celle d'en haut; car, à vrai dire, elles sont également détestables. Mais, pour une nuit, cela ne vaut pas la peine d'y penser, et certainement, eussiez-vous pour couchette les édredons les plus moelleux, vous ne dormirez guère cette nuit-là...

D'abord, vous resterez sur le pont à contempler les falaises blanches de la côte qui remonte vers Baltchik, et le soleil sera déjà couché, que vous vous efforcerez encore de les deviner dans l'obscurité jusqu'à ce que le navire, obliquant à l'est, leur tourne tout à fait le dos.

Alors, quittant le couronnement du navire pour le gaillard d'avant (et le *Pharamond* possède ce que le *Nil* ne possède pas, un gaillard d'avant très-commode pour les curieux qui aiment à ouvrir l'œil au bossoir), vous irez interroger la nuit... la nuit dans laquelle nous nous avançons à toute vapeur, et vous chercherez à découvrir dans le firmament de l'horizon l'aurore boréale de la

guerre, l'immense dais fulgurant où se reflètent les lueurs d'un millier de canons en batterie... Mais les nuits sont si courtes, que l'étoile du phare de Catherine ne scintillera même pas pour vous, avant que le soleil ne se lève.

Au point du jour, nouveau spectacle, qui vous enlèvera toute envie de sommeiller. La terre n'est pas encore en vue, mais aux nombreux navires à voiles que nous rencontrons, louvoyeurs ou marchant avec la brise, il est facile de deviner que d'un instant à l'autre l'homme de vigie signalera la Chersonèse.

Ici, les atterrissages sont encore plus animés que ceux de Varna; une jolie brise de nord-est emporte vers le Bosphore les bâtiments nolisés qui s'en retournent à vide, et ceux qui, chargés à couler bas de munitions, de chevaux et de soldats, ont le cap sur Kamiesh et sur Balaclava, tirent de longues bordées ou bien s'attellent à la remorque d'une puissante frégate à vapeur. Aussi passent au loin des compagnies de bricks et de trois-mâts, à sec de toile et à la file les uns des autres; la coque du bâtiment qui les charrie est masquée par leur prolongement; —on ne voit pas de quel soupirail s'échappe cette colonne de fumée qui surgit à leur tête et leur donne l'impulsion, et si les appareils fumivores que l'industrie réclame à grands cris fonctionnaient sur les remorqueurs, on se demanderait avec stupéfaction en vertu de quelle force mystérieuse, de quelle puissance occulte, ce troupeau de navires privés de tout moyen de locomotion, progresse si rapidement vers le but indiqué.

Enfin, un monticule bleuâtre surgit à l'extrême horizon, et la vigie a crié; Terre! les soldats se pressent sur l'avant du navire, les officiers envahissent la passerelle; tous les yeux sont fixés vers un même point, tous les cœurs suivent les yeux, et pour la première fois depuis le départ de Marseille, on salue les côtes étrangères avec un sentiment tout autre que le sentiment de la curiosité.

Infinie puissance du drapeau sous lequel on a souffert et combattu!! J'ai vu des soldats qui, trois mois auparavant, avaient été renvoyés en France comme malades de fièvres ou de blessures, je les ai vus, dis-je, quitter avec joie, avec bonheur, ce triangle maudit de la péninsule; je les ai entendus jurer qu'ils préféreraient mourir à l'hôpital plutôt que de revenir jamais dans cette Sibérie de la mer Noire. Eh bien! parmi nos soldats passagers, il en est de ceux-là auxquels l'air de la patrie a rendu la force et la santé... et que je reconnais... et ils ont oublié leur serment, ils ont eux-mêmes demandé à rejoindre le drapeau, et aujourd'hui ils racontent avec des larmes d'orgueil aux nouveaux arrivants, que là-bas, dans cette direction, un grand fait d'armes s'est accompli; que plus loin, le régiment a perdu cinquante hommes; que derrière ce mamelon, la compagnie a tenu tête à un bataillon entier de Russes; que là, tel sergent, tel officier sont tombés morts... Ils racontent tout cela avec un enthousiasme concentré qui fait frissonner les auditeurs; ils se transforment, ils sont poëtes. Et moi qui, durant la traversée, les avais

pris pour des crétins, sur-crétinisés par l'existence en pantalon garance !!

Nous approchons rapidement. Les falaises grisâtres du cap Chersonèse s'étendent en largeur et forment une masse unique, aux flancs de laquelle nous ne découvrons aucune déchirure, aucun indice des six ou sept baies qui s'ouvrent entre le cap et la grande rade de Sébastopol.

Rien n'annonce encore que la guerre, une guerre terrible, incessante, ravage depuis si longtemps ce malheureux pays; mais ceux qui ont déjà débarqué à Kamiesh ou à Balaclava, ainsi que nos soldats narrateurs, reconnaissent aux mâts de pavillons et aux poteaux télégraphiques placés sur quelques sommets des collines du premier plan, les positions des armées alliées.

Comme nous avons le cap droit sur le phare et que nous passons ainsi un peu loin dans le sud-est de Sébastopol, il nous est impossible d'apercevoir l'entrée de sa grande baie, d'ailleurs les brouillards du matin l'enveloppent, ainsi que les montagnes de l'intérieur. — Nos navires de guerre mouillés devant la rade, revêtent, à travers les couches du brouillard, des formes gigantesques. Ceux qui n'ont jamais navigué ne peuvent se figurer quelle illusion d'optique produit le banc de brune qui s'interpose entre deux navires. D'un bord à l'autre, on se considère mutuellement comme des fantômes incommensurables.

La paix a-t-elle été signée depuis notre départ de Mar-

seille? Vraiment, on serait tenté de le croire, car l'horizon est silencieux comme celui d'une grande plaine; pas de grondements sourds et lointains, pas de fracas subits, pas d'atmosphère rayée par les bombes et les boulets, pas d'odeur de poudre apportée par la brise de terre.

Illusion, hélas! La mise en scène de l'horrible drame qui se joue là-bas va bientôt nous apparaître. — On faisait trêve pour enterrer les morts de la veille, et on avait besoin que la trêve fût longue... Voici pourquoi nous accostions la terre du Tchatyr-Dag comme on accoste celle de la Sainte-Beaume.

Un mot sur la Tauride en général, avant que d'entrer à Kamiesh.

Vous savez que la presqu'île de Crimée forme, sous le nom de Tauride, le troisième gouvernement particulier du gouvernement général de la Russie méridionale; vous savez aussi que, jusqu'à ces derniers jours, le théâtre de la guerre a été circonscrit dans cette partie sud de la Crimée nommée aussi presqu'île de Cherson.

Cette presqu'île de Cherson, l'ancienne Héracléotique, n'a pas plus de dix-huit kilomètres de l'est à l'ouest, et douze du nord au sud. Sa forme se rapprocherait assez de celle d'un triangle presque isocèle, dont le sommet serait le cap Cherson, où s'élève la tour à Feu, et la base, une ligne partant du fond de la rade de Sébastopol, et regagnant celle de Balaclava.

Jadis les habitants de Cherson, à l'exemple des Chinois, élevèrent sur cette ligne une muraille qui clôturait l'en-

semble de leurs domaines. La muraille est tombée en ruines; mais au-dessus d'elle règne une suite non interrompue de bancs de roches, retranchement naturel d'un ouvrage fermé à la gorge.

La presqu'île de Cherson, où nos troupes ont pris pied, peut donc être considérée comme un vaste redan en saillie sur la mer Noire, et dont la gorge est défendue d'un côté par des bancs de roches et de l'autre par la mer et les hautes falaises.

Au sud-est de ce triangle se trouve Balaclava, dont nous parlerons plus loin.

A l'ouest de Balaclava, des masses de rochers inaccessibles, hérissés de pitons, et élevés à plus de deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, vont rejoindre le rempart naturel qui ferme la presqu'île du côté de l'intérieur.

En marchant à droite de cette masse de rochers, qui va se terminer en pointe à la mer Noire, on arrive d'abord à un ancien temple d'Iphigénie, puis à un chemin en assez bon état qui aboutit à Sébastopol, et met cette place en communication avec le monastère de Saint-George, situé en face du temple, sur un petit mamelon au bord de la mer.

A quelques centaines de mètres plus loin, et en continuant à se diriger à l'ouest, on découvre le rocher d'Oreste et Pilade, la roche Percée. On arrive ensuite, par une ligne légèrement inclinée du sud-est au nord-ouest, au cap Cherson, pointe du triangle. Depuis Balaclava, on

n'a pas trouvé de mouillage pour les bâtiments; mais, une fois le cap doublé, la côte change d'aspect et offre une quantité considérable de déchirures formant quelques petits ports, et quelques refuges commodes et bien précieux dans une mer si souvent terrible pour les navigateurs. Ce sont : la triple baie de Phanary, avec trois anses sûres, la baie Ronde, la baie des Artilleurs.

C'est dans cette dernière baie qu'une grande partie de notre matériel de siége et de nos approvisionnements de toute nature a été débarquée, après la bataille de l'Alma et après la manœuvre hardie de l'armée pour gagner le sud de la presqu'île; c'est aussi sur le côté ouest de cette rade que sont établis nos dépôts, nos parcs, nos ambulances, et c'est de là que nos soldats sont sortis, la pelle et la pioche d'une main, le fusil de l'autre, pour aller creuser les tranchées et construire les batteries d'attaque.

Le terrain est fortement raviné au sud de la baie; deux ruisseaux, à sec une partie de l'année, et venant de quelques centaines de mètres plus haut, aboutissent à ce point. Cette circonstance est favorable aux établissements français, puisqu'elle permet de les abriter contre les canons de la place, dont quelques boulets pourraient s'égarer jusque-là.

A la pointe est de la grande rade règnent des marécages couverts de roseaux, et de cette pointe aux redoutes de Balaclava s'étend la ligne de défense sur laquelle sont établies les divisions françaises, anglaises et turques qui protégent l'armée de siége.

Plusieurs ouvrages de campagne, renfermés à la gorge, ont été élevés sur les hauteurs qui forment la berge ouest d'une vallée secondaire de la Tchernaya.

C'est le long de ce cours d'eau, sur la rive gauche et à la hauteur du petit village d'Inkermann, qu'a eu lieu la bataille du 5 novembre. Ne pouvant ou n'osant attaquer de front la position anglo-française, le prince Menschikoff, tandis que la garnison de Sébastopol tentait une sortie formidable, faisait filer ses colonnes en descendant la rivière pour tourner cette position, et arriver sur les alliés par une petite vallée perpendiculaire à celle de la Tchernaya.

Ainsi donc, les généraux russes ont jugé la position des troupes alliées trop formidable pour pouvoir être enlevée, comme nous avions, nous, enlevé celle qu'ils occupaient à l'Alma, et ils ont, à deux reprises différentes, et à dix jours de distance, tenté une attaque sur chacune des deux ailes de cette position, sans avoir obtenu plus de succès la seconde que la première fois.

Il nous reste à décrire en quelques mots l'intérieur de ce triangle, apprécié au point de vue militaire et topographique.

Outre la masse des rochers qui occupent la partie sud-est, les lignes d'escarpements et les baies qui règnent sur le périmètre de la ligne de communication qui va du monastère à Sébastopol, l'ennemi occupe les baies de la Quarantaine, des Vaisseaux (voir un plan), du Caré-

nage, et le port du Sud, et en un mot, les grandes échancrures qui forment les mouillages des bâtiments de guerre et du commerce russes. Ces havres reçoivent, par leur extrémité sud, des cours d'eau d'une très-petite étendue, mais qui se précipitent à travers des ravins encaissés. L'un de ces cours d'eau, qui tous prennent leur source aux plateaux situés vers le centre du triangle, a beaucoup d'importance dans ce moment, car c'est celui qui alimente les réservoirs d'où l'on tire l'eau potable à Sébastopol. Le canal par où l'eau arrive dans la place ayant été dès l'investissement aux mains des Anglais, les habitants souffrent cruellement de la privation qui en résulte. Ce ruisseau, canalisé pour l'objet dont nous venons de parler, coule dans le port du sud, à l'extrémité des attaques faites par les troupes anglaises. Sur le plateau d'où il descend, on a établi quelques cantines. Entre ce ruisseau et la ligne occupée par le corps du général Bosquet, règnent des massifs légèrement boisés coupés par trois autres ravins.

Sur la rive droite de la Tchernaya, tout près du fond de la grande baie, on voit le joli petit village d'Inkermann, communiquant par un point et par un chemin carrossable avec la partie est de Sébastopol, du côté du faubourg des Marins, sur lequel se dirigent les cheminements et les attaques des Anglais.

Cette presqu'île de Cherson, ce petit coin de terre dans lequel se dénoue une des plus terribles questions qui aient encore depuis longtemps agité l'Europe, nous a paru cu-

rieuse à décrire, au point de vue surtout de la position prise par le corps chargé de protéger le siége.

Ces détails topographiques ne sont guère de la compétence d'un médecin; aussi vous avouerai-je que je les ai empruntés à M. Germain de Lagny. Ils donnent, selon moi, le plan exact de ce champ de bataille, et quand je vous conduirai en contemplation au sommet du phare de Cherson, ils vous aideront à reconnaître et à apprécier sans efforts et sans difficultés les positions des armées belligérantes.

Un mot encore, avant d'entrer au mouillage, sur cette haute montagne du Tchatyr-Dag, qui doit rappeler aux soldats anglais de l'armée des Indes leur *Table-Mountain* du cap de Bonne-Espérance.

Les journaux en ont beaucoup parlé, mais ils n'ont pas tout dit; il paraîtrait même que le gouvernement russe a des secrets sur son compte.

Les cimes grandioses de cette montagne dominent la fertile vallée du Salghir, où se sont groupées les blanches maisons bariolées de vert de la nouvelle capitale de la Crimée, Simphéropol.

Montagne de la Tente, pour les Tartares, montagne du Trapèze, pour les Grecs, et Palata-Gora, pour les Moscovites, il a trois noms, ce rival du Dimirdji, ce géant d'une chaîne de monts qui séparent les terrains accidentés, boisés et entrecoupés de fertiles vallées du sud de la Crimée des steppes désolées du nord. Grâce à cet écran, les vents sibériens sont arrêtés dans leur course,

et les fruits de Baïdar, les vins de Magaratsch et les fleurs d'Aloupka ne manquent jamais.

Si la France et l'Angleterre s'emparaient de la Crimée entière et voulaient, sans y entretenir à grands frais une armée d'occupation, empêcher que jamais la Russie n'y rétablisse sa puissance, elles n'ont qu'à décréter que désormais la Crimée sera un Etat indépendant et se gouvernant par lui-même. Et pour y attirer en moins d'une année autant de millions d'habitants qu'il pourra s'en loger sur le sol, il leur suffira de déclarer que les ports sont libres, et d'arborer au sommet du Tchatyr-Dagh un étendard conviant les chercheurs d'or de tous pays à venir fouiller ses flancs.

Il y a dans les roches du Tchatyr, du Dimirdji, du Si nab et de l'Aloucheta, de quoi payer les frais d'une guerre qui durerait encore un siècle !

Peut-être l'on s'étonnera de m'entendre énoncer de pareilles affirmations ; on s'étonnerait moins si l'on savait sur quelles autorités je m'appuie.

Je n'en appelle pas seulement aux documents géologiques et à l'histoire des temps passés pour prouver irrécusablement que les mines d'or du Tchatyr-Dagh existent et ont été exploitées ; j'invoque aussi le témoignage de ceux qui, *de visu, de manu,* ont vu et touché des veines de métal plus abondantes, plus riches mille fois que celles de l'Oural et de toutes les mines connues.

Il convenait à la politique des czars de laisser ces mines inexploitées et d'en effacer le souvenir autant que

possible. Si l'exploitation se faisait par des bras libres, c'était attirer de tous les coins de l'Europe une foule d'aventuriers, d'hommes au caractère entreprenant, sur un seul point de l'empire; c'était allumer soi-même un incendie dont on n'aurait pu se rendre maître. Si, au contraire, des serfs et des prisonniers devaient remplir le rôle de mineurs, la Crimée n'était pas, comme l'Oural, tellement éloignée de l'Europe qu'on ne pût y entendre les gémissements des esclaves-martyrs, et que ces esclaves-martyrs ne pussent s'échapper des ateliers du despote.

Le gouvernement russe proclame donc fabuleux les gisements aurifères de ce pâté de montagnes qui relie évidemment les Alpes au Caucase.

Au temps des Argonautes, une partie de la toison d'or séchait étendue sur la montagne de la Tente. Les Romains et les Grecs, et surtout Mithridate, en ramassèrent les pépites. Les Tartares, les Mongols, peuples nomades et pasteurs, les dédaignèrent comme inutiles; mais les Génois, à l'exemple des empereurs d'Orient, exploitèrent mystérieusement ces richesses inépuisables, et pour ne pas réveiller la cupidité de leurs rivaux, les Vénitiens, les Catalans, les Pisans, et même celle des barons de terre sainte, ils prétendirent que tout l'or exporté par eux en Europe leur était versé par le commerce des Indes orientales, qui suivait alors la route de terre.

Le baron de Tott, que la cour de Versailles envoya près de Krim-Gueraï, parle dans ses mémoires des mines inexploitées du Tchatyr-Dagh, et assure que le kan de Crimée

ne les exploite pas, de peur d'exciter la cupidité de son suzerain, le padisha de Constantinople.

Nos bons amis les Anglais ont déjà l'œil fixé sur cette Californie de l'Orient; et soyez certains que les premiers de tous, ils en bénéficieront.

La Crimée, avant dix ans, deviendra l'Eldorado du vieux monde.

Enfin, nous pénétrons dans ce hiatus de la côte, dont les Russes ont négligé de fortifier l'entrée. La meilleure description que je puisse vous donner du cap Chersonèse a déjà été publiée dans le *Moniteur*, en voici quelques fragments :

« Depuis l'entrée de la rade de Sébastopol jusqu'au cap Chersonèse, qui forme l'extrémité ouest de la presqu'île, se trouvent, sur un espace d'environ sept milles, six points de refuge ou baies d'un grand intérêt pour la navigation de cette partie de la mer Noire, et qui sont : la baie de la Quarantaine, placée sous le canon de la ville, dont la rive droite est au pouvoir des Russes, et dont la rive gauche appartient maintenant aux alliés; et celles de Chersonèse, de Streleska, de Peschana, de Kamiesh et de Kazatch. Ces différentes baies, soumises aux règlements et aux servitudes militaires de l'empire russe, toutes en notre pouvoir aujourd'hui, étaient, avant la guerre, presque inconnues en Europe et peu fréquentées par les navires de commerce, qui ne pouvaient s'y réfugier que dans les cas de force majeure, et auxquels il était défendu d'y faire aucun séjour.

» La plus belle, la plus importante et la plus utile de ces baies est celle de Kamiesh, qui, par ses qualités naturelles, par les immenses travaux dont elle a été l'objet depuis quatre mois, par sa situation, a pris rang parmi les plus grands et les meilleurs ports de la mer Noire.

» La partie de la côte sur laquelle se trouve Kamiesh est basse et d'une couleur grisâtre assez vive, quoique la déchirure des terres se prolonge assez avant dans la mer. Au point de vue maritime, la baie proprement dite ne commence qu'à la ligne figurée depuis la batterie Sommelier, à l'ouest, jusqu'à une ancienne batterie russe tracée à l'est. A cet endroit, elle a 1,000 mètres de large.

» Plus loin se trouve une estacade bien établie et que défend la frégate mixte la *Pomone*, mouillée à l'entrée. La largeur de la baie, au point où s'étend cette estacade et où commence le mouillage des bâtiments, est de 650 mètres; sa profondeur est d'environ 2,000 mètres.

» La partie dans laquelle les vaisseaux peuvent mouiller varie entre 400 et 200 mètres de largeur sur une longueur d'environ 1,000 mètres. Dans cet espace, on trouve des fonds de 10 à 20 mètres.

» D'après les indications de la sonde, le fond où mouillent les vaisseaux est de bonne tenue et d'une nature solide, argile dure et roche tendre, recouvert d'une couche de sable et gravier dont l'épaisseur augmente avec la profondeur de l'eau. Cependant, au milieu du chenal, le fond est presque exclusivement de vase dans laquelle on ren-

contre des coquilles brisées. A peu de distance des bords de la baie, le fond est de roche ou de galets.

» Huit vaisseaux peuvent mouiller en sûreté en dedans de l'estacade, en ayant soin de s'affourcher ; cependant il serait possible, dans quelques circonstances urgentes, d'en mettre un ou deux de plus. Les frégates, les navires de guerre à vapeur et les bâtiments légers peuvent mouiller dans la partie moyenne du port, soit en s'affourchant, soit en s'amarrant à quatre amarres.

» La partie la plus reculée de la baie est réservée aux navires du commerce, qui y trouvent un bon abri ; elle en a contenu jusqu'à deux cent cinquante à la fois, sans que le moindre désordre en soit résulté.

» La baie est généralement bien abritée de tous les vents, à l'exception de ceux du nord et du nord-ouest. Ces vents y amènent un clapotis pénible pour les embarcations, mais la mer n'y est jamais grosse au point de fatiguer les vaisseaux, car elle est rompue par les bas-fonds qui s'étendent en prolongement des deux pointes d'entrée.

» Depuis Sébastopol jusqu'au phare, le sol est pierreux, très-accidenté et recouvert d'une couche de terre végétale peu épaisse. Il est parsemé d'une quantité énorme de petits coquillages de formes très-variées. De distance en distance s'élèvent de petites éminences coniques auxquelles on donne le nom de tumulus, du sommet desquelles on découvre au loin la plaine ; autour d'un grand nombre de ces tumulus, on découvre les vestiges de camps russes. Le plus récent de ces camps est celui

qu'a occupé, au commencement de l'été dernier, le prince Menschikoff, à l'ouest de la baie de Streleska.

» Dans cette zone de terre, on trouve d'immenses et magnifiques carrières de pierre ; plusieurs ont des galeries souterraines très-étendues dont on n'a pas encore sondé toute la profondeur. On rencontre souvent dans ces carrières des blocs énormes qui, par leur grandeur et leur poids, sont difficiles à employer ; il y a aussi des gisements de pierres propres à faire du plâtre et de la chaux, et près de là des fours à plâtre d'une construction monumentale.

» A environ un mille et demi à l'ouest de Kamiesh s'élève, sur la pointe extrême du cap, le phare Chersonèse, dont la silhouette élancée et blanchâtre se découvre au loin et indique la route aux navires. On assure que, par les beaux temps, son feu s'aperçoit à plus de quinze milles au large. Il est entretenu aujourd'hui avec le plus grand soin par les Anglais. Ce phare a trente-huit mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Il est placé au centre d'une enceinte murée où se trouve l'habitation du gardien. Sur l'avant de cette enceinte et à l'extérieur, on a construit une redoute avec un fossé, défendue par quatre pièces de canon tournées vers la mer.

» Lorsque, par un temps de calme, on monte au sommet du phare, on a des aspects magnifiques : d'un côté s'étend la campagne de Sébastopol, avec ses plis de terrain, ses aspérités, la teinte grisâtre et rocheuse de son sol sillonné par d'innombrables débris de murailles ap-

partenant aux différentes époques de l'histoire du pays; puis, dans le lointain, la ville, les tentes françaises et anglaises, les hauteurs d'Inkermann, et à l'horizon, dans la demi-teinte, encadrant l'extrémité de ce vaste plateau, le Tchatyr-Dagh et les autres montagnes, dont la couleur bleue et les pics neigeux, qui se confondent avec les parties supérieures de l'atmosphère, reposent doucement la vue.

» D'un autre côté, on voit la mer couverte de navires qui louvoient au large pour se rendre dans les différents ports du littoral, et on suit la direction est et ouest de la côte, dont les découpures très-variées forment de petites baies nombreuses et inaccessibles aux navires, qui n'y trouvent pas un fond suffisant. »

Vers la fin du dernier siècle, la langue de terre sur laquelle le phare est construit s'avançait plus avant dans la mer. Lorsque Catherine visita la Crimée, en 1787, elle assista par une belle journée d'été à une fête maritime qui lui fut donnée en cet endroit. Elle sortit de Sébastopol sur la *Cérès*, magnifique galère richement ornée, où elle se tenait avec les personnes de sa cour et les ambassadeurs qui l'accompagnaient dans son voyage. La *Cérès* accosta à la pointe Chersonèse, et l'impératrice se rendit à un superbe kiosque élevé à quelques pas en arrière, d'où elle assista à un simulacre de combat naval et à des exercices maritimes qui l'intéressèrent vivement. Après la fête, il y eut un grand repas servi en plain air au milieu d'un parterre de fleurs et d'arbustes odorants qui

avait été improvisé quelques jours avant. Un immense velum, suspendu au-dessus de la tête des invités, leur cachait le soleil et les dérobait à l'ardeur de ses rayons.

Lorsque la nuit vint, Catherine, remontant dans son embarcation, se rendit à un demi-mille au large et assista à un magnifique feu d'artifice qui fut tiré à la pointe Chersonèse, près de l'endroit où se trouvait le kiosque; puis elle rentra de nuit à Sébastopol, entourée de tous les navires de guerre de sa flotte splendidement illuminés. Sur tout le long de la côte se tenaient des soldats portant des torches allumées et poussant des cris de joie en l'honneur de la czarine.

Aujourd'hui, à quelques mètres en avant de la pointe, on voit, à travers les roches blanches du fond, un énorme bloc de pierre quadrangulaire portant le millésime de 1787, coulé exprès par les autorités russes pour indiquer l'endroit où Catherine mit pied à terre, il y a soixante-huit ans, en débarquant de la *Cérès*. Depuis ce moment, l'action incessante de la mer, qui, par certains vents, brise avec force sur la pointe, a rongé la terre et tellement diminué le fond, que les embarcations ne trouvent plus assez d'eau pour accoster. Ce phénomène se remarque avec plus ou moins d'importance sur un grand nombre d'autres points de la côte.

« Autour de la baie ou port de Kamiesh, s'étend une ville militaire créée depuis quatre mois à peine et qui prend chaque jour d'immenses développements. Elle comprend les services militaires, les dépôts et les appro-

visionnements nécessaires pour une grande armée. Tout est installé, organisé et surveillé avec beaucoup d'ordre et d'intelligence, et placé hors des atteintes de l'ennemi. Les précautions les plus sages et les mesures les plus vigilantes sont prises pour rendre impossible tout malheur quelconque, volontaire ou involontaire. La police sanitaire, la police civile et militaire s'exercent avec une activité parfaite, et jamais peut-être une aussi grande agglomération d'individus n'a produit un nombre aussi faible de délits.

» Indépendamment des établissements militaires et maritimes de Kamiesh, qui sont innombrables, il y a une population civile considérable, composée presque entièrement de marchands français et étrangers, de capitaines de navires et de marins du commerce. Il y a plusieurs grandes rues bordées de boutiques parfaitement approvisionnées ; les trois principales sont : *la rue de l'Empereur*, *la rue de Lourmel* et *la rue du Commerce*. A certaines heures de la journée, elles sont encombrées de promeneurs à pied et à cheval. Cette population, soumise à des règlements d'intérêt public très-strictement exécutés, malgré les éléments variés qui la composent, n'offre que de rares sujets de plaintes. Le commandant supérieur militaire de Kamiesh, auquel est confiée toute cette vaste direction, est M. le lieutenant-colonel de Lesparre, qui a sous ses ordres M. le chef de bataillon d'Anglard, commandant de place, un capitaine et deux lieutenants officiers de place.

» Le port et la ville de Kamiesh ont été l'objet de travaux publics considérables. La marine, l'artillerie et le génie ont construit onze ponts et un beau quai en pierre placé devant les bâtiments de la direction du port. Ils sont affectés au débarquement des troupes et au déchargement de l'immense matériel de l'armée, que les bâtiments du commerce et les navires de guerre apportent chaque jour de France ou d'Algérie. On commence en ce moment un nouveau quai, dont le plan est magnifique, et qui s'étendra sur toute la longueur de la partie est du port.

» On a exécuté des terrassements et des déblais énormes sur le versant est de la ville, et plusieurs constructions importantes, au nombre desquelles il faut placer les bâtiments de la direction du port, qui contiennent, en outre de leur destination naturelle, les magasins du camp de la marine, la direction des postes, et les bureaux du commandant de place.

» On a fait quatre belles routes ferrées pour les chevaux et pour les voitures partant de Kamiesh, et aboutissant aux points principaux de l'intérieur. Ces routes, sur lesquelles la circulation est immense, sont parfaitement entretenues.

» Un travail hydraulique aussi beau qu'utile a été exécuté par la marine. C'est un aqueduc apportant les eaux de l'aiguade située dans le grand vallon qui se trouve à l'extrémité de la ville, jusque dans le port même de Kamiesh. Il a cinq cent soixante-trois mètres de longueur,

sur une largeur de quatre mètres quatre-vingt-dix centimètres. La hauteur moyenne du mur est de cinq mètres; sa longueur, sur la jetée qui s'avance dans la baie, est de cent trente-huit mètres; la masse de pierres transportées et employées à cette construction est de mille neuf cent quatre-vingt-neuf mètres cubes. On a fait usage, pour lier ces pierres, de chaux envoyée de Constantinople. L'eau circule dans une conduite en fonte dont le diamètre intérieur est de onze centimètres. Elle est extraite de la source et amenée au niveau d'écoulement par un système de pompes très-bien conçu. Il y a deux pompes qui peuvent fonctionner ensemble. Une pompe débite, en moyenne, dix tonneaux d'eau par heure; l'eau met seize minutes à parcourir le trajet de la source au point d'arrivée, depuis le moment où le premier coup de piston a été donné. Cet aqueduc, auquel les marins de l'escadre ont travaillé par les plus mauvais jours de l'hiver avec un zèle au-dessus de tout éloge, a été exécuté sous la direction de M. Albert, lieutenant de vaisseau de la marine impériale, par les ordres de M. l'amiral Hamelin et de M. le vice-amiral Bruat, son successeur, qui en ont reconnu toute l'utilité.

» Kamiesh, qui, au commencement de l'hiver, n'était qu'un cloaque sans nom, est devenu en peu de temps, par l'ordre et l'activité qui y règnent, un port dans lequel tous les services sont organisés comme en France, et qui rivalise aujourd'hui avec les ports les plus importants de l'Europe. Le chef du service maritime à Kamiesh est M. le capitaine de vaisseau Saisset, comman-

dant de l'*Alger*. Il a sous ses ordres un directeur de port à Kamiesh, un à Kazatch, et un directeur des mouvements du port. Toutes les branches du service fonctionnent avec une régularité parfaite.

» Le général commandant en chef l'armée d'Orient et le vice-amiral commandant en chef l'escadre de la Méditerranée ont compris l'importance et l'utilité de Kamiesh. Ils ont mis tous leurs soins pour développer et organiser ce magnifique établissement militaire et maritime. Jamais, on peut le dire, le génie original et civilisateur de notre nation n'avait produit en si peu de temps une aussi complète création. La France et l'Angleterre laisseront pour les âges futurs en Crimée des traces aussi profondes que les Grecs, les Romains et les autres grandes nations de l'antiquité. C'est là un bel enseignement donné à l'Europe et à la Russie. »

La baie de Kamiesh ou baie des Roseaux, nom qu'elle tire du petit marais placé à son extrémité, n'est pas dénuée de souvenirs historiques. Vers le centre du vallon dans lequel se trouve l'aiguade, on voit les assises d'une tour génoise qui date du quatorzième siècle; dans l'intérieur de cette tour est une citerne d'environ dix mètres de profondeur, creusée entièrement dans le roc. On rencontre sur d'autres points des vestiges du même genre moins accusés, mais aussi incontestables. On sait, en outre, qu'en faisant les travaux de la batterie de la Bourdonnaye, à la pointe est de la baie, on a découvert, il y a quelque temps, une médaille romaine fort curieuse.

Enfin, dans toute la zone de terre qui entoure Kamiesh, on trouve des fondations de murailles tracées symétriquement et remontant à des époques différentes, dont il est impossible encore de reconnaître le but et l'origine.

Les écrivains romains nous apprennent que, de leur temps, la mer Noire produisait d'excellents poissons; et si l'on en croit Juvénal, le fameux turbot sur la sauce duquel le sénat a si gravement délibéré, aurait été pêché sur ses bords. Sans comparer l'ichthyologie actuelle de la mer Noire à ce qu'elle était du temps des empereurs romains, on peut constater que les marins des bâtiments de guerre de l'escadre pêchent tous les jours en dehors de la baie, le long de la côte qui l'avoisine, des poissons très-bons et très-utiles, parmi lesquels on doit citer le turbot épineux, la raie bouclée, le merlan blanc, la chevrette, la loche, la vieille, le chien de mer, et plusieurs autres poissons de roche dont l'espèce est peu connue en France.

A l'ouest de Kamiesh, dont elle n'est séparée que par une petite langue de terre, se trouve la baie de Kazatch, qui sert de refuge aux bâtiments des deux escadres, mais dans laquelle cependant les navires anglais sont en plus grand nombre. Elle a mille mètres de large de pointe en pointe, sur une profondeur totale de deux mille mètres. Elle se bifurque en deux branches; mais la partie accessible aux vaisseaux se réduit à six cents mètres de largeur, sur une profondeur égale.

La baie de Kazatch est ouverte aux vents qui soufflent

du nord-nord-ouest au nord-nord-est. Cependant, on peut la regarder comme très-sûre, car le fond y est de bonne tenue et la mer n'y est jamais très-grosse, étant brisée, comme à Kamiesh, par les bancs qui prolongent les pointes extérieures.

Lorsque les escadres alliées vinrent sur la côte du Chersonèse, le territoire de Kamiesh était occupé par de petites fermes; sur les versants du coteau, on voyait des vignes, des oliviers et des amandiers, plantations qui étaient l'indice d'un climat peu rigoureux. Avant la guerre, la baie était interdite à la navigation et soumise aux règlements militaires. Un poste, établi à la pointe ouest, était occupé par des soldats et par des employés de la santé; un autre poste de Cosaques envoyait des vedettes le long de la côte pour la surveiller. Aucun navire ne pouvait mouiller dans la baie, à moins de grosse mer ou de force majeure provenant d'avaries graves.

Les navires qui, dans ces deux cas, venaient y mouiller, ne pouvaient séjourner plus de vingt-quatre heures. Pendant ce temps, il était interdit aux équipages d'aller à terre; les capitaines seuls pouvaient s'y rendre. Lorsque, après le délai voulu, les navires prolongeaient leur séjour dans la baie, des soldats commandés par un officier se rendaient à bord, sur une péniche de guerre, et les obligeaient à prendre le large.

Les propriétaires qui avaient des habitations autour de la baie ou dans le périmètre de Sébastopol, depuis cette ville jusqu'au phare Chersonèse, étaient soumis à toutes

les servitudes militaires et pouvaient, en cas de guerre, être dépossédés définitivement ou temporairement, sans indemnité de la part du gouvernement russe.

« La température observée à Kamiesh est la même que celle de Sébastopol; elle est un peu plus élevée l'hiver que celle des différents points de la plaine occupés par nos troupes; elle n'est pas rigoureuse, mais elle est très-variable. La baie gèle très-rarement, et lorsque ce phénomène se manifeste, les glaces n'envahissent que sa partie inférieure; on n'en cite que trois exemples depuis le commencement du siècle : l'un pendant l'hiver de 1808, l'autre pendant celui de 1814, et le troisième pendant l'hiver de 1846. »

L'hiver que l'armée et la flotte viennent de passer en Crimée, et dans lequel elles ont montré tous les courages et toutes les vertus militaires, sera un éternel objet d'honneur et d'admiration pour les armes de la France.

La physionomie de Kamiesh aura sans doute changé depuis la dernière fois que le *Pharamond* vint y mouiller; mais reportons-nous au 14 janvier, et supposons que ce jour-là vous obtenez la permission de monter au camp et de visiter les travaux d'attaque.

Il est huit heures du matin, vos yeux sont éblouis par les réverbérations de la neige qui couvre les hauteurs, et sur laquelle le soleil commence à resplendir.

A peine le bateau a-t-il laissé tomber l'ancre, que des centaines d'embarcations l'entourent; personne encore ne monte à bord, mais on se hêle, jusqu'à ce qu'un pa-

villon, hissé au sommet d'une petite tente au bord de la mer, donne le signal des communications. L'agence des paquebots des messageries impériales occupe cette tente.

J'espère qu'on lira avec plaisir cette lettre écrite alors à la *Presse d'Orient,* journal de Constantinople. Elle rend très-exactement l'aspect, la physionomie de Kamiesh, du camp et des travaux de siége.

Moi qui n'aime ni les fracas de la guerre ni l'odeur de la poudre, et qui ne supporte la vue du sang que lorsqu'il faut panser une blessure, je me suis toujours abstenu de pénétrer dans les tranchées, et n'ai jamais fait qu'une seule et unique promenade sur ce rivage désolé.

Je passais au pied du phare les heures de liberté que ne réclamaient pas les exigences du service.

Allez rêver pendant une heure là-haut, rien que pendant une heure, et vous comprendrez que cette heure de rêveries et de contemplations vaut à elle seule la peine d'entreprendre le voyage de Paris à Sébastopol.

Lisons d'abord la lettre écrite de Kamiesh à la *Presse de Constantinople :*

« Le touriste débarque à Kamiesh. La baie s'enfonce dans les terres et offre un mouillage excellent aux bâtiments de toute grandeur. Là sont placés sur deux rangs les innombrables transports nolisés par la France pour le service des vivres et des munitions de son armée. Ils viennent tour à tour s'accoter aux échelles et mettre à terre leur cargaison, qu'une nuée de travailleurs dépose

sur les prolonges, les chariots et les mulets chargés de les conduire à leur destination. Une activité prodigieuse règne sans cesse sur la plage : l'active surveillance du commandant d'Anglars et du lieutenant de vaisseau Aubert ne permet ni embarras ni désordre.

» Au bord de la mer se dresse une petite tente portant le pavillon des Messageries impériales.

» La baie, à peu près fermée par une forte estacade, est défendue en outre par les batteries de plusieurs vaisseaux de haut bord et couverte par des redoutes de marine établies dans d'excellentes positions. La baie de Kamiesh, nous disait un officier général, est un petit Sébastopol.

» Sur la route de Kamiesh au camp s'étendent, sur un assez large espace, des magasins considérables, qui attestent l'esprit de prévoyance et la merveilleuse organisation du service administratif de l'armée.

» Cent voies sont frayées à travers les plaines et les rampes qui portent le voyageur sur le plateau de Chersonèse. Les pluies, qui n'ont cessé de tomber qu'à de rares intervalles depuis deux mois, ont défoncé tous les chemins et apporté d'incroyables difficultés aux transports de l'armée. L'énergie des soldats français a triomphé de tous ces obstacles. Le caractère civilisateur qui distingue les guerres que soutiennent la France en Algérie, l'Angleterre dans l'Inde, se retrouve sur le sol de la Russie; une route de vingt kilomètres, qui de Kamiesh gagne Balaclava en traversant les campements des ar-

mées alliées, se construit rapidement par les ordres du général en chef.

» Les tentes françaises couvrent une immense étendue. Un dessin de l'*Illustration* a donné la position à peu près exacte des différentes divisions qui composent la belle armée du général Canrobert. Chacun de ces campements est parfaitement établi. Peu à peu les tentes-abris disparaissent pour faire place aux excellentes tentes turques en toile double, confectionnées dans les ateliers militaires de Tophana. On ne saurait trop remercier le gouvernement de la Sublime Porte d'avoir si activement contribué à garantir les soldats alliés contre les intempéries du climat de la Crimée.

» Six mille tentes doivent être livrées à l'armée française : quatre mille sont déjà dressées. Officiers et soldats se louent beaucoup de leur solide structure ; ce sont les seules restées debout pendant l'affreux ouragan qui a passé le mois dernier sur le plateau de Chersonèse.

» Les modes de campement sont très-variés. Tel régiment couche simplement sous la tente, sans avoir songé davantage à s'abriter contre le vent ; tel autre se défend par une petite muraille à hauteur d'appui, maçonnée en boue. Ailleurs, on élève de vraies maisons ; la pierre est abondante, la boue ne l'est pas moins. On se procure à très-grande peine quelques traverses de bois, et l'édifice s'élève comme par enchantement. Il y a tant de gens intéressés à son achèvement ! Nous traversions un jour la première division : on plantait le bouquet sur la chemi-

née d'un logis tout neuf, et un des architectes improvisés vint nous l'offrir; c'était un gros bouquet fabriqué avec des pendants de laine d'épaulette.

» Nous ne pûmes nous garder d'une certaine émotion en arrosant ce cadeau, souvenir d'un usage de la patrie lointaine. Les troupes d'Afrique, habituées plus particulièrement à la vie des camps, se distinguent par leurs établissements, où tout est calculé, prévu avec un soin qui atteste l'expérience des habitants. La plupart des zouaves ne couchent pas sur la terre, mais bien dans la terre. A un mètre ou un mètre et demi de profondeur, le terrain est en effet moins humide; de plus, les parois du réduit, taillées en angle droit avec la ligne des vents qui soufflent le plus communément, protégent le soldat contre le froid et les courants d'air.

» Au-dessus de cette demeure souterraine, quelques branches enchevêtrées ou un tissu de ces cercles de fer qui lient les balles de foin supportent une couche de boue dont la pente est parfaitement calculée pour faciliter l'écoulement des eaux. D'autres, moins heureux, n'ont d'autre toit que leur tente-abri; en revanche, ils respirent un air un peu plus pur que celui des gourbis de leurs voisins. D'étroits sentiers caillourtés permettent de circuler d'une demeure à l'autre sans se mouiller les pieds. Dans plusieurs endroits, un large trottoir s'étend sur le front du bataillon; on peut mettre les armes en faisceaux sans les poser, comme ailleurs, dans la boue.

» Le système du campement souterrain est partout em-

ployé par les troupes ottomanes, et il a servi de modèle à plusieurs corps placés dans le voisinage. Presque tous les officiers l'ont eux-mêmes adopté. On descend par trois ou quatre marches sur un terrain assez résistant, à un mètre à peu près de profondeur, au-dessus duquel s'élève circulairement la tente.

» Le quartier général est placé à peu près au centre de l'armée. Du plateau qu'il occupe, le général en chef français a l'œil sur la plus grande partie de ses troupes. Le général Canrobert vit sous la tente. Autour de lui sont groupés tous les chefs des divers services de l'armée : l'état-major général, le service topographique, l'intendant en chef, le médecin en chef, l'aumônier en chef et le grand prévôt. Le payeur général, seul, fait défaut; il a pris ses quartiers d'hiver à Constantinople. La plus grande animation règne sur ce plateau. C'est un va-et-vient continuel; des rapports qui arrivent, des ordres qui partent, des officiers qui se croisent en tous sens. On remarque, au milieu de l'état-major du général en chef, trois officiers anglais : le général Rose et deux capitaines.

» Du quartier général aux tranchées, la distance est assez longue. Les touristes ne vont pas en général aussi loin; ils s'en tiennent à un endroit appelé l'*Observatoire*, en avant de la Maison-Blanche, d'où l'œil embrasse dans un seul regard presque toute la ville de Sébastopol. De ce point, le spectacle est vraiment grandiose. On aperçoit, au fond du ravin qui descend dans le port, la flotte russe à l'ancre le long des quais; parfois, un

des vaisseaux se détache, les *Douze-Apôtres,* dit-on, et vient se poster en rade, décharge sa bordée de bâbord contre les batteries de mortiers turcs et les batteries anglaises qui les avoisinent, puis retourne prendre sa place d'embossage, hors de la portée des boulets des assiégeants. Sur les quais du port s'élèvent de magnifiques arsenaux, dont les vastes cours laissent apercevoir d'énormes amas de projectiles qui semblent placés là tout exprès pour frapper le spectateur. Au delà, les faubourgs ruinés par les batteries anglaises. A gauche, sur le versant occidental du ravin jusqu'à celui appelé jadis le *ravin des Carrières*, et aujourd'hui le *ravin des Boulets*, se groupe la plus grande partie de la ville, du milieu de laquelle se détachent les deux clochers élancés d'une vaste église. En arrière de la ville, dans la direction du sud, le terrain se déprime sensiblement pour se relever plus loin, à travers des quartiers détruits par les batteries françaises, jusqu'à l'éminence sur laquelle est assis le bastion du Mât.

» Entre la ville et les ruines est plantée une belle promenade, sur un des côtés de laquelle on aperçoit un grand édifice, qu'on croit être le théâtre de Sébastopol. Plus loin, sur la gauche, au delà du ravin des Boulets, le fort de la Quarantaine. Enfin, au fond du tableau, derrière le vide béant formé par la rade, une série de collines qui fuient jusqu'à Belbeck, du côté de l'est, et, du côté de l'ouest, jusqu'à la vaste baie de la Katcha, d'où la côte revient par une longue sinuosité se briser au pied

du fort Constantin, lancé dans la mer en sentinelle avancée.

» De ce spectacle grandiose, si nous abaissons nos regards, nous voyons les abords de la ville hérissés de défenses redoutables, et au premier plan le bastion du Mât. De fréquents mouvements du terrain dus au travail de l'homme attestent l'énergie et la savante résistance de la place. Parfois toutes les batteries se taisent, on s'observe attentivement des deux parts, et on aurait peine à croire à une lutte engagée, si le terrain, semé de boulets, d'éclats de bombes et d'obus, ne réveillait le souvenir du combat de la veille.

» En face des défenses des Russes sont établies les batteries d'attaque des armées française et anglaise. La ligne française couvre l'immense espace qui s'étend du grand ravin de l'Artillerie à la baie de la Quarantaine. Vingt-deux batteries y sont établies et sont reliées par des tranchées qui n'ont pas moins de seize kilomètres de développement. La plus avancée n'est séparée de l'ennemi que par un espace de cent huit mètres, au milieu duquel s'établissent chaque nuit les francs-tireurs.

» Tel est, en résumé, l'ensemble du magnifique panorama qui se déroule aux pieds du spectateur placé à l'*Observatoire.* »

Le touriste peut donc employer sa journée à vérifier les assertions de cette lettre; mais qu'il ne s'engage pas à la légère dans le dédale des postes et des campements sans une permission bien en règle; il risquerait de lais-

ser partir le bateau sans lui et de passer quelques heures fort désagréablement, renvoyé de Ponce à Pilate, d'un général à un autre, et véhémentement soupçonné d'être un espion russe.

Comme je vous l'ai dit, j'ai passé mon temps sur le promontoire du phare, chaque fois que mon tour de service m'a ramené en Crimée.

La première fois que j'y montai, c'était en hiver; le froid piquait dur et la bise de nord-ouest me coupait la figure.

Le gardien du phare ne voulut pas d'abord me laisser franchir l'enceinte murée; mais une demi-couronne que je lui offris intercéda pour moi et pour mon compagnon de pèlerinage; il s'aperçut alors que nous grelottions de tous nos membres, et nous donna place au feu de sa guérite.

Nous montâmes ensuite sur la galerie de la lanterne.

Le temps était calme; l'Euxin s'étendait à nos pieds, aussi infini pour mes regards que le grand Océan; ma pensée lui donnait bien pour limites les terres qui vont du cap Cherson au cap Emenieï, du cap Emenieï au Bosphore, du Bosphore à Sinope, de Sinope à Anapa et d'Anapa au plateau sur lequel je suis en vigie; mais il ne m'en représentait pas moins l'image de l'immensité, puisque ma vue n'était pas assez puissante pour entrevoir plus au loin que cet horizon rétréci, toujours le même, soit sur un lac aux rives invisibles dans le brouillard, soit au milieu des solitudes de l'Océan.

Les bateaux à vapeur manœuvraient en tous sens et parlaient entre eux cette langue inconnue du vulgaire, où les mots sont des pavillons aux couleurs variées. La flotte, en bataille, apparaissait comme une rangée de forts détachés, au large de la grande rade de Sébastopol, et des centaines de navires à voiles et à guidons s'entre-croisaient au souffle de la brise.

Je me retournai, et je vis ce linceul de neige qui couvrait uniformément et les camps des alliés, et leurs travaux d'attaque, et les fortifications de la ville.

C'était comme un immense wigham d'Esquimaux aux portes d'une ville européenne; et les hommes emmaillotés de fourrures qui se traînaient au milieu des neiges, et les petits filets bleuâtres de fumée qui s'échappaient d'entre ces monticules poudrés à blanc qu'on ne reconnaissait plus pour des tentes, tout prêtait à l'illusion... Mais l'éclair d'un mortier, le vol d'une bombe et les roulements sourds et répercutés de collines en collines, de vallées en vallées, des décharges d'artillerie, me ramenaient bientôt aux horreurs de la réalité.

Je défie l'homme le plus enthousiaste des gloires de notre France de passer une heure sur ce plateau du phare, sans maudire et la politique et la guerre! En présence de cette cité et de ses démolisseurs, en face de ce champ de bataille où depuis huit mois cinq cent mille hommes ont été sacrifiés pour la défense et pour la conquête d'une prépondérance politique, d'une suzeraineté, que les arts, l'industrie et le commerce devraient seuls

donner aux plus habiles, aux plus entreprenants et aux plus dignes, on ne tremble pas de froid, comme Bailly, on tremble réellement de peur et d'horreur...

Jamais pays, en nulle autre part du globe, n'avait tant progressé que ne progressa la Crimée pendant les soixante et quelques années de paix dont elle vient de jouir. Des marins grecs pour le commerce des villes du littoral, des Allemands cultivateurs pour l'intérieur, des ouvriers de toutes nations pour les arsenaux et des soldats russes pour la défendre; — toutes ces branches collatérales d'un tronc commun s'étaient rapidement développées.

L'aristocratie russe, imitant l'impératrice à Orienda et le prince Woronsoff à Alupka, prodiguait son or pour construire des palais dans les vallées de la Tauride. Les vins blancs de Crimée rivalisaient avec nos champagnes; Marseille recevait chaque année des milliers de navires chargés de ses grains, et nos soldats savent comment leurs forteresses sont construites, et leurs arsenaux approvisionnés, et comment aussi leurs soldats se battent.

Le gouvernement russe n'a jamais empêché aux étrangers de visiter Sébastopol; seulement, il exigeait que les curieux en demandassent la permission, et la permission obtenue, il fallait qu'elle fût renouvelée chaque vingt-quatre heures. Les visiteurs, en outre, étaient toujours accompagnés de surveillants et gardés à vue. Pas une de leurs démarches n'échappait à la police, et on les empê-

chait de prendre aucune note, de lever aucun plan, de faire aucun croquis.

La Russie, en agissant ainsi, n'était pas plus vexatoire que certaines autres puissances envers les touristes. Demandez un peu à ceux qui visitent Gibraltar, si on leur laisse leurs coudées franches et si l'album du curieux peut s'enrichir des magnifiques points de vue qui s'y déroulent ?

Demandez à celui qui veut *voir Naples et mourir* si, dès que le paquebot l'a déposé sur le quai, il marche désormais seul dans ses souliers, et si son ombre ne devient pas double? Nous seuls, Français, avons la courtoisie de dévoiler à l'étranger le fort et le faible de nos places de guerre. Le premier individu venu peut entrer aux Invalides et étudier à son aise les plans en relief de nos citadelles.

Sébastopol, comme on se plaît à le dire, n'était donc pas hermétiquement fermé aux visiteurs étrangers, et les gouvernements alliés eussent pu facilement se procurer les plans de ses fortifications ainsi que les relèvements de la contrée environnante.

Que de fois me suis-je fait décrire minutieusement et les atterrissages du cap Chersonèse, et les coins et recoins, et les calangues et les bassins de la rade, et les forts et les fortins, et les bastions et les demi-lunes, et tous les ouvrages de défense de Sébastopol, et ses arsenaux, et ses casernes, et ses magasins, par le pilote du *Pharamond*, un Ragusien qui avait fait longtemps les

navigations de Taganrock à Sébastopol et de Sépastopol à Odessa sur des caboteurs chargés de grains.

Quand l'expédition de Crimée fut décidée, personne n'eût osé croire que le maréchal ne possédait pas les plans exacts et détaillés du sud de la presqu'île. On eût passé pour calomniateur et désorganisateur de l'entrain général en émettant alors l'idée, bien juste, hélas! que le maréchal conduisait l'armée vers l'inconnu!

Quand, après l'Alma, l'armée traversa les forêts et les ravins et gagna Balaclava, il y eut un moment de trouble et d'incertitude aux quartiers généraux de terre et de mer.

L'amiral anglais trouvait Balaclava parfaitement à sa convenance.

L'amiral français déclarait que les deux flottes ne pouvaient s'y loger, et encore moins les navires de transport, et M. Hamelin avait raison, d'autant plus raison qu'alors l'armée, la flotte de guerre et la flotte de transport n'avaient pas atteint leurs dimensions d'aujourd'hui. — Que faire ? où aller ? L'Anglais avait son mouillage d'hiver assuré, nous, nous ne l'avions pas, et s'il nous concédait une petite place, cette place serait toujours insuffisante. — O Providence ! à deux pas de là s'ouvrait la baie de Kamiesh ! Et Kamiesh devint français, comme Balaclava était devenu anglais.

Il est évident que si le port de Balaclava, véritable lac protégé contre la houle du large par le promontoire que domine un vieux fort génois, eût été assez grand

pour contenir tout le matériel naval des puissances alliées, Kamiesh n'aurait pas aujourd'hui tant d'importance, et comme vous l'avez vu, il a fallu y exécuter de grands travaux pour la protection du mouillage, tandis qu'à Balaclava la nature y a pourvu.

On s'étonne que là, comme à Kamiesh, les Russes n'aient établi aucun ouvrage de défense : autrefois, une chaîne tendue à l'entrée suffisait pour empêcher les pirates d'y pénétrer.

La moderne colonie grecque de Balaclava, dont le nom semble dériver de *bella chiave*, a remplacé l'antique colonie grecque de Klematura. Le génie militaire anglais a démoli un grand nombre des maisons pour construire des magasins. Celles qui subsistent encore s'abritent sous de hauts peupliers, et le *quai du Biscuit* les sépare de la mer.

Vous ne connaissez peut-être pas l'origine de ce quai du Biscuit. L'hiver dernier, chaque jour, des navires chargés de biscuits arrivaient à Balaclava, et chaque jour aussi le nombre des consommateurs diminuait : l'armée anglaise était réduite à deux mille mâchoires valides et solides, et le biscuit arrivait toujours. Il fallait le décharger, il fallait renvoyer les navires nolisés ; et on en déchargea tant et tant, de ce biscuit de mer qui ressemble à des briques, qu'on ne prit plus la peine de l'emmagasiner, et qu'ainsi, par entassement, se forma le quai du Biscuit.

Vous n'avez pas oublié que le *Nil* part le 16 de Constantinople pour Marseille, et nous voici le 13 au soir ;

il faut donc remonter à bord du *Périclès,* qui chauffe pour la Corne d'or. Vingt-quatre heures au camp, me direz-vous, rien que vingt-quatre heures! c'est bien peu!... Oh! selon moi, c'est assez. Mieux vaut partir avec le regret de ne pas y rester plus longtemps, que d'y rester, puis avoir le désir d'en partir au plus vite; et certes dès demain vous éprouveriez ce désir.

Comment séjourner à Kamiesh sans devenir la proie de ces usuriers, de ces vautours de Varna dont je vous ai déjà parlé?

Et puis vous avez un ami au camp; vous allez l'embrasser. Demain il ne sera pas de garde, et demain il vous rendra votre visite... Vous l'attendez au déjeuner; l'heure passe; la journée se passe; la nuit se passe encore, et point de nouvelles de l'ami, et vous allez vous enquérir de lui au quartier général de sa division, et de là on vous renvoie au quartier de sa brigade, où vous apprenez enfin que votre ami est mort, qu'une balle lui a traversé le crâne la nuit dernière.

Ces petits accidents arrivent tous les jours.

Le *Périclès*, qui fait le service direct de Kamiesh à Constantinople, va donc vous ramener sur le *Nil,* et le *Nil,* le 16 au soir, vous reconduira en France. Je vous abandonne à vous-mêmes dans cette traversée du retour, excepté à Syra, où nous nous arrêterons pour faire du charbon.

Si cependant vous vouliez rester quelques jours de plus à Constantinople, vous partiriez avec le bateau qui

passe par Smyrne et par Malte, au lieu de revenir par le Pirée et par Messine.

Heureusement, le *Nil* n'est pas organisé pour le transport des malades et des blessés en France. Vous n'aurez pour compagnons de voyage que des officiers convalescents et joyeux de partir en congé. Aussi en entendrez-vous raconter à foison des chroniques du siége, des aventures de tranchées; et si vous prêtez l'oreille au gaillard d'avant, vous surprendrez quelque sergent médaillé racontant ses amours avec une princesse russe, qui lui donnait rendez-vous sur la rive droite de la Tchernaïa, avant que les Français n'occupassent cette position, exposée au feu terrible de la célèbre batterie de Gringalet.

Votre traversée sera donc égayée par le rayonnement de la gaieté de tous ces braves, qui quittent la partie avec honneur et joie.

Mais qu'elles vous paraîtraient longues et tristes, les journées passées sur les grands bateaux à hélice que l'administration des messageries impériales vient d'aménager pour servir d'hôpitaux flottants et pour l'évacuation rapide en Europe des blessés de notre armée!

La philanthropie la plus éclairée a présidé à l'organisation de ces ambulances à vapeur. De vastes entre-ponts bien aérés, un espace suffisant entre le lit de chaque blessé et de chaque malade, des lits suspendus ou plutôt des cadres pour ceux que la nature de leurs blessures rend trop sensibles au tangage et au roulis, des infirme-

ries, des sœurs de charité, des aides au médecin, et surtout une force de cinq ou six cents chevaux de vapeur, qui entraînera les moribonds en moins de sept jours vers le sol bien-aimé de la patrie, — voilà ce qu'ils attendent et ce qu'ils auront tour à tour, les glorieux éclopés de notre grande armée.

Le 16 au soir, à dix heures, le *Nil* double donc la pointe du sérail. Les paresseux qui ne seront pas encore debout à six heures du matin le 17, ne reverront pas Gallipoli.

Dans la journée, on dépose au château des Dardanelles le firman qui permet la sortie du navire du détroit; vaine formalité qui ne devrait plus être exigée, maintenant que nous possédons la Propontide, le Bosphore et l'Euxin comme le sultan les possède.

Nous ne passons pas à plus de cent mètres du cap Baba.

Le badigeon à la chaux des murailles de la citadelle et des chaumières de la bourgade égaye un peu cette côte aride aux tons rougeâtres.

A notre gauche, le golfe Adramiti empiète à perte de vue sur l'Asie; à droite, et après le promotoire d'Argentium, s'ouvre le canal de Lesbos.

Si les vents nous obligeaient à rallier le continent, nous pourrions reconnaître, avec la longue-vue, Assos, et les ruines de ses trois temples, de son théâtre et de sa jetée gigantesque; Antandros, où s'embarqua Enée, et Chrysa, la ville de l'Apollon Sminthien, la patrie de la belle Briséis. Plus loin, au milieu d'une plaine qu'entou-

rent des coteaux couverts de vignes et d'oliviers, gisent éparses les masures d'Adramiti, la grande cité des empereurs grecs, le port que fréquentaient d'innombrables vaisseaux de commerce et de guerre.

Richesse et puissance l'ont abandonnée comme l'abandonna la mer. Si il y a trente ans à peine que Cydonie, sa voisine, a disparu du nombre des villes, des siècles se sont écoulés depuis qu'Adramiti n'est plus.

En 1822, elle contenait plus de trente mille habitants. L'industrie y avait de nombreux ateliers, le commerce d'immenses entrepôts, et la jeunesse levantine fréquentait son célèbre collége où enseignaient des maîtres venus de Paris, d'Angleterre et des universités d'Allemagne; une nouvelle Athènes renaissait... Elle voulut être libre, mais les Turcs ont passé sur elle, et elle n'est plus...

Si des témoins vivants ne vous disaient qu'ils ont vu Cydonie riche et peuplée, Cydonie, pépinière de savants et d'artistes, et berceau de la renaissance du Levant; si les gazettes et l'histoire contemporaine n'avaient pas recueilli pour l'avenir le récit de cette terrible guerre de l'indépendance grecque pendant laquelle les musulmans du dix-neuvième siècle, que nous protégeons aujourd'hui, ont commis plus d'horreurs et de crimes que n'en commirent jamais les barbares envahisseurs du moyen âge; on ne voudrait pas, on ne pourrait pas croire que ces monceaux de ruines sont les ruines d'une cité moderne. On les prendrait pour les débris exhumés de la vieille Héraclée!

Nous entrons dans le canal de Lesbos; il ne présente

aucun danger pendant le jour depuis qu'un commodore anglais a fait planter une balise sur des rochers à fleur d'eau situés aux deux tiers du détroit.

La nuit, un fanal devrait y être allumé.

Mais les Turcs ne prennent pas tant de soucis. *Alla Kerim!* Le navire qui passe se brisera ou ne se brisera pas sur ces rochers, c'est écrit la haut!...

Lesbos a changé souvent de dénomination :

Issa dans les temps les plus reculés;

Elle se nomma *Pelagie* à l'arrivée des Pelasges, puis ensuite *Macairie,* pour rappeler le bonheur dont elle jouissait, et Macaire, l'un de ses rois, auquel elle en était redevable.

Lesbus, son gendre, lui laissa le nom de Lesbos, qu'elle garda pendant toute l'antiquité grecque et jusqu'au douzième siècle, époque à laquelle elle prit le nom de Mytilène ou Métélin, sa ville capitale;

On lui donna aussi le surnom de *Hymette,* par allusion à ses mœurs dissolues ;

De *Lasia,* à cause de ses forêts; d'*Ethiopia,* en souvenir de la domination des Amazones, originaires de l'Ethiopie.

D'*Ægina,* alors qu'Æginus était la métropole de l'ile au nord-est.

Tous ces noms, et bien d'autres encore, ont cédé la place à celui de Lesbos, inséparable du nom de Sapho...

Terre fortunée, riche lambeau qu'arrachèrent du continent les commotions volcaniques.

Lesbos où fleurit l'herbe qui fait aimer, produit des vins

et des blés en abondance; des vins que les poëtes ont chantés, des blés si blancs et si purs que si les dieux mangeaient du pain, c'est là que viendrait l'acheter Mercure (Athénée).

Je n'oublierai jamais le riant aspect d'une petite baie où nous nous réfugiâmes un jour que la tempête nous empêcha de franchir le détroit.

La mer, furieuse, écumante au dehors, dormait silencieuse et calme dans cet enclos de verdure.

Les canots à sec sur le sable du rivage; les chaumières éparses, ombragées de pins et de hêtres, les bouquets de palmiers, les massifs d'oliviers; les sentiers par ou dévalaient les fustanelles indigènes; le ciel bleu que respectaient les nuages de l'ouragan du large, les senteurs que nous apportaient les brises de la côte, tout ici, tout réveillait en moi le souvenir des beaux jours passés sur les îlots de l'Océanie, alors que, pêcheur de baleines, je venais demander abondance et repos aux délicieuses oasis des grandes mers.

Un Grec vint le long du bord pour nous vendre du vin, des fruits et des huîtres.

Une amphore en terre des Dardanelles, aux formes bizarres et grotesques, renfermait le vin, ce fameux vin de Lesbos que les médecins recommandent à leurs malades comme un tonique par excellence, que les Romains préféraient au falerne, que se disputaient les consommateurs de la Grèce et de l'Egypte, et auquel les gourmets trouvaient un certain goût de mer que l'art ne pouvait communiquer aux autres vins.

Ce fameux nectar, nous le trouvâmes nauséabond et louche, et aussi inbuvable que le vin de Varna.

Le terroir est toujours fertile, toujours le soleil fait mûrir la vendange ; mais le vigneron n'est plus libre... et que lui importe que le cep dégénère, que le pressoir manque de grappes, que la cuvée aigrisse !

Il y en aura toujours assez pour la galère du capitan-pacha, et le raki lui donnera plus tôt l'ivresse et l'oubli de l'esclavage.

Les vignes de Lesbos ne s'enlacent pas au tronc des peupliers et des ormes comme les autres vignes de la Grèce, elles s'appuient sur des échalas, où, d'après Amyot, *s'étendent çà et là comme lierre, si qu'un enfant de mammelle par manière de dire, atteindroit aux grappes.*

Les fruits étaient acides et presque sauvages. Les huîtres, si vantées par les gastronomes de l'antiquité, n'avaient qu'une fade saveur d'eau donce, et ce pauvre pourvoyeur ne sut que répondre quand nous lui demandâmes des truffes, ces truffes jadis si abondantes sur la colline du Tiare, et dont la *graine*, après les grandes pluies, se répandait sur tout le territoire.

Je souhaite que le mauvais temps vous oblige à relâcher dans une des nombreuses criques de Lesbos, car les îles de l'Archipel ressemblent toutes à des monts submergés jusqu'à leur cime, à des blocs de pierre jetés dans le lit d'une rivière pour qu'on la traverse en sautant de l'un à l'autre.

Et je plaindrais le voyageur qui n'emporterait que le souvenir de ces hauteurs incultes et pelées !

Les rives enchantées du port Olivette et du canal, après le cap Amali, vous feront oublier les horreurs du Créon, du Tentalus, de l'Ordynnus et du Lépéthmyus, ces Cordillères de l'intérieur de l'île, et tandis que l'agent des postes échangera ses dépêches, vous pourrez parcourir les jardins et les bosquets qui entourent le grand village de Métélin, dominé par une vaste citadelle, œuvre du Bas-Empire et des Vénitiens.

Ne pensez qu'à courir pour secouer l'engourdissement du bord et cueillir des fleurs, au lieu de chercher des ruines ; — les ruines depuis longtemps ne sont plus. La barbarie qui les a faites a continué son œuvre en dispersant au loin leur poussière.

Une chaise antique en marbre blanc sculpté, et un bloc de granit où fut creusé le tombeau de la grande Lesbienne, voilà tout ce qui reste des temples et des palais, des théâtres et des monuments de l'antique Mitylène.

On retrouve à peine les traces des autres cités.

Peu de voyageurs ont visité l'intérieur de l'île.

J'aime Lesbos, parce qu'à Lesbos se rattachent d'autres souvenirs que ceux des froides fictions mythologiques.

Quelle légende plus touchante que celle de *Macaire* le fratricide, qui vint y expier son crime en rendant ses peuples si heureux, que les îles de son royaume reçurent le nom d'îles Fortunées (iles de Macairie).

Myrine l'amazone y fonda une ville en l'honneur de sa sœur. Cette ville a disparu.

Plus tard, un mauvais roi, Philomélide, fut tué d'un coup de poing par Ulysse, aux grands applaudissements de l'armée des confédérés, et quand Achille assiégea Méthymne, la fille du roi, la belle Pisidiée s'enflamma d'amour à la vue du noble guerrier, et lui dépêcha sa nourrice, promettant de lui ouvrir les portes de la ville, s'il consentait à la prendre pour épouse.

Achille promit tout et reçut les clefs de la cité, mais une fois maître des remparts, il fit lapider par ses soldats la pauvre folle d'amour.

Quelle noble figure que celle de Pittacus, le vieux roi de Mytilène la grande, qui meurt en bêchant ses cent arpents de terre, après avoir renversé le tyran Mélanchris, affranchi sa patrie, et vaincu Phrynon, le chef des Athéniens, dans un combat singulier, en l'enveloppant d'un filet qu'il tenait caché sous son bouclier.

La beauté avait ses fêtes à Mitylène. Chaque année, les jeunes femmes se réunissaient dans le temple de Junon, et l'on y couronnait la plus belle.

A-t-on calomnié les Lesbiennes?... Pétrone parle d'un autre culte cher aux Lesbiens.

La flore de Métélin a conservé son énergie primitive; les statives sinués aux larges feuilles et à la tige ailée, les lavatères purpurines, le safran aux fleurs gracieuses, émaillent les bosquets de phillyréas, de myrtes et de lauriers.

L'olivier grandit aussi fort que le chêne, et les essences

des bois les plus précieux tapissent le versant oriental des montagnes.

L'inspiration naissait d'elle-même sur cette terre où les courants apportèrent la tête et la lyre d'Orphée, que les Ménades avaient jetées dans l'Èbre ; où nulle part les rossignols ne chantaient aussi mélodieusement que sous ses frais ombrages. Aussi eut-elle de grands poëtes, Téryandre, Arion, Lesches, Alcée, Sapho et Érinna, la plus glorieuse des compagnes de Sapho, Érinna, morte à dix-huit ans. — Sa mère lui défendait de cultiver la poésie, et c'est assise, en travaillant, qu'elle composa le poëme de la Quenouille. Ce poëme me rappelle que l'impératrice Irène, reléguée à Mitylène, fut réduite à filer pour gagner sa vie.

Théophraste naquit à Lesbos.

D'après Thucydide, Hérodote ne serait pas le père de l'histoire : cet honneur reviendrait à *Hellanicus* de Métélin.

On dit que les femmes de Métélin ont encore les goûts de Sapho. Cette ignoble passion règne surtout chez les femmes turques et dans les îles où il y a beaucoup de Turcs; et cette dépravation des sens n'est pas excusée, mais expliquée par une dépravation parallèle chez les hommes; et on peut dire des Levantins musulmans, chrétiens, arméniens ou juifs ce que Plutarque, dans la vie de Lycurgue, disait des Crétois et des Lacédémoniens :

Les jeunes gens ont tous des amants.

Et, plus loin, pour les femmes :

L'amour était si bien reçu et si bien approuvé chez

les Spartiates, que même les plus honnêtes femmes aimaient des filles.

En Grèce, on nommait phaïnomérides les femmes qui montraient la cuisse en marchant. Cette mode venait de Lesbos.

Le bataillon sacré des Thébains, cette troupe formidable de trois cents hommes choisis, qui furent soudoyés et entretenus aux dépens de la ville, et qu'on mit en garnison dans le Cadmée, forteresse de Thèbes, n'était composé que d'aimants et d'aimés. Liés par l'amour, ils furent invincibles jusqu'à la bataille de Chéronée, où ils moururent tous jusqu'au dernier.

Il paraîtrait que les femmes n'entrent pas à l'église à certaines époques. Elles sont périodiquement impures (Villoison).

J'ai entendu raconter par un médecin hongrois qu'Abbas-Pacha avait établi, dans sa retraite de la haute Égypte, un harem de chèvres et de jeunes garçons. — Il y a deux ans, il fit choisir, dans les provinces de la vice-royauté, douze jeunes enfants âgés de dix ans et demi, et leur fit subir une cruelle opération. Neuf en moururent.

Les Grecs d'aujourd'hui semblent vouloir renoncer à ces *goûts antiphysiques*. Un Corfiote disait à un Florentin que c'était à tort qu'on reprochait un tel vice à ses compatriotes : — *C'est que vous êtes des Grecs dégénérés,* répondit l'Italien. — Oublions toutes ces saletés.

Depuis le moyen âge, Lesbos à passé tour à tour sous la domination des empereurs de Byzance et des Véni-

tiens, des Français, des Génois et des Catalans, et enfin des Turcs, auxquels elle appartient encore.

Marie Gateluzzi, la Génoise, la dame de Métélin, y festoya magnifiquement les seigneurs français, que les sires d'Abydos et de Lesbos avaient rachetés de captivité au prix de deux cent mille ducats d'or.

La bonne dame s'était bien... parée et honorée, quand elle vit venir en son hostel le comte de Nevers, messire Henry de Bar, messire Gui de la Trémouille et tous les autres, et en fut moult réjouie...

Il manquait à cette fête *un sien cousin*, le sire de Coucy, mort prisonnier à Brousse.

Mahomet II, en attaquant Métélin, avait le désir de venger la mort de Dominique, prince de Lesbos, assassiné par son frère Nicolas Gâteluzzi. Nicolas soutint le siége pendant quelque temps, mais obligé de se rendre, il fut emprisonné avec son cousin Lucius, qui l'avait aidé dans ce crime. Ils embrassèrent l'islamisme pour être mis en liberté. Quelque temps après, le sultan les fit tuer tous deux.

Lesbos eut sa Jeanne d'Arc.

« La première fois que Mahomet II, après la chute de Constantinople, tenta de s'emparer de cette île, les habitants attendirent patiemment le débarquement des Turcs; puis, électrisés par les paroles et l'exemple d'une jeune fille, ils anéantirent l'armée musulmane. La chrétienté célébra cette grande victoire; mais cinq ans après, Mahomet prenait sa revanche. Depuis cette époque, les sultans régnèrent à Métélin, et rien ne troubla leur conquête,

sauf quelques tentatives des Vénitiens et des chevaliers de Rhodes et les événements, épisodes de la guerre de l'indépendance. » (Murcilla.)

En 1457, une jeune fille, s'armant de l'épée de son père, tué aux portes de la ville, ranima le courage des habitants et repoussa les Turcs. Le général vénitien la proclama le sauveur de sa patrie. — On lui offrit un douaire et un mari parmi les capitaines de la chrétienté. Mais elle répondit qu'avant de faire un choix, elle voulait connaître la *prud'homie* de celui qui serait son époux.

Ces souvenirs des croisés me rappellent que plusieurs fois j'ai lu l'*Histoire des Croisades*, de M. Michaud, sans être spécialement intéressé par le récit de l'expédition que commanda le marquis de Monferrat. Quelle merveilleuse épopée, cependant! — Mais il faut la lire dans la chronique de Ville-Harduyn, ou bien dans le livre de Blaise de Vigenère, qui a traduit en français plus moderne le vieux, le naïf, le poétique langage du maréchal de Champagne.

Cette cinquième ou septième croisade, selon la classification historique que l'on préférera, offre tant d'analogie avec l'expédition d'Orient, que je ne puis m'empêcher de vous en énumérer les principales péripéties.

De même que nos pères, nous voulons partir pour l'Orient; mais, comme eux, nous n'avons pas assez de vaisseaux pour transporter nos soldats, et nous empruntons les vaisseaux de nos alliés les Anglais, comme ils empruntèrent les vaisseaux de leurs alliés les Vénitiens.

Comme eux encore, nous changeons le but pendant la route.

Mais je préfère vous laisser à vous-mêmes le choix des analogies, et elles ne vous manqueront pas : — Raglan, le vieux manchot, eut pour précurseur Dandolo, le doge, le vieil aveugle.

Les croisés partirent pour affranchir un peuple; mais ils s'arrêtèrent en chemin et entreprirent de fonder un empire.

Nous sommes partis pour une cause pareille; — Dieu seul encore sait ce qu'il en adviendra.

C'était au temps du pape Innocent III, de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de lion, en 1198, que Foulques de Neuilly, un humble prêtre, prêcha la sainte croisade. Geoffroy de Ville-Harduyn, le maréchal de Champagne, notre chroniqueur, se croisa pour suivre Thibault, comte de Champagne, et, comme mandataire de ce dernier, comparut à l'assemblée de Soissons, assemblée formée des délégués des croisés.

L'assemblée convint de la marche de l'armée et choisit la voie de mer; mais comme les moyens de transport manquaient, elle envoya six députés au doge de Venise pour traiter d'alliance avec lui et lui emprunter sa marine, la plus puissante de toutes les marines d'alors.

Ville-Harduyn était au nombre des députés.

Les députés remirent leurs lettres de crédit au doge Henri Dandolo.

Le conseil de la république délibéra, et huit jours après promit de fournir aux croisés assez de *palandries*

(grands bâtiments de charge) et de vaisseaux plats pour passer quatre mille cinq cents chevaux et neuf mille escuyers, et assez de navires pour quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille hommes de pied; plus des vivres pour hommes et betes pour neuf mois;

Mais à condition que :

— Les croisés payeraient à Venise *quatre mars* d'argent pour chaque cheval et deux pour chaque homme. Le total se monterait à quatre-vingt mille *mars* d'argent; en plus, Venise équiperait cinquante galères de guerre, afin de défendre les convois, et elle participerait au partage par moitié des *conquêtes et butins* que pourraient faire les croisés.

Les députés s'étant consultés, acceptèrent, quitte à aviser plus tard au moyen de se procurer la somme d'argent exigée, et les Vénitiens, rassemblés au nombre de dix mille en l'église de Saint-Marc, ratifièrent par acclamations ces conventions.

Ville-Harduyn revint à Troyes; Thibault mourut; il eût sans doute été élu chef de cette croisade dans une nouvelle assemblée qui se tint à Soissons; sa mort fit passer le commandement aux mains du marquis Boniface de Monferrat, honneur vivement disputé par le comte de Flandre Baudouin, qui assista à l'assemblée et annonça que sa flotte allait quitter la Manche et se rendre à Marseille pour y recevoir une partie des croisés.

Les croisés arrivèrent bientôt à Venise. La république, vraie république marchande, et par conséquent méticu-

leuse, soupçonneuse et peu généreuse, exigea à l'avance le prix du transport de l'armée ; mais l'argent manquant aux croisés, elle eut assez de bonté d'âme et de confiance en la loyauté de nos preux pour accepter en payement ou garantie les bijoux d'or et l'argenterie dont se dépouilla de grand cœur la noblesse française.

— Et la sainte ligue prit la mer (1203).

« Et fit merveilleusement bon voir cette flotte, quand » elle fut équipée en mer, avec tant de bannières et pa- » nonceaux ondoyants au vent sur les hunes, masts, an- » tennes, et chasteaux de poupe ; les escuts arrangés tout » autour en forme de frize, et le son des clerons et trom- » pettes y entremeslé, que de toutes parts faisoient re- » tentir la marine. »

Mon chroniqueur s'exprime ainsi à propos du départ de la flotte, et je lui emprunte son langage.

Les croisés croyaient faire route pour la terre sainte, en droite ligne, mais un matin la flotte mouilla devant Zara en Dalmatie, et Dandolo pria ses bons amis de lui donner en passant un coup de main pour reprendre Zara au roi de Hongrie.

Ce serait une petite affaire de vingt-quatre heures le temps seulement de renouveler les provisions d'ea douce sur la flotte, disait Dandolo.

Les croisés, qui n'entendaient malice, y consentirent... mais ils hivernèrent à Zara. Et l'hiver fut long... si long que la discorde s'en mêla, et que maintes fois il y eut batailles entre Français et Vénitiens.

Heureusement que le printemps revint et qu'on parla de reprendre la mer. Monferrat et Dandolo s'embrassèrent donc et on partit.

Mais ne voilà-t-il pas que, par hasard, par un hasard... vénitien, entendons-nous, car les Vénitiens, étant depuis longtemps jaloux des *Genenois* établis en Orient, voulaient profiter de toutes les circonstances qui s'offraient de leur nuire, ne voilà-t-il pas qu'au moment de mettre à la voile pour Jérusalem, apparaît avec grand bruit, au milieu de l'armée, le fils du vieux Sursac (Isaac), empereur de Constantinople, lequel dit aux croisés que s'ils veulent passer par Byzance et le réintégrer sur le trône de ses pères, lui, Alexis, seul empereur légitime de Byzance, il fera cesser le schisme grec et leur donnera ensuite deux cent mille *mars* d'argent *pour les remplumer*, avec des vivres gratis pour tout le temps de cette guerre, et un grand renfort de troupes qu'il conduira lui-même en Palestine.

Les Vénitiens, qui avaient rédigé ce programme de l'hôtel de ville de Zara, car, ainsi que je l'ai dit, les *Genenois* les empêchaient de dormir tranquilles, engagèrent fortement les Français à accepter des propositions si avantageuses. Il y eut d'abord indécision chez les croisés : deux partis se formèrent, les uns pour Alexis, les autres contre. Ceux qui étaient pour faisaient valoir cette considération, que le schisme grec une fois éteint, la conquête des lieux saints serait facile et durable ; les autres répondaient que c'était manquer à leurs serments

de croisés que de ne pas aller en droite ligne assiéger les murailles de Jérusalem.

Monferrat fit taire les indécisions en annonçant que la flotte de Flandres, à laquelle il avait ordonné, comme chef de la croisade, de se rendre à Zara, pour y recevoir les croisés, avait refusé d'obéir et était partie pour la Syrie.

Il fallait donc suivre à Constantinople Sursac et Dandolo. La flotte, partie de Zara, s'arrêta à Duras, puis à Corfou, et doubla le cap Malée la veille de la Pentecôte (1203) ; elle s'arrêta aussi à Andros et à Négrepont, et arriva à Abydos dans le bras de Saint-Georges (l'Hellespont), où, pendant huit jours, on attendit les retardataires. — Puis on s'avança en bon ordre jusqu'au moustier de Saint-Etienne (San Stephano), et de là les croisés virent *à plein* Constantinople.

Les croisés, décidés à assiéger Constantinople pour le compte d'Alexis, s'assemblèrent en l'église de Saint-Etienne et délibérèrent. Monferrat présidait. Dandolo remontra que le siége pouvant être difficile et long, l'armée devait faire ses approvisionnements à l'avance. Le pays de Saint-Etienne était à la vérité très-fertile, mais aussi très-peuplé, et chaque jour il faudrait se battre pour conquérir des vivres ; de là grande perte d'hommes et affaiblissement de l'armée sans profits. Il proposait donc d'aller s'emparer des îles des Princes, de les occuper et d'y emmagasiner tout ce qu'ils pourraient se procurer sur la côte d'Europe et d'Asie à l'aide de leurs bateaux, afin de tirer de là leurs provisions pendant le siége ; cet avis

fut adopté, et la flotte appareilla pour les îles des Princes.

« Alors, dit Vigenère, la mer était comme tapissée et » fleurie de galères... De là, ceux qui n'y avoient jamais » été se prindrent à contempler ententivement cette belle » cité magnifique de Constantinople, dont ils ne pen- » soient pas qu'en tout le monde y en deust encore avoir » une telle ; quand ils apperceurent ces haultes murailles » et gros torrions si près l'un de l'autre, dont elle étoit » revestue et munie tout à l'entour, et ces riches su- » perbes palays et églises qui se rehaulsoient beaucoup » par dessus en si grand nombre que nul malaisement ne » le pourroit croire s'il ne le voyoit de ses yeux ensemble » la belle de la ville de son long et en sa largeur, qui » de toutes aultres étoit souveraine.

» Or, sachez qu'il n'y eut là si hardy n'y asseuré cœur » qui ne fremist... »

Le chroniqueur ajoute, quand la flotte passa le long des murs d'enceinte de la ville : — « Le lendemain, qui » fut jour de Saint-Jean-Baptiste, dès le grand matin fu- » rent arborées ès chasteaux de pouppe et au hault des » masts et des hunes, les bannières et estendards et les » escuts des chevaliers, arrangés tout le long de la *palle-* » *mente* (bordage du navire) pour servir comme de pa- » vesade, afin que chacun prist cœur là-dessus quand il » regarderait les armes et devises de ses ancestres, et ne » forlignast de leur valeur héréditaire, et conceussent » quant et quant en leurs cœurs que bien tost il les leur » faudroit employer. »

La flotte défila le long des fortifications de Constantinople pour gagner les îles des Princes, et si près, que les flèches et les pierres pleuvaient jusqu'à elles. Il y avait tant de monde sur le rivage, que, d'après l'historien : « Estoient la cortine et le quay bordez de gens en telle » sorte, qu'ils sembloient n'estre bastis d'autre estoffe » que d'âmes vivantes. »

Mais il était écrit dans la destinée que les chefs n'iraient jamais en droite ligne là où ils se décidaient d'aller, et au lieu de gagner les îles des Princes, ils abordèrent à Chalcédoine, aujourd'hui Scutari, sur la côte d'Asie.

Là s'élevait le palais de l'empereur Alexis: — « Palays » l'un des plus beaux et des plus délectables qu'oncques » œil humain regardast; palays accompagné de tous les » plaisirs que corps d'homme sauroit désirer, et mesme» ment pour un grand prince, non que pour une per» sonne privée. »

Une grande caserne blanche aux mille fenêtres occupe aujourd'hui l'emplacement de ce palais.

Baudouin et les barons s'y logèrent et leur suite à l'entour. Le reste de l'armée se cantonna à Scutari.

L'empereur Alexis, celui qui avait détrôné Sursac, et que les croisés venaient attaquer en faveur du jeune prétendant, Alexis campa avec son armée de l'autre côté du bras de mer et vis-à-vis Scutari; il envoya ensuite près des Latins un messager, le sieur Nicolas Roux, Lombard de nation.

Nicolas Roux remontra aux barons que l'empereur savait bien pourquoi ils avaient quitté leur patrie (c'était

pour affranchir les saints lieux); mais qu'il ne savait pas pourquoi eux, chrétiens, venaient l'attaquer, lui, chrétien. Il ne les attaquerait donc que s'ils l'attaquaient, et leur offrait son amitié.

L'*advouier* de Béthune répondit, au nom des Latins, que les Latins venaient ici pour rétablir sur son trône le légitime empereur de Constantinople.

Les croisés, véritables marionnettes dont les fils étaient aux mains de Dandolo, ne perdirent pas de temps; dès le lendemain, ils firent monter le prétendant sur la *capitanesse galère* de Venise, et s'en allèrent voguant rez-à-rez des murailles, et le montrèrent au peuple accouru sur le *moulle* en disant : « *Sieurs Griés*, voilà votre souverain, nous ne venons pas vous faire du mal, mais vous délivrer du tyran usurpateur. »

Les Griés ne les écoutèrent pas.

Le lendemain il y eut conseil de guerre; on décida que Baudouin de Flandres mènerait l'avant-garde, composée d'archiers et arbalestriers les plus vaillants de l'armée.

La deuxième troupe suivrait commandée par son frère Henry, accompagné de Mathieu de Vasselancourt.

La tierce, conduite par Hue de Saint-Pol, la quarte, par le comte Loys de Bloys et de Chartres, la cinquième, par Mathieu de Montmorency, et la sixième enfin, par Boniface de Monferrat, attaqueraient en divers endroits. On fixa en même temps « l'heure à laquelle ils se de-» vraient recueillir ès nefs et vaisseaux pour prendre » terre, au hazard de vivre ou mourir. »

L'heure venue, les évêques exhortèrent l'armée et la bénirent, et l'on s'embarqua de Scutari, « par une ma» tinée belle, seraine, un peu après soleil levant. »

« L'usurpateur les attendait avec force gens, arrangés » en plusieurs esquadrons et batailles; parquoy les trom» pettes et tambourins sonnèrent de toutes parts; et à » chaque galère fut un vaisseau rond attaché pour le » remorquer et passer plus légèrement; là, on ne deman» doit pas qui devroit aller le premier, qui après; car » tous se parfocèrent à l'envy de gaigner chacun endroit » soy les devants, et à peine n'estoient pas encore à bord » quant les chevaliers se lançoient du hault des tillacs et » rambardes dans la mer jusques à la ceinture, l'armet » en teste et la lance au poing. »

Les Grecs firent d'abord semblant de résister, mais tournèrent bientôt le dos, et les mariniers ayant alors pu jeter ponts et planches, la cavalerie prit terre au lieu où se trouve de nos jours l'échelle de Tophana.

Baudouin poussa en avant jusqu'à l'endroit où l'usurpateur s'était parqué. Mais ce dernier s'était déjà replié sur la ville, abandonnant ses bagages, et les barons le poursuivirent jusqu'à la tour de Galata. Là il fallut s'arrêter; là aussi une grosse chaîne de fer tendue en travers du port empêchait les galères de pénétrer plus avant dans la Corne d'or.

Les barons, sentant la nécessité de s'emparer de cette tour et de rompre cette chaîne, campèrent en cet en-

droit même, et « fesant bon guet de nuit, s'esbergèrent » en la juifrerie de l'Estanor. »

Le lendemain les Grecs vinrent au secours de la garnison de la tour et attaquèrent les croisés; « mais les » croisés si bien les reçurent, qu'ils les mirent en fuite; » et les uns de se rembarquer pour Constantinople, les » autres de se réfugier dans la tour. Mais furent talonnés » de si près que les croisés, enfonçant les portes, y entrè- » rent avec eux et en firent un grand carnage. — Ainsi » fut pris le château de Galata et gagné le port de Con- » stantinople. »

Le lendemain il fut décidé que les Vénitiens attaqueraient la ville par mer, tandis que les Français, suivant la route de terre, iraient assiéger les murailles. — On temporisa pendant quatre jours. Le cinquième, les croisés en bataille marchèrent le long du port selon l'ordre établi, jusqu'à l'endroit du palais des Blaquernes, et les vaisseaux côtoyèrent jusqu'au fond du port. Les Grecs avaient démoli le pont du Barbysès qui n'est pas guéable; les barons firent travailler de nuit et tout le jour suivant pour le rétablir; puis le pont étant *rhabillé*, ils passèrent tous en bonne ordonnance de grand matin devant les murailles, sans que personne sortît sur eux, « ce qui » fust grand merveille, attendu que pour un qu'ils es- » toient, il y en avoit deux cents en la ville. »

Les barons avisèrent de se loger entre les Blaquernes et le château de Buyemond (Bohémond, là où l'on voit la sainte mosquée d'Eyoub); ils y plantèrent donc leurs pa-

villons en une abbaye close de murailles. Pendant ce temps-là les Vénitiens opéraient par mer.

Les Français se palissadèrent, se fortifièrent dans cette abbaye et aux environs; mais chaque jour les Grecs venaient les attaquer, et chaque jour à la porte du palais des Blaquernes il y avait batailles et *grandes blessures et morts regrestables.*

Il fallait en finir par un grand coup, car l'armée allait bientôt manquer de vivres; on résolut donc de tenter un assaut général le dixième jour du siége.

Baudouin commanda les troupes de l'assaut, Monferrat celles qui gardaient l'est du camp du côté de la campagne. A un signal donné, les colonnes de chevaliers s'élancent... Mais quinze hommes parviennent seuls au sommet des murailles et deux d'entre eux sont faits prisonniers et conduits devant l'empereur.

Les Vénitiens étaient plus heureux que les Français. Le vieux Dandolo, aveugle, caduc comme un octogénaire, et cependant armé de pied en cap, se montra à la proue de sa galère, avec l'étendard de saint Marc, et descendit à terre le premier des siens.

Vingt-cinq tours tombèrent en son pouvoir, et tout à coup, sans qu'on ait jamais su par quelle main elle y avait été transportée, la bannière de Saint-Marc apparut au sommet de la plus haute de ces tours!

Les Grecs, par un retour offensif, expulsèrent les Vénitiens de ces tours, et bientôt le feu y fut mis; mais un vent violent rabattant la fumée sur les Grecs, les Vénitiens

revinrent à la charge, et y rentrèrent une seconde fois.

Ainsi fut pris Constantinople par les Vénitiens seuls. L'usurpateur, qui s'était enfui avec ses troupes hors de la ville, et emportant la plus grande partie de ses trésors, revint attaquer le camp français; et les Français eussent succombé si le héros aveugle, disant qu'il voulait vaincre ou mourir avec eux, n'eût envoyé à leurs secours ses mariniers et ses soldats disponibles.

Le peuple, toujours peuple, et adorateur des plus forts, se porta aux prisons, délivra Sursac, l'ancien empereur, qui avait les yeux crevés, le conduisit aux Blaquernes, le couronna de nouveau et lui jura obéissance comme autrefois. Mais le père envoya chercher son fils au camp des croisés, et abdiqua en sa faveur, ou plutôt ils régnèrent de concert : le père ayant l'expérience, le fils voyant tout pour le compte de son père.

Les barons vinrent alors prier les deux empereurs de tenir les promesses faites à Zara, à savoir : payer aux Latins la somme de deux cent mille mars d'argent; fournir une année de vivres à l'armée, et envoyer avec eux des vaisseaux en terre sainte, des vaisseaux portant dix mille hommes de troupes défrayés par le trésor grec.

Sursac et Alexis commencèrent à payer l'argent promis et prièrent les croisés d'habiter dans leur camp jusqu'à nouvel ordre, pour éviter des noises avec le peuple de la ville. Les croisés y consentirent, mais bientôt des discordes éclatèrent entre eux et les empereurs. Les empereurs, mal conseillés, accusèrent les Latins d'avoir al-

lumé le terrible incendie qui, huit jours durant, dévora les maisons, gagnant par le travers de la ville depuis la Corne d'or jusqu'à la mer de Marmara. Les Latins, impatientés et ennuyés de ce séjour forcé hors de la terre sainte, crurent s'apercevoir qu'après leur avoir soldé une part de l'argent promis, on les menait maintenant « de » delay en delay, de repist en repist, et le becq en l'eau » quant au principal, la fin du schisme. » Ils envoyèrent donc Coëuves, le grand avouier de Béthune porter la parole pour tous les barons et faire sommation aux empereurs d'avoir à accomplir en l'instant les choses convenues.

Les messagers français eurent beaucoup de peine à revenir au camp et à échapper à la fureur de la populace, qui les voulait massacrer. Ces odieux Grecs imaginèrent aussi d'incendier la flotte des Latins, et ce ne fut leur faute si des brûlots et des embarcations remplies de fascines en feu et lâchées la nuit ne réussirent pas.

Tandis que de jour en jour les affaires se gâtaient entre les empereurs et les croisés, une révolution détrônait de nouveau Sursac et son fils.

Un de leurs favoris, Murzufle, s'étant fait des partisans, saisissait Alexis au lit, le jetait dans un cul de basse fosse, et lui donnait du poison. — Mais, le poison manquant son effet, il le faisait étrangler, en même temps que le père mourait de désespoir.

Murzufle, débarrassé d'eux, chaussa les *bottines de pourpre*, attribut impérial, se fit couronner empereur à

Sainte-Sophie, et pour flatter le peuple, déclara une guerre à mort aux Latins.

Les Français et les Vénitiens furent donc obligés de recommencer le siége de Constantinople; mais avant de marcher au combat, avant d'être vainqueurs, ils résolurent de se partager entre eux cet empire, qui deviendrait alors un empire latin, où l'on reconnaîtrait comme seul et unique chef de la chrétienté notre saint père, le pape de Rome.

Il fut en outre convenu que les Français, après la victoire, qui n'était pas douteuse, nommeraient six délégués; les Vénitiens en choisiraient autant parmi eux, et ces douze personnages réunis en conclave éliraient un empereur selon leur conscience, lequel empereur recevrait pour sa part le quart de tout ce qui serait conquis, « tant en » dedans qu'au dehors de la cité, avec le palais des Bla» quernes et celui de Bouchelyon pour demeures, et le » reste seroit partagé entre François et Vénitiens qui » esliroient chacun douze des plus sages pèlerins pour » faire le département des fiefs, des offices, des charges de » l'empire, et conviendroient que quiconque manqueroit » à ses sermens serait excomunié. — Mais conviendroient » qu'à l'issue du mois de mars du prochain an, qui» conque voudroit retourneroit en son pays, et quiconque » resteroit serviroit fidèlement l'empereur latin de Con» stantinople. »

Toutes ces choses bien entendues et jurées on se prépara à l'assaut. Murzufle se défendit vaillamment, et les Latins furent repoussés.

Nouvel assaut et par terre et par mer. Le nom du véritable héros de cette journée, parmi tant de héros, n'est pas mentionné dans nos vieux nobiliaires; il mérite cependant l'admiration de la postérité. — Le hasard voulut qu'un vent violent poussât malgré les rameurs deux galères trop près des murailles; l'une d'elles, la *Pèlerine*, s'échoua au pied d'une tour; l'autre, le *Paradis*, échoua à son côté et par bonne fortune, et le vent encore aidant l'échelle de la *Pèlerine* s'agrafa à la tour, de sorte qu'un gentilhomme français, André d'Urboise, profitant de la circonstance, monta le premier sur cette tour, ce que fit après lui un Vénitien du *Paradis*. A l'aspect de cet homme, qui était seul, les Grecs s'épouvantèrent, et le croyant soutenu par de nombreux compagnons, abandonnèrent la plate-forme. Cette tour prise, les autres ne résistèrent plus longtemps : la ville fut envahie et le carnage dura jusqu'à la nuit. C'était le 12 avril 1203. Quinze à vingt mille Français et Vénitiens s'emparaient d'une cité contenant plus de cinq cent mille habitants.

Murzufle s'échappa par la porte Dorée, abandonnant à Baudouin, parmi ses insignes d'empereur, les *tentes de pourpre.*

Une remarque à propos de cette couleur rouge affectée aux monarques. — Serait-ce par suite de cette ancienne coutume de réserver la couleur rouge à la toute-puissance, que les Turcs, les maîtres de Constantinople par droit de conquête, ont seuls la permission, encore aujourd'hui, de badigeonner leurs maisons en rouge? Un

Grec, un Latin, un raya serait puni s'il coloriait ainsi la façade de sa masure.

L'armée française s'installa dans la cité le lundi de Pâques. Baudouin habita les tentes de pourpre; son frère Henri campa devant les Blaquernes, et Monferrat et ses hommes occupèrent la partie la plus peuplée de la ville. Ces derniers, comme pour justifier l'accusation portée contre les Latins d'avoir allumé le grand incendie qui dura huit jours, mirent volontairement le feu aux maisons situées à l'entour du bazar actuel.

On trouva à Bouchelyon des dames de la famille des anciens empereurs, ainsi qu'une sœur du roi de Hongrie et la princesse Agnès, sœur du roi de France. — Je ne sais comment elle se trouvait là.—Ville-Harduyn ne le dit pas; mais il assure que « oncques ne feust vu un si riche saccagement. » Les Français, sous prétexte de chercher des reliques, pillèrent jusqu'aux tombeaux des empereurs grecs; le cadavre de Justinien fut alors retrouvé intact et non corrompu, après plusieurs siècles d'ensevelissement.

Monferrat et Dandolo publièrent enfin un ban pour faire cesser le pillage, et ordonnèrent que chacun apportât à la masse commune le butin recueilli par lui. On fit les partages. Chacun reçut sa part proportionnelle, et l'on paya sur-le-champ ce qu'on restait devoir aux Vénitiens pour frais de transport et autres.

« Quant à ceux qu'on peut avérer avoir défraudé
» quelque chose du butin, l'on en fit une rigoureuse jus-
» tice et y en eut tout pleins de penduz. »

Le conclave se réunit ensuite pour élire un empereur... Baudouin, comte de Flandres, fut élu trois semaines après Pâques.

Dandolo, comme membre d'une république, s'était mis hors des rangs : l'anneau d'un doge de Venise valait bien alors le sceptre d'un empereur.

Monferrat, le chef de la croisade, dissimulant le regret qu'il éprouvait de ne pas être l'élu du conclave, parut se trouver content d'épouser l'impératrice, veuve de Sursac et sœur du roi de Hongrie.

L'an 1205, à Sainte-Sophie, Baudouin, assisté de Monferrat et du comte Loys de Bloys, fut sacré et couronné empereur, et de là conduit en grande pompe à Bouchelyon, où il s'occupa des affaires de son nouvel empire, immédiatement après la fête.

Cependant Monferrat, ne pouvant s'habituer à voir les bottines de pourpre à d'autres pieds que les siens, résolut de s'éloigner, et demanda une investiture des terres d'outre-Hellespont et de l'île de Crête. L'empereur la lui accorda volontiers. Mais voilà qu'au moment de partir pour ces contrées il change de goût et postule le royaume de Thessalonique, afin d'être voisin de son beau-frère, le roi de Hongrie : il rêvait peut-être cette couronne. — Baudouin, d'autant plus disposé à lui accorder sa demande que le départ de Monferrat le débarrassait d'un envieux, lui octroya très-volontiers Thessalonique, et dès que Monferrat eut quitté Constantinople, il en sortit lui aussi, et parcourut l'empire pour recevoir la soumission des

principales villes. Ces deux hommes, dans la suite, se brouillèrent et se réconcilièrent bien souvent par intermédiaires.

Les grands seigneurs de Thessalonique reconnurent l'autorité de Monferrat; un seul ne voulut pas se soumettre: Théodore Lascaris, le même qui plus tard tailla tant de besogne au successeur de Baudouin.

Les autres seigneurs français reçurent en partage des fiefs, des duchés, des bailliages, des marquisats, etc., etc. Les Vénitiens, négociants et marins avant tout, établirent leurs principautés diverses dans les îles de l'Archipel, Ténédos, Lesbos, Chio, Naxie, etc., etc., et sur les points les plus avantageusement situés du littoral d'Europe et d'Asie.

Lemnos échut à Robert de Courtenay;

Le duché de Nicée, à Loys de Bloys;

Celui de Philippopolis en Thrace, à René d'Utrecht. Anceaulme de Courcelle reçut en apanage Pompéiopolis en Lycie, Pompéiopolis dont j'ai visité les ruines gigantesques. Murzufle, capturé par les Latins, eut les yeux crevés, c'était alors la punition à la mode.

Comme ils étaient loin de leur vrai chemin, les pèlerins de la terre sainte! et combien impatiemment leurs frères, partis sur la flotte de Flandre, les attendaient dans la plaine de Saint-Jean d'Acre!

La comtesse Marie, l'épouse de Baudouin, elle qui croyait trouver le chef des croisés déjà rendu sous les murailles de la ville sainte, et qui s'était hâtée de faire bénir

les relevailles de ses couches, pour assister le plus tôt possible aux victoires de la croix; Marie, qui n'a pu, à cause de sa grossesse, suivre l'armée vers Venise, languissait dans les ennuis et les douleurs, et interrogeait sans cesse les vigies qui devaient signaler l'arrivée de la flotte vénitienne.

Jugez de sa surprise, de sa joie, de son orgueil, quand un jour une galère arrive devant Ptolémaïs, et qu'un chambellan, un grand maître du palais, vient la saluer du nom d'impératrice de Constantinople, et lui annoncer que le trône est assez large pour quelle puisse s'y asseoir à côté de Baudouin!

On dit que la pauvre dame éprouva un tel saisissement à cette nouvelle, qu'elle tomba malade et mourut, tandis qu'on achevait les préparatifs de son départ pour Byzance.

Murzufle, aux yeux crevés, mourut aussi à cette époque, et il mourut d'une mort violente et prématurée, comme devaient mourir presque tous les personnages de ce conte merveilleux de la cinquième croisade.

On le conduisit à Constantinople; on le hissa au sommet de la plus haute colonne de l'hyppodrome, et de là on le jeta en bas sur le pavé. — Il paraîtrait qu'on lui avait prophétisé ce genre de mort.

Les véritables ou prétendus descendants des empereurs grecs ne tardèrent pas à disputer à Baudouin, à ses barons et aux Vénitiens l'empire et les fiefs qu'ils devaient à la victoire. Il fallut défendre ses nouvelles propriétés. Heureusement que le comte du Perche et Regnault de

Montmirail arrivèrent à Byzance avec une nombreuse troupe de Français.

En Troade, Henri, frère de Baudouin, guerroie contre Théodore Lascaris. Monferrat, tout en se consolidant, veut s'arrondir. Les Ducas harcellent les Vénitiens ! Les Bulgares viennent d'abord en aide aux mécontents, puis attaquent pour leur propre compte.

Geoffroy de Ville-Harduyn, un neveu de notre chroniqueur, jeté par les vents sur la côte de Modon, en revenant de Syrie pour rejoindre son oncle, est obligé d'abord de se défendre contre les habitants du Péloponèse, puis, peu à peu, en vient à entreprendre la conquête de ce pays, et réussit, soutenu par Monferrat. — C'est alors qu'un Jacques d'Avannes assiégea Corinthe et s'en rendit maître.

Longtemps la victoire fut fidèle à nos croisés; mais, hélas ! le jour des revers arriva sanglant et terrible. Les Tartares et les Bulgares, alliés, leur déclarèrent la guerre, et une grande bataille eut lieu devant Andrinople. Les chevaux de nos cuirassiers et de nos hussards viennent de piaffer où piaffaient les chevaux des croisés !

L'armée française, vaincue, battit alors en retraite vers Rodosto, sous la conduite du maréchal de Champaigne et du vieux Dandolo; de Rodosto, elle fit route vers Gallipoli, poursuivie, harcelée par les bandes sauvages de Joanitza, le roi des Bulgares. —Si cette retraite avait eu un Xénophon pour historien, elle serait encore plus célèbre que la retraite des dix mille!...

Ici, la position des Français devint horrible : ils se trouvèrent pris entre Lasçaris et Joanitza; et, pour surcroît de malheur, Dandolo, qui, par son sang-froid, ses talents, son expérience, soutenait le courage des vaincus, Dandolo mourut. Heureusement que le temps des moissons venu, le roi bulgare ne put retenir près de lui ses Tartares, qui retournèrent dans leurs plaines ; il rentra, lui aussi, dans son royaume, et les débris de l'armée latine furent sauvés.

Un nouveau malheur accabla les croisés : le bruit courut que l'empereur Baudouin était mort; on n'y osait croire d'abord, mais des témoins oculaires échappés d'entre les mains des barbares vinrent confirmer l'affreuse nouvelle.

« —Joanitza, le détenant prisonnier à Ternobo, lui fit, » dit-on, couper bras et jambes et jecter le tronc en une » vallée, où il demoura trois jours à combattre la mort, » les bestes et oiseaux le mangeant tout en vie; puis de » son test fit faire un gobelet où il beuvait. »

Henri succéda à Baudouin et fut couronné sous le nom de Henri I[er]. Il épousa Agnès, fille de Monferrat, roi de de Thessalonique, et guerroya avec avantage contre Joanitza.

Le maréchal, notre chroniqueur, reçut comme don de joyeux avénement la ville de Messinople, et beaucoup d'autres barons reçurent aussi des fiefs.

Monferrat, dans une campagne qu'il fit en Bulgarie, fut tué, et les montagnards envoyèrent sa tête à Joanitza qui en fit fabriquer un second gobelet.

Ainsi se termine, du moins après la mort de ces trois principaux personnages, l'épopée de cette cinquième croisade.

Plus tard, l'empire latin finit avec Baudouin II.

Une chronique de Flandre rapporte cependant que Baudouin Ier parvint à s'échapper des mains des Bulgares et reparut dans son duché.

Mais reprenons notre voyage, après cette excursion dans les siècles passés, et remarquons bien que de deux de nos expéditions en Orient sont déjà sortis deux empereurs : Baudouin au treizième siècle, Bonaparte au dix-neuvième. Qu'adviendra-t-il de celle d'aujourd'hui ? Remarquons aussi quelle analogie se présente entre les Grecs d'alors et ceux d'aujourd'hui, entre ce partage de l'empire grec et celui de l'empire turc.

Je reviens à Métélin. Métélin aujourd'hui renferme à peine soixante mille âmes, vivant misérablement sur une terre qui pourrait nourrir un million d'hommes.

Un Italien du dix-septième siècle se souvenant de Macaire, eut l'idée d'en faire le siége d'une république aristocratique : les treize cents châteaux que les Génois y bâtirent devaient servir de noyaux à treize cents phalanstères.

Le raya grec, dans Lesbos, comme dans tout l'empire, se débat sans cesse contre la confiscation turque, et quoique la réforme ait attribué des appointements fixes aux employés de l'État, il n'est pas plus à l'abri des exactions qu'au temps où l'aga comptait les gerbes et mesurait le

blé, et où le muezzin prenait la dîme, levait la capitation, et fixait le prix des denrées selon son bon plaisir.

Avons-nous le droit de faire un crime de dépravation à ce peuple qui s'est abâtardi de corps et d'âme pendant quatre siècles d'esclavage ?

Un gouverneur, sous le nom de Nazir, représente le sultan dans cette île, qui dépend du *livas* (province de l'empire) de l'Archipel. Un juge de premier rang lui est adjoint, et c'est par lui que nous nous faisons viser notre patente de santé au bureau de quarantaine, l'un des dix-sept bureaux institués dans tout l'empire pour combattre la lèpre, la peste et les maladies contagieuses.

Si le temps est toujours beau, nous ferons devant Syra ou Hermopolis notre avant-dernière promenade, l'itinéraire du retour nous conduisant de Mételin à Syra, de Syra à Messine et de Messine à Marseille.

La première fois que j'ai vu Hermopolis, je suis longtemps resté ébahi, cherchant en vain dans ma mémoire des souvenirs de points de vue, de paysages, d'aspects, de panoramas se rapprochant un peu du pittoresque et bizarre coup d'œil qu'offrent les quatre mille maisons de cette ville.

Figurez-vous une haute montagne pointue, mais au sommet bifurqué et qui descend en pente douce et en s'élargissant jusqu'à la mer. Figurez-vous ensuite, imaginez-vous qu'un géant magicien a placé quatre mille maisons dans une hotte, qu'il a transporté cette hotte au sommet de la montagne, et puis qu'il a versé par terre le contenu

de sa hotte, comme il aurait versé le vin d'une cruche; et les maisons, bondissant, ricochant, se sont éparpillées en suivant la pente, et à mesure qu'elles dégringolaient et s'approchaient du bas de la montagne, elles occupèrent un plus grand espace; de sorte que depuis la grève jusqu'au sommet, où il n'est resté qu'un logis et une église à clochetons, l'ensemble des maisons forme une immense pyramide au badigeon blanc, moucheté, tacheté par le noir des fenêtres et des portes.

C'est à Syra que Thétis cacha Achille parmi les enfants du roi Lycomède. Achille séduisit Déidamie et en eut un fils, Pyrrhus.

Une citadelle occupait l'emplacement de l'église Saint-Georges, et Minerve avait un temple sur le rivage.

La campagne est nue. Quelques buissons rabougris, quelques lentisques égayent un ravin au fond du port. Les bois des vignes ont l'air d'être peints en rouge, et la pâle verdure des jardins indique que les pluies n'ont pas encore entraîné à la mer le peu de terre végétale qui recouvrait ce rocher.

D'après Eumée, racontant ses voyages à Ulysse, Syra aurait été renommée par sa fertilité en blé et en vin, et par le grand nombre de ses bestiaux. Jamais la famine n'avait désolé ses peuples. Aujourd'hui, ses vingt-cinq mille habitants seraient condamnés à mourir de faim, s'il leur fallait tirer du sol leur subsistance.

Le port de Syra est le plus fréquenté de tout l'Archipel. Situé sur la route de Matapan aux Dardanelles, on peut s'y arrêter sans perte de temps.

Les paquebots-poste français et autrichiens y déposent donc leurs passagers et leurs dépêches pour les îles voisines, et les marchandises venant d'Europe ou expédiées pour l'Europe y sont entreposées.

La grande rue de la ville maritime, car Syra ou Hermopolis se divise en deux parties, est remplie de comptoirs de changeurs. C'est un marché aux monnaies où l'on entend résonner sans cesse l'or et l'argent, comme autour des tables de jeu de Baden-Baden ou de Hombourg.

Syra a hérité de la prospérité d'Hydra. Mais Patras, sa rivale, se développe maintenant à son préjudice, et Patras a bien plus d'avenir, car Patras produit, en même temps que son commerce prend de l'extension. Les campagnes de Patras sont fertiles et bien cultivées et l'industrie y a pris pied.

Syra, comme je l'ai déjà dit, n'est donc plus qu'un comptoir, et, qui pis est, un comptoir de circonstance. — Sa splendeur date des guerres de l'indépendance. Alors elle conserva une stricte neutralité, sous la protection du pavillon français, donnant asile à la fois aux navires turcs et aux corsaires grecs, prêtant d'une main aux patriotes insurgés, et de l'autre aux tyrans, et fermant les yeux quand les corsaires et les pirates venaient vendre leurs prises sur son marché.

Le roi Othon, en régénérant la marine grecque, devait aussi améliorer le port de Syra. Un architecte bavarois, M. Erlacher, construisit un phare, et commença cette jetée qui renfermera la rade, et ne s'avance encore qu'à

quelques mètres plus loin que les bureaux de la Santé et de la Douane.

Les premières constructions essayées en Grèce, sous le nouveau roi, entraînaient à des frais énormes. Il fallait donner un salaire exorbitant aux ouvriers étrangers. M. Erlacher voulut utiliser l'intelligence et le talent d'imitation des indigènes, et en très-peu de temps il forma d'habiles ouvriers, qui se contentèrent du prix ordinaire alloué aux manœuvres du pays.

Ses instructions lui enjoignaient d'employer les pierres de taille provenant des ruines antiques, comme si la pierre était rare dans ces terres désolées. Il ne se rendit pas coupable d'un tel vandalisme. Il bâtit avec des pierres simplement cassées ou brutes, puis revêtit ces pierres d'une épaisse couche de pouzzolane, qu'il avait découverte à Santorin, et en peu de temps, les constructions submergées présentèrent une dureté semblable à celle du granit.

La ville est divisée en deux parties par une petite plaine située à mi-côte, mais qu'on ne voit pas du mouillage.

La ville haute n'est habitée que par des Grecs catholiques latins. Monseigneur l'évêque occupe le couvent et l'église de Saint-Georges, au sommet de la côte.

La ville basse est peuplée de Grecs schismatiques et de gens de toutes nations.

L'harmonie ne règne pas entre les deux communions. Souvent elles ont pris les armes l'une contre l'autre. La question d'Orient y a du retentissement; chaque jour

des menaces d'incendie, de pillage et de meurtre s'échangent entre elles, et les Latins, plus faibles en nombre, n'osent pas toujours franchir le préau qui sépare les deux camps. Permettez-moi de citer ici quelques usages du pays.

Aux noces des Grecs, les conviés, avant d'aller à l'église, écrasent sur le seuil de la maison de la future épouse une grenade, pour montrer que la fécondité et l'abondance doivent régner dans la demeure des nouveaux époux, et au sortir de l'église, on leur jette des pois chiches et de l'orge.

L'époux, avant d'entrer dans la chambre nuptiale, enfonce son couteau dans le bois de la porte, afin de rompre le charme, si quelque sorcier lui avait noué *l'aiguillette.*

On dit que dans Syra, comme dans certaines villes de l'Orient asiatique, il est un quartier spécialement affecté aux vierges folles, aux bayadères ! — et quelles bayadères, grand Dieu !! Voyez-vous ces moulins à vent placés sur les hauteurs pour recueillir les capricieuses brises qui ne descendent pas jusqu'au rivage ; ces moulins, dont les ailes à douze rayons ressemblent au soleil éteint d'un feu d'artifice, quand le bleu du ciel apparaît entre la charpente de leurs ailes sans élytres ? C'est là qu'elles vous attendent. Elles ont commencé leur toilette dès que la fumée du bateau à vapeur est apparue à l'horizon du côté de Tinos... Mais vous les repousserez avec dégoût, ces prostituées qui vous convient à... entrer prendre l'ombre dans leurs hideuses échoppes.

Mieux vaut jeter au loin ses regards et ses désirs, vers

Milo, où revivent les modèles de la Vénus sans bras.

Avant la construction du lazaret, ce grand bâtiment à gauche au fond de la baie, les voyageurs contumaces étaient relégués dans des grottes hors ville et payaient vingt paras par jour pour un garde.

Syra, la patrie du maître de Pythagore, Phérécide, qui mourut à Délos, dévoré par les poux, fut célèbre dans l'antiquité par un cadran qui indiquait les révolutions du soleil. Elle obéit successivement aux Phéniciens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains, aux empereurs de Byzance, aux ducs français d'Athènes, aux Vénitiens et aux Turcs. Le rite romain y fut importé par les familles franques qui s'y réfugièrent au moyen âge pour éviter les persécutions des Turcs, et elle devint l'île la plus catholique de l'Archipel.

Son évêque, nommé par Rome, est placé sous la protection de la France.

Louis XIII y fonda une maison de capucins, et les jésuites, que les lazaristes ont remplacés, s'y établirent sous Louis XV.

J'ai lu les instructions données par Louis XIII à M. de Marcheville, son ambassadeur près la Porte. —Les chrétiens alors ne subsistaient que par le *seul nom français*, et se maintenaient avec cette protection.

Au moyen âge, à une époque que l'histoire néglige de nous faire connaître, la peste ravagea tellement Syra, que quarante femmes survécurent seules au fléau.

Les quarante veuves se lamentaient déjà depuis long-

temps sur leur veuvage forcé, quand une galère vénitienne vint mouiller dans le port. Le capitaine de cette galère, attendri par les prières de ces malheureuses, choisit parmi son équipage quarante hommes de bonne volonté et les leur donna pour époux.

Ainsi, dit la chronique, fut repeuplée Syra.

Zonarra, dans ses Annales, parle d'une inoculation qui se pratiquait à Syra dans le onzième siècle : était-ce contre la petite vérole ou contre le charbon? La petite vérole du Bas-Empire était, quoi qu'en disent les biographes de Christophe Colomb, la même que celle dont mourut François Ier.

Un savant auteur assure que l'inoculation dont parle Zonarra avait pour but de préserver de la véritable petite vérole, et dans les temps modernes, c'est un médecin de Corfou, Pylarino, qui l'a remise en vigueur en Europe (l'inoculation).

Quand nous faisions route vers le Pirée, il y a quinze jours, nous traversions l'ouverture du golfe de Nauplie, laissant le gros des Cyclades à notre droite. Maintenant, nous donnons en plein dans cet archipel, afin de gagner au large de Cerigo.

Je le répète, j'ai renoncé aux souvenirs mythologiques; les touristes que j'ai tant de fois escortés sur nos paquebots-poste m'en ont dégoûté. Ces messieurs, en quittant Marseille, se munissent presque tous d'un dictionnaire de Chompré et du Guide-Richard, et depuis Cerigo, la vieille Cythère, jusqu'au sortir de l'Hellespont, pas un

rocher, pas un îlot, pas une terre n'échappe à leurs salutations enthousiastes.

Ouvrez un récit quelconque d'un voyage en Orient; — sauf quelques exceptions, vous n'y trouverez à propos des Cyclades, des Sporades, des Ioniennes et des autres îles grecques, qu'une paraphrase plus ou moins poétique de la poétique et fabuleuse histoire de ces contrées aux beaux jours du paganisme.

Quand donc nous racontera-t-on, comme Michelet raconte, et la grande épopée de la Grèce embrassant le christianisme et les légendes de la Grèce, des croisades, des ducs d'Athènes, des chevaliers de Rhodes, des Vénitiens et des Génois, et le long martyre de la Grèce, des Turcs, et la résurrection de la Grèce d'aujourd'hui?

En attendant cette œuvre d'un poëte à venir, j'ai glané çà et là, dans les mers du Levant, quelques réalités, banales peut-être, mais curieuses.

Pendant mes navigations, j'ai toujours eu hâte de sortir du détroit de l'Archipel grec, tant j'étais las de n'entrevoir à l'horizon que des rochers, encore des rochers, et toujours des rochers! — Oh! non, ce n'est pas là l'horizon du poëte, *un horizon à souhait pour le plaisir des yeux!* Non, les Cyclades de la mer Egée ne sont pas brillantes (*nitentes*), ni comparables en beauté *aux taches foncées d'une peau de panthère!*

Partout le désert et l'aridité, partout les ruines et la misère.

Mais ne croyez pas que les Turcs seuls les aient dépouil-

lées de leur ancienne splendeur. — Le vandalisme a quelques milliers d'années d'existence, et, dès 824, les Sarrasins d'Abouhas commencèrent l'œuvre de destruction si bien continuée par les Français, les chrétiens et les Turcs.

Le doge Michiele-Michieli, ce précurseur de lord Elgin, enlevait, dès 1128, deux magnifiques colonnes de granit, dont plus tard le doge Zeani embellissait la place Saint-Marc de Venise. Les Génois et les Vénitiens pillaient l'Archipel en même temps que les Français pillaient Constantinople.

Venise donna en apanage à ses aventuriers ces îles infortunées. Sélim II ne les réunit à sa couronne qu'après la chute des ducs d'Athènes et de la maison Sanudo et Crispo; aujourd'hui elles font partie du nouveau royaume de Grèce.

Ce sont les habitants des Cyclades qui, révoltés à l'instigation de Catherine II, donnèrent cours, les premiers, à cette prédiction annonçant que l'empire des Turcs sera détruit par une *nation blonde.*

Voici Délos, l'île flottante, sortie du sein des eaux à la prière de Latone, Délos, où les dieux du paganisme avaient leurs plus beaux temples. Eh bien! Délos a eu l'avantage de fournir de la chaux à tous les maçons de l'Archipel. Jusqu'au règne d'Othon, on y a fait cuire chaque jour des merveilles de marbre.

Aux temps du Bas-Empire et des empereurs grecs de Constantinople, les monarques tiraient de grands revenus de leurs domaines des Cyclades.

L'empereur Valens possédait à Délos une si belle basse-cour, que du produit de la vente des œufs et des volailles, il fit fabriquer, pour l'impératrice, une couronne d'or massif ornée de pierres précieuses. Les chapons furent inventés dans cette basse-cour. Quel affront pour le paganisme!! fabriquer des chapons à Délos! à Délos, où Lucine était adorée! Mais le paganisme lui-même se contredisait souvent. Ainsi, là où la déesse de l'accouchement avait des autels, à Délos! les femmes enceintes perdaient le droit de résider... on les transportait, ainsi que les moribonds, sur l'île voisine, l'île Rhénée; on n'avait ni le droit de naître, ni le droit de mourir à Délos.

Le puritanisme des habitants de cette île fut célèbre dans l'antiquité. Ils proscrivaient les chiens, et faisaient grand usage de l'*agnus-castus*.

Le motif du bannissement des chiens était sans doute le même que celui dont parle Plutarque à propos des chiens d'Athènes, qui ne devaient jamais pénétrer dans l'Acropole. On craignait que ces animaux, qui ont l'habitude de s'accoupler en public, ne blessassent les regards de la chaste Minerve.

Les herboristes de Délos s'enrichissaient au commerce de l'agnus-castus. La veille de la célébration des thémophories, les femmes grecques de toutes les îles avaient l'habitude de se coucher sur une litière de feuilles de cette plante.

J'ai lu dans le dictionnaire économique de 1715 un travail du curé de Saint-Vincent, de Lyon, où l'emploi de

l'agnus-castus est préconisé pour amortir les désirs de la chair. Le curé de Saint-Vincent déclare tenir ce secret de M. de la Barmondière, de Saint-Sulpice, de Paris, qui le tient lui-même de M. Olier, premier supérieur du séminaire. On pourrait remonter jusqu'à Dioscorides et Gallien, qui citent cette plante comme un des plus puissants remèdes contre l'incontinence. Ces messieurs du clergé ont seulement perfectionné la manière de s'en servir, et inventé des poudres, des opiats, des électuaires, des conserves d'agnus-castus à l'usage des prêtres, des confesseurs, des religieuses et de tous ceux qui ont fait vœu de chasteté, et que cependant le démon tentateur harcèle sans cesse.

Pauvres Cyclades, pauvres terres! elles vivent de leur réputation, de leur passé, de leur nom, qui seuls attirent l'attention du voyageur que le pyroscaphe entraîne au milieu de l'Archipel.

Voilà Mycones, Thermia, Paros, Antiparos, Naxos, Andros, Tinos, et tant d'autres, toutes aussi désolées, aussi nues, aussi pauvres que la malheureuse Délos, immobilisée dans la misère!!

Mycones renferme sous ses rochers les cadavres des géants vaincus par Hercule; la fable nous le dit, mais j'aime mieux me ressouvenir que des Turcs y furent vaincus en 1822 par la main d'une femme, c'est de l'histoire, de l'histoire moderne, et le nom de Modène Mavrogéni est désormais aussi impérissable que le nom d'Hercule. Mycones, sans cette Jeanne d'Arc de l'Orient, allait

être pillée, incendiée, inondée du sang de ses enfants, comme Ipsara, comme Chio, comme la Grèce entière, quand Mavrogéni, criant vengeance, vengeance pour la mort de son père, rallia autour d'elle les Myconiens, les conduisit sus aux musulmans, et tailla en pièces l'armée du capitan-pacha qui opérait une descente sur l'île. Aussi Mycones fut sauvée. Mavrogéni n'a pas de statue, mais les poëtes populaires l'ont chantée et la chantent encore.

On dit que les habitants de Mycones deviennent chauves de bonne heure. Pline prétendait que, de son temps, ils naissaient sans cheveux. Un Myconien m'a affirmé que la calvitie n'était pas plus précoce qu'ailleurs dans l'Archipel, à Milo, par exemple, où les femmes sont si belles, et naissent dans la proportion de onze filles contre un garçon.

Les Myconiens de l'antiquité passaient pour être d'effrontés parasites. Archiloque et Cratinus le comique leur reprochent ce défaut, mais, en même temps, les excusent à cause de la pauvreté de leur île.

Cette excuse n'est pas valable. Je trouve dans la nomenclature des différentes denrées envoyées à Constantinople par les négociants de l'Archipel, du temps des empereurs grecs, que Mycones fournissait une incroyable quantité de gibier, des figues délicieuses et des fromages célèbres, rivaux de ceux de Thermia. Tournefort déclare qu'en nul autre endroit du monde on ne peut faire meilleure chère, surtout si l'on prend à son service un bon

cuisinier, et Mycones seule eut l'honneur de procurer les becfigues qui furent mangés au festin des noces de la fille de Crespo, vingtième duc de l'Archipel, la belle Thadée, qui se maria avec François de Sommariva.

Encore une citation à propos de ces Myconiens, fins gourmets et grands mangeurs. Il paraîtrait, d'après l'historien Muphore Callixte, que les premières latrines publiques du monde ont été établies à Mycones, par Arius.

Le majordome du grand hôtel d'Angleterre à Athènes me fit un jour, à déjeuner, comparer les fromages de Mycones avec ceux de Thermia. Je n'osai me prononcer et partager l'opinion de Syméon Set-Kus, qui écrivit au onzième siècle une volumineuse apologie des fromages thermiens.

Thermia, la Cythnos, l'Ophusia, l'Adryopis des anciens, est la moins montueuse et la moins aride des Cyclades. Cydias, l'un des plus grands peintres de l'ancienne Grèce, y reçut le jour. L'orateur Hortensius paya cent quarante quatre mille sesterces son tableau des Argonautes, et fit bâtir un palais à Tusculum pour y placer ce chef-d'œuvre.

Thermia doit l'un de ses noms à des sources chaudes qui ont autant de réputation que celles de Milo, mais sont aujourd'hui moins fréquentées que ces dernières.

Les Russes ont emporté les plus beaux marbres des ruines de ses deux villes antiques, Paleo-Castro et Hebreo-Castro; ils y ont oublié un tombeau, orné de magnifiques bas-reliefs. Ce sarcophage sert maintenant de bassin à une fontaine.

Les serpents de Thermia étaient jadis si nombreux et si redoutés, que l'île fut nommée Ophusia; mais les habitants croyaient avoir le remède auprès du mal; ils pensaient qu'en mangeant beaucoup d'ail, ils éloignaient d'eux les reptiles. Ce même Siméon Set-Kus, le panégyriste des fromages, s'apitoya sur le sort des Tiniotes. Quel malheur! dit-il, les serpents sont innombrables dans l'île de Tinoz, et l'ail y est plus doux qu'à Thermia. C'est l'ail le plus bénin de tout l'Archipel, et les serpents font chaque jour des victimes.

Je ne veux pas quitter Thermia sans indiquer aux savants l'occasion d'élucider un point obscur de l'histoire des religions antiques. Il serait possible, m'affirme un jeune Grec passager sur notre paquebot, il serait possible, dis-je, de prouver, à l'aide des inscriptions qui peuvent être déchiffrées sur les marbres de Paleo et d'Hebreo-Castro, et sur ceux enlevés par les Russes en 1770, que les prêtres des Cyclades, ceux principalement voués au culte d'Apollon, ont eu des rapports directs avec des druides des forêts de la Celtique.

Nos regards, attirés par le badigeon blanc d'une église chétienne, enjambent la mer, de Mycone à Naxos. Cette église, bâtie avec les débris du grand temple de la chaste Diane de Délos, miroite aux rayons du soleil au-dessus d'une falaise abrupte, véritable muraille de rochers, qui renferme des plaines et des vallées fleuries, — parc immense où revivent l'abondance et la fertilité de la Grèce antique.

Naxie, pendant trois siècles, fut la capitale des ducs de l'Archipel, les Sanudo et les Crispo, croisés vénitiens dont le P. Sauger a écrit l'histoire.

M. Paganel, qui vient de publier l'*Épopée de Scanderbeg*, devrait écrire aussi la biographie de cette famille de héros. Les luttes sanglantes du moyen âge en Orient n'ont pas eu lieu seulement entre chrétiens et musulmans, mais encore entre Grecs et Latins. Que de nobles et grandes figures parmi ces ducs de Naxie, ces baillis de Morée, et ces chevaliers de Rhodes!

Si quelque jour la question des *Niams-Niams* est débattue de nouveau, sachez que vous pourrez opposer à ceux qui nieront leur existence des témoignages recueillis dans un discours *ad verbum* de saint Anasthase et dans l'*Histoire ecclésiastique*. L'*Histoire ecclésiastique* parle des hommes à queue de Naxos, et Anasthase écrit, à propos de quelques habitants de cette île : *à lumbo erat sicut cauda piscis naturaliter hærens*, une queue de poisson était naturellement adhérente à leurs lombes.

Le bateau à vapeur nous emporte entre Serpho et Paros. Serpho et son satellite Serpho-Poulo sont les plus misérables îlots de toutes les Cyclades; si les mines d'aimant que l'on dit exister à la surface de leur croûte de roches y attiraient la carcasse en fer d'un navire des Messageries, on n'aurait pour y vivre qu'un peu d'orge et des oignons aussi gigantesques que ceux de Madère. Les habitants sont fiers de leurs oignons comme les Naxiens le sont de leurs vignobles, et ils s'endorment

heureux dans leur indigence et sans crainte que le chant des grenouilles ne trouble leur sommeil, car les grenouilles de Serpho sont muettes, dit-on.

Les empereurs romains et grecs envoyaient leurs proscrits à Serpho. Non loin de là s'élève à pic, au-dessus de la mer, le bloc de granit de Siphanto, où les hommes vivent centenaires.

Voici Paros, Paros et ses marbres, dont la couleur, dit Platon, est si agréable aux dieux. On eut le projet de construire avec eux le tombeau de l'empereur Napoléon.

Nous avançons; Milo grandit à notre gauche, et nous entrevoyons les rocs de l'Argentière, couverts de terre *cimolée*, espèce d'argile que les habitants emploient comme du savon. Cette île de l'Argentière doit son nom à des mines d'argent, dont le gisement est inconnu aujourd'hui.

Du temps que les rois de France délivraient des lettres de marque pour courir sus aux Turcs, les corsaires fréquentaient son port, et y dépensaient en débauches le fruit de leurs croisières. Le seul commerce qui y florissait alors était le commerce de galanterie, et des spéculateurs allaient recruter sur le continent voisin et sur les autres terres de l'Archipel la femme-denrée qui manquait sur la place.

Un Turc, avant la guerre de l'indépendance, faisait trembler à lui seul tout un troupeau de Grecs.

Il fallait que ce peuple fût façonné à l'esclavage, comme l'homme noir est façonné à la tyrannie de

l'homme blanc, pour que le capitan-pacha pût opérer aussi facilement la levée des impôts.

Tout était imposé dans l'Archipel.

Les boutiques payaient; les moulins payaient; les barques de pêcheurs payaient; la vie se payait sous le nom de capitation.

L'homme fait était taxé à cinq piastres.

L'enfant, à deux ou trois, selon son âge.

La femme, à quatre.

Les maisons d'une ville où résidait un aga devaient chacune un surcroît de taxe de dix paras.

L'impôt proportionnel fonctionnait aussi.

A Chio, les riches payaient de dix à vingt piastres, selon leur opulence.

Dans quelques îles, le collecteur trouvait plus avantageux de ne pas taxer les enfants selon leur âge. Il les faisait venir devant lui, mesurait la grosseur de leur cou à l'aide d'un fil, et déterminait ainsi le nombre de piastres à payer. Les agas percevaient, en outre, le cinquième des rentes produites par les terres.

Les sultans, jusqu'à la réforme (et l'on peut dire que la réforme ne s'est pas encore opérée dans tout l'empire), les sultans, dis-je, ont suivi la méthode des anciens monarques de l'Orient; ils ont donné à leurs grands dignitaires des villes et des provinces, au lieu de leur donner des pensions, et ces grands dignitaires payent au sultan une redevance annuelle avec le produit des taxes.

Ainsi, les revenus de l'Archipel formaient la dotation

du capitan-pacha; Syra et Andros étaient assignés à une sultane; Athènes, au Kislar-Aga, chef des eunuques noirs; le mont Athos, au bostandgi, etc., etc.

J'ai vu à Alger, c'est-à-dire près d'Alger, du côté de Mustapha, une fête qui se célèbre chaque année, le mardi de Pâques, c'est la fête des Fèves. Les Maures, les Arabes, l'ont célébrée de tout temps. Nous, conquérants, nous respectons ce vieil usage, et nos autorités militaires et civiles y paraissent officiellement. Métras parle d'une fête des Fèves que les habitants de Naxos célébraient chaque année en souvenir du retour de Thésée après l'expédition du Minotaure.

Le Grec aime son pays natal au-dessus de toute expression. L'île où il est né est pour lui le centre du monde, le plus beau, le plus riche, le plus fortuné de tous les cantons de l'univers.

On ne peut nier que la religion, le schisme, ne soit la cause première de cette antipathie qui a toujours existé entre les Occidentaux et les Grecs. Au temps des croisades, les Latins furent souvent vicimes de l'astuce des Levantins, et ils s'en plaignirent amèrement.

Guillaume de Tyr ne marchande pas les expressions sur leur compte, quand il parle de *la lachesté et mauvestié de la gent de Grièce!*

Ce même Guillaume de Tyr signale les habitants de la Grèce par ce mot : *es Grieux,* au pluriel, et il dit *un Griès* pour parler au singulier.

Comme il ne tarit pas en récriminations sur les schis-

matiques, ne serait-il pas possible que par suite d'associations d'idées et de personnification des mots de notre langue, si je puis m'exprimer ainsi, le mot *grief*, avoir à se plaindre, *avoir des griefs* contre quelqu'un, vînt de là?

Je préviens que je n'aurai *aucuns griefs* contre celui qui me prouverait que cette éthymologie est fausse, — au contraire.

Enfin, au soir de ce dix-neuvième jour, nous sortons de l'Archipel grec.

— Il en sera de Syra à Messine comme de Messine au Pirée : — vous essayerez de passer le moins fastidieusement possible ces deux grandes journées de pleine mer, — vous mangerez, vous boirez, vous fumerez, vous dormirez et vous donnerez audience à vos souvenirs.

Puis, à Messine, il faudra se résigner à ne pas quitter le bord. — Ces braves agents sanitaires s'imaginent que, revenant d'Orient, nous devons leur inoculer la peste. — Hélas ! si nous avions la peste, la peste, comme le choléra, s'abattrait sur eux malgré leur cordon sanitaire !!! Elle sera rudement chaude votre quarantaine, à moins que M. Boulard, notre vice-consul, qui a eu le bon esprit de ne pas se laisser emporter par le choléra, ne vous envoie, comme il nous l'a envoyée, sa grande sabotière, garnie de la neige de l'Etna et remplie d'un sorbet délicieux.

Autre adoucissement de la quarantaine. — Le bateau des Messageries impériales qui part de Marseille et visite les ports de l'Italie, avant de gagner Malte, sa destination,

ce bateau entrera à Messine pendant que le *Nil* chargera du charbon, et vous aurez de fraîches nouvelles de France, et vous recevrez votre courrier, si l'avis de vous l'expédier ici a été donné.

A quatre heures et demie ou cinq heures, l'appareillage de Messine pour Marseille, et puis, Dieu aidant, le vingt-deuxième jour, au soir, ou le vingt-troisième, au matin, après votre départ, vous remettez le pied sur le quai de la Joliette, et moi...

Je clos ce livre, d'où j'aurais bien fait de *sarcler plusieurs superfluités et redites*, comme le fit du sien un vieil écrivain des croisades, Blaise de Vigenère.

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

LA

CHASSE AU LION

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



JULES GÉRARD

LE TUEUR DE LIONS

2.

JULES GÉRARD

TUEUR DE LIONS

LIEUTENANT AU TROISIÈME RÉGIMENT DE SPAHIS

LA CHASSE AU LION

ORNÉE

DE GRAVURES DESSINÉES PAR GUSTAVE DORÉ

ET D'UN PORTRAIT DE JULES GÉRARD

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1855

A MONSIEUR

LE COMTE RANDON

GÉNÉRAL DE DIVISION

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

HOMMAGE

DE MON RESPECTUEUX DÉVOUEMENT ET DE MA PROFONDE

RECONNAISSANCE

JULES GÉRARD

Lieutenant au 3e régiment de spahis.

PRÉFACE

Cédant aux conseils de quelques amis, j'ai réuni mes souvenirs de chasse pour les offrir à tous les veneurs et chasseurs mes confrères.

Ce livre, ou plutôt ce recueil, est destiné à initier le lecteur à mes chasses au lion, aux éléments cynégétiques que l'Algérie renferme, et aux moyens usités pour chasser à tir, à courre et au vol, par les Français et par les indigènes.

Je n'ai pas la prétention d'être un homme de style : je préviens donc ceux qui liront ces quelques chapitres qu'ils n'y trouveront point de phrases, mais des observations

fondées sur l'expérience, des anecdotes et des faits racontés simplement et tels qu'ils se sont accomplis.

Afin de mettre à même ceux de mes confrères qui, après avoir lu, voudraient à leur tour voir ou pratiquer, de profiter de ce que j'ai écrit pour eux, j'ai cité exactement les contrées qu'ils devront parcourir, les tribus et les hommes qu'ils pourront interroger en toute assurance.

Puisse la *Chasse au Lion* être utile à quelques-uns et agréable à tous! Si j'obtiens ce double résultat, mon but est rempli.

JULES GÉRARD.

INTRODUCTION

Nous sommes l'un des amis dont parle l'auteur dans sa préface, et celui qui a le plus insisté, — nous nous en félicitons, — pour le décider à publier ce recueil.

S'il est des œuvres exceptionnelles dont on peut à l'avance garantir le succès, certes celle-ci est de plein droit du petit nombre de ces œuvres privilégiées. Effectivement rien ne manque ici pour captiver de prime abord l'intérêt du lecteur, ni le sujet du livre, ni le nom de l'éditeur responsable qui le signe. Nous dirons plus, la forme laissât-elle à désirer quelque chose, que le fond seul suffirait pour concilier toutes les sympathies, tant il doit plaire aux esprits généreux et flatter en même temps cet irrésistible sentiment de curiosité qu'éveille toujours en nous l'attrait de la nouveauté, à plus forte raison de l'inconnu.

Quand, cet hiver, Jules Gérard, ce frère d'adoption dont nous nous sommes fait en France et le parrain et l'hôte, en attendant le jour si ardemment souhaité de

part et d'autre où le *Tueur de Lions* voudra bien, à son tour, accueillir le *Journal des Chasseurs* sous la tente du douar africain et lui servir de guide sur cette vieille terre numide que nous ne désespérons pas d'explorer tôt ou tard; quand, cet hiver, disons-nous, Jules Gérard, s'abandonnant aux charmes d'une causerie intime, nous exposait simplement, entre deux cigares et au coin du foyer domestique, l'un de ces grands drames cynégétiques dont il a été le héros; puis, quand, entrant en plein dans son sujet, avec une mise en scène toute locale, sans autre décoration que celle fournie par la nature, prenant ses accessoires et ses trucs sur le théâtre même de l'action, il nous en développait les sombres péripéties mieux que ne le ferait l'auteur le plus habile, — aux sourds rugissements du lion, son orchestre à lui, à la clarté fantastique de la lune, ce lustre mystérieux de ses nuits :

« — Que ne prenez-vous la plume? lui demandions-nous alors, encore tout impressionné de son récit : que n'initiez-vous le public à ces scènes palpitantes et nouvelles que nul n'a retracées avant vous, ni les naturalistes chasseurs qui ont voyagé et qui ont écrit, les Levaillant, les Audubon, les Cumming, les Delegorgue et autres, ni les poëtes romanciers que la chasse a le mieux inspirés, pas même Fenimore Cooper, l'heureux créateur de *Bas-de-Cuir*, cette figure à part, ce type hors ligne, qui deviendra un jour une légende non moins populaire que l'immortel *Freyschutz* de Weber?

« Écrivez comme vous parlez, c'est-à-dire nettement, sans phrases, sans exagération, sans prétention de style visant à l'homme de lettres; racontez tout bonnement, n'amplifiez pas; surtout gardez-vous de toute révision

étrangère, de toute association littéraire qui, sous prétexte de vous enseigner le métier, vienne mélanger sa couleur à la vôtre, substituer son faire maniéré à l'allure simple et originale de votre prose; en un mot, restez ce que vous êtes, contentez-vous de votre individualité, soyez vous-même, entrez en scène avec vos qualités et avec vos défauts; et, dans ces conditions-là, nous ne nous avançons point trop en prédisant dès aujourd'hui trois éditions consécutives à votre livre. La *Chasse au Lion*, publiée et signée par Jules Gérard, aura le même retentissement, n'en doutez pas, qu'a eu jadis, dans un autre genre, le *Chasseur au Chien d'arrêt*, publié et signé par notre confrère et collaborateur Elzéar Blaze. »

Telle était notre opinon sincère, et, fort heureusement pour le public et pour lui, l'auteur, tout modeste qu'il est, a bien voulu nous croire. Il s'est mis à l'œuvre, et il a écrit, séance tenante, sans désemparer, le volume que l'on va lire, volume dont nous savions les épisodes par cœur, nous, son auditeur habituel, mais dont nous eussions d'autant plus regretté de rester, grâce au privilége d'une amitié égoïste, le dépositaire exclusif.

Dédié par un juste hommage de reconnaissance au général Randon, cet illustre soldat, l'une de nos gloires de l'armée d'Afrique, l'ouvrage de Jules Gérard se divise en dix chapitres.

Le premier — à tout seigneur tout honneur — est naturellement consacré au *Lion, à l'étude de ses mœurs et de ses habitudes*. C'est une entrée en matière très-large et très-nette, où l'auteur prouve que la plupart des naturalistes ne connaissent qu'imparfaitement le caractère de l'animal dont les traits les plus saillants, n'en déplaise aux

préjugés populaires qu'ont enracinés chez le vulgaire de vieilles histoires plus ou moins authentiques, sont la paresse, l'impassibilité et l'audace. L'aventure de ces deux frères, condamnés à mort, qui s'évadent une nuit des prisons de Constantine, les fers aux pieds, et n'échappent aux chaouch d'Ahmet-Bey que pour tomber en chemin sous la dent du lion, est une anecdote à faire dresser les cheveux d'épouvante sur la tête du plus brave, et qui réfute victorieusement cette réputation usurpée de magnanimité qu'ont faite au roi du désert le lion d'Androclès et celui de Florence. A la fin de ce préambule est une statistique fort curieuse que nous recommandons au lecteur et qui fait regretter, en démontrant ce que coûte annuellement un lion à la contrée dans laquelle il a élu domicile, que des obstacles réels aient momentanément forcé le gouvernement d'ajourner la proposition faite par l'auteur d'établir en Algérie une vénerie spéciale destinée à diminuer le nombre de ces gargantuas affamés, qui sont, comme on peut s'en convaincre par ces chiffres, de rudes percepteurs d'impôts pour les populations indigènes.

Le deuxième chapitre traite de la *Chasse au Lion chez les Arabes*. Avant de parler de quelques tribus qui ont le courage d'attaquer l'ennemi en face, ou du moins à leur corps défendant, l'auteur cite les moyens de destruction dont on fait quelquefois usage avec plus ou moins de succès. Ils consistent dans la fosse (*zoubia*) et l'affût (*melbeda*) tantôt sous terre, tantôt sur un arbre. La description de la fin héroïque du lion assez peu chanceux pour tomber dans le premier de ces piéges est une page bien écrite et bien sentie. On voit que Jules Gérard est un cœur noble, généreux, qui aime à combattre son adversaire à armes

courtoises, et qui, même au moment du triomphe, n'a jamais dit : Malheur aux vaincus!

La province de Constantine ne compte en tout que trois tribus qui chassent le lion au fusil, savoir : les *Ouled-Meloul*, les *Ouled-Cessi* et les *Chegatma*. Les deux premières de ces tribus ont, aux yeux de l'auteur, une grande supériorité sur la troisième; on verra pourquoi et comment, en lisant la description du plan de campagne que chacune d'elles adopte quand il s'agit de se liguer contre l'ennemi commun. Il est impossible de faire un résumé plus intéressant et plus exact des diverses opérations stratégiques qui, chez les *Ouled-Meloul* et les *Ouled-Cessi*, précèdent l'engagement et n'amènent pourtant pas toujours une victoire chaudement disputée.

Le troisième chapitre est intitulé : *Chasse à la Panthère*. Suivant l'auteur, il y a deux espèces de panthères, pareilles quant au pelage, mais différentes quant à la taille. La plus grande, qui est d'un tiers plus grosse que l'autre, est à peu près de la force d'une jeune lionne. Le parallèle que notre chasseur établit, dès les premières lignes de ce chapitre, entre les deux animaux les plus redoutés de l'Algérie, nous humilierait profondément pour notre compte, si jamais, la métempsycose aidant, nous devions nous voir revivre dans la peau d'une panthère. Vous pensiez comme nous que c'était un animal très-dangereux que ce quadupède moucheté à l'œil sournois, aux allures féroces, et vous frémissiez involontairement quand jadis vous voyiez Carter ou Van Amburgh, s'enfermant dans la cage de ces dames, provoquer leur ressentiment en les caressant d'un coup de cravache. Eh bien, rassurez-vous, comme nous le sommes désormais nous-même :

la panthère, Jules Gérard le dit et le prouve, est un animal rusé, souple, patient, mais inoffensif et timide. Il fuit l'homme, n'accepte le combat que quand la nécessité l'y contraint, et sa rencontre n'est pas plus à craindre quand on ne l'attaque pas que son éducation n'offre de dangers aux Hercules forains qui font, aux dépens des gens d'esprit, le métier de dompteurs de bêtes.

Dans le quatrième chapitre, qui est très-court, comme si l'animal auquel il est consacré n'en méritait pas un plus long, l'auteur nous montre encore dans son véritable jour une physionomie que chasseurs et naturalistes ont presque toujours vue sous un faux aspect et avec des yeux plus ou moins prévenus. C'est celle de l'*Hyène*, ce quadrupède ignoble et lâche, au regard fourbe, à la mine repoussante, aux allures incertaines et rampantes, qui ne rôde que dans les ténèbres, qui, trop poltron pour attaquer en plein soleil une proie vivante, pénètre la nuit jusque dans les cimetières pour y violer les sépultures, et, à part quelques misérables chiens attardés qu'il surprend ou étrangle par ruse, ne se nourrit exclusivement que d'immondices trouvés aux environs des douars et des camps, ou de cadavres dérobés à la tombe. Le mot de cet Arabe à Jules Gérard qu'une rencontre fortuite a fait dégaîner contre une hyène : « Ne te sers plus de ton sabre à la guerre, parce qu'il te trahirait, » est d'une énergie chevaleresque, et prouve tout le mépris que les indigènes professent pour l'hyène, cet animal à demi boiteux, que l'auteur classe avec raison parmi ceux qui se tuent, mais qui ne se chassent pas.

Il n'en est pas de même du *Sanglier*, ainsi qu'on le verra dans le cinquième chapitre. Le sanglier d'Afrique, qui abonde dans les trois provinces de l'Algérie, est le très-

proche cousin de notre sanglier de France. Comme chez nous, il est plus ou moins méchant, et conséquemment plus ou moins dangereux, en raison des pays qu'il habite; la nourriture et la saison sont autant de conditions qui, en Algérie comme ici, ont sur lui une influence directe. Ce chapitre du sanglier, qui est très-complet et très-bien fait, contient dès le début un épisode on ne peut plus dramatique que nous n'avons pas besoin de recommander à l'attention du lecteur. L'histoire de cette partie d'affût qui faillit coûter la vie à Jules Gérard et à l'un de ses camarades est racontée sans phrases, avec un naturel et un sang-froid qui ajoutent encore à l'intérêt du récit; mais l'on se demande comment, après une telle algarade, le futur *Tueur de Lions*, qui n'en était encore qu'à son coup d'essai, ne fut pas à tout jamais guéri de l'envie de retourner passer ses nuits à la belle étoile. Décidément il faut que la passion de la chasse soit bien forte. Du reste, l'aventure n'a pas été sans profit pour l'auteur : elle lui a fourni un enseignement utile, et qu'il a eu tort de ne pas consigner dans son livre. « Jamais, depuis cette nuit-là, nous disait en particulier Jules Gérard en nous racontant la même escapade, je ne me suis mis à l'affût sur un arbre. C'est une mauvaise méthode qui paralyse tous vos moyens d'action, et qui, tout en offrant au tireur un peu plus de sécurité, le met complétement, comme vous voyez, à la merci de l'imprévu. Puis ce n'est pas l'acte d'un franc chasseur, c'est un guet-apens qui frise de près l'assassinat, et j'aurais été dans cette circonstance massacré par les maraudeurs arabes, que la leçon eût été dure, j'en conviens, mais cependant méritée. »

Le chapitre sixième traite du *Chacal* et du *Renard*. Le

premier de ces animaux, qui est un tiers plus fort et beaucoup plus haut sur pattes que notre renard d'Europe, offre pas mal d'analogie avec lui quant aux mœurs et au genre de vie. Les indigènes le chassent à cheval avec des lévriers qu'ils découplent à vue lorsqu'ils l'aperçoivent fuyant dans une accourre ou en plaine. Comme c'est un animal qui se défend bien et qui n'est pas très-vite, l'auteur conseille aux veneurs européens qui auraient à leur disposition, en Afrique, une douzaine de chiens courants, de les mettre dans cette voie, qu'ils goûtent volontiers, probablement en raison du sentiment assez vif qu'imprime au sol l'odeur du fugitif. Une particularité très-remarquable chez le chacal, c'est l'instinct qui le porte, dans un intérêt de convoitise, à suivre, la nuit, les maraudeurs qui battent le pays et à escorter le lion qui se met en quête, en poussant un cri sec et rauque que l'on entend à d'assez grandes distances. Les Arabes désignent le chacal qui crie ainsi sous le nom de *baouêgh*. Plus d'une fois il devient pour eux un auxiliaire utile en les prévenant à temps du péril qui menace leur douar. L'auteur lui-même confesse avoir obtenu de précieux renseignements du baouêgh, quand il lui est arrivé d'attendre à l'affût un lion qui ne rugissait pas, puisque, grâce aux cris du chacal, il pouvait, sans bouger de place, suivre les marches et contre-marches de l'ennemi. Quant au renard africain, qui est moitié plus petit que celui de France, notre chasseur n'en parle que pour mémoire. C'est un animal assez inoffensif et non un déprédateur redoutable comme le nôtre, dépeuplant à tour de rôle et garennes et basses-cours. Sa nourriture la plus habituelle se compose d'oiseaux, de mulots, de rats et de petits reptiles. Nous sup-

posons bien, quoique l'auteur n'en dise rien, qu'il ne doit pas être tout à fait indifférent, dans l'occasion, au fumet parfumé de la caille ou de la perdrix rouge; mais ce gibier est si commun en Afrique, que le renard n'y fait pas de vides sensibles, et que le chasseur n'a pas encore songé conséquemment à mettre sa tête à prix comme chez nous.

Trois animaux bien différents entre eux par la taille, la physionomie et les habitudes, figurent dans le septième chapitre. Ce sont le *Cerf*, l'*Antilope* et la *Gazelle*.

Le cerf d'Afrique, dont on peut voir, du reste, au Jardin des Plantes à Paris, plusieurs individus vivants, offerts par M. le général Randon à la collection de la Ménagerie, est un peu moins grand que le cerf de nos forêts; il se rapproche, comme taille, du cerf trapu de nos pays de montagnes. L'auteur dit que son pelage est plus fauve et plus rude. C'est là une nuance qu'il est difficile de signaler comme un caractère distinct, les différences de climat, de pays, de gagnages, peut-être même les croisements de races, produisant aussi chez nous, dans le pelage de ces animaux, des variétés très-tranchées. Un fait plus digne de remarque, c'est que le cerf ne se rencontre en Algérie que dans la province de Constantine et dans trois cercles à l'est de cette province, ceux de Bone, de Tebessa et de la Calle. Notre confrère pense que dans le cercle de Tebessa, où se trouve une vaste forêt de pins, autre forêt de Bondy, appelée le *Bois des Voleurs*, et qui présente un bon courre, on pourrait essayer, avec quelque chance de succès, d'établir un équipage de cerfs. Allons, messieurs les veneurs français, voilà une occasion digne de vous, une épreuve honorable à tenter. Ce n'est pas là un déplacement impossible. Recrutez quelques bons chiens, attachez-vous, comme

2

piqueur, un homme d'expérience ayant déjà fait ses preuves : tous les disciples de d'Yauville et de Salnove vous suivront de leurs vœux dans cette nouvelle croisade cynégétique. Ils applaudiront à vos succès, et le *Journal des Chasseurs*, qui les enregistrera le premier, vous promet à l'avance une fanfare spéciale.

L'antilope est un animal qui vit par troupes nombreuses, et qui, occupant les trois quarts de l'année les hauts plateaux situés au nord du Sahara, descend, aux premiers froids, dans la région des sables. Sa chasse n'est d'ordinaire qu'une espèce de fantasia exécutée par une troupe de cavaliers bien montés, qui tantôt enveloppent un troupeau à l'aide de manœuvres habiles et le fusillent, tantôt le poussent à travers plaine vers une embuscade occupée par des tireurs cachés qui ne démasquent qu'au moment où les animaux leur arrivent à portée.

La gazelle, cette gracieuse miniature de l'antilope, fournit à l'auteur l'occasion de constater un fait des plus curieux et qui mérite, à coup sûr, d'être cité. Tandis que tous les animaux vivant à l'état sauvage, bêtes noires, carnassières ou fauves, même ceux dont se compose la famille du petit gibier, font ce que l'on appelle communément leur nuit, mettant l'ombre à profit pour chercher leur nourriture, et se reposant de préférence pendant le jour, la gazelle, par une exception bizarre à cette règle générale, se couche le soir avec le soleil et ne quitte sa reposée qu'à l'aube suivante pour aller au gagnage. Cette particularité est étrange, mais Jules Gérard l'a vérifiée. Il le dit, nous devons le croire sur parole.

Le huitième chapitre est intitulé le *Porc-Épic et le menu Gibier*. Les détails qu'il nous fournit sur les *Hat-*

cheichia, ces clubs ou sociétés de chasseurs d'origine kabyle exclusivement adonnés à la chasse du porc-épic, sont d'un intérêt réel, parce qu'ils nous révèlent des mœurs et des habitudes tout à fait inconnues. Peut-être désirerions-nous que la question du *menu gibier* eût été moins sacrifiée par l'auteur. Il nous semble — et les chasseurs au fusil et au chien d'arrêt, qui ne forment pas la classe la moins nombreuse et la moins intéressante de nos joyeux confrères, seront de notre avis — qu'elle comportait de plus longs développements. Maintes fois Jules Gérard nous a fait à nous-même, dans la conversation, à propos surtout du gibier d'eau qui peuple les lacs et les étangs de l'Algérie, des descriptions très-poétiques et qui auraient mérité de trouver place ici. Mais cette lacune s'explique : les penchants favoris de l'écrivain, qui se trahissent non-seulement par ce qu'il écrit, mais par ses actes, ne le portent pas vers la petite chasse. Ce passe-temps, si cher à d'autres moins ambitieux que lui, à ses yeux n'a que peu de charmes ; il préfère la chasse aux chiens courants à la chasse au chien d'arrêt, et encore, dans la première, ce qui lui plaît, ce qui le séduit, c'est moins le but, c'est-à-dire l'hallali d'une pauvre bête aux abois, que la voix des chiens, le galop des chevaux, l'animation des veneurs, le langage enivrant de la trompe.

Comme il le dit lui-même avec une sincérité naïve : « Au paresseux, au sybarite, au chasseur efféminé, le soin de glaner autour des villes et des camps ; au disciple de saint Hubert les riches moissons, loin, bien loin, dans la montagne et dans la plaine. » Si l'auteur complétait le fond de sa pensée, il ajouterait : « Là seulement l'attendent des exploits dignes d'un homme, car là seulement existe le lion. »

Dans le chapitre neuvième, la *Fauconnerie en Afrique*, l'auteur, on le sent à ses allures plus larges et plus franches, rentre dans un élément qui lui est plus sympathique et qu'il juge plus digne d'exercer sa plume. La figure d'Abdallah, l'oiseleur, est touchée de main de maître. C'est un Rembrandt, un portrait digne de l'auteur d'*Ivanhoë*, et l'épisode de chasse au faucon que cet homme raconte froidement sous la tente, épisode où il a joué un rôle si périlleux, est une étude très-remarquable des mœurs encore un peu sauvages de l'Arabe. Sans avoir la prétention de faire un traité de fauconnerie complet, ce qui serait une ambition grande après les ouvrages que nous ont légués sur cet intéressant sujet les maîtres de la science, les d'Arcussia, les Jean de Franchières, les Argote de Molina et autres, Jules Gérard entre dans des détails suffisants pour faire apprécier au lecteur quels sont les principaux éléments d'un vol bien organisé en Algérie. Il serait à désirer qu'il se rencontrât en France quelque novateur hardi qui, s'aidant de ces renseignements, essayât de nous faire jouir un jour de ce spectacle, et de fonder aux environs de Paris un club de fauconnerie. Le succès de l'entreprise ne serait pas douteux, et égalerait bientôt, s'il ne le surpassait, celui de la société du Loo, en Hollande.

Le chapitre dixième et dernier est le résumé et en quelque sorte le complément du livre. L'auteur, dont nous savons désormais par cœur les vrais instincts en fait de chasse, revient, malgré lui, en terminant, au sujet qu'il a traité dès son début. Ce chapitre, qui fait le tiers du volume à peu près, et qui a pour titre : *Un dernier conseil. — La chasse au Lion comme elle se doit faire en Algé-*

rie, est tout bonnement un chef-d'œuvre. C'est le traité tout entier, cette fois, et le traité *ex professo*, d'une chasse que personne n'a décrite avant l'auteur, et que nul autre que lui n'avait le droit d'écrire. Nous ne connaissons pas, pour notre compte, en fait d'ouvrages de vénerie, de lignes mieux inspirées que ces pages, où le *Tueur de Lions*, fatigué du métier avant l'âge, s'adresse aux chasseurs ses confrères, pour leur demander un successeur, et donne complaisamment à ce rival futur, quel qu'il soit, les conseils de sa longue expérience. Non-seulement c'est merveilleux de clarté, d'énergie, de concision, mais c'est admirable de simplicité et de style. Nous n'avons jamais rien lu de mieux fait dans les auteurs anciens, à plus forte raison dans la cynégétique moderne.

Que dire des épisodes dont ces pages remarquables sont semées, et surtout du récit de cette dernière chasse au lion, où la victoire est si cruellement achetée par la mort de l'un des compagnons de l'auteur, le brave mais imprudent Amar-ben-Sigha!... Ce sont là de ces émotions que nous n'avons jamais éprouvées, nous autres, pauvres chasseurs à l'eau de rose : l'hallali le plus sanglant, avec un solitaire aux soies hérissées, au boutoir écumant, dominant dix chiens éventrés sous lui, ne peut nous en donner une idée, et nous comprenons qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y renoncer une fois qu'on les a goûtées.

Donc prenez-en gravement votre parti, ô Gérard! notre maître à tous, misérables pygmées que nous sommes! ne cherchez pas de remplaçant; ne vous bercez pas d'un espoir chimérique. Le professeur aura beau dévoiler sa science, il ne trouvera pas un adepte. L'auditoire restera sourd à l'appel éloquent que vous lui faites, parce que nul, pour

vous remplacer, ne se sentira un cœur assez fort, n'aura un coup d'œil assez sûr, ne possédera enfin un bras assez ferme, ces trois conditions du succès. C'est un beau rôle que le vôtre. Triompher par le seul fait d'une volonté énergique du plus redoutable des animaux de la création, se mesurer sans crainte avec un adversaire en quelque sorte invincible, rassurer les tribus consternées, les affranchir de l'impôt quotidien de l'ennemi, leur dire : « Dormez en paix : si le lion vient, je suis là et je veille ; » imposer à ces hommes émerveillés et reconnaissants le respect de ce nom français qui, désormais, parle si haut à leurs yeux dans la personne d'un seul homme ; vous faire, en un mot, l'Hercule moderne, l'heureux rival du vainqueur du lion de Némée, le demi-dieu auquel jadis l'antiquité eût élevé des autels, et que l'Arabe aujourd'hui adore à sa manière en embrassant à chaque nouveau succès le pan de votre burnous, en baisant humblement la main qui le protége ; nous ne sachons pas qu'il y ait au monde mission plus glorieuse et plus belle. Continuez donc à la remplir dignement. Reprenez votre démission, que personne n'accepterait, pas même vous, et allez jusqu'au bout quand même, comme vous le dites si bien. Saint Hubert, qui vous a miraculeusement protégé jusqu'à ce jour, vous continuera ses faveurs ; ayez foi en lui au moment du danger ; il n'abandonnera jamais le plus fervent comme le plus illustre de ses disciples.

LÉON BERTRAND.

LA

CHASSE AU LION

CHAPITRE PREMIER

LE LION, SON ÉDUCATION, SES MŒURS, SES HABITUDES

Au mois de janvier 1848, je rencontrai à Paris Adulphe Delegorgue, le chasseur naturaliste, qui a passé sept ans de sa vie dans le sud de l'Afrique, au milieu des *Cafres* et des *Amazoulous*, se nourrissant de biftecks d'hippopotames et de côtelettes de rhinocéros.

Je n'ai pas besoin de dire que cette rencontre fut une bonne fortune pour moi, et que, non content d'avoir lu les voyages de mon vaillant confrère, je l'accablai de mille questions sur les chasses qu'il

avait faites, et surtout sur le lion du cap de Bonne-Espérance.

Je fus tellement frappé du peu d'analogie qui existe entre cet animal et celui de l'Algérie, que je résolus dès lors d'écrire ce que j'avais pu remarquer touchant les us et coutumes de ce dernier, pendant plusieurs années de fréquents rapports avec lui.

Tout le monde sait que le lion appartient à l'espèce féline, et, chose singulière, les naturalistes les plus éminents qui ont écrit sur cet animal l'ont traité comme s'il vivait au grand jour, et aucun d'eux n'a levé le voile de ses habitudes nocturnes.

Cette lacune fâcheuse et inexplicable, je ferai en sorte de la remplir, en prenant le lion à sa naissance et en le suivant pas à pas jusqu'à sa mort; trop heureux si les observations que j'ai recueillies peuvent dissiper les idées fausses que j'ai entendu maintes fois exprimer à son sujet en France et même en Algérie, où les indigènes seuls connaissent les habitudes du lion.

C'est ordinairement à la fin de janvier qu'a lieu l'accouplement des lions et des lionnes. Le travail de la dentition faisant mourir un grand nombre de ces dernières, les mâles sont d'un tiers plus nombreux que les femelles.

Aussi n'est-il pas rare de rencontrer une de ces dames accompagnée de trois ou quatre prétendants, se livrant entre eux des combats à outrance jus-

ne-

qui
je
er
nt

s-
s
é
a



Il fond, la tête haute et la gueule ensanglantée, sur la troupe

qu'à ce qu'ennuyée de voir que ces galants ne parviennent pas à s'étrangler pour elle, la lionne les mène vers un grand vieux lion dont elle a apprécié la valeur en l'entendant rugir.

Les amoureux en prennent bravement leur parti et arrivent avec la lionne en présence du rival préféré.

Les pourparlers ne sont jamais longs, et le résultat de ces rencontres est toujours certain. Attaqué par les trois imprudents, le vieux lion les reçoit sans bouger; du premier coup de gueule, il étrangle celui-ci, du second il broie la jambe de celui-là, et le troisième est bien heureux s'il s'en va avec un œil, laissant l'autre au bout d'une des griffes du maître.

La place une fois libre, le noble animal secoue bruyamment sa crinière, dont une partie s'envole au gré du vent ; puis il va se coucher près de la lionne, qui, pour premier gage d'affection, lèche d'un air câlin les blessures qu'il a reçues pour elle.

Lorsque deux lions adultes se rencontrent sur le même terrain, les choses ne se passent pas ainsi. Un Arabe de la tribu de Kesenna m'a raconté à ce sujet un combat auquel il a assisté.

C'était à l'époque où les cerfs sont en rut. Mohammed, grand affûteur d'animaux de toute espèce, était, par un beau clair de lune, perché sur un chêne, attendant une biche qu'il avait vue rôder en cet endroit en compagnie de plusieurs cerfs. L'arbre sur lequel il s'était établi était planté

au milieu d'une vaste clairière et près d'un sentier.

Vers minuit, il vit arriver une lionne suivie d'un lion fauve et à tous crins. La lionne quitta le sentier et vint se coucher au pied du chêne; le lion était resté sur le chemin et paraissait écouter.

Mohammed entendit alors un rugissement lointain et qu'il distinguait à peine; aussitôt la lionne lui répondit. Le lion fauve se mit à rugir si fort, que le chasseur épouvanté laissa tomber son fusil pour se cramponner aux branches et ne pas tomber lui-même.

A mesure que l'animal qui s'était fait entendre d'abord paraissait se rapprocher, la lionne rugissait de plus belle, et le lion, furieux, allait et venait du sentier à la lionne, comme s'il avait voulu lui imposer silence, et de la lionne au sentier, comme pour dire : « Eh bien, qu'il vienne, je l'attends. »

Une heure après, un lion noir comme un sanglier apparaissait à l'extrémité de la clairière. La lionne se leva pour aller à lui; mais, devinant son intention, le lion courut au-devant de son ennemi. Ils se rasèrent tous deux pour prendre leur élan, puis ils bondirent en même temps l'un contre l'autre et roulèrent ensemble sur l'herbe de la clairière pour ne plus se relever.

La lutte fut longue et effrayante pour le témoin involontaire de ce duel.

Tandis que les os craquaient sous les gueules puis-

santes des deux combattants, leurs griffes semaient la clairière de leurs entrailles, et des rugissements, tantôt sourds, tantôt éclatants, disaient leurs colères et leurs douleurs.

Au commencement de l'action, la lionne s'était couchée sur le ventre, et, jusqu'à la fin, elle témoigna avec le bout de sa queue le plaisir qu'elle éprouvait à la vue de ces deux lions s'égorgeant pour elle.

Quand tout fut dit, elle s'approcha prudemment des deux cadavres pour les flairer, puis elle s'éloigna sans daigner répondre à l'épithète un peu grossière, mais tout à fait de circonstance, que Mohammed ne put s'empêcher de lui jeter à défaut d'une balle.

Cet exemple de la fidélité conjugale de la lionne est applicable à toutes ses pareilles. Ce qu'elles recherchent d'abord, c'est un mâle adulte et fort qui les débarrasse des jeunes lions, dont les combats continuels les ennuient; mais, dès qu'un lion plus fort se présente, il est toujours le bienvenu.

D'après ce que j'ai pu voir, soit par corps, soit par le pied, il n'en est pas de même du lion, qui, à moins d'y être contraint, ne quitte jamais sa compagne et a pour elle une affection, des soins et des égards dignes d'un meilleur sort.

Depuis le moment où le couple léonin quitte son repaire jusqu'à sa rentrée, c'est toujours la lionne qui va devant. Lorsqu'il lui plaît de s'arrêter, le lion fait comme elle.

Arrivent-ils près d'un douar qui doit fournir le souper, la lionne se couche, tandis que son époux s'élance bravement au milieu du parc et lui apporte ce qu'il a trouvé de meilleur. Il la regarde manger avec un plaisir infini, tout en veillant à ce que rien ne puisse la déranger ni la troubler pendant son repas, et il ne pense à assouvir sa faim que lorsque sa compagne est repue. En un mot, il n'y a pas de tendresses qu'il n'ait pour elle pendant et après la saison des amours.

Quand la lionne sent qu'elle est sur le point de mettre bas (c'est-à-dire à la fin de décembre ou au commencement de janvier), elle cherche un ravin impénétrable et isolé pour y déposer sa progéniture.

Les portées varient d'un à trois, suivant l'âge et la force des lionnes ; mais elles sont ordinairement de deux petits, un mâle et une femelle.

Durant les premiers jours qui suivent la naissance des lionceaux, la mère ne les quitte pas un seul instant, et le père pourvoit à tous ses besoins. Ce n'est que lorsque les enfants ont atteint l'âge de trois mois et passé la crise de dentition, mortelle pour un grand nombre de jeunes lionnes, que la mère les sèvre en s'éloignant chaque jour pendant quelques heures, et leur donnant de la chair de mouton soigneusement dépouillée et déchiquetée par petits morceaux.

Le lion, dont le caractère est très-grave quand il devient adulte, n'aime pas à rester près de ses enfants, qui le fatiguent de leurs jeux. Afin d'être plus tranquille, il se fait une demeure dans le voisinage pour être à même de venir au secours de sa famille en cas de besoin.

Les Arabes qui ont connaissance d'une portée de lions, d'abord parce qu'ils ont vu la lionne prête à mettre bas, ensuite parce que le bétail enlevé prend chaque jour le même chemin, profitent du moment où la lionne sèvre ses petits pour les lui ravir.

A cet effet, ils se postent pendant des journées entières sur un mamelon ou un arbre qui domine le repaire, et, dès qu'ils voient la lionne s'éloigner, sûrs que le mâle n'est pas auprès des lionceaux, ils arrivent jusqu'à eux en se glissant à travers bois, les enveloppent du pan de leurs burnous pour étouffer leurs cris, et les portent à des cavaliers qui les attendent sur la lisière de la forêt pour partir ventre à terre, les hommes en croupe et les lionceaux devant eux. Cette manœuvre est dangereuse, et, entre autres exemples, le citerai le suivant :

Pendant le mois de mars de l'année 1840, une lionne vint déposer ses petits dans un bois appelé *El-Guéla*, situé dans la montagne de *Mezioun*, chez les *Zerdezah*. Le chef du pays, *Zeiden*, fit un appel à *Sedek-ben-Oumbark*, cheik de la tribu des *Beni-Fourral*, son voisin, et, au jour convenu, trente

hommes de chacune de ces tribus se trouvaient réunis sur le col du *Mezioun*, à la pointe du jour.

Ces soixante Arabes, après avoir entouré le buisson dans tous les sens, poussèrent plusieurs hourrahs, et, ne voyant pas paraître la lionne, ils pénétrèrent sous bois et prirent deux jeunes lionceaux.

Ils se retiraient bruyamment, croyant n'avoir plus rien à craindre de la mère, lorsque le cheik Sedek, resté un peu en arrière, l'aperçut sortant du bois et se dirigeant droit vers lui.

Il se hâta d'appeler son neveu *Meçaoud* et son ami *Ali-ben-Braham*, qui accoururent à son secours. La lionne, au lieu d'attaquer le cheik, qui était à cheval, fondit sur son neveu, qui était à pied.

Celui-ci l'attendit bravement et ne pressa la détente qu'à bout portant.

L'amorce seule brûla.

Meçaoud jette alors son fusil et présente à la lionne son bras gauche enveloppé de son burnous.

Celle-ci le saisit et le broie ; pendant ce temps, ce brave jeune homme, sans faire un pas en arrière, sans pousser une plainte, saisit un pistolet qu'il portait sous son burnous et force la lionne à lâcher prise en lui mettant deux balles dans le ventre.

Au même instant elle s'élance sur Ali-ben-Braham, qui lui envoie inutilement une balle dans la gueule ; il est saisi aux deux épaules et terrassé ; il a la main droite broyée, plusieurs côtes mises à nu,

et ne doit son salut qu'à la mort de la lionne, qui expire sur lui.

Ali-ben-Braham vit encore, mais il est estropié. Meçaoud est mort vingt-quatre jours après cette rencontre.

A l'âge de quatre à cinq mois, les lionceaux suivent leur mère la nuit jusqu'à la lisière du bois, où le lion leur apporte le dîner.

A six mois, par une nuit bien noire, toute la famille change de repaire, et, depuis cette époque jusqu'au moment où ils doivent se séparer de leurs parents les petits voyagent constamment.

De huit mois à un an, les lionceaux commencent à attaquer les troupeaux de moutons ou de chèvres qui, pendant le jour, viennent dans le voisinage de leur demeure. Quelquefois ils s'en prennent aux bœufs; mais ils sont encore si maladroits, qu'il y a souvent dix blessés pour un mort, et que le père est obligé d'intervenir.

Ce n'est qu'à deux ans que les jeunes lions savent étrangler un cheval, un bœuf, un chameau, d'un seul coup de gueule à la gorge, et franchir les haies de deux mètres de haut qui sont réputées protéger les douars.

Cette période d'un an à deux ans est vraiment ruineuse pour les populations. En effet, la famille ne tue pas seulement pour se nourir, mais encore pour apprendre à tuer. Il est facile de comprendre

ce que doit coûter un pareil apprentissage à ceux qui en fournissent les éléments.

Mais, me dira-t-on, pourquoi les Arabes se laissent-ils manger ainsi par les lions et ne les chassent-ils pas? A cela je répondrai : Lisez le chapitre suivant, et si jamais vous avez des troupeaux en Algérie, vous les parquerez derrière un mur de cinq mètres, ou vous ferez comme les Arabes.

A la troisième année, les lionceaux quittent leurs parents pour s'accoupler, et ceux-ci, afin de ne pas rester seuls, les remplacent par une nouvelle famille.

Les lions ne sont adultes qu'à huit ans. A cet âge, ils ont acquis toute leur force, et le mâle, d'un tiers plus grand que la femelle, a toute sa crinière. Qu'on ne juge pas des lions vivant à l'état sauvage par les lions dégénérés que l'on voit dans les ménageries.

Ces derniers ont été pris à la mamelle et élevés comme des lapins de choux, privés du lait de la mère, de la vie au grand air, de la liberté, et enfin d'une nourriture saine et abondante. De là ces formes mesquines et grêles, ce regard malheureux, cette maigreur maladive et cette crinière absente, qui leur donne un faux air de caniches et les ferait renier de leurs pareils vivant à l'état de nature.

Il y a en Algérie trois espèces de lions : le lion noir, le lion fauve et le lion gris, que les Arabes appellent *el adrea*, *el asfar*, *el zarzouri*.

Le lion noir, beaucoup plus rare que les deux au-

tres, est un peu moins grand, mais plus fort de la tête, de l'encolure, des reins et des jambes. Le fond de sa robe est de la couleur des chevaux bai brun jusqu'à l'épaule, où commence une crinière noire, longue et épaisse, qui lui donne un air peu rassurant.

La largeur de son front est d'une coudée, la longueur de son corps, depuis l'extrémité du nez jusqu'à la naissance de la queue, qui est d'un mètre, mesure cinq coudées[1]. Le poids de son corps varie entre deux cent soixante-quinze et trois cents kilos. Les Arabes redoutent plus ce lion que les deux autres, et les Arabes ont raison.

Au lieu de voyager comme le lion fauve et le lion gris, le lion noir s'établit dans un bon repaire et y reste quelquefois trente ans. Il descend rarement dans la plaine pour attaquer les douars; mais, en revanche, il va attendre, le soir, les troupeaux de bœufs au moment où ils quittent la montagne, et en tue quatre ou cinq pour boire leur sang.

Dans la saison d'été, alors que les jours sont longs, il quitte sa demeure au coucher du soleil, et va se poster sur le bord d'un sentier qui traverse la montagne, pour attendre un cavalier ou un piéton attardé.

Je connais un Arabe qui, dans une rencontre pa-

[1] Les Arabes mesurent la coudée du coude à l'extrémité de la main ouverte.

reille, mit pied à terre, dessella et débrida sa monture, et partit, emportant sur sa tête le harnachement du cheval, qui fut étranglé sous ses yeux. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi, et cavaliers ou piétons se tirent rarement d'affaire quand ils se trouvent en présence d'un lion noir.

Le lion fauve et le lion gris ne diffèrent l'un de l'autre que par la couleur de la crinière; ils sont un peu plus grands que le noir et moins trapus. A part ce qui précède touchant ce dernier, tous ont le même caractère et les mêmes habitudes.

L'existence du lion se divise en deux parties distinctes, qui en font, en quelque sorte, deux animaux différents, et ont fait naître mille erreurs sur son compte : ces deux parties sont le jour et la nuit. Le jour il a pour habitude de se retirer sous bois, loin du bruit, pour digérer et dormir à son aise.

Parce qu'un homme s'est trouvé impunément, dans le jour, face à face avec un lion que les mouches ou le soleil obligeaient à changer de demeure, ou que la soif attirait près d'un ruisseau, sans se rendre compte qu'à cette heure l'animal était à moitié endormi et avait l'estomac et le ventre pleins, on a dit que le lion n'attaquait pas l'homme. En effet, le lion ne tue pas pour le plaisir de tuer; mais il tue pour vivre et se défendre quand on l'attaque.

Dans un pays comme l'Algérie, littéralement couvert de troupeaux, le lion n'est jamais à jeun pen-

dant le jour. Les indigènes, qui savent cela, ont soin de rester chez eux à l'heure où le lion quitte son repaire, et, s'ils sont obligés de voyager la nuit, ils ne vont jamais seuls ou à pied.

Comme on le verra au chapitre de la chasse au lion, lorsqu'un de ces carnassiers rencontre une troupe d'hommes, il croit toujours avoir affaire à des maraudeurs, et les suit pour avoir sa part dans la prise.

Quant à moi, je déclare que, si j'ai remarqué de l'indifférence dans la physionomie de quelques lions que j'ai rencontrés le soir, je n'ai vu que des dispositions très-hostiles chez tous ceux qui se sont trouvés sur mon chemin la nuit.

Je suis tellement sûr qu'un homme isolé est perdu sans ressource s'il fait une pareille rencontre, que, lorsque ma tente est établie dans la montagne, dès que la nuit est arrivée, je ne m'en écarte jamais sans prendre ma carabine.

Je connais un grand nombre d'exemples récents d'Arabes qui ont été dévorés par le lion ; mais je ne citerai que le suivant, parce qu'il est connu de tous les indigènes de Constantine, et qu'il s'est accompli dans des circonstances on ne peut plus dramatiques.

C'était quelques années avant l'occupation de cette ville ; parmi les nombreux détenus dont les prisons regorgeaient, se trouvaient deux condamnés à mort, deux frères qui devaient être exécutés le lendemain.

Ces hommes étaient des coupe-jarrets de grandes routes, dont on citait des traits de force et de courage surprenants. Le bey, craignant une évasion, ordonna qu'ils fussent entravés, c'est-à-dire qu'un pied de chacun d'eux fût enfermé dans le même anneau en fer rivé sur les chairs.

Tout le monde ignore comment les choses se passèrent, mais chacun sait que, lorsque l'exécuteur se présenta, la prison était vide.

Après avoir fait de vains efforts pour ouvrir ou couper leur maudite entrave, les deux frères, qui étaient parvenus à s'évader, gagnèrent à travers champs afin d'éviter toute mauvaise rencontre.

Quand le jour vint, ils se cachèrent dans des rochers, et le soir ils continuèrent leur route.

Vers le milieu de la nuit, ils firent rencontre d'un lion.

Les deux voleurs commencèrent par lui jeter des pierres en criant de toutes leurs forces pour l'éloigner : mais l'animal s'était couché devant eux et ne bougeait pas.

Voyant que les injures et les menaces n'aboutissaient à rien, ils essayèrent des prières; mais le lion bondit sur eux, les terrassa, et se mit, séance tenante, à manger l'aîné à côté de son frère, qui fit le mort.

Quand il arriva à la jambe qui était retenue par l'entrave, le lion, sentant une résistance, la coupa au-dessus du genou.

Puis, soit qu'il fût repu, soit qu'il eût soif, il se dirigea vers une source située près de là. Pensant que le lion reviendrait dès qu'il aurait bu, le pauvre diable qui restait chercha autour de lui un refuge, et, traînant après lui la jambe de son frère, il alla se fourrer dans un silo qu'il eut le bonheur de rencontrer sur ses pas.

Peu de temps après, il entendit le lion rugir de colère, et plusieurs fois passer près du trou dans lequel il s'était réfugié.

Enfin, le jour se fit et le lion s'éloigna.

Au moment où le malheureux sortait du silo, il se trouva en présence de plusieurs cavaliers du bey qui étaient sur ses traces. Un d'eux le mit en croupe, et il fut ramené à Constantine, où on l'incarcéra de nouveau.

Le bey, ne voulant pas croire à l'événement raconté par ses serviteurs, désira voir cet homme et le fit venir devant lui, toujours traînant la jambe de son frère. Malgré sa réputation de cruauté, *Ahmed-Bey*, en le voyant, ordonna que l'entrave fût brisée et lui fit grâce de la vie.

Quoique doué de sens très-subtils, d'une force et d'une souplesse à nulle autre pareilles, le lion de l'Algérie ne chasse point.

Seulement, s'il aperçoit de loin un ou plusieurs sangliers, il va à pas de loup faire en sorte de les surprendre; mais, dès qu'il est éventé ou entendu,

les bêtes noires détalent, et le lion descend dans la plaine chercher son souper dans un parc, ce qu'il trouve infiniment plus commode et plus sûr.

J'ai vu quelquefois des compagnies de sangliers vider une enceinte en plein jour quand un des leurs avait été croqué; mais j'ai vu plus souvent encore lions et sangliers habiter la même forêt sans s'occuper les uns des autres.

Cela tient à ce que le lion a toutes facilités de trouver sa nourriture chez les Arabes, sur lesquels il prélève un impôt dix fois plus fort que celui qu'ils payent à l'État.

J'ai étudié longtemps le rugissement du lion, et je terminerai ce chapitre en faisant connaître les observations que j'ai recueillies à cet égard.

Quand un lion et une lionne sont ensemble, la femelle rugit toujours la première et au moment où elle quitte son repaire.

Le rugissement est un composé d'une douzaine de sons qui commencent par des soupirs, vont *crescendo* et finissent comme ils ont commencé, avec un intervalle de quelques secondes entre chaque son.

Le lion alterne avec la lionne.

Ils vont ainsi rugissant de quart d'heure en quart d'heure jusqu'au moment où ils approchent du douar qu'ils veulent attaquer.

Dès qu'ils sont repus, ils recommencent jusqu'au matin.

Le lion isolé rugit également à son lever, mais il arrive souvent sans se taire jusque dans les douars.

En été, pendant les fortes chaleurs, le lion rugit moins et quelquefois point du tout. Mais, à l'époque des amours, il se dédommage largement du temps perdu.

Quelqu'un, entre autres sottes questions, me fit un jour celle-ci : « Pourquoi le lion rugit-il? » Je lui répondis : « Je crois que le rugissement est au lion ce que le chant est à l'oiseau. Si cette définition ne vous satisfait point, allez passer quelques années en sa compagnie, vous en trouverez peut-être une meilleure[1]. »

J'ai pensé que la statistique faite par moi sur les pertes que les lions font éprouver aux Arabes pourrait intéresser le lecteur, et je la consigne à la fin de ce chapitre.

La durée de l'existence du lion est de trente à quarante ans. Il tue ou consomme une valeur annuelle de six mille francs en chevaux, mulets, bœufs, chameaux et moutons. En prenant la moyenne de sa vie, qui est de trente-cinq ans, chaque lion coûte aux Arabes deux cent dix mille francs.

Les trente lions qui se trouvent en ce moment dans la province de Constantine, et qui seront rem-

[1] Les Arabes, dont la langue est riche en comparaisons, n'ont qu'un mot pour le rugissement du lion, ce mot est *rad*, tonnerre.

placés par d'autres venant de la régence de Tunis ou du Maroc, coûtent annuellement cent quatre-vingt mille francs. Dans les contrées où je chasse d'habitude, l'Arabe qui paye cinq francs d'impôts à l'État paye cinquante francs au lion.

Les indigènes ont déboisé plus de la moitié de l'Algérie pour éloigner ces animaux nuisibles.

L'autorité française, espérant mettre un terme à ces incendies qui menacent les forêts et les bois d'une destruction complète, inflige des amendes aux Arabes qui brûlent.

Qu'arrive-t-il de cela? Les Arabes se cotisent pour payer ces amendes et incendient comme par le passé.

Il en sera ainsi jusqu'à ce que le gouvernement ait pris des mesures pour protéger les populations d'une manière efficace, comme cela se pratique en France pour les loups, qui sont loin pourtant d'être aussi nuisibles que les lions.

Les traits les plus saillants du caractère du lion sont la paresse, l'impassibilité et l'audace. Quant à sa magnanimité, je dirai comme le proverbe arabe : « Quand tu pars pour un voyage, ne sois pas seul, et arme-toi comme si tu devais rencontrer le lion. »

unis
ingt
abi-
État

de

ne à
oois
aux

our
sé.
ent
ons
en
tre

on
à
:
l,
»



Le lion, se voyant découvert. est tombé sur la troupe.

CHAPITRE II

LA CHASSE AU LION CHEZ LES ARABES

Les Arabes, ayant beaucoup à souffrir des ravages que les lions font dans leurs troupeaux, ont dû prendre des mesures pour les protéger.

Depuis que l'expérience leur a démontré que le fusil seul était un moyen de destruction plus dangereux pour l'homme que pour le lion, ils opposent la ruse à l'audace de cet animal, qu'une trop grande confiance en sa force fait souvent tomber dans les piéges qui lui sont tendus.

Il est vrai que le fusil vient toujours au secours du piége; mais ce n'est que lorsque le lion ne peut plus atteindre ses ennemis qu'ils l'accablent de balles et d'injures.

Avant de parler des tribus qui, de loin en loin, tuent un lion à leur corps défendant, et de la manière dont elles s'y prennent, je crois devoir faire

connaître les moyens de destruction qui ne font courir aucun danger à l'homme.

Je mettrai la fosse (*zoubia* chez les Arabes) en première ligne, parce que le plus grand nombre des dépouilles que les indigènes apportent sur nos marchés ont été dérobées ainsi.

Comme j'ai commencé cet ouvrage par un chapitre sur les mœurs et coutumes du lion, je n'en parlerai ici que brièvement, pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Afin d'éviter le voisinage des lions, qui habitent en tous temps les montagnes les plus boisées, les Arabes ont soin de s'en écarter avec leurs tentes et leurs troupeaux pendant les saisons du printemps, de l'été et de l'automne.

Le lion ne se levant qu'au crépuscule du soir pour chercher sa nourriture, il s'ensuit que, pendant ces trois saisons où les nuits sont courtes, les douars établis à huit ou dix lieues des montagnes n'ont rien à craindre de cet animal, qui a l'habitude de rentrer dans son repaire à la pointe du jour.

Il est vrai que, chaque tribu ayant son territoire limité, il en est peu qui puissent s'éloigner autant; alors les pertes sont subies par une seule fraction, tandis que ses voisines dorment en paix.

Au commencement de l'hiver, il faut que les populations se rapprochent des montagnes, tant pour abriter leurs troupeaux que pour faire provision de bois.

C'est à cette époque que les lions, dont l'appétit est aiguisé par le froid, font bombance aux dépens de tous.

Dans les contrées où cet animal nuisible se trouve ordinairement, les Arabes, trop paresseux pour travailler eux-mêmes, font venir des Kabyles, qui, pour une somme assez modique, creusent une fosse de dix mètres de profondeur sur une largeur de quatre à cinq mètres, en forme de puits et plus étroite à l'orifice qu'à la base.

Cette fosse est toujours creusée sur l'emplacement que le douar[1] doit occuper pendant la saison d'hiver. Les tentes sont dressées en rond-point autour de la fosse, de manière qu'elle se trouve en amont par rapport au centre du douar.

L'enceinte ayant été entourée extérieurement d'une haie de deux à trois mètres, formée avec des arbres coupés à cet effet, la fosse se trouve cachée à qui regarde du dehors.

Afin que les troupeaux ne tombent point dans la fosse pendant la nuit, on a soin de l'entourer en aval d'une seconde haie intérieure qui se relie aux

[1] Réunion de tentes, qui varie entre dix et trente.

tentes. Le soir venu, les troupeaux sont parqués dans l'enceinte, et les gardiens veillent à ce qu'ils se tiennent en amont le plus près possible de la fosse.

Le lion, qui a l'habitude de franchir la haie d'amont en aval pour sa plus grande commodité, arrive près du douar, entend les cris, sent les émanations du troupeau dont il n'est séparé que par quelques mètres, il bondit et tombe en rugissant de colère dans la fosse, où il sera insulté et mutilé, lui, l'emblème du courage et de la force, lui, dont la voix imposante faisait trembler la plaine et la montagne, il mourra misérablement assassiné par des lâches, des femmes et des enfants.

Au moment où il a franchi la haie et où le troupeau épouvanté a foulé aux pieds les gardiens endormis, tout le douar s'est levé en masse.

Les femmes poussent des cris de joie, les hommes brûlent de la poudre pour prévenir les douars voisins; les enfants, les chiens, font un vacarme infernal; c'est une joie qui approche du délire et à laquelle chacun prend une part égale, parce que chacun a des pertes particulières à venger

Quelle que soit l'heure de la nuit, on ne dormira plus.

Des feux sont allumés, les hommes égorgent des moutons, les femmes préparent le couscoussou, on fera ripaille jusqu'au jour.

Pendant ce temps, le lion, qui a fait d'abord quel-

ques bonds immenses pour sortir de la fosse, le lion, dis-je, s'est résigné.

Il entend tout ce bruit, toutes ces voix; il a compris qu'il est perdu, qu'il mourra là d'une mort honteuse et sans défense; mais il recevra les injures et les balles sans se plaindre et sans sourciller.

Avant la pointe du jour, les Arabes voisins, prévenus par les coups de fusil, sont arrivés en foule, de peur de perdre quelque chose du spectacle auquel ils sont conviés.

Ceux-là aussi amènent leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens.

Il est si bon de voir souffrir un ennemi dont on n'a plus rien à craindre et qu'on peut insulter et frapper impunément!

Ce qu'il y a de remarquable dans ces circonstances, c'est que les femmes et les enfants, mais surtout les femmes, sont toujours les plus acharnés et les plus cruels.

Est-ce chez les femmes arabes le propre de la sauvagerie ou le sentiment de leur faiblesse? c'est ce que je ne saurais dire. Mais j'aime à croire qu'il n'en serait point ainsi des dames françaises, et j'espère qu'il s'en trouverait parmi elles qui demanderaient la grâce du lion, ne serait-ce que pour le voir attaquer à sa sortie de la fosse, mais alors franchement, loyalement et en face.

Cependant le jour si impatiemment attendu vient

de se faire, et les plus hardis enlèvent la haie qui entoure la fosse, pour voir le lion de plus près et juger de son sexe et de sa force.

Comme le mal qu'il a fait est en raison de sa puissance, il doit être traité conséquemment.

Si c'est une lionne ou un jeune lion, les premiers qui l'ont vu se retirent en faisant la moue, pour faire place aux curieux dont l'enthousiasme est déjà calmé en voyant la déception de ceux qui les ont précédés.

Mais, si c'est un lion mâle, adulte et à tous crins, alors ce sont des gestes frénétiques, des cris à l'avenant; la nouvelle court de bouche en bouche, et les spectateurs qui sont sur le bord de la fosse n'ont qu'à bien se tenir pour ne pas y être précipités par la foule impatiente de voir à son tour.

Après que la curiosité générale a été satisfaite et que chacun a jeté sa pierre et ses imprécations au noble animal, les hommes arrivent armés de fusils et tirent sur lui jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie.

C'est ordinairement après qu'il a reçu une dizaine de balles sans bouger, sans se plaindre, que le lion lève majestueusement sa belle tête pour jeter un regard de mépris sur les Arabes qui lui ont envoyé leurs dernières balles, et qu'il se couche pour mourir.

Longtemps après et lorsqu'on est bien sûr que

l'animal est mort, quelques hommes descendent dans la fosse au moyen de cordes, et l'entourent d'un filet assez solide pour supporter le poids du lion, qui, lorsqu'il est mâle et adulte, ne pèse pas moins de six cents livres.

Des cordes sont fixées à un tour en bois consacré à cet usage et planté en terre en dehors de la fosse, auquel s'attellent les hommes les plus vigoureux de l'assemblée, afin de hisser le cadavre du lion et les hommes qui sont descendus dans la fosse.

Après que cette opération, toujours très-longue, est terminée, les mères de famille reçoivent chacune un petit morceau du cœur de l'animal, qu'elles font manger à leurs enfants mâles pour les rendre forts et courageux.

Elles arrachent tout ce qu'elles peuvent de sa crinière pour en faire des amulettes qui ont la même propriété; puis, lorsque la dépouille a été enlevée et la chair partagée, chaque famille rentre dans son douar respectif, où, le soir, sous la tente, l'événement de cette journée sera longtemps encore l'histoire favorite de tous.

Après la fosse vient l'affût ou *melbeda*, dont la véritable signification est le mot *cachette*.

Il y en a de deux sortes : l'affût sous terre et l'affût sur un arbre.

Pour le premier, on creuse un trou d'un mètre de profondeur sur trois ou quatre de largeur; après l'avoir recouvert de troncs d'arbres chargés de grosses pierres, on jette par-dessus toute la terre déblayée, et on ménage d'un côté quatre ou cinq créneaux pour les tireurs, et de l'autre une ouverture qui sert de porte et que l'on ferme en dedans par un bloc de rocher.

Ces sortes d'affûts sont construits sur le bord d'un sentier habituellement fréquenté par le lion.

Comme il serait difficile d'ajuster l'animal quand il ne fait que passer, les Arabes ont l'habitude de placer un sanglier, tué à cet effet, sur le sentier et en face des créneaux. C'est lorsque le lion s'arrête pour flairer l'appât que les hommes cachés dans l'affût font feu tous à la fois.

Il est rare que l'animal reste sur place; le plus souvent, après avoir reçu plusieurs balles, il bondit dans la direction de l'affût, sur lequel il passe sans se douter que l'ennemi qu'il cherche est là, sous ses pieds; puis, après avoir épuisé ses forces en bonds furieux dans tous les sens, il gagne le premier bois qui se trouve dans les environs.

Quelquefois les Arabes qui ont affûté le lion font appel à la tribu pour le suivre aux rougeurs et le tuer; mais, comme dans ce cas il y a toujours

mort d'homme, le plus souvent ils renoncent à le suivre et le laissent se guérir des blessures qu'il a reçues, ou mourir tranquillement dans son fort.

L'affût sur un arbre est construit de la même manière que le précédent, à l'exception des pierres et de la terre, qui sont remplacées par des branches pour cacher les tireurs.

On choisit un arbre assez élevé, placé près d'un chemin, et on s'établit dans le milieu.

Ces deux sortes d'affûts sont ordinairement fixes et servent à plusieurs générations. Il arrive cependant quelquefois que, lorsqu'un lion a ravi soit un bœuf, soit un cheval, dans le voisinage d'un douar, les Arabes construisent à la hâte un *melbeda* pour tuer l'animal s'il revient pendant la nuit suivante.

Le plus souvent ils en sont pour leurs frais ; car le lion, friand de la chair des animaux qu'il vient d'égorger, se met en quête sur un autre point, laissant ses restes, en grand seigneur qu'il est, aux hyènes, aux chacals et aux vautours.

DES TRIBUS QUI CHASSENT LE LION

Il y a dans la province de Constantine trois fractions de tribus qui tuent, à leur corps défendant, quelques-uns des lions qui viennent s'établir chez

elles, sans que pour cela elles répondent aux prières des autres fractions leurs voisines, lorsqu'elles sont à leur tour décimées par un de ces animaux.

Ces fractions sont les *Ouled-Meloul*, établis chez les *Haractah;* les *Ouled-Cessi*, de la tribu des *Segnia*, et les *Chegatma*, fraction étrangère, établie depuis environ quarante ans dans le cercle d'*Aïn-Beïda*.

Comme l'action de tuer le lion n'est méritoire qu'autant que celui qui l'attaque est exposé aux dents et aux griffes de l'animal, et qu'à mes yeux la manière dont les Ouled-Meloul et les Ouled-Cessi se comportent leur donne une grande supériorité sur les Chegatma, je ne parlerai de ces derniers qu'en seconde ligne.

Les Ouled-Meloul comptent environ quatre-vingts fusils, et sont établis au pied du *Sid-Reghis* et sur le versant sud du *Chepka;* les Ouled-Cessi, qui ont à peu près le même nombre de combattants, habitent en été la plaine de *Kercha* et les crêtes du *Guerioun*, une des plus hautes montagnes du cercle de Constantine, dont elle est distante d'environ douze lieues; en hiver, ils se rapprochent d'une autre montagne qui a nom *Zerazer* et se trouve à deux lieues au sud du Guerioun.

Excepté quelque lion voyageur qui prend la première de ces montagnes comme un gîte d'étape pour continuer, la nuit suivante, sa route à travers les

plaines, le Guerioun n'en recèle que de loin en loin.

Il n'en est pas de même du Zerazer, qui, tous les ans, alors que l'*Aurès*, le *Bouarif* et le *Fedjouj* sont couverts de neige, sert de refuge tantôt à un vieux lion devenu frileux, tantôt à une lionne qui cherche un bon quartier d'hiver pour ses lionceaux, et quelquefois à une famille entière.

Le Zerazer est une montagne peu boisée; mais ses flancs et ses crêtes sont couverts d'énormes rochers dans les anfractuosités desquels les lions trouvent de bons repaires à l'abri de tous les vents.

Au pied de la montagne sont les douars des Ouled-Cessi et des troupeaux nombreux. Comme on le voit, il y a là toutes les conditions d'existence que peuvent désirer les émigrants; aussi ceux qui y viennent n'ont-ils garde de s'en aller tant qu'ils aperçoivent de la neige sur les montagnes qu'ils ont abandonnées.

Quand l'arrivée d'un lion a été signalée soit par l'enlèvement de quelque bétail, soit par ses rugissements, la nouvelle en est portée de douar en douar, ce qui n'empêche pas qu'on se laisse manger la laine sur le dos pendant huit ou dix jours.

Ce n'est qu'après que le lion a fait éprouver des pertes sensibles, et qu'il ne paraît pas disposé à quitter le pays, que l'on prend rendez-vous pour le chasser.

Ces sortes d'assemblées, auxquelles j'ai assiste

plusieurs fois, sont pleines d'intérêt pour celui qui comprend la langue des indigènes et la gravité des motifs qui en font l'objet.

Au lieu d'un beau carrefour ombragé de chênes séculaires ou d'un pavillon de chasse, qui sont les rendez-vous habituels de nos veneurs et chasseurs de France, ici on se rallie sur un feu allumé au pied de la montagne.

Au lieu des beaux équipages, des uniformes brillants qui attirent les curieux et les importuns, on voit arriver modestement à pied une cinquantaine d'hommes, dont les défroques réunies ne valent pas la livrée d'un valet de limier.

Chacun d'eux porte un fusil sur l'épaule, un pistolet et un yatagan à la ceinture, et vient prendre place autour du feu.

Une douzaine de chiens, au poil long et rude, à la physionomie rébarbative, rôdent autour des chasseurs, et passent le temps à s'entre-déchirer sans que leurs maîtres fassent rien pour les empêcher.

J'ai vu, dans une de ces réunions, un chien étranglé et dévoré par les autres, sans qu'un seul des Arabes présents ait daigné quitter la place qu'il occupait à l'assemblée; il est vrai que c'était au moment du rapport et que les quêteurs avaient connaissance de deux lions mâles et adultes.

L'arrivée des hommes qui ont été chargés de faire le bois est d'un intérêt saisissant.

En effet, il ne s'agit pas ici d'un loup, d'un cerf ou d'un sanglier, pauvres bêtes dont on a raison avec une balle depuis que les veneurs ont fait place aux *sportsmen* et le couteau de chasse à la carabine.

On aura affaire à un animal qui porte en lui la force de quarante hommes, armé de griffes et de dents dont tous les membres de l'assemblée ont pu voir les effets et dont plusieurs ont senti les étreintes, alors que, criblé de balles et mourant, il s'acharnait, malgré leurs efforts, sur le cadavre d'un parent ou d'un ami.

Quoique les Arabes soient peu impressionnables, il est facile en ce moment de juger la valeur de chacun d'eux et la manière dont il se comportera pendant l'action.

Je dois leur rendre cette justice, que, même parmi les plus jeunes, et il y en a d'imberbes, on ne rencontre pas de fanfarons.

Cela tient, sans doute, à ce que chacun doit payer de sa personne et que ceux qui en sont reconnus incapables sont exclus de l'assemblée et restent au douar en butte aux plaisanteries des femmes, en attendant leurs malédictions, si, comme de coutume, le lion ne succombe pas sans faire quelques victimes.

Dès que les hommes qui ont détourné l'animal ont fait rapport des connaissances qu'ils ont pu avoir sur son sexe, son âge et son repaire, en le jugeant par le pied, on prend des mesures pour procéder à l'attaque.

A cet effet, les quêteurs se retirent à l'écart de l'assemblée, avec quelques vieillards à barbe blanche qui plient sous le poids des années, et retrouvent, pour ce jour-là, toute l'énergie de leur jeunesse.

Après un long conseil, dans lequel chacun donne son avis sur le mode d'attaque qui lui paraît le meilleur, on prend, à l'unanimité, une décision dont l'assemblée reçoit communication et qu'elle exécute sans commentaires.

Les armes ayant été flambées et chargées avec le plus grand soin, cinq ou six chasseurs, choisis parmi les plus jeunes, sont envoyés sur les crêtes de la montagne avec mission de suivre toutes les manœuvres du lion, depuis l'attaque jusqu'à la mort, et de correspondre avec leurs frères au moyen de signes de convention, fort simples pour les indigènes et curieux autant qu'incompréhensibles pour l'Européen qui n'en a point la clef.

Lorsque les guetteurs ont atteint les postes d'observation qu'ils doivent occuper, le reste de la troupe se met en mouvement, précédé des quêteurs, et gravit les pentes qui doivent le rapprocher du repaire du lion.

Comme les lionnes, accompagnées de leurs lionceaux et les jeunes lions ne se comportent pas de la même manière que les lions adultes, et comme, pour l'intelligence de ces chasses, il faudrait un récit

spécial de chacune d'elles, je supposerai qu'il a été fait rapport d'un lion mâle et adulte, parce qu'il est plus dangereux et plus difficile à tuer que les lions plus jeunes et même que les lionnes suivies de leurs lionceaux.

S'il est vrai qu'en vénerie un animal bien attaqué est presque toujours pris, il est également vrai que le succès de la journée dépend ici beaucoup de l'attaque.

Lorsque le valet de limier manœuvre pour raccourcir son enceinte, il n'a qu'une crainte, c'est celle de la faire vider à l'animal qui a pris vent du trait.

L'homme qui travaille pour détourner un lion a, comme on le pense bien, mille raisons péremptoires pour éviter le rocher ou l'arbre sous lequel sa bête est sur le ventre; aussi est-il bien rare qu'il puisse le rembucher d'une manière certaine.

Les chasseurs, étant arrivés à une portée de fusil du repaire supposé, le tournent en amont en observant le plus grand silence et s'arrêtant lorsqu'ils croient le dominer.

Comme le sens de l'ouïe est très-subtil chez le lion, il arrive quelquefois qu'il entend les pas des chasseurs ou une pierre qui a roulé, et alors il se lève et marche dans la direction du bruit.

Si l'un des guetteurs l'aperçoit, il prend le pan de son burnous dans la main droite et le fait tourner devant lui, ce qui signifie : *Je le vois*.

Un des chasseurs sort du groupe, se met aussitôt en rapport avec cet homme en agitant son burnous de droite à gauche, ce qui veut dire : *Où est-il?* et *Que fait-il?*

Si le lion est immobile, le guetteur ramasse les deux pans de son burnous dans la main, il les élève à la hauteur de sa tête, puis il les laisse tomber et marche quelques pas devant lui en répétant le même signe, qui se traduit par : *Il est immobile devant vous et à quelque distance.*

Si le lion marche à droite ou à gauche, il marche lui-même dans la direction du lion en agitant son burnous, soit de gauche à droite, soit de droite à gauche.

Si enfin l'animal se dirige vers les chasseurs, le guetteur leur fait face et agite violemment son burnous de bas en haut en criant de toutes ses forces : *Aou likoum! « Prenez garde à vous! »*

A ce signal, les chasseurs se forment en bataille sur un rang, et, s'ils le peuvent, ils s'adossent à un rocher de manière à ne pas être tournés.

Malheur à celui qui n'aura pas entendu à temps le cri du guetteur et sera resté à quelque distance de ses camarades.

Dès que le lion l'aperçoit, il bondit vers lui, et, quelle que soit la contenance de cet homme en se voyant chargé, soit qu'il tourne les talons pour gagner un arbre ou un rocher, soit qu'il attende de pied ferme et fasse feu à bout portant, de

toute façon c'est un homme mort, à moins que, par un hasard providentiel, l'animal ne soit tué roide.

Comme on le voit, la tactique est on ne peut plus simple : il s'agit seulement d'opposer au lion autant de fusils qu'il a de dents et de griffes; mais, pour que la partie soit égale, il faut que ces fusils se protégent mutuellement, qu'ils ne se désunissent jamais, et que chaque combattant soit inaccessible à la crainte et d'avance prêt à faire le sacrifice de sa vie pour protéger celle de son voisin.

Quand les chasseurs ont pu se réunir avant l'attaque et s'adosser à un rocher, le lion passe majestueusement devant eux, espérant que sa présence portera le trouble dans les rangs, et, dans ce cas, il fond bravement sur la troupe ébranlée, qui est mise en déroute, laissant un ou deux des siens au pouvoir de l'ennemi.

Si personne ne bouge et si le lion ne voit point d'hésitation parmi les chasseurs, il passe en murmurant de sourdes menaces à vingt ou trente pas des fusils braqués sur lui. C'est là le moment décisif : au commandement de l'un des anciens de la troupe, chacun fait feu de son mieux et jette son fusil pour s'armer du pistolet ou du yatagan.

Pour les chasseurs européens, il paraîtra étonnant que trente coups de feu tirés à vingt pas sur un animal qui présente le flanc ne sufisent pas

toujours pour le tuer sur place. C'est pourtant ce qui arrive six fois sur dix.

La vie est si difficile à arracher du corps du lion, que, quel que soit le nombre de balles qui l'auront touché, il ne mourra pas encore si le cœur ou le cerveau n'ont pas été atteints.

Cependant, s'il a été renversé par cette grêle de balles, avant qu'il ait pu se relever, tous les chasseurs sont sur lui, les uns armés de pistolets, les autres d'armes blanches, tirant, frappant à l'envi les uns des autres, et finissant presque toujours à laisser quelques lambeaux de chair dans les griffes de l'animal expirant.

Ce qu'il y a de remarquable chez le lion, c'est que, plus il est près de mourir, plus il est dangereux.

Ainsi, lorsque pendant l'action, mais avant qu'il soit blessé, il peut atteindre un des chasseurs, il se contente de le renverser comme un obstacle, et l'homme, s'il est couvert de bons burnous, en est souvent quitte pour quelques coups de griffes sans gravité.

A-t-il déjà reçu une ou plusieurs balles, il tue ou déchire celui qu'il a pu saisir, souvent même il le prend dans sa gueule et le porte en le secouant jusqu'au moment où il aperçoit d'autres chasseurs sur lesquels il se jette à leur tour.

Mais lorsque, grièvement atteint, blessé à mort,

par exemple, il peut s'emparer d'un homme, il l'attire sous lui en l'étreignant de ses griffes puissantes, et, après avoir placé sous ses yeux la figure du chasseur malheureux, il semble, comme le chat avec la souris, se réjouir de son agonie.

Tandis que ses ongles déchirent doucement les chairs de la victime, ses yeux flamboyants sont fixés sur ceux de l'homme, qui, fasciné par ce regard, n'ose ni crier ni se plaindre. De temps en temps le lion promène son énorme et rude langue sur la face du moribond, puis il fronce ses lèvres à la manière du chat, et lui montre ainsi toutes ses dents.

Cependant les parents ou les amis de l'infortuné chasseur ont fait appel aux plus courageux de la troupe, et ils s'avancent coude à coude, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, vers le lion, qui les regarde venir et les attend.

Comme les balles dirigées contre le lion pourraient atteindre l'homme, il faut l'approcher assez près pour le tirer à bout portant. C'est ordinairement un parent de la victime qui se dévoue en ce cas, et toujours seul, laissant les autres chasseurs à une vingtaine de pas en arrière.

Si le lion est à bout de forces, il broie la tête de l'homme qu'il tient sous lui au moment où il voit le canon du fusil s'abaisser vers son oreille, puis il ferme les yeux pour attendre la mort.

Si, au contraire, l'animal peut encore agir, il

s'empresse de tuer le chasseur en son pouvoir pour bondir sur le téméraire qui ose venir à son secours.

Comme on le voit, le rôle de celui qui s'avance pour donner le coup de grâce est des plus périlleux; car, le lion se tenant couché sur le corps du chasseur dans une immobilité complète, il est impossible de juger de son état et de ses intentions; de sorte que, de même qu'on peut l'approcher impunément et lui mettre le bout du canon dans l'oreille, de même on peut, avant d'avoir le temps de faire feu, être terrassé et mis en pièces, malgré le renfort des fusils qui sont à quelques pas de là.

Les Arabes ont l'habitude de détacher un seul tireur en cette circonstance, parce que, lorsqu'ils ont fait autrement, il y a eu trouble, confusion, et, par suite, il est arrivé que des balles dirigées contre le lion ont atteint l'homme placé sous lui.

Quoique cet homme soit à l'état de cadavre quand on arrive, il est toujours pénible de constater qu'il a été atteint par les siens, et souvent on est tenté de croire qu'il aurait pu être sauvé s'il n'avait été frappé par ces balles égarées.

De là bien des regrets, et la décision sage et prudente de charger un seul chasseur de cette honorable mission.

Je dis honorable, parce que celui qui l'accomplit jusqu'au bout avec le courage et le sang-froid qu'elle

réclame est à mes yeux un homme capable de faire les plus grandes choses sans faiblir.

Ce qui précède est pour le cas assez rare où les chasseurs réunis ont été prévenus de l'arrivée du lion par un des hommes qui le guettent.

Le plus souvent l'animal est sur le ventre dans un réduit toujours très-épais, où, s'il ne remue en entendant du bruit, il échappe à la vue de tout le monde.

Il faut alors l'attaquer dans son fort et le prendre d'assaut, comme disent les Arabes.

Quelle que soit la hardiesse de ces hommes qui marchent si bravement à la mort, je dois dire que ce n'est qu'à la dernière extrémité et lorsqu'ils ne peuvent faire autrement qu'ils se décident à attaquer le lion dans son repaire.

Quand ils arrivent sur la lisière du bois où l'animal est rembuché, sans que les guetteurs aient pu le voir, ils poussent de grands cris dans lesquels se mêlent mille injures qui doivent, selon eux, décider le lion à se montrer.

S'il fait la sourde oreille, on le provoque plus directement en faisant siffler quelques balles dans sa direction.

Ces manœuvres durent quelquefois plusieurs heures, et, plus elles se prolongent, plus les chasseurs hésitent à attaquer. Ils savent par expérience qu'un lion qui reste sourd aux provocations et aux coups de fusil comprend tout ce que cela veut dire,

qu'il a déjà été chassé, et que, par conséquent, il attendra ses ennemis au plus épais du fort pour fondre sur eux.

Il est facile de comprendre qu'une pareille perspective fasse naître quelque hésitation, surtout parmi ceux qui déjà ont senti les étreintes du lion.

Pendant que les Arabes, les uns assis, les autres debout, sur la lisière du bois, s'agitent et discutent à grand bruit, j'invite le lecteur à pénétrer avec moi dans le fort pour voir ce qui s'y passe.

Sous une voûte sombre, épaisse, formée par des oliviers sauvages et des lentisques séculaires étroitement serrés, l'animal s'est fait plusieurs chambres bien propres et bien commodes, pour les habiter selon le temps et la saison.

C'est là que, chaque matin, il rentre au petit jour pour dormir et digérer à son aise la proie qu'il a dévorée pendant la nuit.

Avant l'arrivée des chasseurs, le lion, couché à la manière du chat, dormait profondément.

Au premier bruit qu'il a perçu, il a ouvert les yeux sans lever la tête ; à mesure que ce bruit est devenu plus distinct, il s'est mis sur le ventre pour écouter.

Au premier hourrah des chasseurs, il s'est levé comme poussé par un ressort, et, après avoir secoué bruyamment sa crinière, il a répondu par un rugissement terrible aux cris des imprudents qui ont osé troubler le sommeil du maître.

Au premier coup de feu qui a retenti sous bois, à la première balle qui a sifflé en ricochant dans les branches voisines de sa demeure, le lion s'est élancé furieux hors de sa chambre pour en explorer les alentours.

Les criailleries, les injures, les menaces des Arabes arrivent-elles jusqu'à lui, il s'arrête pour écouter, en frissonnant de courroux et d'impatience.

Un mouvement nerveux qui parcourt tout son corps exprime ce qu'éprouve le noble animal avant la bataille.

Il se souvient qu'un jour, à pareille heure, son sommeil fut troublé par les mêmes cris, et que, trop impatient de corriger les insolents qui osaient aborder son fort, il alla se heurter contre une grêle de balles qui lui brûlèrent le corps.

Aussi, quelles que soient les menaces et les provocations qui lui sont adressées, il se maîtrisera pour attendre le moment opportun.

Il tourne avec agitation autour de son repaire, tantôt s'arrêtant pour écouter, tantôt se dressant sur ses pieds de derrière contre un arbre qu'il enlace de ses bras puissants et qu'il déchire des dents et dss griffes comme si c'était un ennemi vivant.

Voilà ce qui se passe sous bois pendant que les chasseurs, sûrs désormais que le lion ne sortira point, ont ouvert un conseil pour trancher la question de l'attaque ou de la retraite. Je me hâte de

dire qu'il est rare que l'assemblée soit dissoute sans qu'il y ait au moins un assaut donné, ne serait-ce que pour éviter les railleries des femmes et sauver l'honneur de l'expédition en présentant soit un mort, soit un blessé, ce qui suffit toujours pour justifier la défaite.

Dans ces sortes de conseils, les hommes d'un âge mûr se montrent toujours prudents, et les jeunes gens pleins d'ardeur et d'impatience.

Lorsque, au mois de février 1850, je fus appelé par les Ouled-Cessi pour chasser deux lions qui s'étaient établis chez eux, je recueillis un souvenir qui se rattache à ce qui précède, et que je suis heureux de consigner ici à la louange de ces braves gens.

Croyant chasser avec un Français qui tuait les lions tout seul, les hommes de cette fraction avaient convoqué le ban et l'arrière-ban, et personne ne manqua au rendez-vous.

Les lions étaient rembuchés dans un petit massif de lentisques dans lequel nous pouvions les entrevoir de temps en temps du lieu même de l'assemblée.

Quoique j'eusse résolu d'avance de ne pas accepter le concours des Ouled-Cessi dans l'attaque, j'étais bien aise que cette réunion eût lieu afin d'en tirer quelques connaissances, et surtout pour faire voir ce que peut la volonté d'un *chien de chrétien*.

Avant de les envoyer au poste d'observation que je devais leur désigner quand je voudrais être seul,

je laissai le conseil s'ouvrir et les vieillards prendre la parole, comme si nous eussions dû agir de concert.

La discussion fut longue et surtout très-bruyante; les anciens optaient pour que je marchasse le premier à deux ou trois pas en avant de la troupe formée sur un seul rang et coude à coude; les jeunes gens, indignés de cette proposition, voulaient marcher en tête, me plaçant entre eux et les anciens, qui auraient formé une troupe de réserve en cas que les lions fissent une trouée dans la première.

Je laissai la discussion s'échauffer pour voir quelle serait la conclusion. Pendant qu'un jeune homme se levait pour montrer son bras et sa jambe déchirés par les griffes d'un lion qu'il n'avait pas tué, un autre le dominait de la voix et du geste, et lui disait qu'il ne montrait là que des égratignures, tandis que lui, *s'il osait*, ferait voir à l'assemblée bien autre chose.

A ces mots : *si j'osais*, la discussion cessa comme par enchantement, et jeunes et vieux passèrent d'une gravité imposante à une hilarité folle, et tous de s'écrier :

— Il osera!

— Il n'osera pas!

— Il montrera!

— Il ne montrera pas!

— Sa femme l'a vu, mais l'assemblée ne le verra pas!

Pendant que le pauvre diable, tout honteux, tout ahuri, tournait et retournait au milieu du cercle sans pouvoir en sortir, je remarquai près de moi un vieillard et un jeune homme de quinze à seize ans, qui seuls ne prenaient point part à la joie de la réunion et parlaient avec vivacité.

Au premier mot que je pus saisir de leur conversation, je compris que c'étaient le père et le fils.

— Mon enfant, disait le père, tu sais bien que je n'ai plus que toi de garçon, que je me fais vieux, et que, s'il t'arrivait malheur; j'en mourrais de chagrin.

— Ne suis-je donc pas un homme? répliqua l'enfant.

— Oui, tu es un homme, répondit le père en souriant, et je suis fier de toi, mon sang! Mais ton frère aussi était un homme, et cependant il s'est fait tuer l'année dernière, ici, dans cette montagne, et j'étais là, moi, son père, à côté de lui, et je n'ai rien pu pour le sauver! Le lion est terrible, mon enfant, terrible quand il charge; l'œil de l'homme se trouble en regardant ses yeux; sa main tremble, parce que le cœur bat trop vite, et le coup, s'il est certain, malgré le trouble de l'œil et du cœur, le coup perce sans tuer, car le lion porte bien des balles!

— Mais, mon père, puisque vous ne vouliez pas que je brûlasse une amorce aujourd'hui, pourquoi avez-vous consenti à m'amener jusqu'à l'assemblée,

d'où il est honteux pour moi de me retirer maintenant?

— Je t'ai permis de venir, d'abord, parce que je ne savais pas que nous aurions au rapport deux lions au lieu d'un, ce qui rend la journée doublement dangereuse; ensuite parce que tu désirais depuis longtemps voir l'*homme aux lions,* et que je savais que la tribu avait pris les armes à son intention. Tiens, ajouta le vieillard, le voilà près de toi, regarde-le à ton aise pour dire à ta mère et aux gens du douar qui ne le connaissent pas comment il est; puis, quand tu l'auras assez vu, nous nous en irons.

A ces mots *nous nous en irons,* l'enfant répliqua d'un ton délibéré : — Allez-vous-en si vous voulez, mon père, mais moi je reste; car, s'il me voyait m'en aller, il croirait que j'ai eu peur, et je veux lui faire voir que je suis un enfant de Cessi.

Le père, voyant que la résolution de son fils était inébranlable, essaya des grands moyens : — Écoute, lui dit-il, depuis longtemps tu désires que je t'achète une jument, eh bien, demain, je te promets que tu l'auras.

— Que m'importe la jument, répondit le jeune homme avec fierté, si, en me voyant passer, on dit : Quel dommage qu'une si belle bête soit montée par un cavalier si timide!

— Allons, ajouta le vieillard forcé dans ses der-

niers retranchements, avec la jument je te donnerai la femme à laquelle tu prétends.

Cette promesse ébranla un instant la volonté du jeune homme ; mais son hésitation ne fut pas longue, et, se levant avec une gravité superbe :

— Mon père, dit-il, vous savez que, dans notre pays, et surtout dans notre tribu, les femmes méprisent celui qui n'est homme que par l'habit et pour faire des enfants à sa ressemblance.

Si je suis de la tribu des Ouled-Cessi et votre fils, il faut que celle que j'aime et qui doit être ma femme estime celui qui sera tout pour elle, il faut qu'elle soit fière de lui !

Mon père, voici mon dernier mot : si vous ne me permettez pas de suivre la chasse aujourd'hui, si vous m'obligez à passer pour un lâche aux yeux de tous, non-seulement je refuse la jument et la femme, mais encore je quitte votre tente, et je m'en vais bien loin pour cacher ma honte aux yeux des gens de ma tribu.

Que ce soit le fait de l'éducation de ces hommes à demi sauvages ou celui du milieu dans lequel ils vivent, je pense que le lecteur trouvera, comme moi, qu'il est beau de rencontrer chez un jeune homme encore imberbe le courage dont je cite un exemple entre mille, et qu'à l'occasion, dans une chasse un peu sérieuse, il ne refuserait pas un pareil compagnon.

Je mis fin à cette scène pathétique en rassurant le père sur les suites de la journée et en complimentant le fils sur son courage. Puis je fis connaître à l'assemblée la décision que j'avais prise, et j'invitai le pauvre diable que les plaisanteries de ses camarades avaient si peu ménagé à rester près de moi pour tenir ma seconde carabine et gagner un titre de gloire qu'il n'aurait pas besoin d'exhiber en public.

A peine les Arabes venaient-ils de quitter le lieu de l'assemblée pour gagner le poste d'observation que je leur avais désigné, qu'un lion sortit du massif et se dirigea droit vers moi : le second le suivait à cinquante pas.

J'étais assis sur un rocher qui dominait la position et auquel on parvenait par des gradins coupés de crevasses.

L'Arabe était à côté de moi; je pris ma carabine Devisme et l'armai; j'armai également la carabine de réserve à un coup et la laissai entre les mains de l'homme, après l'avoir rassuré et lui avoir recommandé de me la donner dès que j'aurais fait feu de mes deux coups.

Le premier lion, ayant sauté sur les gradins inférieurs du rocher, s'arrêta; j'allais presser la détente lorsqu'il se tourna vers son compagnon.

Ce mouvement me présenta si bien l'épaule droite, que je n'hésitai pas.

Au coup de feu, il tomba en rugissant, fit un effort pour se relever et retomba. Il avait les deux épaules brisées.

Le second était déjà au pied du rocher, la queue au vent, le verbe haut; il reçut le premier coup un peu en arrière de l'épaule, à dix pas de son camarade; il fléchit, se releva, et d'un bond immense tomba sur le rocher même où je me trouvais.

Prendre la carabine des mains de l'Arabe tremblant, ajuster le lion à la tempe, faire feu et le tuer sur place à quatre pas, tout cela s'opéra par la protection de saint Hubert, mon patron, en moins de temps que je n'en mets à l'écrire.

Le coup de grâce fut donné au premier animal, et tout fut dit.

Et maintenant, sans plus ample digression, revenons à l'autre assemblée, que nous avons laissée discutant l'opportunité de l'attaque.

Après bien des paroles et des gestes qui n'ont abouti à rien, les anciens ont subi l'influence des jeunes, et il a été décidé que l'on attaquera sur-le-champ et comme on pourra.

Chacun se débarrasse de son burnous, qu'il pend à un arbre, de ses souliers, s'il en a, et la troupe entière, vêtue seulement d'une chemise qui descend aux genoux, s'en va en gambadant frapper à la brisée.

C'est là que le lion est rentré.

Il faut suivre, sans les perdre un instant, les em-

preintes de ses pas, afin d'avoir toujours l'animal devant soi.

Comme l'épaisseur du bois est telle que deux hommes ne peuvent marcher de front, c'est presque toujours un jeune écervelé, se trouvant pour la première fois à pareille fête, qui prend la tête de la colonne, quoi qu'on ait pu faire pour l'en empêcher.

Toutes les fois qu'ils rencontrent une petite clairière, les chasseurs en profitent pour se rallier, se former en bataille, et ils appellent le lion au combat en recommençant à lui prodiguer les épithètes les plus injurieuses du vocabulaire musulman.

Le noble animal, pour mieux venger ces insultes qu'on lui jette de loin, s'est retiré au plus épais du fort, et il attend, couché sur le ventre, que le moment d'agir soit venu.

La troupe se remet en marche, toujours guidée par notre jeune homme, qui s'arrête tout à coup en disant à ceux qui le suivent de près : — Ce lion n'est pas seul, car voici les pas d'un autre lion qui me paraît plus grand que celui que nous suivons.

Aussitôt un des quêteurs s'avance et constate que ces voies sont les mêmes, mais que le lion a quitté sa reposée, qu'il est venu là depuis peu, et qu'il a cherché un autre réduit. En effet, en cet endroit, les voies se croisent, et il est difficile de les démêler; en voici une qui va à droite, en voilà une autre qui va à gauche, laquelle des deux est la bonne?

C'est ce qu'il est impossible de juger, car l'une et l'autre sont tellement fraîches, qu'on croirait que l'animal était là quand les chasseurs sont arrivés.

Le cas est des plus graves, et on se retire vers la clairière qu'on a laissée derrière soi, afin de pouvoir se grouper et tenir conseil pendant que quelques hommes veilleront.

Tout d'abord, les vieillards proposent la retraite, s'engageant à faire venir le lendemain tel savant, tel marabout, pour conjurer le lion et l'éloigner du pays.

D'autres proposent d'allumer un feu à l'entrée du bois pour appeler du renfort.

Cependant la majorité tient pour l'attaque et en discute le mode. Vaut-il mieux suivre tous l'une des deux voies ou se diviser en deux troupes?

Après avoir examiné les diverses chances des deux manières d'agir, le conseil adopte la dernière, et tout le monde se lève pour procéder à la formation des deux corps d'attaque.

Cette opération est aussi curieuse qu'intelligente.

Au lieu de partager les combattants en nombre égal et de mettre de pair dans chaque troupe les hommes courageux et adroits, comme cela se ferait chez nous, on se divise par douar, par tente et par famille, de sorte que, s'il y a trente hommes présents, un groupe comptera vingt fusils, tandis que l'autre n'en aura que la moitié, et ces dix fusils,



De deux choses l'une : ou le lion est tué instantanément, ou...

malgré l'infériorité du nombre et quelquefois du courage individuel, seront néanmoins plus forts que les vingt autres, parce qu'ils sont portés par des frères, des cousins, en un mot, par des proches parents qui sont sûrs de leurs compagnons au moment du danger.

Les deux troupes une fois formées se rendent ensemble à la bifurcation des voies, où elles se séparent en se promettant un appui réciproque au premier cri, au premier coup de feu.

Chacune d'elles suit en silence les pas de l'animal, s'arrêtant de temps en temps pour se rallier et écouter.

Après avoir marché quelque temps, la troupe de droite rencontre un arbre dont le tronc est labouré par les griffes du lion.

Tous les hommes qui la composent s'arrêtent à la fois pour se communiquer leurs réflexions et peut-être pour donner le temps à la troupe de gauche d'attaquer si elle rencontre, ou de rallier si elle tombe à bout de voie.

Mais celle-ci va bravement son chemin et sans hésitation aucune; c'est qu'à sa tête marche un étranger qui vient de rejoindre, le fameux Abdallah, prévenu trop tard de la chasse, ce géant, toujours le premier à l'attaque, celui qui, lorsqu'un homme est terrassé par le lion, est toujours là pour le dégager ou le venger, celui qui, lorsqu'il y a défection

ou panique, reste toujours à son poste, celui-là, enfin, que l'on a vu, après avoir fait feu de toutes ses armes et brisé la lame de son yatagan sur la tête d'un lion à l'agonie s'acharnant après l'un des siens, se ruer sans hésiter sur l'animal, l'enlacer de ses bras puissants, le mordre à pleines dents, se laisser déchirer, écharper, et tenir bon jusqu'au moment où l'animal reçut lui-même une balle dans l'oreille entre lui et le cadavre de son ami.

Puisque je raconte un épisode de chasse et que je cite un homme qui peut, à juste titre, passer pour le modèle du chevalier sans peur sinon sans reproche, que le lecteur me permette de lui faire connaître un trait de fierté de cet ami, pauvre comme Job, mais fier de ce qu'il vaut, de ce qu'il a fait et de ce qu'il se sent capable de faire.

C'était au mois de mai 1852; les troupes de la province de Constantine expéditionnaient en Kabylie sous les ordres du général de M... M..., lorsqu'une insurrection éclata sur plusieurs points de la province.

Le général d'A... fut détaché de la colonne avec quelques bataillons, afin d'arrêter les progrès de l'insurrection et de châtier les tribus rebelles. Je fus attaché à ce général pour traiter, sous ses ordres, les affaires arabes pendant la durée de l'expédition.

Nous arrivâmes, après cinq jours de marche, au pied d'une montagne située chez les Haractah, qui a

nom Sidi-Reghis et l'honneur d'être habitée par Abdallah le charbonnier.

Comme il était de bonne heure, le général, qui est un des plus passionnés et des plus forts chasseurs que je connaisse, m'exprima le désir de tirer quelques coups de fusil autour de son bivac.

Je lui parlai d'Abdallah et lui demandai s'il lui serait agréable de l'avoir pour guide. A l'instant même, un cavalier fut envoyé dans la montagne et ramena notre homme armé de pied en cap.

Après les saluts d'usage, je lui demandai s'il y avait beaucoup de lièvres dans les environs. A cette question, il me regarda d'un air étonné, et, me tournant le dos, il s'en alla vers un groupe d'Arabes accroupis près de ma tente; puis il revint suivi de l'un d'eux.

— Voilà, me dit-il en me montrant le nouveau venu avec un air de dédain superbe, voilà un homme à lièvres.

— Mais toi, lui dis-je un peu piqué de ce qu'il venait de faire, toi aussi, tu es du pays comme lui et tu dois savoir où il y en a.

— Moi, j'habite la montagne, et le lièvre habite la plaine, me répondit-il franchement et sur le même ton.

— Tu sais donc, ajoutai-je, qu'il y a du lièvre dans cette plaine?

— Tout ce que je puis te dire, c'est que je n'y

descends que la nuit, soit pour aller voir ma maîtresse, soit pour mettre un mouton de plus dans mon troupeau ; et, si je rencontre des bêtes sur mon chemin, assurément ce ne sont pas des lièvres.

Comme je tenais à le présenter au général et à le lui donner pour guide, je coupai court à cette conversation devant témoins et l'amenai sous ma tente.

Une fois là, nous parlâmes lion, et, lorsqu'il me parut bien disposé, je lui fis part de ce que je désirais de lui. Je dois avouer qu'il n'y consentit qu'à regret, et que, pour ne pas compromettre sa réputation, il fit si bien, que le chasseur, accoutumé à rentrer avec son porte-carnier chargé de gibier, revint bredouille ce jour-là.

Je n'ai pas revu Abdallah depuis cette époque; mais à la fin du mois de juillet dernier, en revenant d'une excursion dans le sud, je m'arrêtai un instant chez le cheik de sa fraction, et j'appris par lui que, dans le courant de l'hiver, Abdallah avait encore une fois sauvé la vie à un des siens qui, grâce à son secours, en était quitte pour une jambe de moins.

Mais, pendant que nous nous occupons de lui et de ses prouesses, le chef de la troupe que nous avons laissée marchant d'assurance sur la voie du lion est arrivé au but.

Un rugissement terrible a retenti sous bois à quelques pas de lui.

— A terre! a répondu une voix digne de commander une armée; à terre! enfants de Cessi; souvenez-vous que vous êtes des hommes et que je suis avec vous!

Aussitôt la troupe se resserre en se groupant comme elle peut autour de son chef, et attend, le fusil à l'épaule, que le lion fasse une trouée dans le fort pour venir à elle.

C'est un moment solennel que celui-là! Les chasseurs et le lion ne sont séparés que par une distance de quelques pas à peine, et cependant ils ne se voient pas.

Le lion s'est rasé à la manière du chat, afin de mieux bondir et d'offrir moins de prise aux balles.

Les hommes sont assis, ou couchés, ou à genoux, tellement serrés les uns contre les autres, qu'il suffirait d'un burnous pour les couvrir.

Tout à coup un des chasseurs fait un signe de la main qui veut dire : Je le vois! Son voisin suit la direction du doigt et confirme le signe du premier. Tous se pressent et se poussent pour voir à leur tour et faire feu tous à la fois.

Malheureusement il est trop tard : le lion, se voyant découvert, est tombé sur la troupe, a broyé la tête de celui-ci, enlevé un œil à celui-là, déchiré l'épaule d'un troisième, puis d'un bond il a disparu sous bois aussi vite qu'il est venu, sans même donner le temps de brûler une amorce.

Alors ce sont des cris étourdissants, c'est un brouhaha à ne plus s'entendre ; chacun s'en prend à son voisin de ce qui vient d'arriver, et le malheureux qui a vu le lion le premier, s'il n'a été ni tué ni blessé, est accablé d'injures, comme s'il avait dit au lion : Venez, agissez, voilà l'instant.

Cependant la troupe de droite n'a pu sans honte rester plus longtemps éloignée de la chasse, et elle arrive en se traînant.

On regarde, on compte : un mort et deux blessés. C'est trop fort. cela ne peut se passer ainsi ! Comment ! sans avoir brûlé une amorce ! Allons, il faut une revanche ! Voyons, où est-il ? Et on se monte, et on s'échauffe au point de ne plus écouter la voix des anciens.

Tout beau, mes compagnons, vous n'irez pas loin pour le trouver, et, tenez, justement le voici qui vient ou plutôt qui revient, car il charge.

Vous avez trop crié, vous lui avez porté sur les nerfs, tant pis pour vous ; la journée commence mal, et, sans aucun doute, finira plus mal encore.

En effet, le lion, irrité de tout ce bruit et alléché par le sang qu'il vient de verser, revient en rugissant à travers bois, brisant, renversant tout ce qui lui fait obstacle, et il fond, la tête haute et la gueule béante, sur la ligne des chasseurs, qui, cette fois, ne sont pas surpris et lui envoient trente coups de fusil à bout portant.

Le lion criblé de balles, tombe au milieu de la troupe, et saisit de la gueule et des griffes tout ce qui se trouve à sa portée pour mordre et déchirer jusqu'au moment où il succombera à ses blessures ou recevra encore une balle, le coup de grâce.

L'animal tué, on s'occupe de dégager les chasseurs qui sont sous lui, et on vérifie leur état, ainsi que celui des premiers qui ont été atteints, total : deux morts et quatre blessés, dont deux grièvement.

Chez nous, on regarderait la journée comme mauvaise, et l'on s'occuperait plus des morts et des blessés que du lion ; ici, c'est tout le contraire. Excepté les proches parents de ceux qui ont été victimes, personne ne fait attention à eux.

Après avoir traîné les blessés dans un coin et les avoir adossés contre une cépée à côté des morts, on détache un ou deux hommes qui vont au douar le plus voisin chercher des mulets pour les transporter. Puis, les couteaux sont tirés, et l'on commence sur-le-champ à enlever la dépouille de l'animal, en criant à tue-tête et en répétant cent fois les épisodes de la journée.

Dès que cette opération est terminée et que les moyens de transport sont arrivés, les chasseurs descendent tous ensemble dans la plaine d'après l'ordre suivant : en tête marche l'homme qui a donné le coup de grâce au lion, couvert de sa dépouille ;

derrière lui, viennent trois mulets marchant de front et chargés.

Le premier, de deux blessés assis à califourchon; le second et le troisième, des deux autres blessés tenant chacun l'un des morts dans ses bras, assis comme lui et devant lui à califourchon.

Le corps du lion, séparé par quartiers, marche au centre du cortége, suspendu à des branches d'arbres coupées à cet effet.

Arrivés au point où ils doivent se séparer pour rentrer dans leurs douars respectifs, les chasseurs sont reçus au milieu des cris de joie, des sanglots et des trépignements, par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants accourus de tous côtés au-devant d'eux.

Les hommes se mêlent à la troupe pour avoir des détails sur l'événement de la journée; les femmes pleurent ou se réjouissent suivant que ceux qui leur sont chers sont morts, blessés ou sains et saufs; les enfants entourent et suivent, malgré l'effroi qu'il leur inspire, celui qui, couvert de la dépouille du lion, parcourt l'assemblée en marchant sur les mains et en rugissant. Puis, lorsque tout le monde est enroué à force de parler, de hurler, de sangloter et de rugir, on se sépare pour recommencer à la première occasion.

Voilà comment chassent, ou plutôt chassaient les Ouled-Meloul et les Ouled-Cessi.

Je m'explique.

Avant la prise d'Alger, c'est-à-dire à l'époque où l'Afrique, aujourd'hui française, était au pouvoir des Turcs, les beys de Constantine donnaient à ces deux fractions des titres qui les exemptaient de l'impôt et de toutes les autres charges pesant sur les autres tribus.

En outre de cela, ils leur payaient largement, et selon ce qu'elles leur avaient coûté d'hommes, les dépouilles des lions qu'ils tuaient et qu'ils envoyaient au pacha d'Alger, lequel les offrait au grand sultan.

Depuis que nous occupons le pays, les chefs de ces deux fractions ont eu beau présenter à l'autorité française les titres qui les protégeait précédemment, on les a traitées comme les autres tribus, en les soumettant au payement des impôts, aux réquisitions et autres charges dont elles sont passibles.

Il y a plus encore : c'est que, lorsqu'il est arrivé que l'une ou l'autre de ces deux fractions a offert aux représentants du pouvoir en Algérie la dépouille d'un lion qu'elle avait tué, les administrateurs, ne voyant que la peau de la bête sans savoir ce qu'elle avait coûté à ceux qui l'apportaient, ont donné la prime dérisoire de cinquante francs, allouée, en pareil cas, par l'État, et ont dit aux chasseurs de disposer comme ils l'entendraient de la dépouille offerte.

Alors ceux-ci, blessés de se voir traités en marchands de peaux et appréciant mieux la valeur de leur sang, ont laissé la dépouille à la place où ils l'avaient déposée, et, sans dire un mot, sans faire un geste, ils sont rentrés fièrement sous leurs tentes pour mettre les fusils dans leurs fourreaux.

Ce n'est que de loin en loin, et lorsqu'ils ont personnellement beaucoup à souffrir du voisinage d'un lion, que les Ouled-Meloul et les Ouled-Cessi se décident à l'attaquer.

Il leur est arrivé plusieurs fois, depuis deux ou trois ans, de venir me chercher à Constantine, et, lorsqu'ils ne me trouvaient pas, de laisser décimer leurs troupeaux pendant un mois entier plutôt que de prendre les armes.

Je n'approuve ni ne blâme ce qu'a fait l'autorité française à l'égard de ces deux fractions; mais je crois qu'il m'est permis, en écrivant un livre de chasse, de signaler au monde chasseur à qui je m'adresse tout ce qui se rattache à ces hommes vraiment dignes de quelque sympathie.

Venons maintenant aux Chegatma, cette troisième fraction sur laquelle il n'y a pas grand'chose à dire, quoiqu'elle ait joui autrefois des mêmes priviléges que ses aînées.

Les Chegatma forment une petite fraction qui s'est détachée d'une tribu tunisienne portant ce nom : ils sont venus, il y a environ quarante ans, à

la suite d'un bey de Tunis qui mit le siége devant Constantine, et se sont établis dans la montagne d'Hamama, chez les Haractah.

Lorsque le cheik de cette fraction fait un appel aux armes, il peut réunir une centaine de fusils.

Les montagnes dans lesquelles ils chassent habituellement sont Hamama, Bou-Tokrema et Tafrent.

Les détails qui précèdent l'attaque sont les mêmes chez les Chegatma que chez les Ouled-Cessi et les Ouled-Meloul. C'est toujours un feu qui sert de point de ralliement à l'assemblée, et ce feu est toujours allumé par les hommes qui ont fait le bois.

Lorsque l'animal est détourné et l'enceinte raccourcie prudemment, les chasseurs l'entourent sans bruit et montent sur les pins ou les chênes dont les trois montagnes désignées sont couvertes.

Tout le monde étant à son poste, on commence à hurler de toutes parts, et, si le lion ne se montre pas, on brûle alors quelques cartouches.

L'animal, accoutumé à avoir affaire à des hommes et non à des écureuils, jugeant par les cris qu'il a entendus autour de lui que les Arabes sont divisés, quitte doucement son repaire, et se dirige, l'œil aux aguets, l'oreille basse et frémissante, la queue tendue, vers certain braillard qu'il croit surprendre isolé du reste de la bande.

Tout à coup, il entend là, tout près de lui, le bruit que fait ordinairement un fusil qui rate; sans faire

un pas de plus, il se couche sur le ventre et sonde de son regard perçant chaque broussaille, chaque pierre susceptible de cacher un homme.

Au même instant, sa vue est obscurcie par un nuage de fumée, ses oreilles sont assourdies par des détonations et des cris qui se succèdent ; son corps frissonne, bondit et se tord, comme celui d'un serpent, sous les balles qui le percent.

Tandis qu'il se heurte avec fureur contre les arbres de la futaie, les chasseurs, forts de leur position, lui prodiguent les injures et les balles jusqu'au moment où, ayant aperçu l'un d'eux, le lion s'acharne contre l'arbre qui le dérobe à sa colère et au pied duquel il se fait tuer.

Excepté le cas, assez rare, du reste, où un tireur imprudent a choisi un poste peu élevé, c'est ainsi que les Chegatma ont raison des lions qu'ils chassent, sans plus de difficulté.

Comme on a pu le voir par ce qui précède, cette manière de combattre le lion est tout à fait dépourvue d'intérêt, aussi les Chegatma sont-ils loin de jouir de la popularité et de l'estime que les Ouled-Meloul et les Ouled-Cessi ont su se concilier généralement.

CHAPITRE III

CHASSE A LA PANTHÈRE

La panthère se trouve dans les trois provinces de l'Afrique française, entre le littoral et les hauts plateaux, mais plus près du littoral. Il y en a de deux espèces, pareilles quant au pelage, différentes quant à la taille.

La plus grande égale presque une lionne de deux ans. Sa sœur est d'un tiers plus petite. Cet animal chasseur a toutes les manières et toutes les ruses du chat; son caractère et ses habitudes diffèrent essentiellement de ceux du lion, auquel, en les voyant tous deux, on pourrait croire de prime abord qu'il ressemble.

Tandis que le lion se nourrit aux dépens des populations, la panthère vit du produit de ses chasses.

Le lion descend hardiment dans la plaine et va prendre, à la barbe des Arabes, un bœuf ou un cheval pour son souper.

La panthère craint de quitter le bois, même pendant la nuit, et, si elle n'a pu surprendre un sanglier, un chacal ou un lièvre, elle s'accommodera d'une perdrix ou d'un lapin.

La voix du lion ne peut être comparée qu'au tonnerre, celle de la panthère ressemble, à s'y tromper, au braire du mulet.

Ceci me rappelle un épisode de chasse durant lequel j'ai pu, comme on verra, étudier à mon aise le cri de cet animal et chercher son analogie avec celui des autres bêtes.

C'était le 16 juillet 1845. J'avais été appelé par les habitants de la Mahouna (cercle de Ghelma), pour les débarrasser d'une famille de lions qui avaient pris leurs quartiers d'été chez eux et abusaient des droits de l'hospitalité.

A mon arrivée dans le pays, je reçus tous les renseignements désirables sur les habitudes de ces hôtes importuns, et j'appris que toutes les nuits ils venaient se désaltérer dans l'Oued-Cherf.

Je me rendis immédiatement sur les bords de la rivière, où je trouvai, non-seulement les pas de ces messieurs sur le sable, mais encore leur sortie et leur rentrée habituelles.

La famille était nombreuse, elle se composait du père, de la mère et de trois enfants déjà majeurs.

J'étais auprès du ruisseau, au milieu d'une douzaine d'Arabes qui m'avaient accompagné.

La rentrée des lions était à quelques pas de là.

D'après les indigènes, c'était dans un fort impénétrable, situé à mi-côte, que devait être le repaire de nos animaux.

Le vieux Taïeb, chef de ce pays, vint à moi, me prit par le bras et me dit, en me montrant les nombreuses traces imprimées sur le sable :

— Ils sont trop, allons-nous-en.

Déjà, à cette époque, j'avais passé plus de cent nuits seul et sans abri, à la belle étoile, tantôt assis, au fond d'un ravin fréquenté par le lion, tantôt battant les sentiers à peine tracés à travers bois.

J'avais rencontré des troupes de maraudeurs et des lions, et, avec l'aide de Dieu et de saint Hubert, je m'étais toujours et heureusement tiré d'affaire.

Seulement l'expérience m'avait appris que deux balles suffisaient rarement pour tuer un lion adulte, et, chaque fois que j'entrais en campagne, je me souvenais, malgré moi, de telle ou telle nuit que j'avais trouvée trop longue, soit parce que j'avais été surpris par la fièvre qui forçait ma main à trembler quand je lui commandais d'être ferme, soit parce qu'un orage survenu mal à propos m'avait empêché de voir quoi que ce fût autour de moi pendant des heures entières, et cela au moment où le rugissement du lion répondait aux roulements du tonnerre, si près de moi, que je regardais chaque éclair comme

une bonne fortune dont j'aurais payé la durée de la moitié de mon sang.

Et cependant, cet isolement, je le chérissais, je le recherchais par esprit de nationalité, afin d'abaisser l'orgueil haineux des Arabes, que j'étais heureux de voir se courber devant un Français, non pas tant pour les services qu'il leur rendait gratuitement et au péril de ses jours, mais parce qu'il accomplissait seul ce qu'ils n'osaient entreprendre en force.

Ainsi, non-seulement chaque lion qui tombait était un sujet d'étonnement pour eux, mais encore ils ne comprenaient pas comment un étranger pouvait s'aventurer seul, la nuit, dans ces ravins que les hommes du pays évitaient en plein jour.

Aux yeux des Arabes, braves à la guerre, braves partout, excepté en présence du maître qui, disent-ils, tient sa force de Dieu, le chasseur n'avait pas besoin d'éveiller les douars de la montagne par une détonatian lointaine pour obtenir un triomphe.

Il lui suffisait de quitter la tente au crépuscule du soir, et de rentrer sain et sauf à la pointe du jour.

On comprendra facilement que ce sentiment des populations me fit une loi de marcher dans la voie que je m'étais tracée, qu'il me fut même d'un grand secours contre les émotions quelquefois trop fortes, et, je ne crains pas de l'ajouter, contre les angoisses de l'isolement, la nuit, dans un pays hérissé de périls de toute sorte.



Je visai à la tempe et je pressai la détente... le coup ne partit pas.

L'amour-propre national, qui m'avait fait entrer dans la carrière, une fois satisfait par des succès réitérés, j'aurais pu me faire accompagner par quelques hommes courageux et dévoués, dont la présence seule eût suffi pour rendre ma tâche plus facile; mais je m'étais passionné à un tel point pour ces excursions nocturnes, en tête-à-tête avec mon fusil, qu'il m'arrivait souvent, alors même que je n'avais aucun espoir de rencontrer le lion, de passer mes nuits sous bois, errant à l'aventure jusqu'au jour, lequel me surprenait bien loin de ma tente, harassé de fatigue, tombant de sommeil, mais heureux de l'emploi de mon temps, content de moi-même et prêt à recommencer le soir.

Je ne sais si un seul de mes lecteurs comprendra ce sentiment, car je doute que je l'eusse compris moi-même avant de l'avoir éprouvé.

Un de mes nombreux confrères en saint Hubert viendrait-il avec moi, du soir au matin, et pendant un mois, dans ces gorges sauvages qui semblent faites pour le lion; aurait-il le bonheur d'entendre cette voix du maître qui impose le silence et l'effroi à tous les êtres de la création : cet homme éprouverait certainement des émotions qui lui sont inconnues; mais la présence d'un de ses semblables à côté de lui ne lui permettrait pas de goûter et peut-être de comprendre ce qu'éprouve le chasseur complétement isolé.

En effet, depuis le moment où les premières étoiles se montrent au ciel jusqu'à la pointe du jour, celui-ci est obligé de se garder constamment, de percevoir et de distinguer chaque bruit, de juger promptement s'il ne prend point des pierres pour des maraudeurs ou des maraudeurs pour des pierres, de sonder du regard l'épaisseur du bois, le sentier sur lequel il marche ; de s'arrêter pour écouter et s'assurer qu'il n'est point suivi ; en un mot, de se rappeler qu'il est constamment en danger de mort, sans espoir de secours ; par conséquent, il se sent toujours ému, et cependant est toujours prêt à combattre avec le calme et le sang-froid qui ne sauvent pas toujours dans une lutte si inégale, mais sans lesquels il sait qu'il est perdu sans ressources.

Voilà quelles sont les causes qui ont fait naître en moi la passion de la chasse au lion, faite la nuit et seul.

Si, parmi les chasseurs pour lesquels j'ai écrit ces lignes, il s'en trouvait un qui désirât entrer dans la lice, afin de lui faire comprendre les jouissances qui peuvent dédommager des fatigues morales et physiques qu'éprouve nécessairement celui qui fait un pareil métier, à celui-là je dirais : La carrière est ouverte pour tous, entrez-y vaillamment !

Mais arrière les affûts couverts, les embuscades en usage chez les Arabes !

Arrière la chasse au soleil, seul ou en présence de gens qui vous empêcheront d'avoir peur!

Attendez la nuit, et, au premier rugissement du lion, partez, mais partez seul et à pied.

Si vous ne rencontrez pas l'animal, recommencez la nuit suivante si vous le pouvez, et puis l'autre, et puis encore l'autre, jusqu'à ce que votre expédition ait eu un dénoûment.

Si vous en revenez, ce que je désire vivement pour vous céder ma place, je vous promets, en retour de la tablature que vous aurez eue, d'abord une indifférence parfaite pour la mort, avec laquelle vous serez toujours prêt à faire alliance, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présentera, ensuite l'estime, l'affection, la reconnaissance, et plus encore, d'une multitude de gens qui sont et resteront hostiles à tous ceux de votre pays et de votre religion, et enfin des souvenirs qui rajeuniront votre vieillesse.

Si vous n'en revenez pas, ce dont je serais désolé et pour vous et pour moi, vous pouvez être sûr qu'à la place où les Arabes trouveront vos restes ils élèveront, non pas un mausolée, comme l'on dit chez nous, mais un monceau de pierre au faîte duquel ils placeront des pots cassés, de la ferraille, des boulets de canon, un tas de choses enfin qui, chez eux, tiennent lieu d'épitaphe et signifient : *Ici est mort un homme.*

Il est bon que vous sachiez que, chez les Arabes, il ne suffit pas d'avoir des moustaches et de la barbe au menton pour être un homme, et je puis vous assurer que cette simple épitaphe dit plus de chose que bien des phrases élogieuses, et que, pour mon compte personnel, je n'en désire pas d'autre.

Voilà ce que je dirais au chasseur que je ne cherche point, mais que je serais heureux de rencontrer.

Cette digression un peu longue aura pour excuse de servir de transition au récit interrompu et qui va suivre.

Le vieux cheik insista beaucoup d'abord pour me faire rentrer au douar, ensuite pour me laisser quelques hommes, qu'à leur mine je jugeai peu soucieux de rester.

Je refusai ces deux propositions et l'engageai à se retirer avec son monde ; car la nuit approchait et les lions pouvaient descendre d'un moment à l'autre.

Ce brave homme se rendit, bien à regret, à mon invitation, et me demanda, avant de me quitter, la permission de faire avec les siens la prière du soir (*sallat el maghreb*), afin, dit-il, que Dieu veillât sur moi durant cette nuit, où personne dans la montagne ne fermerait l'œil, et où grands et petits attendraient, le cœur serré, que mon fusil leur parlât.

Tant pis pour ceux qui ne croient pas ; moi, je crois fermement, et je le dis tout haut, au risque de

passer pour ridicule aux yeux des imbéciles qui jouent le rôle d'athées, et de l'opinion desquels je me soucie autant que de la poudre queje brûlais aux moineaux quand j'avais douze ans.

Le spectacle de ces hommes, d'une religion différente et hostile à la nôtre, priant pour un chrétien, m'émut profondément, et je regrettai que les usages et les rites du culte que je professe me fissent une loi de ne m'associer que mentalement à cette prière adressée au Dieu de tous les peuples, sous la futaie et sur le terrain même où, dans quelques heures, le drame devait avoir son dénoûment.

La prière terminée, le cheik vint à moi et me dit :

— S'il plaît à Dieu d'écouter nos prières, et si tu veux rassurer ceux qui t'aiment, après que tu auras tué, allume le feu que je vais faire préparer par mes hommes, afin que, lorsque nos oreilles auront entendu le signal du combat, nos yeux puissent voir celui de la victoire, et je te promets que nous te répondrons.

Je me rendis volontiers au désir de Taïeb, et en un instant un bûcher énorme fut élevé et si bien préparé, qu'il suffisait d'une allumette pour y mettre le feu. Pendant que les gens du cheik s'occupaient de ces préparatifs avec une ardeur peu commune chez les Arabes, qui sont la paresse incarnée, celui-ci était resté près de moi et il me disait :

— Si je savais que tu ne te moques pas de moi, je te donnerais un conseil.

— La parole d'un vieillard, lui répondis-je, est toujours respectée.

— Eh bien, écoute, mon enfant; si les lions viennent cette nuit, le seigneur à la grosse tête (les Arabes désignent ainsi le lion mâle et adulte) marchera le premier, ne t'inquiète pas des autres.

Les enfants sont déjà trop grands pour que leur mère s'occupe d'eux, et tous comptent sur le père.

Ainsi je te recommande le seigneur à la grosse tête.

Souviens-toi bien que, si ton heure est arrivée, ce sera lui qui te tuera et que les autres te mangeront.

Ses hommes l'ayant appelé en ce moment :

— Allez devant, leur cria-t-il, je vous suis.

Puis, après avoir jeté un regard scrutateur autour de nous comme s'il avait une confidence à me faire, il se pencha à mon oreille et me dit tout bas :

— Il m'a volé ma plus belle jument et dix bœufs.

— Qui t'a volé cela? lui dis-je sur le même ton.

— Lui, me répondit-il en me montrant du poing le versant de la montagne.

— Mais encore, ajoutai-je impatienté, nomme-moi ton voleur.

— Le seigneur à la grosse tête.

Ces derniers mots furent dits si bas, que je n'en-

tendis que les dernières syllabes; mais je devinai le reste et ne pus m'empêcher de rire en me rappelant la recommandation.

Quelques minutes après, le cheik avait disparu sous bois, et je me trouvai seul sur la berge de l'Oued-Cherf, en présence des traces de cinq lions qui étaient venus là la veille, du bûcher préparé en leur honneur, et du repaire mystérieux sur lequel les ombres de la nuit jetaient déjà un voile impénétrable que mon imagination se plaisait à déchirer pour compter les griffes et les dents du seigneur à la grosse tête et de la famille qu'il protégeait.

Cette gorge de la Mahouna, au fond de laquelle je me trouvais, est bien la plus pittoresque et surtout la plus sauvage qu'il soit possible de voir.

Qu'on se figure deux montagnes taillées presque à pic, dont les versants sont coupés de ravins inextricables et couverts de forêts de chênes-liéges, d'oliviers sauvages et de lentisques.

Entre ces deux montagnes, l'Oued-Cherf, dont le lit, presque sec en été, est littéralement couvert des voies d'animaux de toute espèce, et en hiver n'est pas guéable à cause des milles affluents dont il est grossi.

A voir cette gorge de loin, on la croirait inhabitable et partant inhabitée. Il s'est trouvé pourtant quelques familles assez hardies pour s'y établir à une époque où, le pouvoir les menaçant dans la

plaine, elles ont dû, pour sauver leurs têtes et leurs biens, choisir une retraite sûre.

Malgré les ravages que les lions font dans leurs troupeaux, ces familles indigènes n'ont jamais pensé à émigrer, et chacune d'elles, lorsqu'elle établit son budget annuel, dit : Tant pour le lion, tant pour l'État et tant pour nous. Et la part du lion est toujours dix fois plus forte que celle de l'État.

Les chemins de communication sur les versants des deux montagnes sont si étroits et si mauvais, que, dans bien des endroits, un homme à pied peut à peine y passer sans courir le risque de se rompre le cou.

Il en est de même pour les gués qui traversent l'Oued-Cherf et communiquent d'un versant à l'autre. Celui par lequel les lions étaient descendus dans la rivière, et que j'allais garder, était comme les autres étroit et encaissé.

A cet endroit, l'Oued-Cherf forme un coude qui borne la vue de tous côtés, de sorte que la place où je me trouvais est, comme le fond d'un entonnoir, tellement sombre, que ni le soleil ni la lune, cet autre soleil à moi, ne l'éclairent jamais.

Depuis cette nuit-là, j'en ai passé bien d'autres encore et dans des parages toujours mal fréquentés, cependant aucune d'elles ne m'a paru si courte.

Assis près d'un laurier-rose qui dominait le gué, je cherchais des yeux et de l'oreille le feu d'une

tente, l'aboiement d'un chien dans la montagne, quelque chose, enfin, qui me dît : Tu n'es pas seul.

Mais tout était silence et obscurité autour de moi, et, aussi loin que la vue et l'ouïe pouvaient chercher, rien des hommes.

J'étais bien en tête-à-tête avec mon fusil.

Cependant le temps avait marché, et la lune, que je n'espérais pas voir, tant mon horizon était borné, commençait à jeter autour de moi une espèce de demi-jour que j'accueillis avec gratitude.

Il pouvait être onze heures, et je finissais par m'étonner d'avoir attendu si longtemps, lorsqu'il me sembla entendre marcher sous bois.

Peu à peu le bruit devint plus distinct; c'était, à n'en pas douter, plusieurs grands animaux.

Bientôt j'aperçus sous la futaie plusieurs points lumineux d'une clarté rougeâtre et mobile qui s'avançaient vers moi.

Cette fois je reconnus sans peine la famille des lions, qui arrivaient par le sentier, marchant à la file vers le gué que j'occupais.

Au lieu de cinq, je n'en comptai que trois, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent à quinze pas sur la berge de la rivière, il me sembla que celui qui marchait le premier, quoique d'une taille et d'une physionomie plus que respectables, ne devait pas être le seigneur à la grosse tête dont j'avais le signalement et que le cheik m'avait si chaudement recommandé.

Ils étaient là, tous les trois arrêtés et me regardant d'un air étonné; suivant mon plan d'attaque, j'ajustai le premier en pleine épaule et je fis feu.

Un rugissement douloureux et terrible répondit à mon coup de fusil, et, dès que la fumée me permit de voir, je distinguai deux lions rentrant sous bois à pas lents, et le troisième, qui, les deux épaules brisées, revenait sur moi en se traînant sur le ventre.

Je compris tout de suite que le père et la mère n'étaient point de la partie, ce que je ne regrettai pas un seul instant.

Désormais rassuré sur les intentions de ceux que la chute de leur frère avait éloignés, je ne m'occupai plus que de lui.

Je venais de bourrer la poudre lorsque, par un effort qui lui fit pousser un long rugissement de douleur, il arriva à trois pas de moi pour me montrer toutes ses dents; une seconde balle le fit, comme la première, rouler dans le lit du ruisseau : trois fois il revint, et ce ne fut que la troisième balle qui, placée à bout portant dans l'œil, l'étendit roide mort.

J'ai dit qu'au premier coup de feu le lion avait poussé un rugissement de douleur; au même instant et comme si elle avait vu ce qui s'était passé, une panthère se mit à crier de toutes ses forces sur la rive gauche de l'Oued-Cherf.

Au second coup de feu, le lion ayant rugi comme la première fois, le même cri se fit entendre, et un

autre pareil lui répondit plus loin en aval du gué que j'occupais.

En un mot, pendant toute la durée de ce drame, trois ou quatre panthères, dont je ne soupçonnais pas la présence dans ces parages et que je n'ai jamais rencontrées ni entendues depuis, firent un bacchanal d'enfer en réjouissance de la mort d'un ennemi qu'elles redoutaient.

Le lion que je venais de tuer était un animal d'environ trois ans, bien gras, bien dodu, et armé déjà comme un ancien.

Après m'être assuré qu'il valait bien toute la poudre qu'il m'avait obligé de brûler, et que les Arabes, en le voyant, le salueraient avec satisfaction et respect, je pensai au bûcher, qui ne tarda pas à éclairer les deux versants de la montagne.

Une détonation lointaine me fut apportée par les échos; c'était le signal de la victoire que le cheik transmettait à tous les douars de la Mahouna, qui y répondirent à leur tour.

A la pointe du jour, plus de deux cents Arabes, hommes, femmes et enfants, arrivaient de tous côtés pour contempler et insulter à leur aise l'ennemi commun.

Le cheik vint un des premiers pour m'apprendre que, pendant que je tuais ce lion, le seigneur à la grosse tête, accompagné de sa moitié, lui avait enlevé encore un bœuf pour faire le réveillon.

Bien que la mort de cet ennemi du vieux Taïeb ne se rattache pas directement à la chasse qui fait l'objet de ce chapitre, je crois que le lecteur ne me saura pas mauvais gré si je raconte comment cet hôte incommode fut enfin mis à mort, au grand contentement de ses voisins.

Depuis l'époque où se passe le précédent récit jusqu'au 15 août de l'année suivante, sans compter ses autres méfaits, un habitant de la Mahouna, du nom de Lakdar, avait perdu, par le fait de ce lion, quarante-cinq moutons, une jument et vingt-neuf bœufs.

A sa prière; je me rendis chez lui le 13 août au soir; je passai quelques nuits à battre les environs sans rencontrer l'animal. Le 26 au soir, Lakdar me dit :

— Le taureau noir manque au troupeau, donc le lion est revenu. Demain matin j'irai chercher ses restes, et, si je les trouve, malheur à lui !

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé, que Lakdar était de retour.

En me réveillant, je le trouvai accroupi près de moi, immobile. Son visage était rayonnant, ses burnous remplis de rosée; ses chiens, couchés à ses pieds, étaient couverts de boue, car la nuit avait été orageuse.

— Bonjour, frère, me dit-il, je l'ai trouvé, viens.

Sans lui faire aucune question, je pris mon fusil et le suivis.

Après avoir traversé un grand bois d'oliviers sauvages, nous descendîmes dans un ravin où des rochers entassés et des broussailles très-épaisses rendaient la marche fort difficile.

Arrivés au plus fort du fourré, nous nous trouvâmes en face du taureau.

Les cuisses et le poitrail avaient été dévorés, le reste était intact, et le lion avait retourné le taureau de façon que les parties mangées se trouvaient dessous. Je dis à Lakdar :

— Apporte-moi une galette et de l'eau tout de suite, et que personne ne vienne ici avant demain.

Lorsqu'il m'eut apporté mon dîner, je m'installai au pied d'un olivier sauvage, à trois pas du taureau.

Je coupai quelques branches pour me couvrir par derrière et j'attendis.

J'attendis bien longtemps.

Vers les huit heures du soir, les faibles rayons de la nouvelle lune qui se couchait à l'horizon éclairaient à peine le coin de terre où je me trouvais.

Appuyé contre le tronc de l'arbre et ne pouvant distinguer que les objets qui se trouvaient près de moi, j'écoutais seulement.

Une branche craque au loin, je me lève et prends une position offensive commode : le coude appuyé

sur le genou gauche, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, j'attends un instant sans plus rien entendre.

Enfin un rugissement sourd part à trente pas de moi, puis se rapproche ; au rugissement succède une espèce de roulement guttural, qui est chez le lion le signe de la faim.

Aussitôt l'animal se tait, et je ne l'aperçois que lorsque sa tête monstrueuse est sur les épaules du taureau.

Il commence à le lécher en me regardant, lorsqu'un lingot en fer le frappe à un pouce de l'œil gauche.

Il rugit, se lève sur ses pieds de derrière et reçoit un second lingot qui l'abat sur place. Atteint par ce second coup en pleine poitrine, il était étendu sur le dos et agitait ses énormes pattes.

Après avoir rechargé, je l'approche, et, le croyant presque mort, je lui envoie un coup de poignard au cœur ; mais, par un mouvement involontaire, il pare le coup, et la lame se brise sur son avant-bras.

Je saute en arrière, et, comme il relevait son énorme tête, je le frappe de deux autres coups de feu qui l'achèvent.

Ainsi finit le seigneur à la grosse tête.

Et maintenant revenons à la panthère.

J'ai dit au commencement de ce chapitre que cet animal vivait du produit de sa chasse; cependant

quelquefois il tue un mouton ou un veau qui se sont aventurés sur la lisière du bois où il était en embuscade.

Les Ouled-Yagoub et les Beni-Oujenah de l'Aurès m'ont raconté que la panthère avait l'habitude, lorsqu'elle avait tué un mouton dans le voisinage d'une futaie, de porter ses restes sur l'arbre le plus touffu et le plus élevé, et de les placer entre deux branches pour les préserver des hyènes, des chacals et autres carnassiers.

La panthère habite les bancs de rochers, dans les anfractuosités desquels elle peut trouver des abris, et les ravins les plus boisés que la roideur des pentes rend inaccessibles au lion, son ennemi redouté.

Elle fait une guerre acharnée aux porcs-épics qui habitent les roches voisines de sa demeure.

Chacun sait que ces animaux ont tout le corps, excepté la tête, qui est très-petite, couvert de piquants longs, fermes et aigus qui leur font une manière de cuirasse.

Lorsqu'ils se voient ou se croient en danger, ces piquants se hérissent, leur tête disparaît, et ils deviennent invulnérables.

Cette défense naturelle ne les protége pas contre la panthère, dont la patience et l'adresse sont telles, qu'elle attend l'animal pendant des nuits entières à sa sortie, et que, du premier bond, rapide comme une balle, elle atteint et arrache d'un coup de griffe

la tête du porc-épic avant qu'il ait pu voir son ennemie.

A l'époque où j'ai commencé à chasser les animaux nuisibles, ne connaissant pas leurs habitudes, je procédais pour la panthère comme pour le lion.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que je faisais fausse route, et que si le lion, la nuit, attendait l'homme ou venait à lui, la panthère le fuyait.

Entre autres exemples, je citerai celui-ci :

Pendant l'été de 1844, j'appris par les indigènes qui habitent les environs de Nech-Meïa qu'un de ces animaux de la grande espèce s'était fixé dans un banc de rochers connu dans le pays sous le nom d'Ajar-Mounchar. Comme je me trouvais en détachement à deux lieues à peine de l'endroit désigné, je partis immédiatement.

Il pouvait être cinq heures du soir. Précédé d'un homme du pays qui s'était offert pour me servir de guide, j'arrivai au pied du rocher au moment où la panthère rentrait dans sa demeure, portant dans sa gueule un animal qui me parut être un raton.

J'aurais pu la tirer à cent mètres, mais je préférai la laisser se retirer tranquillement chez elle pour l'attendre de plus près à sa sortie.

Après avoir dit à l'Arabe de m'amener à la pointe du jour mon cheval, que j'avais laissé au douar, je le renvoyai et m'approchai doucement de la caverne dans laquelle ma bête avait disparu.

L'entrée était tellement étroite, que je ne m'expliquais pas comment cette panthère, qui était presque de la taille d'une lionne, avait pu passer par là.

Si les traces qu'elle avait laissées sur le sol et contre les parois ne m'avaient donné l'assurance qu'elle y était, j'aurais craint de m'être trompé.

Un lentisque, qui se trouvait à environ dix pas sur la droite et en amont du rocher, me parut un poste commode, et je le choisis pour y passer la nuit.

Je me plaçai de manière à n'être aperçu par l'animal que lorsqu'il aurait fait quelques pas au dehors de sa demeure, et j'attendis.

Vers les dix heures, plusieurs éternuments répétés et bruyants se firent entendre derrière moi et de l'autre côté du lentisque. La lune n'étant pas encore levée, je craignis une surprise et ne pus résister à la tentation de voir ce qui se passait derrière moi et aussi près.

Dans le mouvement que je fis pour me retourner, mon fusil effleura une branche, j'entendis une espèce de soufflement comme celui du chat, puis le bruit d'un animal qui fuyait, et, lorsque je me levai à la hâte, j'aperçus la panthère rentrant dans le rocher.

J'attendis jusqu'au jour sans qu'elle osât sortir.

L'Arabe m'ayant amené mon cheval, je regagnai le camp en me promettant de revenir le soir.

Cette seconde nuit fut sans résultat comme la première.

La panthère mit deux ou trois fois le nez dehors, puis elle rentra d'effroi dès qu'elle s'aperçut qu'il y avait danger pour elle.

Je passai ainsi dix nuits consécutives sans jamais avoir occasion de la tirer.

Le onzième jour, un berger vint me dire qu'il avait vu, vers midi, la panthère buvant à une source située près du rocher.

J'allai reconnaître la source dont on m'avait parlé, et j'y trouvai, entre autres voies nombreuses, celles de ma bête, qui paraissait y venir tous les jours à l'heure où la forte chaleur fait rentrer les Arabes et leurs troupeaux dans les douars.

Cette source était couverte par un buisson épais dans lequel je pouvais me placer sans être vu et tirer l'animal à bout portant. C'est ce que je fis.

Vers midi, une compagnie de perdreaux rouges arriva pour se désaltérer.

Au moment où les premiers commençaient à boire, le coq ou la poule, je ne sais lequel des deux, se mit à rappeler avec inquiétude, et tous disparurent sous bois.

Au même instant j'entendis un léger frôlement dans les branches, et la panthère m'apparut, le cou tendu et la patte en l'air, dans la position du chien en arrêt.

Elle pouvait être à cinq ou six pas de moi et me présentait le flanc.

J'ajustai sans qu'elle me vît, entre l'œil et l'oreille, et je pressai la détente.

Elle tomba comme foudroyée et sans pousser un cri.

Cette pauvre bête était dans un état de maigreur tel, que je me décidai à l'ouvrir à l'instant même pour en rechercher la cause.

Elle n'avait pas mangé depuis le jour où elle avait aperçu un homme et un fusil près de sa demeure.

Depuis cette rencontre, j'ai jugé la panthère un animal rusé, souple, patient, mais inoffensif et timide.

Comme il est assez bien armé et doué d'une force musculaire assez grande pour lutter avec avantage contre l'homme, on ne peut attribuer sa couardise qu'à un vice d'organisation inhérent à son espèce et qui lui donne une grande ressemblance avec ces hommes bâtis en Hercule, qui ont la force d'un cheval de trait et le courage de la femme qui se trouve mal en voyant le feu prendre à sa cheminée.

A ce sujet, les Arabes ont une tradition assez curieuse et que je donne pour ce qu'elle vaut.

C'était à l'époque où les animaux parlaient; on voit que cela date de loin.

Une bande de vingt lions, venant du sud, arriva sur la lisière d'une forêt habitée par un grand nombre de panthères, qui dépêchèrent un de leurs représentants afin de parlementer avec les rois chevelus.

Après bien des *si* et des *mais*, l'envoyé vint rendre compte du résultat de sa mission, dont le résumé était que les lions trouvaient cette forêt à leur convenance et qu'ils allaient en prendre possession : libre à ces dames d'essayer de la défendre ou de l'évacuer sur-le-champ. Celles-ci, indignées, décidèrent qu'on se battrait et qu'on prendait l'offensive.

La tradition ajoute qu'un seul rugissement, poussé par les vingt lions à la fois suffit pour mettre les assaillantes en déroute, et que, depuis cette époque, la panthère grimpe sur les arbres comme le chat, ou se terre comme le renard pour éviter la rencontre du maître qu'elle a osé provoquer et dont elle redoute la colère.

Les Arabes et les Kabyles ont peu à souffrir du voisinage de la panthère; aussi est-il rare qu'ils la chassent, et, lorsqu'ils le font, c'est en battue.

Les uns traquent, les autres se postent, et, à moins que l'animal ne se réfugie dans une caverne, il est toujours tué.

Toutefois, lorsqu'il est grièvement blessé et qu'on le suit aux rougeurs, il est bon de prendre garde à soi, parce qu'alors il joue des griffes et des dents comme tous ceux de son espèce.

Les indigènes ont un moyen très-ingénieux pour tuer la panthère sans danger ni peine, et presque toutes les dépouilles qui sont apportées sur nos marchés ont été obtenues par ce moyen.

Soit qu'il jette une brebis morte sur le passage habituel de l'animal, soit qu'il trouve les restes d'un sanglier ou d'une bête dont il s'est repu, celui qui convoite sa dépouille laisse la panthère y revenir plusieurs fois; puis, lorsqu'il ne reste plus que quelques débris pouvant suffire à son dernier repas, il les enlève, ne laissant qu'un morceau de chair de la grosseur du poing.

Cet appât est traversé par deux ou trois ficelles qui vont se fixer aux détentes d'autant de fusils braqués sur l'appât, au moyen de piquets plantés en terre et soigneusements couverts de broussailles, ainsi que les fusils. Cette opération terminée, l'homme va passer la nuit devant la porte de son gourbi ou de sa tente pour écouter.

A la pointe du jour, s'il a entendu la détonation de sa batterie, il revient et trouve la panthère morte aux environs de l'appât.

CHAPITRE IV

L'HYÈNE

Par une belle matinée du mois d'août 1844, je sortais à cheval du camp de Ghelma, et m'acheminais vers la montagne de la Mahouna, sur l'appel de ses habitants.

Après avoir marché environ une heure, en rêvant aux chances de l'expédition que j'allais entreprendre, j'aperçus, venant vers moi, et sur le sentier que je suivais, un animal à tous crins, d'une physionomie repoussante, et qui semblait boiteux.

C'était une hyène que le jour avait surprise, et qui, honteuse et penaude, regagnait son fort ou son terrier, clopin-clopant.

J'avais laissé mon fusil entre les mains de l'Arabe qui m'avait été délégué par les siens et était resté en arrière. N'ayant d'autre arme que mon sabre, je le tirai hors du fourreau et chargeai la bête.

Dès qu'elle me vit, elle se jeta en dehors du chemin et disparut sous les broussailles qui le bordaient. Je pus bientôt, sinon la joindre, du moins la revoir et la suivre jusqu'au pied d'un rocher où elle disparut.

Après avoir mis pied à terre et attaché mon cheval à un arbre, je m'avançai vers l'ouverture dans laquelle l'hyène était entrée, et je reconnus avec joie que c'était une ancienne carrière, si haute et si large, qu'il ne tenait qu'à moi de l'y suivre, les coudées franches et debout.

Deux minutes après, nous étions en présence, si près l'un de l'autre, que je sentais ses dents mordre et tirer la pointe de mon sabre; mais je ne voyais rien, à cause de la profondeur du trou.

Je me mis à genoux, je fermai les yeux un instant, et, lorsque je les ouvris, je distinguai assez bien la bête pour savoir où la frapper. J'eus d'abord quelque peine à retirer de sa gueule la pointe du sabre, qu'elle tenait à garder; puis, quand elle l'eut lâchée, je plongeai la lame en pleine poitrine jusqu'à la garde, tournant la main pour élargir les voies.

Une espèce de grognement sourd fut sa seule réponse, et, lorsque la lame sortit du corps, fumante et nauséabonde, l'animal était mort.

J'allais le prendre par une patte pour essayer de le tirer dehors, lorsque j'entendis un bruit de voix

à l'entrée de la carrière; c'était mon Arabe, accompagné de quelques moissonneurs qui m'avaient vu chargeant l'hyène et mettant pied à terre au pied du rocher.

Lorsqu'il vit la lame de mon sabre rougie du sang de l'animal, mon guide me dit :

— Remercie le ciel, qui m'a fait rester en arrière avec ton fusil, et ne te sers plus jamais de ton sabre à la guerre, parce qu'il te trahirait.

Comme je ne paraissais pas comprendre le sens de ses paroles, il ajouta :

— L'Arabe qui trouve une hyène dans son trou prend une poignée de bouse de vache, et la lui présente en disant : « Viens, que je te fasse belle avec du henné[1]. » L'hyène tend la patte, l'Arabe la saisit, la traîne dehors, puis il la bâillonne et la fait lapider par les femmes et les enfants du douar comme un animal lâche et immonde.

Sans prendre à la lettre ce que me disait mon guide, je compris que j'avais commis une bévue qu'il me faudrait réparer d'une manière éclatante, pour imposer silence aux mauvaises langues dans les tribus.

L'hyène se tient pendant le jour, tantôt dans des ravins très-boisés et éloignés des douars, tantôt

[1] Les Arabes ont l'habitude de teindre leurs ongles, ceux de leurs femmes, ainsi que la crinière, la queue, le garrot et les jambes de leurs chevaux avec une teinture rouge qui est le henné.

dans des terriers ou des anfractuosités de rochers.

A la nuit, elle quitte sa demeure pour aller rôder au milieu des cimetières arabes, qui ne sont jamais défendus ni par des murs ni par des fossés ou des haies.

Elle déterre les morts et mange jusqu'aux ossements; lorsque la faim la pousse par trop et qu'elle n'a rien trouvé ailleurs, elle vient jusque sous les murs des camps et des villes pour y chercher une bête morte ou quelques chairs en putréfaction.

Le seul animal vivant que l'hyène ose attaquer est le chien.

Il est bon de dire que jamais un de ces animaux ne marche seul. On les rencontre toujours deux ensemble. Quand ils veulent manger un chien, ils s'en vont rôder tout exprès autour d'un douar qui se trouve placé dans un pays couvert.

La femelle se poste derrière une broussaille, et le mâle va se faire voir aux chiens, qui le chargent à outrance jusqu'au poste de sa moitié. Celle-ci se montre au moment opportun, pour prendre, étrangler et dévorer, séance tenante, le chien qui s'acharnait le plus sur son époux.

Il arrive quelquefois que les Arabes interviennent et assomment à coups de bâton les mangeuses de chiens, qui, du reste, ne se livrent à ces exercices que lorsqu'elles jeûnent depuis plusieurs jours.

Je profite de l'occasion pour relever une erreur

généralement répandue en Algérie au sujet de cet animal.

Souvent, dans les villes et les camps, plus souvent encore au bivac, la nuit, on entend un cri rauque qui ressemble à celui d'un gros chien enroué, et tout le monde de dire : Entendez-vous l'hyène?

Ce cri est particulier au chacal, qui le fait entendre lorsqu'il est seul, et dans certains moments, comme on verra dans un chapitre suivant.

Quant à l'hyène, la peur l'empêche de crier ; mais elle grogne comme le chien lorsqu'elle est au carnage, ou, à l'époque du rut, quand plusieurs mâles se disputent la possession d'une femelle.

Quoique les chiens courants donnent sur la voie de l'hyène avec la même fureur que sur celle du chacal, qu'ils chassent à outrance, je classe cet animal parmi ceux qui se tuent et ne se chassent pas.

Les Arabes disent : *Lâche comme une hyène*, et les Arabes ont raison.

CHAPITRE V

LE SANGLIER

Le sanglier abonde dans les trois provinces de l'Algérie.

Il y en a de deux espèces : le sanglier de bois et le sanglier de marais. Le premier est beaucoup plus grand, plus sournois et plus méchant que le second.

Dans les premiers temps de l'occupation française, on les rencontrait par centaines autour des villes et des camps.

Ils venaient pendant la nuit ravager les jardins plantés par nos soldats, au pied des fortifications et sous le fusil des factionnaires. Ceci me rappelle la première chasse au sanglier que j'ai faite en Algérie et dans laquelle j'éprouvai une émotion plus forte que celle que j'allais chercher.

C'était dans les premiers jours du mois de septembre 1842 et le lendemain de mon arrivée à

Ghelma, où se trouvait l'escadron de spahis dans lequel je venais d'entrer à sa formation.

A cette époque, où Ghelma n'était encore qu'un camp, les tribus voisines étaient mal soumises, et le commandant supérieur avait dû prendre des mesures de sûreté par suite desquelles il était défendu de dépasser les avant-postes du côté du sud.

Comme c'était justement cette face du camp qui était la plus voisine du bois, une heure après mon arrivée, j'avais trompé la surveillance du poste et reconnu certains champs ensemencés de fèves où les sangliers venaient faire bombance toutes les nuits.

En rentrant au camp, je fis part de ma découverte à un mien camarade nommé Rousselot, vieux loup qui n'avait peur de rien et aimait la chasse avec passion, surtout la chasse, la nuit, à la barbe des Arabes.

Rousselot accueillit ma proposition avec joie et se chargea de reconnaître le point du rempart le plus mal gardé et par lequel nous pourrions descendre sans nous rompre les os.

Vers les neuf heures du soir, nous nous dirigeâmes vers ce que mon ami appelait l'escalier, accompagnés d'un tiers que nous avions mis dans la confidence, et qui devait amuser le factionnaire pendant que nous opérerions notre fugue.

Tout cela réussit à merveille, et, sans nous inquiéter s'il nous serait aussi facile de rentrer, dès que nous fûmes en rase campagne, nous nous oc-

cupâmes de charger nos armes à feu, qui étaient le fusil et le pistolet d'ordonnance, et d'arranger le plus commodément possible nos armes blanches, qui se composaient, pour mon camarade, du sabre de cavalerie et d'une petite hache, et, pour moi, d'une baïonnette et d'une espèce de couteau à découper qui tenait le milieu entre le poignard et le couteau de chasse.

Ces préparatifs terminés, nous nous hâtâmes de gagner le bois.

Lorsque nous arrivâmes près du champ ravagé par les sangliers, ces messieurs, qui ne nous avaient pas attendus, détalèrent à notre approche.

Ces bêtes n'ayant jamais été chassées, nous ne perdîmes point l'espoir de les voir revenir, et nous cherchâmes nos postes, résolus à passer là le reste de la nuit.

Le champ était séparé du bois par un petit sentier frayé par les Arabes.

Je laissai Rousselot s'installer entre deux broussailles, et j'allai me placer à trois cents pas plus loin, dans un beau lentisque isolé qui se trouvait entre le chemin et le champ.

Le temps était calme, le ciel serein, la lune magnifique.

Au moment où j'armai mon fusil et mon pistolet, j'entendis les trompettes du camp sonner l'extinction des feux.

A partir de ce moment, je comptai les heures par les cris de *Sentinelles, prenez garde à vous!* qui, malgré la distance, arrivaient assez distinctement jusqu'à nous.

Il pouvait être onze heures lorsqu'un grand bruit se fit entendre sous bois et sur ma gauche. Au même instant je vis toute une compagnie de marcassins, suivis d'une belle et grande laie, traverser le sentier et s'engager franchement dans le champ de fèves.

Comme j'étais convenu avec mon compagnon d'affût de ne tirer que pour tuer, je craignis de hasarder une balle à quarante pas, et j'attendis.

Peu de temps après, et sur la voie des marcassins, parut un vieux sanglier, marchant avec prudence, flairant et écoutant chaque fois qu'il s'arrêtait.

A peine arrivé sur le bord du sentier, l'animal s'arrêta de nouveau et plus longtemps que les autres fois, puis il fit un écart et rentra d'effroi sur ses traces.

Au même instant, la laie, suivie de ses marcassins, traversa le sentier au galop et disparut également sous bois.

Je cherchais à m'expliquer les causes de la frayeur que j'avais remarquée dans la fuite précipitée des bêtes noires, lorsqu'il me sembla entendre un bruit de voix sur ma droite, du côté opposé au poste occupé par Rousselot.

Je me rappelai alors ce que j'avais entendu dire

au camp lors de notre arrivée, savoir, que des maraudeurs, appartenant à la tribu des Ouled-Dann, encore insoumise, venaient presque toutes les nuits jusqu'au pied des remparts pour tirer sur les sentinelles.

Or, si j'étais bien informé, nous nous trouvions justement sur le chemin de ces messieurs, dont la conversation devenait de plus en plus distincte.

Il n'y avait pas un moment à perdre, et déjà il était trop tard pour me rallier à Rousselot sans courir le risque d'être vu et de nous perdre ainsi tous les deux si, comme j'en jugeais au bruit des voix, nos importuns étaient en trop grand nombre.

Jusqu'à ce moment, j'avais tourné le dos au sentier, je fis volte-face pour l'avoir devant moi, et, après avoir placé mon pistolet armé et mon couteau hors du fourreau à la ceinture, j'attendis, le fusil à l'épaule, la suite des événements.

Voici quelle était la ligne de conduite à laquelle je m'étais arrêté :

Le sentier étant trop étroit pour qu'ils pussent marcher deux de front, et leurs burnous devant effleurer les branches du lentisque qui me sert d'abri; s'ils ne sont que quatre ou cinq, j'arrête le dernier en tirant le pan de son burnous, et, avant qu'il se soit expliqué ce qui le retient, je glisse entre lui et ceux qui le précèdent et le tue d'un coup de baïonnette et sans bruit.

D'un coup de feu j'en abats un second, et peut-être deux s'ils sont en file; puis, la surprise et la panique aidant, j'aurai facilement raison de ceux qui resteront, si toutefois il en reste.

Si, au contraire, ils sont en trop grand nombre, je les laisserai passer, à moins qu'ils ne m'aperçoivent. Dans ce cas, je brûle la cervelle au premier qui m'aura vu, et je fonds, comme un sanglier qui sort de sa bauge, sur la troupe étonnée, frappant et tuant de mon mieux, en attendant l'arrivée du vieux loup, qui ne saurait tarder d'accourir pour prendre part à la bagarre.

Mes dispositions venaient d'être prises lorsque je vis paraître l'Arabe qui marchait en tête. C'était un grand gaillard de la taille d'un carabinier et d'une physionomie qui ne respirait rien moins que la douceur.

Il était armé d'un fusil qu'il portait sur l'épaule et d'un pistolet que le pan relevé de son burnous me permettait de voir à sa ceinture. Derrière lui venait une file de compagnons qui me parut extrêmement longue à mesure qu'elle approchait.

Lorsque le chef de la troupe arriva à la hauteur du lentisque dans lequel j'étais blotti, il s'arrêta pour parler à ses camarades, qui étaient un peu en arrière et marchaient doucement en discourant entre eux.

Je compris qu'il les engageait à doubler le pas, et

l p̄ut-
se et la
e ceux

mbre.
erçoi-
emier
r qui
nt el
rieux
ndre

e je
un
ıne
ou-

ıle
ıe
it
ıl



Il mange lentement, et vous fera l'honneur de vous regarder de temps en temps.

il me sembla qu'en parlant il me regardait. Bientôt il fut rejoint par le reste de la troupe, qui s'arrêta comme lui sur le sentier, si près de moi, que je n'avais en quelque sorte qu'à allonger le bras pour les toucher.

Je les comptai, ils étaient quinze. Il est inutile de dire que je renonçai à mon projet d'attaque, et que je ne songeai qu'à me tirer d'affaire dans le cas où je serais découvert.

Heureusement pour moi, celui qui paraissait commander aux maraudeurs se remit en marche, et fut suivi de près par tous les siens.

On comprendra combien le défilé de ces quinze hommes dut me paraître long, et j'avoue que je me sentis soulagé d'un grand poids quand le dernier m'eut dépassé.

Cependant mon camarade allait courir le même danger, et je ne pouvais rien pour l'en prévenir. Afin d'être prêt à le secourir à temps, je quittai mon affût et suivis prudemment la lisière du bois sans perdre de vue les Arabes, qui, à ma grande joie, passèrent à côté de Rousselot sans le voir.

A peine le dernier des maraudeurs avait-il dépassé le buisson dans lequel il était embusqué, que je vis ce brave garçon en sortir à la hâte pour savoir ce que j'étais devenu.

Après lui avoir serré la main et lui avoir expliqué en quelques mots ce qui s'était passé, nous entrâmes

sous bois pour éviter une deuxième rencontre et attendre la pointe du jour avant de regagner le camp.

Cette chasse ne fut pas la dernière, et, pour qu'on se fasse une idée de la quantité de sangliers qui, à cette époque, vivaient autour de Ghelma, je dirai que, chaque jour, les Arabes en apportaient plusieurs sur le marché, où ils étaient vendus pour la modique somme de cinq ou six francs, et que, pour ma part, j'en ai tué soixante en moins de six mois.

Avant l'occupation française, les Arabes, auxquels la chair du sanglier est interdite par le Coran, le tuaient pour protéger leurs récoltes. Aujourd'hui ils le tuent pour le vendre sur nos marchés. Quelques chefs indigènes seuls l'ont chassé et le chassent encore, soit en battue, soit avec des lévriers, pour le plaisir qu'ils éprouvent dans ces réunions, où ils font assaut d'adresse et de hardiesse comme cavaliers et comme tireurs.

En France, les bêtes noires ne quittent leur bauge qu'à la nuit, et elles ne se hasardent à sortir du bois que fort tard. Il n'en est pas de même en Algérie, où je vois presque tous les jours, quand je suis dans la montagne, soit des vieux sangliers isolés, soit une compagnie entière, quitter leur fort, au coucher du soleil, pour aller se souiller à une source assez voisine de ma tente pour que je puisse assister à leurs ébats.

Si c'est en hiver, ils recherchent moins l'eau et

prennent leurs mangeures dans un champ nouvellement ensemencé ou sur l'emplacement d'un douar qu'ils mettent sens dessus dessous pour chercher les grains que les Arabes y ont laissés.

On comprend d'après cela combien il est facile de tuer les sangliers lorsqu'on sait s'y prendre comme les indigènes. Il s'agit tout simplement d'aller, nu-pieds et à bon vent, vers l'animal, en profitant des accidents de terrain et des arbres qui peuvent vous permettre de l'approcher sans être vu, en s'arrêtant quand il écoute, et marchant quand son boutoir travaille, afin de ne pas être entendu. On peut de cette manière approcher un sanglier isolé à trente pas. C'est plus difficile lorsqu'ils sont plusieurs, parce qu'alors il y en a toujours un qui écoute pour donner l'éveil au moindre bruit.

Les sangliers qui arrivent sur nos marchés sont presque tous tués de cette manière, que je conseille aux Européens, en leur recommandant toutefois de se munir de chaussons de lisière pour ne pas déchirer leurs pieds sur les cailloux et les ronces, à travers lesquels les Arabes ont le privilége de marcher nu-pieds comme sur du gazon.

Les chefs indigènes qui courent le sanglier choisissent la saison d'été pour chasser en plaine, et celle d'hiver pour chasser au bois. Il y a dans les trois provinces de l'Algérie un grand nombre de lacs et de marais couverts de roseaux, au milieu desquels

les sangliers vivent avec les canards et les bécassines. Lorsque les eaux sont basses, c'est-à-dire, du mois de juin au mois de septembre, les bêtes noires se réfugient sur quelques îlots touffus, qu'il suffit d'incendier pour les en débusquer.

Cette mission est confiée à des hommes à pied, tandis que les cavaliers s'échelonnent dans la plaine pour courir sus aux animaux que la peur du feu fait débucher. Cette chasse est pleine d'attraits, et quelquefois dangereuse, quand on a affaire à un sanglier bien armé.

Il n'est pas rare de le voir, après avoir été chargé, charger à son tour et découdre les lévriers trop hardis qui veulent l'arrêter, ou les chevaux qu'une main maladroite n'a pas su ranger à temps. J'ai assisté à ces sortes de chasses faites par des Français et des Arabes, et j'ai remarqué que l'avantage était toujours resté à ces derniers.

Ce n'est pas qu'ils soient meilleurs tireurs que nous, je suis convaincu du contraire; mais c'est sans doute parce que nous nous occupons toujours un peu de notre cheval pendant la chasse, tandis que les Arabes l'oublient complétement pour ajuster et tirer comme s'ils étaient à pied.

Je dois reconnaître, cependant, qu'il y a quelques officiers d'Afrique qui ont su s'élever à la hauteur des cavaliers arabes les plus adroits et les plus hardis. Parmi ceux que j'ai l'honneur de connaître, et

qui sont encore en Algérie, je citerai MM. les généraux de Mac-Mahon, Yusuf et d'Autemarre ; M. le commandant Dubos, des zouaves; MM. les capitaines Borrel et Sompt, de l'état-major; M. le capitaine de Bonnemain, des spahis de Constantine, et M. le capitaine Marguerite, des spahis d'Alger, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais dont la réputation comme chasseur à tir et à courre est connue de tous ses confrères en saint Hubert en Algérie.

S'il était possible de faire le relevé des chasses accomplies par ces maîtres en vénerie, on trouverait un total incroyable, et je ne crains pas d'affirmer que celui des sangliers s'élèverait à plusieurs milliers.

La saison du printemps est également bonne pour une chasse en plaine d'un autre genre, et, à mon avis, plus amusante que celles qui précèdent.

A cette époque de l'année, les bêtes noires quittent le bois de bonne heure, et s'en vont bien loin chercher leurs mangeures et un ruisseau où elles restent jusqu'à la pointe du jour.

Les chasseurs, qui connaissent d'avance la rentrée des animaux, sont, à cette heure, déployés en tirailleurs sur la lisière du bois. Dès qu'un ou plusieurs points noirs sont signalés dans la plaine, tout le monde se met en mouvement, et chacun manœuvre de façon à maintenir la chasse loin du cou-

vert et à l'empêcher de franchir la ligne formée par les cavaliers.

Une compagnie de sangliers attaquée de cette manière est presque toujours massacrée jusqu'au dernier, et ces sortes de chasses sont si productives, que, lorsqu'on a l'intention d'emporter les morts, il est indispensable de se faire suivre par une ou plusieurs prolonges.

De toutes les manières de chasser le sanglier, celle-ci me paraît la plus agréable pour les véritables amateurs. En effet, pour la chasse au marais, il faut laisser passer la rosée du matin, qui neutraliserait l'effet du feu dans les roseaux, et les chasseurs ont beaucoup à souffrir de la chaleur.

Celle que l'on fait au bois, si elle n'est point dirigée par un homme habile et connaissant bien le pays, n'est souvent qu'un buisson creux, et, dans tous les cas, elle est dangereuse à cause des chutes des chevaux et des hommes qui courent à travers des broussailles, des futaies non percées, où il se présente à chaque instant des obstacles infranchissables pour les meilleurs chevaux et les meilleurs cavaliers.

Les raisons qui me font préférer la chasse dont j'ai parlé plus haut, et que j'appellerai la chasse au rembucher, sont les suivantes : d'abord l'heure à laquelle on la fait, c'est-à-dire ce moment aimé de tous les chasseurs européens, qui l'appellent *entre*

chien et loup, les Arabes, *entre chacal et chien*, et qui, pour tous, est pleine de charmes et de douces émotions à cette époque de l'année ; ensuite, la beauté du courre dans ces plaines sans fin et sans obstacles, où aucun des incidents de la chasse n'échappe à l'œil du veneur; et enfin l'imprévu, qui est toujours une jouissance, soit qu'il se présente sous la forme d'une hyène ou d'une troupe de chacals, maraudeurs attardés qu'a surpris le jour.

J'ai assisté plusieurs fois à une chasse au lévrier que les Arabes font pendant la nuit et au clair de lune. Voici comment les choses se passent. A l'époque où les sangliers ravagent les moissons, on réunit le plus de monde possible, et on monte à cheval de façon à arriver vers le milieu de la nuit dans la plaine où se trouvent déjà les animaux.

Les cavaliers, marchant sur une seule ligne, ne tardent pas à apercevoir les fuyards. Aussitôt l'alerte est donnée, et tout le monde de charger avec des cris, des hourrahs qui feraient peur à des hommes.

J'ai remarqué dans ces chasses que les vieux sangliers et les ragots, c'est-à-dire ceux qui sont bien armés, protégeaient toujours la retraite des bêtes rousses, des bêtes de compagnie, des laies et des marcassins.

J'en ai vu qui, dès qu'ils étaient serrés de près par les lévriers, faisaient tête et chargeaient à ou-

trance, tandis que leurs camarades détalaient. Dès qu'un animal tient au ferme, les cavaliers l'entourent, et, sans se préoccuper des hommes, des chevaux ou des chiens, chacun lui envoie son coup de fusil accompagné d'une injure, et cela dure ainsi jusqu'à ce que l'animal, qui, comme on le pense bien, *ne va pas toujours seul chez les morts*[1], ne donne plus aucun signe de vie.

[1] « Holà ! c'est bon !
L'ample moisson :
Seul, ce dix cors
N'ira pas chez les morts ;
Et, si son flanc
Est tout en sang,
Plus d'un bon chien
A vu couler le sien ! »

(La duchesse de Nemours, *fanfare*.)

CHAPITRE VI

LE CHACAL ET LE RENARD

LE CHACAL

Le chacal est, comme l'hyène, plutôt du genre des omnivores que de celui des carnivores, dans lequel il a été classé. Il vit aux dépens du jardinier, auquel il dévore ses fruits et ses légumes, et aux dépens des pasteurs, dont il est, après le lion, le plus grand ennemi.

Dans les mauvais jours, il se rejette sur les racines, les vers et l'argile, ou bien il fouille les débris et les immondices autour des habitations. Les Arabes disent : Rusé comme un chacal. En effet, cet animal, qui tient le milieu entre le loup et le renard, est, comme ceux-ci, un rusé coquin.

Il passe des journées entières blotti derrière une

broussaille, pour attendre, près d'une source, une compagnie de perdreaux. Il profite du moment où les chiens du douar, fatigués d'avoir veillé et crié toute la nuit, se sont endormis, pour leur passer sur le corps et entrer sous une tente, où il prend soit un agneau, soit une poule.

Dans la montagne, il suit les troupeaux de moutons, et leur fait éprouver des pertes sensibles. La nuit, il chasse le lièvre et le lapin en compagnie de ses camarades, qui se postent pendant qu'il suit la voie en criant.

Non content des bénéfices que peuvent lui procurer ces diverses branches de son industrie privée, le chacal, qui pullule en Algérie, et surtout dans la province de Constantine, s'est associé à l'hyène, aux maraudeurs et aux lions. Il va sans dire que ce ne sont pas ceux-ci qui retirent le plus grand profit de l'intervention de ce parasite; car c'est surtout avec les lions et les maraudeurs que le chacal mène une vie de sybarite sans se donner beaucoup de peine.

Voici comment les choses se passent.

Partout où il y a des populations arabes, il y a des maraudeurs. Ce sont des jeunes gens qui ont bon pied, bon œil, bon courage, et qui s'en vont, par les nuits les plus noires, tantôt quatre, tantôt dix, prendre dans les troupeaux de leurs voisins quelques bêtes à cornes ou autres; ce qu'ils appellent faire une promenade de nuit.

Le chacal, ayant rencontré une fois pareille bande ramenant bœufs et moutons, se mit à les suivre.

Bientôt le chef des maraudeurs fit remarquer aux siens qu'ils avaient fort mal dîné, et qu'un mouton de plus ou de moins n'était pas grand'chose quand il ne coûtait pas davantage.

Chacun fut de son avis, et, en un instant, la bête fut égorgée, dépouillée, embrochée à un arbre coupé à cet effet, devant un feu qui aurait fait rôtir un bœuf.

Le chacal se réjouit fort des préparatifs du festin, tout en pensant à part lui que, malgré ce feu d'enfer, le mouton serait bien long à cuire, et que, pour sa part, il se contenterait bien de l'intérieur et des débris si on lui permettait de les prendre.

Comme on ne faisait pas attention à lui, il voulut parler; mais une grêle de pierres lui fit comprendre qu'il n'était pas invité et l'obligea à se tenir à l'écart.

Après que la bande noire se fut repue et mise en route avec son butin, le chacal quitta son poste d'observation et trouva des restes très-appétissants et en quantité suffisante pour lui et ses compagnons de fortune, qui arrivèrent au premier appel.

Ces messieurs se trouvèrent si bien de cette rencontre inespérée, que, depuis ce jour-là, les maraudeurs sont toujours suivis par un de leurs pareils qui ne les perd jamais de vue, et qui, de temps en temps, pousse un cri particulier (une espèce d'aboie-

ment sec et rauque), afin que ses camarades ne s'égarent point et arrivent au moment opportun.

C'est par les mêmes raisons que le chacal suit le lion et l'hyène en criant ainsi. De là l'erreur généralement répandue sur le cri du chacal qui suit soit des maraudeurs, soit un lion, soit une hyène, et que l'on attribue à cette dernière.

Comme les Arabes s'abstiennent de voyager la nuit, surtout à pied, et que le chacal, lorsqu'il rencontre un ou plusieurs hommes, croit toujours avoir affaire à des voleurs, il m'est arrivé souvent d'être suivi, une nuit entière, par un de ces animaux, marchant quand je marchais, s'arrêtant quand je m'arrêtais, et criant, comme je l'ai dit plus haut, quelquefois à vingt pas de moi.

Dans les contrées fréquentées par le lion, les Arabes appellent le chacal qui crie de la sorte : *baouêgh*, et, lorsqu'ils l'entendent, ils allument des feux ou tirent des coups de fusil pour engager le lion ou les maraudeurs à passer chez le voisin.

Le baouêgh m'est d'un grand secours quand je chasse un lion qui ne rugit pas. Grâce à lui, il m'est arrivé souvent, sans quitter un col ou une crête qui dominait le pays, de suivre toute la nuit la marche du lion, de juger les douars qu'il n'avait fait que menacer, celui qui avait payé son tribut, et enfin de connaître sa rentrée du matin.

Dans les pays de plaine et découverts, le chacal

se retire pendant le jour dans des rochers ou des terriers. Partout où il y a des bois ou seulement des broussailles, il se tient dehors.

Les Arabes chassent le chacal au lévrier le soir, lorsqu'il sort de bonne heure, le matin à sa rentrée et pendant le jour, en le traquant pour le faire passer d'un bois dans un autre et en découplant les lévriers au débucher.

Quoique le chacal ne soit pas vif, cette chasse ne laisse pas que d'être amusante, parce qu'il se défend avec courage et que beaucoup de lévriers le craignent autant que le sanglier.

Je conseillerais aux Européens qui ont deux ou trois couples de chiens courants et qui chassent pour chasser, de les mettre dans la voie du chacal, qu'ils goûtent de préférence à toute autre. C'est un courre d'autant plus agréable que l'animal prend de grands partis, qu'on ne tombe jamais en défaut et qu'il tient deux ou trois heures avant d'être forcé. Il est important, avant d'attaquer, de faire boucher les terriers, comme cela se pratique en France pour le renard.

LE RENARD

Le renard africain est moitié plus petit que celui d'Europe. Il habite les plaines découvertes, où il se creuse des terriers vastes et profonds, contre les berges des ruisseaux et dans les silos qui ont été abandonnés par les Arabes.

Cet animal n'est point nuisible comme chez nous, car c'est à peine s'il ose voler une poule de loin en loin. Il vit exclusivement du produit de sa chasse, c'est-à-dire de petits oiseaux, de gerboises, de lézards et de serpents.

Les Arabes le chassent au lévrier, le matin, à la pointe du jour, lorsqu'il s'est attardé dans la plaine. C'est une chasse sans intérêt, et je crois que, pour les Européens qui aiment la chasse au furet, il serait plus agréable de se servir de chiens terriers, qui rempliraient ici pour le renard le même office que remplit chez nous le furet pour le lapin.

CHAPITRE VII

LE CERF, L'ANTILOPE ET LA GAZELLE

LE CERF

Le cerf d'Afrique est un peu moins grand que celui de France; son pelage est plus fauve et plus rude. On ne le rencontre en Algérie que dans la province de Constantine et dans trois cercles à l'est de cette province : ceux de *Bône*, de la *Calle* et de *Tebessa*.

Dans le premier, les cerfs habitent les montagnes de Beni-Salah et des Ouled-Bechiah, couvertes de magnifiques futaies de chênes verts et de chênes-liéges; dans le second, on les trouve sur les bords des lacs situés près du littoral; dans le troisième, les cerfs ont fixé leur demeure dans une forêt de pins que les Arabes appellent *Ghib-Choueni* (Bois des Vo-

leurs), enclavée entre trois montagnes qui forment un triangle, et sont : l'*Ouenza* à l'est, le *Bou-Kradera* au sud, et le *Guelb* à l'ouest.

La forêt est en plaine, et, quoique non percée, elle présente un courre assez bon. J'y ai chassé le cerf en compagnie des Mahatlah et des Ouled-Sidi-Abid, avec des lévriers qui le forçaient, ou plutôt qui l'essoufflaient et le tenaient hallali sur pied, jusqu'au moment où nous arrivions pour le servir d'une balle.

Je pense qu'avec un équipage de chiens courants on pourrait chasser le cerf dans cette contrée comme cela se pratique dans nos forêts de France.

Il suffirait de chasser deux ou trois animaux pour apprendre leurs refuites ordinaires, afin de placer les relais; de nombreuses clairières rendraient facile l'action de rembucher et de détourner le cerf qu'on voudrait attaquer.

Il n'en est pas de même des bois dont il est parlé plus haut, qui sont impraticables pour un veneur, tant le pays est accidenté et couvert.

Dans ces contrées, les indigènes tuent les cerfs à l'époque du rut, en les approchant à la faveur des bruyères et des lentisques, qui partout sont très-hauts et très-épais. Pendant la belle saison, ils les affûtent la nuit, quand ils viennent au gagnage dans les champs ensemencés d'orge ou de blé.

Je connais à Borj-Ali-Bey, sur la route et à mi-

rmen
aden

rcée.
sé le
Sidi-
ulot
ied.
vir

ils
ne

r
r



Ils essayèrent des prières.

chemin de Bône à la Calle, un Arabe qui a tué plus de cent cerfs de cette manière. Je le signale comme un bon guide au chasseur que la fantaisie conduira vers ces parages.

L'ANTILOPE

L'antilope, que les Arabes appellent *Bagar-Ouerch* ou *Fechtal*, selon les localités, est nomade comme les tribus du sud, qu'elle suit dans leurs déplacements.

Au printemps, en été et en automne, on la trouve sur les hauts plateaux qui touchent au Sahara vers le nord. Aux premiers froids, elle descend dans la région des sables.

Ces mammifères voyagent par troupeaux de plusieurs centaines, et se tiennent toujours dans un pays découvert. Leur vitesse et leur fond sont tels, qu'il n'est pas de lévriers qui puissent les atteindre, et que les chevaux les plus vigoureux ne sauraient les forcer.

Lorsqu'ils aperçoivent un petit nombre de cavaliers, au lieu de les fuir, ils viennent à eux, et, précédés d'un mâle qui paraît être le chef du troupeau,

ils défilent au trot, quelquefois à trente ou quarante mètres des cavaliers, qui ne peuvent leur envoyer qu'une décharge pendant le défilé; car, à la première détonation, le troupeau fuit avec une vitesse qui, comme je l'ai dit, défie celle des meilleurs lévriers.

Lorsque les Arabes veulent chasser l'antilope, ils réunissent le plus grand nombre possible de cavaliers. Le gros de la troupe met pied à terre dans un pli de terrain propre à la cacher, pendant que les éclaireurs vont reconnaître le troupeau.

Si leur rapport fait connaître que le troupeau est nombreux, et qu'il s'y trouve soit des femelles pleines, soit des bêtes de l'année, on forme un relais qui va occuper les refuites connues; et, lorsque la troupe qui doit attaquer juge le moment venu, elle se dirige vers les antilopes, d'abord au pas, puis au trot, et elle charge dès qu'elles partent d'effroi.

Il est rare qu'avant d'arriver au relais une bête reste en arrière et soit tuée. Le troupeau fuit avec ordre jusque-là, les mâles formant l'arrière-garde, et poussant devant eux les femelles et les faons; mais, lorsqu'ils voient sortir, comme de dessous terre, trente ou quarante cavaliers hurlant comme des furieux, les animaux dont le ventre est trop lourd ou le jarret trop faible, c'est-à-dire les femelles pleines et les jeunes faons, perdent la tête, et,

malgré les coups de corne des mâles, qui voudraient les sauver, ils sont distancés par le reste du troupeau, et ne tardent pas à être entourés par les cavaliers du relais, qui les fusillent.

Si les éclaireurs ont reconnu un troupeau peu considérable ou dans lequel les animaux susceptibles d'être forcés sont en petit nombre, tous les cavaliers manœuvrent de façon à l'enfermer dans un vaste cercle qui se rétrécit peu à peu.

Lorsque ce mouvement est exécuté par un nombre de chevaux suffisant et à une allure vive, le troupeau est enfermé comme dans un parc et tellement ahuri, qu'il se presse et tourne sur lui-même au milieu du cercle, sans même chercher à fuir par les intervalles restés libres.

Alors ce n'est plus une chasse, mais une véritable boucherie.

Le plus souvent, trop pressés de se rapprocher des antilopes, les cavaliers ne gardent pas leurs distances, et celles-ci en profitent pour s'échapper.

Cette chasse est agréable, non-seulement pour celui qui y prend une part active, mais encore pour le spectateur. Pour la pratiquer, il faut être habitué à manier un fusil à cheval et ne pas reculer devant les fatigues qu'entraînent ces courses, qui durent quelquefois une journée entière, sans compter la retraite, qui prend la moitié de la nuit.

LA GAZELLE

On trouve en Algérie deux espèces de gazelles. Celle du Sahara, qui habite la région des sables, et celle du Tell, que l'on rencontre sur les hauts plateaux et dans les montagnes qui bordent le désert au nord.

La première, beaucoup plus petite et d'un pelage plus fauve, est nomade comme l'antilope, c'est-à-dire qu'elle change de quartiers suivant les saisons.

La seconde ne sort guère d'un rayon de deux ou trois lieues autour de sa demeure habituelle. J'ai connaissance de plusieurs troupeaux de gazelles établis dans diverses montagnes situées au sud et à l'est de Constantine, que j'y ai toujours rencontrés depuis cinq ou six ans.

J'ai remarqué une habitude chez la gazelle du nord, qui non-seulement la distingue des autres ruminants, mais encore de tous les quadrupèdes vivant comme elle à l'état sauvage.

Chacun sait que les animaux en état de nature, bêtes noires, fauves ou nuisibles, font du jour la nuit, et *vice versâ*.

La gazelle fait exception à cette règle générale, en se couchant, le soir, avec le soleil, pour aller au gagnage à la pointe du jour.

Voici comment je suis arrivé à connaître cette particularité, qui, selon moi, prouve que la gazelle est le plus timide et le plus craintif des animaux de la création.

En parcourant les crêtes d'une montagne connue dans le cercle de Constantine sous le nom de *Zerazer*, je rencontrai sur un point culminant et découvert une quantité considérable de fumées et un grand nombre de chambres de gazelles.

Comme cette demeure me parut fréquentée depuis longtemps et vidée depuis peu, je pensai que ces dames avaient été dérangées par une bête ou un bruit quelconque; ayant trouvé, à trois ou quatre cents mètres de là, un rocher qui dominait le pays, je m'y installai pour y passer la nuit et suivre les rugissements du lion qui m'avait été signalé.

Le soir, au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon, j'aperçus un troupeau de gazelles marchant à la file et se dirigeant vers la demeure que j'avais reconnue.

Je les comptai, elles étaient six, dont un seul mâle, qui tenait la tête. Le chef de ce petit sérail arriva droit aux chambres dont j'ai parlé, gratta le sol deux ou trois fois, puis se mit à genoux et se coucha. Un moment après tout le troupeau était couché autour de son chef.

Je les observai jusqu'à la nuit sans qu'elles quittassent leurs demeures, et, quand les premières

lueurs me permirent de voir jusque-là, elles y étaient encore.

Ce ne fut qu'au moment où je me levai pour rentrer sous ma tente que le mâle donna l'éveil en frappant du pied, et que les gazelles quittèrent leurs reposées en s'étirant comme des paresseuses trop tôt éveillées.

Ne voulant point troubler ces pauvres bêtes, je m'éloignai en suivant une direction opposée et pus les voir longtemps immobiles à la même place.

Cette observation, que j'ai pu renouveler depuis, m'a donné la certitude que la gazelle dormait la nuit, de peur de rencontrer des animaux nuisibles sur son chemin; et ce qui prouve qu'il n'y a pas d'autre raison à cette habitude, c'est que ses demeures, au lieu d'être cachées comme celles des autres animaux, se trouvent toujours soit sur un plateau, soit sur un versant parfaitement découvert, afin d'éviter toute surprise.

Sans rien affirmer sur la gazelle du désert, je crois qu'elle doit se garder de la même manière; car, dans les premiers jours du siége de *Zatcha*, en 1849, j'en ai vu qui venaient, tous les matins à la pointe du jour, et tous les soirs un peu avant le coucher du soleil, s'abreuver en aval d'une source gardée par un de nos postes. Le bruit de la fusillade et du canon finit par les éloigner et les obliger à chercher des parages plus tranquilles.

La gazelle et le lion sont les deux extrêmes pour le moral et le physique.

Elle est timide autant qu'il est audacieux, faible autant qu'il est fort, belle par la finesse, la distinction, la délicatesse de ses formes et la douceur de son regard, comme il est beau par sa prestance de roi tenant son trône du ciel, par les proportions de son corps pétri de force, de souplesse et d'élégance, et la fierté placide de son regard, qui impose le respect et magnétise.

Si l'espèce humaine n'avait pas dégénéré, on pourrait comparer la gazelle à la femme et le lion à l'homme; mais, s'il reste quelques femmes qui méritent cette comparaison, et il en reste, le plus bel homme de notre siècle paraîtrait bien laid à côté du roi des animaux. Les Arabes rendent justice au mérite personnel de la gazelle, et surtout à la beauté de ses yeux, ce qui ne les empêche pas de lui faire une guerre à outrance.

Dans le Sud, ils la chassent comme l'antilope et avec des lévriers.

A moins qu'un troupeau ne soit cerné par un grand nombre de cavaliers et qu'il ne perde la tête, les jeunes et les femelles restent seuls au pouvoir des chasseurs; les adultes se tirent toujours d'affaire; car leur vitesse et leur fond sont supérieurs à ceux des meilleurs lévriers.

Dans le Tell, les Arabes font des battues qui ont

pour objet de chasser les gazelles d'une montagne à une autre.

Des hommes cachés sous bois ou derrière un rocher occupent les accourres, tenant des lévriers en laisse, et, lorsque le troupeau passe à proximité, ils les lâchent sans bruit, de sorte que souvent plusieurs gazelles sont portées bas d'effroi ou par surprise, sans avoir été courues.

Les fumées de la gazelle, séchées au soleil et réduites en poudre, donnent un goût et une odeur très-agréables au tabac que l'on fume en Algérie. C'est, selon moi, ce qu'il y a de meilleur dans cet animal, qu'il vaut mieux voir et avoir vivant que mort, tant il est intéressant et joli.

CHAPITRE VIII

LE PORC-ÉPIC ET LE MENU GIBIER

LE PORC-ÉPIC

Il y a à Constantine plusieurs clubs ou sociétés de chasseurs de porc-épic, que les Arabes appellent *hatcheichia*, parce qu'ils fument le *hatchich* en guise de tabac. Les membres de ces différents clubs sont d'origine kabyle.

Leur qualité de *hatcheichi*, c'est-à-dire d'homme qui perd la raison en fumant, leur a valu le mépris de tous les indigènes. Afin de se consoler de cette réprobation générale, ils se réunissent, tous les soirs, pour fumer au son du tam-tam et hurler comme des bêtes jusqu'à ce qu'ils tombent sous le poids du sommeil et du hatchich.

Il existe entre les différents clubs une rivalité telle, qu'avant la prise de Constantine et le jour de la fête du printemps ceux de la porte d'El-Kantara

et ceux de la porte Jebia se livraient des batailles sanglantes dans lesquelles l'arme offensive et défensive était pour tous la massue.

L'autorité française a mis un terme à ces rencontres dans les murs de la ville; mais ces messieurs se dédommagent quand ils se trouvent en présence sur le théâtre de leurs opérations cynégétiques.

Les hatcheichia aiment la chasse au porc-épic avec une passion difficile à comprendre quand on ne sait pas toutes les difficultés qu'ils sont obligés de vaincre pour prendre un de ces animaux. C'est ce que je vais faire en sorte d'expliquer de mon mieux.

Le porc-épic a les mœurs et les habitudes du blaireau, duquel il ne diffère que par la cuirasse dont l'a doué la nature afin de le préserver des hyènes et des chacals, qui souvent habitent le même terrier que lui. Il se creuse des demeures à une grande profondeur et toujours au pied d'un rocher.

Dans les environs de Bougie et de Ghelma, nos soldats en ont pris des quantités fabuleuses avec des lacets en laiton ; il est probable qu'il s'en trouvait autrefois aux environs de Constantine, qui sont très-rocailleux et remplis de terriers où les chacals pullulent; mais les hatcheichia ont dû les exterminer, puisqu'il n'en reste plus.

C'est ordinairement à la fin de l'hiver que les chasseurs de porc-épic se mettent en campagne. Comme ils sont obligés de marcher plusieurs jours

avant de pouvoir chasser, comme chaque déplacement dure au moins un mois et qu'ils savent par expérience que leurs habitudes ne leur donnent aucun droit à l'hospitalité arabe, ils font des préparatifs en conséquence.

La veille du jour fixé pour le départ, on se réunit dans la salle du club et on y fait ripaille jusqu'à l'ouverture des portes. Ceux qui n'ont pas le bonheur de faire partie de l'expédition font la conduite à leurs confrères, qu'ils embrassent en les quittant comme s'ils ne devaient plus les revoir.

Les chasseurs, d'ordinaire au nombre de huit ou dix, promettent monts et merveilles pour l'honneur du club, et partent, précédés d'un ou deux baudets qui portent les outils et les munitions de bouche, et suivis de quelques couples de chiens griffons presque toujours galeux. Chacun d'eux est armé d'un bâton de cinq pieds de long, à l'extrémité duquel est adapté un morceau de fer en forme de lance avec des dents comme celles d'une scie.

C'est l'instrument destiné à pourfendre l'ennemi et à le tirer hors du trou. Des marteaux en fer de toutes les formes et de toutes les dimensions ornent la ceinture des plus robustes, dont la mission est d'élargir les voies pour livrer passage à un enfant de dix à douze ans, le plus petit, le plus malingre, le plus allongé de la création, qui, s'il marchait sur les mains, ressemblerait à un basset.

Cet avorton est couvert des pieds à la tête d'un vêtement de peau qui lui donne un faux air d'araignée, et qui est sa cuirasse, à lui. C'est pourtant là le héros, l'Hercule de la bande, car c'est toujours lui qui attaque l'animal.

Après avoir marché plusieurs jours à travers les montagnes et les plaines, couchant à la belle étoile, sous la protection des douars, qui leur permettent à peine de camper à portée de fusil, ils arrivent à un terrier dont ils ont connaissance, ou qui leur a été signalé.

Le porc-épic a laissé tomber quelques plumes qui accusent sa présence ; des traces nombreuses et de bon temps indiquent sa sortie et sa rentrée habituelles. Il ne saurait y avoir doute : cette demeure est habitée.

Les chiens, découplés, disparaissent dans les bouches du terrier, et, aux premiers coups de voix qui se font entendre, les chasseurs répondent par un hourrah joyeux, et disposent les outils qui doivent servir au siége de la place.

Lorsque tout est prêt pour ouvrir la tranchée, on cherche le bipède qui remplit les fonctions de basset, pour l'envoyer en reconnaissance ; mais c'est en vain, il a disparu avec sa lance, et l'on a beau le demander aux échos d'alentour, en l'appelant par les noms les plus tendres, celui sur qui repose l'orgueil du club et l'espoir de l'expédition est invisible.

Pendant que les chasseurs se désolent et le croient perdu, les chiens sortent du terrier, le poil hérissé; puis, derrière les chiens, apparaît bientôt un pied, ensuite une jambe sortant à reculons, et, peu après, le corps et la tête de l'enfant, qui jette au milieu de ses compagnons un porc-épic presque aussi grand que lui, et plein de vie, quoique transpercé par le fer de la lance, qu'il mord à belles dents, comme s'il voulait l'arracher.

L'animal ayant été tué d'un coup de couteau sous la gorge, on lui ouvre le ventre, afin de le vider, et on remplace les intestins par des plantes aromatiques mêlées à quelques poignées de sel. Cette opération a pour objet de conserver le porc-épic jusqu'à la fin de la campagne, et de le faire figurer sur la table du club à Constantine.

Il est bon de dire que les choses ne se passent pas toujours ainsi, et que, le plus souvent, ce n'est qu'après plusieurs jours de siége et de travaux pénibles que l'animal est pris, quand toutefois il est pris; car il arrive quelquefois que les voies sont si étroites et les parois du rocher si dures, que, malgré les pinces, les marteaux et la passion des travailleurs, l'enfant, quelque fluet qu'il soit, ne peut arriver jusqu'au dernier réduit du porc-épic, et qu'il faut renoncer à la prise.

Ces chasseurs parcourent ainsi les cercles de Constantine, de Ghelma et de Bône. J'en ai ren-

contré même dans le cercle de la Calle, à soixante lieues de leur point de départ. Leurs expéditions sont plus ou moins heureuses, et, s'il arrive qu'ils rentrent avec une douzaine d'animaux, qui leur servent à faire ripaille pendant plusieurs jours, quelquefois aussi, après un mois de marches, de fatigues et de privations, ils n'apportent qu'un seul porc-épic.

Lorsque ce cas se présente, les membres du club se réunissent comme d'habitude, pour fêter la rentrée de leurs frères, et l'animal rôti est servi sur un plat de bois, et placé au milieu de l'assemblée, qui forme le cercle autour de lui et le contemple avec bonheur.

Le président du club invite son voisin de droite à se servir ; celui-ci touche le bord du plat du bout des doigts de la main droite, qu'il porte à ses lèvres, en disant : J'en ai assez. Tous les convives imitent son exemple, et se rejettent sur le couscoussou et les dattes qui entourent le plat d'honneur. Puis on chante à tue-tête, en s'accompagnant des mains et du tam-tam, les exploits passés, présents et à venir, et la pipe fait le reste.

Le club se réunit le lendemain, le surlendemain et tous les jours de même, jusqu'à ce que les voisins se plaignent du tapage que font les hatcheichia pendant la nuit, de l'infection insupportable qu'exhale le porc-épic passé à l'état de putréfaction complète, jusqu'à ce qu'enfin la police intervienne pour met-

tre à la porte la chasse et les chasseurs, qui s'en vont ouvrir ailleurs leurs séances.

A propos du porc-épic, je suis bien aise de rappeler ici un fait dont j'ai été témoin et qui vient à l'appui de ce que j'ai dit au chapitre de l'hyène. Ayant rencontré un jour une troupe d'hatcheichia assiégeant un terrier, je mis pied à terre pour assister au dénoûment.

Après plusieurs heures d'un travail acharné, une hyène fut prise et tirée dehors par un enfant de douze ans, qui avait logé deux pieds de sa lance dans le corps de l'animal.

Des chasseurs européens eussent été fiers de ce résultat; les hatcheichia en furent mécontents et humiliés : mécontents, parce qu'à leurs yeux c'était un mauvais augure, et humiliés, parce que les Arabes des environs qui étaient venus assister à leurs travaux les accablèrent de toutes sortes de mauvaises plaisanteries.

Il va sans dire que l'animal fut laissé sur le terrain pour servir de pâture à ses pareils, et que les chasseurs quittèrent le pays pour se soustraire aux invectives des Arabes et chercher ailleurs des réduits mieux fréquentés.

Comme ils ne font que deux ou trois campagnes par an, afin de se tenir eux et leurs chiens en haleine, les hatcheichia chassent les hérissons. Quand le ciel est serein et la lune bonne, ils partent de Constan-

tine dans l'après-midi avec quelques couples de griffons, et ils vont battre la plaine toute la nuit. Dès qu'un chien rencontre la voie du hérisson, il se récrie et est rallié par les autres, qui chassent de concert, comme s'il s'agissait d'un cerf ou d'un sanglier.

Dès qu'il se voit pris, l'animal se roule comme un manchon, opposant les pointes dont il est couvert aux dents de la meute. Un des chasseurs le prend avec le pan de son burnous, le met dans son capuchon, et la chasse continue ainsi jusqu'au matin.

LE MENU GIBIER

Pendant les premières années de l'occupation française, le gibier de toute sorte était si abondant en Algérie, qu'une perdrix valait dix centimes, deux lièvres un franc, et ainsi du reste. Les plus mauvais chasseurs rentraient toujours avec des carnassières pleines, et, dans un grand nombre de localités, on chassait à une portée de canon du rempart quand c'était une ville, du fossé quand c'était un camp.

Il me souvient qu'au mois de septembre 1842 j'ai tué, un jour, entre le déjeuner et le dîner, dans les environs de Ghelma, quarante-cinq perdreaux et

Tout cela s'opéra sous la protection de saint Hubert, mon patron

sept lièvres avec un fusil de dragon. J'ajouterai que je ne suis pas un tireur de première force et que j'en connais qui, armés d'un fusil Lefaucheux, auraient tué le double.

A force de chasser en tout temps, le gibier est devenu plus clair-semé autour des villages et des camps, et rare près des villes. Cependant, comme il existe dans toutes les provinces, et surtout dans celle de Constantine, bien des points, éloignés de nos centres de population, où le gibier de toute espèce abonde, il est encore facile de faire de belles chasses en Algérie.

Pour cela, il faut se déplacer pendant plusieurs jours en compagnie d'un officier attaché aux affaires arabes ou d'un caïd. Si c'est en hiver, on va s'établir sur le bord d'un lac, dans lequel on est sûr de semer tout le plomb dont on se sera muni, contre les oies, les canards, les cygnes et autres oiseaux aquatiques qui sont là par milliers.

Les habiles trouveront sur le bord des lacs, et dans les prairies submergées, des légions de bécassines.

Au moins de juillet et d'août, avant que les chacals et autres braconniers à poil aient prélevé la dîme, on tombe au milieu de compagnies de perdreaux rouges (la perdrix grise n'existe pas en Algérie), dont les aïeux n'ont jamais entendu un coup de fusil et qu'il faut pousser du pied pour les décider à partir.

Dans les provinces d'Oran et d'Alger, le lapin pullule ; celle de Constantine n'en a qu'à ses limites du côté de l'ouest ; mais, en revanche, le lièvre y est si abondant, que, lorsqu'une expédition est dirigée vers l'est ou vers le sud, chaque jour nos soldats en prennent avec la main des quantités considérables, soit pendant les marches, soit même dans les bivacs.

Chassé au chien courant, le lièvre d'Afrique, d'un tiers plus petit que celui d'Europe, ne prend jamais de parti, ne débuche jamais, et se terre quand il peut lorsqu'il est sur ses fins.

Au printemps et en automne, les oiseaux voyageurs viennent augmenter les richesses cynégétiques indigènes, de telle façon que, dans les plaines éloignées des points d'occupation, on rencontre comme des semis de grues, d'outardes, de poules de Carthage, de pluviers, de cailles, de bécasses, et autres ennemis de la poudre et du chasseur.

Je me résume : l'Algérie renferme des éléments précieux pour la vénerie et la chasse. Il suffit de vouloir et de savoir les trouver pour en jouir.

Au paresseux, au sybarite, au chasseur efféminé, le soin de glaner autour des villes et des camps. Au vrai disciple de saint Hubert, les riches moissons, loin, bien loin, dans la montagne et dans la plaine.

CHAPITRE IX

LA FAUCONNERIE EN AFRIQUE

Dans un pays où l'histoire s'écrit à coups de fusil, il est difficile de remonter à la source des usages et des coutumes de ses habitants, surtout lorsque, comme les Arabes, ils vivent dans un milieu de traditions et de croyances qui, le plus souvent, ne vont pas au delà des limites de la tribu et de la génération présente.

Aussi, sans rien affirmer sur l'origine de la fauconnerie en Afrique, je dirai que les Arabes proprement dits paraissent l'avoir importée avec eux, puisqu'elle est presque inconnue chez les Chaouia et les Kabyles, qui les ont précédés dans l'occupation de ce pays.

La chasse au faucon en Algérie est le privilége des grands et des forts. Ceux qui la pratiquent avec passion sont les descendants des familles nobles et

militaires qui se sont ralliés à la France pour conserver ou obtenir des commandements.

Quel que soit le pouvoir ou la fortune d'un indigène, il ne peut, s'il n'est pas un peu noble ou d'une bravoure bien établie, se livrer à l'art de la fauconnerie sans courir le risque d'être tourné en ridicule et quelquefois molesté par les siens.

L'oiseleur d'un caïd de ma connaissance m'a rapporté à ce sujet une anecdote assez curieuse, et dans laquelle il a joué, comme on le verra, un rôle dangereux.

Cet homme, qui est, après un certain Mabrouk dont je parlerai plus loin, le plus enragé fauconnier que j'aie connu en Afrique, mérite d'occuper un instant l'attention du lecteur.

Il se nomme Abdallah, et appartient à la tribu des Mahatlah, dont il est un des plus braves cavaliers, ce qui n'est pas peu dire.

Le jour où je lui demandai son âge, il me répondit qu'il était né l'année de la poudre.

Or, comme avant sa soumission à la France cette tribu passait son temps à faire le coup de fusil avec ses voisines, je dus lui donner l'âge qu'il paraissait avoir, c'est-à-dire quarante ans.

D'une taille au-dessous de la moyenne, d'un air grave et taciturne, d'une apparence frêle et maladive, pour qui le voit en passant cet homme n'a rien de remarquable.

Mais, lorsqu'il se trouve en compagnie de gens

qui lui sont sympathiques, et que la conversation roule sur des sujets de guerre ou de chasse, son visage s'anime, ses yeux lancent des éclairs, et ses narines se dilatent comme pour respirer à longs traits l'odeur de la poudre et du sang; car, pour lui, la chasse, c'est l'agonie de la victime dont les faucons déchirent les yeux et la tête; la guerre, c'est l'action de couper le cou de l'ennemi vivant.

Avec ces instincts féroces qui sont le propre de la sauvagerie, Abdallah possède une âme sensible, un cœur aimant.

Son intérieur se compose d'une vieille mère, qu'il aime et qu'il respecte, ce que ne font pas la plupart des Arabes, de trois enfants qu'il adore, et d'une jument née le jour où mourut sa femme, et à laquelle il a donné son nom.

Depuis cette époque, non-seulement il a résisté aux instances de sa mère, qui voulait le remarier, mais encore il porte et m'a assuré qu'il portera jusqu'à sa mort le deuil de sa femme.

Afin de juger de ce qu'a de pénible le deuil des Arabes, accoutumés à des ablutions journalières, il faut savoir qu'il consiste à ne plus laver ni son corps ni ses vêtements.

Quand j'ai connu ce brave homme, sa femme était morte depuis six ans, c'est vous dire que sa personne et ses burnous ne respiraient pas un air de grande propreté; mais l'intérêt que m'inspirait

son caractère me faisait passer outre et le bien accueillir toutes les fois que j'allais dans sa tribu.

Au mois de mai 1850, je procédais à la perception des impôts dans le pays qu'habite Abdallah. Dès qu'il apprit mon arrivée, il s'empressa de me faire sa visite et me demanda la permission de venir tous les jours dans mes moments de loisir.

Comme j'avais beaucoup de plaisir à entendre ses récits de guerre et de chasse, je ne lui cachai point que je le recevrais volontiers, et j'appris le lèndemain qu'il s'était installé sous la tente de mes spahis pour la durée de notre séjour.

Un soir où j'étais désœuvré et où quelques chefs indigènes se trouvaient réunis sous ma tente, je fis appeler Abdallah pour lui faire raconter une des anecdoctes de son répertoire. Après avoir échangé les saluts d'usage avec mes hôtes, qui étaient de ses amis, et s'être enquis de ce que je désirais de lui, Abdallah se recueillit un instant, puis il prit la parole en ces termes :

— Dans le courant de l'année où Alger tomba au pouvoir des chrétiens, nous eûmes, mon cousin Lakdar et moi, l'idée de mystifier un cheik des Ouled-Bou-Ghanem, notre voisin, qui, quoique un homme de rien, se permettait, disait-on, d'élever et d'affaiter [1] des faucons.

[1] Terme de fauconnerie, signifiant dresser les faucons à la chasse.

A cet effet, nous prîmes deux jeunes aigles dont nous avions connaissance dans leur aire, et nous les dressâmes à chasser les faucons niais[1] que nos pâtres nous apportaient chaque jour.

Lorsque nous jugeâmes nos oiseaux suffisamment affaités et accoutumés au bruit des hommes et des chevaux, nous envoyâmes un de nos affidés auprès des gens du cheik, afin de savoir où et quand il commencerait ses chasses.

Ayant appris le lieu et le jour désignés, nous partîmes, Lakdar et moi, avant la pointe du jour, poussant devant nous l'âne qui portait nos aigles encapuchonnés et quelques faucons pour les rappeler au besoin.

Le cheik et les siens n'arrivèrent que longtemps après nous près de l'*Oued-Mellëgh*, où ils devaient chasser l'outarde. Les tamarins qui bordent le ruisseau nous permettant de suivre la chasse sans être aperçus, nous réglâmes notre marche sur celle des chasseurs.

Bientôt une compagnie d'outardes s'envola devant les cavaliers qui battaient la plaine; quatre faucons furent successivement lâchés, et une outarde fut à l'instant séparée et vigoureusement attaquée.

Nos aigles, délivrés de leur capuchon, ne tardèrent pas à apercevoir la chasse, vers laquelle ils pri-

[1] On appelle *niais* les faucons pris dans leur nid, et *hagards* les faucons adultes.

rent leur vol, d'abord lourdement et en suivant une ligne droite, puis avec plus de vitesse et en tirant des bordées qui les rapprochaient peu à peu à mesure qu'ils s'élevaient.

Après avoir attaché notre âne à un tamarin, nous remontâmes le cours du ruisseau afin de mieux suivre l'action.

L'outarde, séparée de la compagnie, et, comme je l'ai dit, vigoureusement attaquée par les quatre faucons réunis, n'avait d'autre moyen de salut que de les maintenir au-dessous d'elle.

A cet effet, elle s'était élevée verticalement à une hauteur telle, que nous l'apercevions grosse comme un pigeon, tandis que les oiseaux acharnés après elle, tantôt nous apparaissaient comme des sauterelles, tantôt disparaissaient tout à fait.

Les deux aigles, une fois arrivés dans ces hautes régions, se confondirent tellement avec la chasse, que bientôt il nous fut impossible de les distinguer des autres oiseaux.

Le cheik et ses cavaliers étaient arrêtés dans la plaine, les yeux fixés vers le ciel, attendant comme nous l'issue de cette lutte aérienne.

Tout à coup il nous sembla entendre au loin des cris perçants et répétés; peu de temps après, nous pûmes voir un corps noir et grossissant à mesure qu'il se rapprochait, tantôt se débattre vivement, tantôt descendre verticalement vers les régions basses.

Nous pûmes reconnaître alors nos deux aigles, les ailes déployées, se laissant remorquer par le poids de l'outarde, qui, les pattes pendantes et les ailes fermées, tombait vers la terre sans donner aucun signe de vie.

Nos regards cherchèrent en vain les faucons du cheik, ils avaient disparu. Toute notre attention se porta alors du côté des cavaliers.

Au moment où l'outarde et les aigles tombèrent en sifflant au milieu du large cercle formé par le cheik et les siens, un long cri de trahison vint nous glacer de terreur.

Nous nous rappelâmes, mais trop tard, que, dans la précipitation avec laquelle nos oiseaux avaient été lâchés, l'entrave était restée aux pieds de l'un d'eux. Plusieurs hommes avaient mis pied à terre et disposaient leurs burnous de façon à prendre les aigles sans en être blessés.

Il ne nous restait plus qu'à fuir; c'est ce que nous fîmes de toute la vitesse de nos jambes, sans penser à notre âne, qui, cependant, devait me sauver la vie ce jour-là.

Il y avait près d'une heure que nous courions toujours en remontant le cours du ruisseau et sans sortir des arbres qui le bordent, lorsque nous aperçûmes quatre cavaliers à deux cents pas derrière nous, et plus loin le *goum* du cheik tout entier.

Tout ce monde arrivait sur nos traces au trot et au galop.

Il n'y avait plus de fuite possible, nous cherchâmes à nous dérober à leurs yeux.

Lakdar choisit une touffe de tamarins et de ronces; quant à moi, je descendis vers le lit du ruisseau, dans lequel j'entrai avec de l'eau jusqu'au cou et la tête cachée par les herbes qui tombaient de la berge.

A peine étais-je installé dans ma cachette, que j'entendis les pas des chevaux et la voix d'un cavalier qui criait aux gens du cheik : — Venez de ce côté, nous sommes sur leurs traces! On voit leurs pas comme on voit le soleil. Ils sont deux fils de chien ensemble!

Un galop bruyant et les hennissements des chevaux échauffés par une longue course m'annoncèrent l'arrivée du cheik et de tout son monde.

— Que dix hommes, dit le cheik en arrivant, se portent en avant jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus de traces. Alors seulement ils s'arrêteront, gardant militairement les deux rives. Vous autres, enfants, pied à terre, et suivez, le pistolet au poing, les pas de ces maudits, que vous m'amènerez vivants si vous le pouvez.

Je compris à cet ordre que c'en était fait de Lakdar; ma position étant meilleure que la sienne, je conservai l'espoir de lui survivre pour le venger.

Seulement alors je m'aperçus que mes pieds en-

fonçaient dans la vase, et que l'eau, qui d'abord couvrait à peine mes épaules, commençait à mouiller mes lèvres.

On dit que celui qui ne connaît pas la peur n'est pas un homme : eh bien, moi, j'ai eu peur ce jour-là, non pas tant des menaces de l'ennemi acharné à notre poursuite que de mourir noyé.

Je fus tiré de mes préoccupations personnelles par un coup de feu suivi d'imprécations et de plusieurs autres coups de feu.

Mon cousin, se voyant découvert, avait déchargé son p'stolet sur le groupe qui l'entourait, et qui, malgré la défense du cheik, n'avait pu s'empêcher de riposter.

Quelques paroles que je pus saisir au milieu du vacarme qui se faisait près de moi me firent comprendre que Lakdar n'était pas mort et qu'on le traînait vers le cheik.

N'y tenant plus et voulant, au risque de me faire prendre, savoir ce qu'on allait faire de lui, j'allais quitter ma retraite, lorsque deux hommes sautèrent dans le lit du ruisseau.

— Voilà où il est descendu, dit le premier en montrant mes pas sur le sable.

— Il entre ici, dit l'autre en se portant sur le bord de l'eau, où je me tenais immobile à dix pas de lui et le regardant à travers les herbes qui couvraient ma tête.

— C'est singulier, continua le dernier qui avait parlé, on ne voit plus de traces dans le lit du ruisseau. S'y serait-il fourré?

En ce moment, j'entendis marcher sur la berge au-dessus de ma tête, et un homme dire à celui qui se trouvait près de moi :

— Mohammed, le cheik m'envoie te chercher, parce qu'aucun des cavaliers restés près de lui n'a un couteau aussi bon que le tien.

— Pourquoi faire? répliqua celui-ci.

— Pour décapiter le chien que nous venons de prendre, répondit l'envoyé.

La perspective de couper une tête d'homme l'emportant sur l'ardeur de la recherche à laquelle ils s'étaient livrés jusqu'alors, fit que ces maudits s'éloignèrent aussitôt, ce qui me tira de la position la plus épouvantable où je me sois trouvé de ma vie.

D'après ce que j'avais entendu, mon cousin allait avoir la tête tranchée, et je ne pouvais rien pour le secourir.

Persuadé que les hommes qui venaient de partir reviendraient après l'exécution, et ne pouvant, sans laisser de traces, chercher un autre abri, je résolus de rester où je me trouvais.

Une racine que j'avais aperçue sous la berge, au-dessus de ma tête, m'avait permis de m'y suspendre un instant et de prendre une position qui ne présentait plus le même danger que la première.

Après avoir entendu les cris et les rires bruyants excités par la triple exécution qui avait lieu derrière moi, il me sembla distinguer les pas des chevaux s'éloignant du ruisseau, puis je n'entendis plus rien.

Le temps avait marché, et avec lui le soleil, qui avait disparu au couchant.

Bientôt vint le crépuscule, et enfin je pus voir quelques étoiles briller au ciel.

Je sortis alors doucement de ma retraite et montai avec précaution sur la berge du ruisseau.

J'écoutai, je regardai... rien, aucun bruit, si ce n'est le coassement des grenouilles ; aucun être vivant, si ce n'est quelques chacals rôdant autour du cadavre de Lakdar, que je trouvai horriblement mutilé et flanqué de nos deux aigles, décapités comme lui.

Après m'être assuré que j'étais bien seul, j'enveloppai le corps et la tête de mon cousin dans mon burnous, et, l'ayant chargé sur mon épaule, je me dirigeai vers le fort où nous avions caché notre âne le matin.

Je le trouvai à la même place, broutant l'herbe au pied du tamarin qui le retenait. Je me servis de la corde qui serrait ma tête pour attacher solidement mon précieux fardeau, puis je coupai à travers la plaine afin de gagner un sentier qui devait me faire arriver à notre douar avant le jour.

Je marchais depuis environ quatre heures sans avoir fait aucune rencontre, toujours suivi par quelques chacals que l'odeur du sang alléchait, lorsque mon âne s'arrêta tout court, dressant les oreilles et tremblant de tous ses membres.

J'aperçus aussitôt deux yeux brillants comme des charbons sur mon chemin et non loin de moi.

Habitué à ces sortes de rencontres, je m'empressai de couper les liens qui retenaient le cadavre de Lakdar sur le dos de l'âne; je le mis sur mon épaule comme devant, et pris à travers champs, laissant ma pauvre bête clouée par la peur sur le chemin.

Quand j'eus marché environ cent pas, j'entendis comme la chute d'un corps lourd qui est violemment jeté à terre, puis une espèce de râlement, puis plus rien.

Le lion ayant accepté le sacrifice que je venais de lui faire, je me rassurai sur mon propre compte et regagnai, en faisant un grand circuit, le sentier que j'avais quitté.

Peu de temps après, je rencontrai quelques cavaliers de nos parents qui allaient à notre recherche.

Après m'avoir entendu leur raconter ce qui s'était passé depuis le matin, ils voulurent aller à l'instant même venger la mort de Lakdar.

Je leur fis comprendre qu'ils n'étaient pas en nombre suffisant, que nous ne pouvions laisser là le

corps de notre ami, et enfin que j'étais sans armes et à pied.

Un cavalier mit le burnous qui contenait les restes de Lakdar en travers de sa selle, un autre me prit en croupe, et nous regagnâmes le douar avant que personne fût debout.

Le soir du même jour, à l'heure du souper, cinquante cavaliers choisis et de chacun desquels on pouvait dire : *C'est un tel*, arrivaient au pas de leurs chevaux et mettaient pied à terre près de la smala du meurtrier de Lakdar.

Il y avait grande réjouissance chez le cheik, en l'honneur de l'exécution du matin. Le couscoussou venait d'être servi, nous arrivions fort à propos.

Les chiens ayant donné l'éveil à notre approche, nous fûmes abordés par quelques serviteurs qui se montrèrent étonnés de voir tant de convives arriver à la fois.

Pendant que dix cavaliers étranglaient ces maudits avec les cordes de chameau qui entouraient leurs têtes, les autres arrivaient devant la tente du cheik et sabraient la valetaille et les invités de bas étage, dont la place était dehors en attendant les restes du dîner.

Jusque-là, j'avais laissé faire mes compagnons et ne m'étais occupé que de rechercher le cheik, que je voulais tuer de ma main.

Les abords de la tente une fois déblayés, je m'élançai le premier dans l'intérieur, où se tenaient assis en cercle, dans une immobilité complète, une douzaine de grands avec le cheik.

Un quart d'heure après, leurs têtes étaient rangées avec ordre autour du plat de couscoussou encore fumant, et les cinquante cavaliers rentraient dans leurs douars respectifs, poussant devant eux un immense troupeau et chargés d'un butin considérable.

Tout cela s'était passé sans un coup de fusil et presque sans bruit, de sorte que les douars voisins de la smala du cheik apprirent notre coup de main trop tard pour le secourir.

Depuis ce jour jusqu'à l'arrivée des Français, qui ont mis un terme aux hostilités, bien des têtes sont tombées sur la limite des deux tribus ; mais jamais on n'y a vu d'autres faucons que les nôtres.

Comme on peut en juger par ce récit, les nobles et les guerriers ont, en Algérie, le monopole de la chasse au vol, et il n'est pas permis au premier venu de la pratiquer.

Les tribus chez lesquelles on rencontre des oiseleurs émérites sont : les Zmouls, les Righa, les Amers de Sétif, et les Arabes nomades qui prennent leurs quartiers d'hiver dans le Sahara et viennent passer les trois autres saisons sur les hauts plateaux qui avoisinent Constantine.

Il est rare que les Arabes gardent les faucons dont ils se sont servis pendant la saison des chasses. Le plus souvent, ils les lâchent à la fin de février pour en reprendre d'autres au commencement de l'automne.

Dans quelques tribus, on se sert du faucon *niais*; cet oiseau est plus facile à apprivoiser et à dresser, mais il est moins courageux et plus sujet à des maladies que le faucon *hagard*. On prend celui-ci à la fin de l'été et de la manière suivante :

Après avoir remarqué le rocher ou les ruines dans lesquelles le faucon a l'habitude de passer la nuit, un cavalier arrive le matin, de bonne heure, porteur d'un pigeon ou d'une perdrix, dont le corps est enveloppé d'un filet dans lequel se prend le faucon par les serres, lorsqu'il fond sur l'appât que le cavalier a lâché devant lui.

Les Arabes connaissent plusieurs espèces de faucons, qu'ils distinguent par des noms propres à chaque espèce. Quel que soit d'ailleurs le genre auquel l'oiseau appartient, la manière de le dresser est invariable. L'éducation du faucon adulte étant beaucoup plus difficile que celle du faucon niais, nous ne parlerons point de cette dernière.

Dès que le cavalier chargé de prendre le faucon l'a vu fondre sur l'appât, soit en l'air, soit à terre, il s'empresse d'arriver et de le prendre avant qu'il ait pu déchirer le filet qui retient ses serres.

Séance tenante, il lui met le capuchon, qui a pour objet de l'empêcher de voir, et des entraves auxquelles est attachée une corde de quatre ou cinq pieds pour l'empêcher de fuir.

Cette besogne terminée, le cavalier entre au douar, portant le faucon sur son épaule ou sur sa tête, sans que celui-ci pense à s'envoler, tant la perte de la vue l'a rendu timide.

En arrivant sous la tente, l'oiseau est placé sur un perchoir d'un pied de haut, rembourré de drap pour préserver ses griffes. C'est là que commence l'affaitage ou l'action de dresser l'oiseau. Il s'agit, avant tout, de l'habituer à la vue des hommes, des chevaux et des chiens, à se laisser mettre et enlever capuchon et entraves, à prendre enfin à la main la nourriture qu'on lui offre.

Il est très-peu de faucons qui n'opposent une grande résistance; il en est qui refusent toute nourriture pendant plusieurs jours; d'autres se défendent du bec et des serres quand on les touche; il en est enfin qui sont tellement intraitables, qu'il faut renoncer à les apprivoiser. Une chose très-remarquable, c'est que les meilleurs à la chasse sont ceux qui se sont montrés les plus sauvages pendant leur éducation.

Le moyen le plus sûr de dompter le faucon est la privation de lumière et de nourriture pendant plusieurs jours. On les habitue ensuite à sauter du per-

choir à terre et plus tard sur le poing, pour y prendre leur nourriture. Lorsqu'ils sont suffisamment accoutumés à la vue des hommes et des chevaux. on leur présente l'animal ou l'oiseau qu'on veut leur faire chasser, en leur permettant de manger un peu de sa chair après qu'ils l'ont tué.

La curée chaude est, aux yeux des Arabes, la meilleure leçon pour préparer les oiseaux. On a vu des faucons, auxquels la privation de nourriture et de lumière n'avait rien enlevé de leur sauvagerie, devenir tout à coup les amis de l'homme qui leur donnait soit un lièvre, soit une perdrix à tuer, en les laissant se repaître de sa chair.

Lorsque les faucons attaquent franchement l'animal qu'on leur présente au perchoir, on répète cette leçon à cheval.

A cet effet, on s'en va dans une plaine après s'être muni de plusieurs lièvres ou de plusieurs perdrix, selon que les oiseaux sont destinés à l'une ou à l'autre de ces chasses. Dès qu'on a trouvé un endroit parfaitement découvert, on s'y arrête. Les faucons, couverts de leurs capuchons et armés de leurs entraves, sont portés par les cavaliers sur l'épaule ou sur la tête. Quand on se prépare à les lancer, on les place sur le poing du bras gauche ganté à la crispin.

La leçon se donne d'abord isolément : pendant qu'un cavalier met en liberté une perdrix dont on a rogné les ailes, ou un lièvre qui n'a que trois pattes,

l'oiseleur décapuchonne un oiseau. Il est facile de comprendre que cette épreuve doit fixer l'opinion du fauconnier sur le talent de ses élèves, qui, privés de lumière et de liberté depuis un mois, se trouvent tout à coup libres et en rase campagne.

Il arrive quelquefois que le faucon ne prête aucune attention au lièvre qui court ou à la perdrix qui vole; dès qu'il a compris qu'il est libre, il reprend avec des cris de joie la liberté qu'on lui avait ravie. De tels oiseaux ne sont jamais regrettés par les vrais connaisseurs.

Il faut dire que, le plus souvent, au contraire, dès qu'il est décapuchonné, le faucon, s'il aperçoit le lièvre ou la perdrix, ne pense pas à recouvrer son indépendance, mais d'abord à assouvir ses instincts. Il fond bravement sur sa proie, qu'on lui fait tuer, puis il se laisse prendre et remettre capuchon et entraves.

Pour qu'il soit un faucon bien affaité, il suffira maintenant de lui apprendre à obéir à la voix du fauconnier lorsqu'il le rappelle. On se sert pour cela d'une peau de lièvre, empaillée, appelée *leurre*.

Après que le faucon a tué l'animal lâché devant lui, le fauconnier s'avance en lui présentant le leurre qu'il a dû lui faire connaître déjà, et en l'appelant d'une façon particulière.

Cette manœuvre a pour but de faire venir l'oiseau sur son poing ou sur son épaule. Si l'animal reste

sourd à l'appel qui lui est fait, le fauconnier met pied à terre, s'approche de l'oiseau et lui présente le leurre en lui laissant voir quelques morceaux de chair qui ne manquent jamais de l'attirer à lui.

Lorsqu'un faucon, soit qu'il s'écarte en chassant, soit qu'il s'acharne sur sa proie, connaît bien le leurre, il est regardé comme propre *à voler*, c'est-à-dire que son éducation est terminée.

Comme je n'ai pas eu l'intention de publier un traité de fauconnerie, je renvoie le lecteur désireux de connaître les soins à donner aux faucons aux auteurs français et étrangers qui ont écrit tout ce qu'un fauconnier doit savoir pour tenir un vol en bon état.

Je dois pourtant constater un fait qui pourra être utile à ceux qui pratiquent ou voudraient pratiquer cette chasse.

D'après les auteurs qui ont écrit sur la fauconnerie, les faucons, en Europe, sont sujets à une foule de maladies, souvent mortelles, malgré les soins qui leur sont donnés. Il n'en est pas ainsi en Algérie, où les mêmes cas sont très-rares. Je crois qu'il y a trois raisons qui expliquent et causent cette supériorité du faucon africain.

La première est que les Arabes ne se servent presque jamais que de faucons adultes. La seconde est qu'ils leur rendent leur liberté avant l'époque de la mue. La troisième, enfin, est qu'au lieu d'être en-

fermés les oiseaux suivent leurs maîtres dans les voyages, portés sur l'épaule, et que, quand la tribu a pris son campement, on leur permet de passer la journée sur le perchoir ou autour du perchoir, en dehors de la tente, sous laquelle ils ne rentrent qu'à la nuit.

C'est ordinairement au mois de décembre que l'éducation des faucons est terminée et qu'ils commencent à voler. Les Arabes du nord chassent le lièvre et la perdrix; ceux du sud le lièvre et l'outarde.

Rendez-vous ayant été pris pour chasser le lièvre, le maître du vol quitte sa tente, suivi des oiseleurs et des cavaliers de son service. A son arrivée au rendez-vous, les invités qui s'y trouvent viennent lui baiser la main, puis ils montent à cheval.

Sur un signal du chef, les oiseleurs se portent en avant, marchant sur une seule ligne, tandis que les cavaliers se déploient en tirailleurs, au galop, sur les flancs. Le maître du vol et les grands qui l'accompagnent suivent les oiseleurs.

Après que les cavaliers déployés sur les côtés ont pris leurs distances, qui sont ordinairement de dix à quinze mètres, ils font face en tête, passent au pas et marchent droit devant eux en réglant leurs allures, savoir : lès plus rapprochés des oiseleurs, sur celles de ces derniers, qu'ils ne doivent jamais dépasser; et les autres, sur les premiers cavaliers des

deux extrémités des ailes de droite et de gauche, qui se portent en avant de la ligne pour y maintenir la chasse.

Dès qu'un lièvre est sur pied, l'éveil est donné par celui qui l'a aperçu le premier, et chacun manœuvre de façon à former le cercle. En même temps les faucons sont décapuchonnés, et le mieux affaité est lâché le premier.

Une fois libre, l'oiseau s'élève en tournoyant au-dessus du cercle formé par les cavaliers, l'oiseleur suit au galop la direction du lièvre et appelle son faucon jusqu'à ce qu'il le voie fondre ou planer : il fond sur le lièvre, qui fuit, il plane sur celui qui se rase.

Dans les plaines peu couvertes, les lièvres éprouvent une telle crainte à la vue du faucon, que, le plus souvent, ils se rasent en l'apercevant. Dans l'un et l'autre cas, tous les oiseaux sont successivement lâchés pour qu'ils rallient l'oiseau de tête.

C'est un spectacle plein d'attrait que celui de ces faucons fondant tour à tour sur le lièvre, qu'ils frappent de leurs serres sans s'arrêter, tandis que les cavaliers agitent leurs burnous en signe de joie et poussent des hourrahs à faire mourir de peur de plus braves qu'un lièvre.

Que le lièvre coure ou se rase, l'oiseau ne s'attache à lui que lorsque, étourdi par les coups qu'il a reçus, il ne donne plus signe de vie. C'est alors que,

sur l'ordre du maître, les faucons sont repris, encapuchonnés, et que la chasse recommence.

Comme, une fois repus, les oiseaux deviennent paresseux, il est d'usage de ne les laisser s'acharner que sur le dernier lièvre pris ; alors on leur permet de prendre curée, afin de les encourager pour les chasses qui doivent suivre celle de l'ouverture.

Il arrive quelquefois que le lièvre, apercevant le faucon, se réfugie sous le ventre des chevaux, et que l'oiseau le poursuit jusque-là. La chasse devient alors pleine d'attrait et surtout très-bruyante.

Le faucon ne pouvant frapper sa proie qu'en fondant sur elle dans une direction verticale, le cheval lui fait obstacle; il exprime alors sa colère par des cris aigus, en manœuvrant tantôt au-dessus, tantôt autour du cheval protecteur.

Le cavalier a beau se porter à droite, à gauche, en avant, en arrière : quelle que soit sa direction ou son allure, le pauvre lièvre s'attache à ses pas et ne le quitte plus.

Lorsque le maître a assez joui de l'agonie de l'animal chassé, un cavalier met pied à terre, le prend à la main, et le porte au milieu du cercle, en le montrant aux faucons, qui suivent avec impatience ce dernier acte du drame.

S'étant assuré que les oiseaux sont là, au-dessus de sa tête, il leur montre de nouveau le lièvre, qu'il jette aussi loin qu'il le peut. A peine est-il arrivé à

terre, avant qu'il ait pu se reconnaître, un oiseau fond sur lui, le frappe de ses serres, et tous viennent à la fois donner le coup de grâce au pauvre animal.

Les Arabes volent la perdrix de la même manière. Seulement, au lieu de former le cercle, ils galopent sur une seule ligne en suivant la manœuvre des faucons. Cette chasse est loin d'offrir le même attrait que celle du lièvre; aussi les indigènes la pratiquent rarement.

La chasse la plus intéressante pour les Arabes et pour les Européens, celle qui fait voir tout ce qu'il y a de courage chez le faucon, est la chasse à l'outarde.

Comme je l'ai dit plus haut, les tribus du Sud sont les seules ayant le privilége de voler cet oiseau, qui ne vient point dans les régions trop froides des hauts plateaux.

Les chefs indigènes qui possèdent un vol pour l'outarde déploient dans leurs chasses un luxe de chevaux et de gens qui ajoute à leur intérêt. Il n'est pas rare de voir une réunion de deux à trois cents cavaliers dans une chasse.

On rencontre l'outarde en deçà ou au delà des montagnes qui séparent le Tell du désert, mais le plus souvent au delà. Cet oiseau se trouve ordinairement par compagnies de dix à trente. Comme il se laisse facilement approcher par les cavaliers, ceux-ci se déploient dans la plaine sur une immense ligne,

précédés des oiseleurs, qui marchent de front et à de grands intervalles.

S'il arrive que des outardes s'envolent à de grandes distances, on se contente d'observer leur remise, et l'on continue à marcher jusqu'à ce qu'on en voie une compagnie à terre ou qu'elles s'envolent de très-près. Dans les deux cas, un ou deux faucons, réputés les meilleurs, sont lâchés.

Dès que les outardes qui sont posées aperçoivent le faucon planant au-dessus d'elles, elles se rasent à la manière du lièvre et attendent que les oiseaux chasseurs aient choisi leur proie.

Après que ceux-ci ont fondu deux ou trois fois sur une outarde, les autres s'envolent, et celle-là se laisse tuer sur place. Comme on le voit, ces rencontres n'offrent pas grand intérêt; aussi les Arabes font-ils tout ce qu'ils peuvent pour que l'outarde n'attende point les faucons.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsque les oiseaux sont lâchés sur des outardes qui ont pris leur vol, on voit d'abord l'oiseau chassé se mêler à la compagnie pour donner le change, puis se séparer d'elle lorsqu'il est serré de près, et monter verticalement pour conserver le dessus.

C'est ordinairement lorsqu'une outarde est séparée que les oiseleurs lâchent tous les autres faucons.

La chasse acquiert alors un immense intérêt.

Tous les cavaliers, jusqu'alors disséminés dans la

plaine, rallient au triple galop et viennent se grouper autour de leur chef.

La lutte est ordinairement très-longue, et l'outarde n'est portée à terre que lorsque les faucons ont pu prendre le dessus, s'attacher à elle, et lui casser une aile ou lui crever les yeux. Alors, au milieu du cercle formé par les cavaliers, tombent ensemble outarde et faucons, et quelquefois ceux-ci sont tués dans la chute.

Il arrive aussi que l'outarde, au lieu de monter verticalement après qu'elle a été séparée de la compagnie, prend un grand parti droit devant elle et entraîne à sa suite faucons et cavaliers.

Le plus souvent un faucon parvient à s'attacher à elle, et, chemin faisant, réussit à la porter bas en lui cassant une aile; mais il arrive quelquefois qu'après plusieurs heures de course au clocher le maître donne le signal de la retraite, laissant aux oiseleurs le soin de suivre la chasse pour ne pas perdre tout son vol.

J'ai entendu raconter un fait qui prouve combien sont grandes la force et la vitesse de l'outarde et du faucon.

Dans le courant de l'hiver dernier, des Arabes du Ferjioua, ayant pris une outarde et un faucon qui venaient de tomber devant eux, portèrent l'un et l'autre au cheik du pays. Celui-ci, s'étant renseigné, apprit que ce faucon appartenait à un chef du Sud

qui chassait dans la plaine de El-Outaïa le jour où son faucon tuait l'outarde au Ferjioua. Or il n'y a pas moins de cinquante lieues à vol d'oiseau de El-Outaïa, où l'outarde était attaquée à midi, au Ferjioua, où elle était portée bas à quatre heures.

J'ai parlé, au commencement de ce chapitre, d'un nommé Mabrouk, qui était le fauconnier le plus passionné que j'aie jamais connu.

Cet homme, qui est mort depuis deux ans, ne chassait que l'outarde.

Lorsque ses oiseaux s'étaient bravement conduits dans une chasse, il ne permettait pas aux oiseleurs de les toucher.

Après les avoir tous bien embrassés en les appelant par leurs noms, il les plaçait sur son épaule et sur sa tête, puis il remontait à cheval, emportant ainsi jusqu'à sa tente ce qu'il appelait sa chère famille.

Cette passion allait si loin, que, quoique réputé assez bon père, il aimait mieux ses faucons que ses femmes et ses enfants, et que, avant de mourir, ses dernières caresses, ses derniers regrets, furent pour les premiers.

Après la mort de Mabrouk, son fils aîné, suivant les dernières volontés de son père, rendit la liberté à tout le vol, qui eut l'ingratitude d'en profiter.

On rencontre en Algérie des chefs arabes qui entretiennent un vol sans jamais s'en servir.

Pour eux, c'est un accessoire obligé du luxe qui prouve la fortune, la grandeur, et frappe les masses.

Lorsqu'il voyage, le chef se fait précéder ou suivre de ses faucons portés par de beaux cavaliers bien montés, richement armés et équipés.

L'ensemble de cette troupe respire en effet un air de bonne maison qui frappe autant les Européens que les indigènes.

On voit ces derniers, lorsqu'ils rencontrent un chef arabe voyageant de la sorte, mettre pied à terre et aller lui baiser le genou sans le connaître. C'est un hommage du faible au fort, du pauvre au riche, du roturier au noble.

CHAPITRE X

UN DERNIER CONSEIL. — LA CHASSE AU LION COMME ELLE SE DOIT FAIRE EN ALGÉRIE

Si vous êtes chasseur, il vous est arrivé plus d'une fois, après un bon dîner avec de joyeux convives, alors que chacun tue, massacre depuis la caille jusqu'au sanglier; il vous est arrivé, dis-je, d'avoir exprimé le désir de vous trouver en face d'un ennemi plus noble, plus dangereux que les hôtes de nos forêts de France, et vous avez dit, comme les autres : Je voudrais bien tuer un lion. Peut-être même êtes-vous allé plus loin que pas un, en disant : Je tuerais bien un lion!

Eh bien, voulez-vous, en effet, essayer d'immoler quelques-unes de ces intéressantes bêtes? Si ce désir est dans votre cœur et non pas sur vos lèvres, je puis vous satisfaire en vous livrant mon secret.

Mais, d'abord, voyez si ce ne serait point chez

vous une simple fantaisie, consultez-vous bien, et, si vous êtes sûr de vous, touchez là.

Vous êtes jeune, vigoureux, vous avez bon jarret, bon pied et bon œil; ces conditions physiques sont indispensables; vous avez l'amour du beau avec une volonté de fer, voilà pour le moral.

Si vous n'êtes pas à Paris, allez-y, cherchez Devisme, l'arquebusier, commandez-lui une carabine à deux coups, canons superposés; dites-lui l'usage que vous voulez en faire, il saura que cette arme doit réunir trois conditions essentielles : solidité, précision et pénétration.

Réglez la carabine avec Devisme, et, lorsque vous serez parvenu à marier vos balles à trente pas, tenez-la pour bonne. Ajoutez à la carabine un pistolet qui réunisse les mêmes conditions qu'elle; tenez surtout la main à la pénétration de ce dernier, que vous chargerez, comme la carabine, avec des balles coniques à pointes d'acier.

Le pistolet que je vous recommande, je l'ai abandonné dès les premiers temps, parce qu'il n'était ni assez juste ni assez pénétrant; chez Devisme vous l'aurez tel qu'il le faut.

Vous devez avoir deux tenues : l'une pour l'hiver, bien chaude; l'autre pour l'été, légère, mais pouvant résister aux broussailles, aux épines dont les bois que vous aurez à parcourir sont remplis.

Si j'étais certain que vous viendrez prochaine-

ment, je vous dirais : Débarquez à Philippeville, prenez la diligence qui mène à Constantine, où vous arriverez le soir, adressez-vous au bureau arabe pour avoir de mes nouvelles; si je suis dehors, ce qui est probable, vous attendrez mon retour en faisant des études sur votre carabine, si je suis présent, nous prendrons ensemble des dispositions pour nous mettre en campagne.

Vous devez vous dire : Voilà un gaillard bien impatient d'avoir un compagnon dans ses chasses aventureuses. Eh bien, monsieur et frère en saint Hubert, vous vous trompez; ce n'est pas un associé que je cherche, mais bien un successeur.

Hélas! oui, je donne ma démission; les jambes ne vont plus, la carabine pèse à la main, la poitrine est oppressée en montant le plus petit ravin, les yeux seuls sont restés bons. Toute la machine a péri au champ d'honneur; puissiez-vous en dire autant un jour! Mais j'irai jusqu'au bout quand même, trop heureux si saint Hubert m'accorde la faveur de mourir sous la griffe et la gueule du lion.

En attendant que ce vœu soit exaucé, comme je ne puis répondre à tous les appels qui me sont faits par tous les Arabes, et que je dois choisir le temps et la saison pour ménager le peu de santé qui me reste, je serais heureux de trouver un successeur. Heureux, entendez-vous, de l'initier aux secrètes



Un lion avait étranglé un cheval au fond d'un ravin.

manœuvres, aux habitudes nocturnes, au caractère noble du lion, que personne ne connaît.

Le chercher, l'attendre, le rencontrer, le combattre toujours et partout, la nuit, le jour : voilà, frère, ce que je veux vous apprendre, non pour dire : Cet homme est mon élève, mais parce que la chasse au lion faite par un seul homme et franchement a été apportée en Algérie par la conquête des Français et qu'il ne faut pas laisser tomber les bons exemples.

Les Arabes sont courageux. Ils nous regardent du haut de leur grandeur avec un dédain insupportable. Je ne sais pas s'ils ont tort ou raison. La bravoure a tant de couleurs, que chacun la définit à sa manière et que chacun veut avoir une couleur de bravoure.

Ce que les Arabes redoutent le plus après Dieu, c'est le lion. Pour le détruire, ils emploient ordinairement la ruse; l'attirant, comme nous l'avons décrit plus haut, dans une fosse où ils l'assassinent. Ils l'assassinent encore, cachés derrière l'affût solidement construit sous terre qu'ils appellent *melbeda*, ou du haut d'un arbre où ils sont montés. Rarement ils l'attaquent franchement, et, lorsqu'ils le font, c'est une bataille où la victoire coûte cher, quand victoire il y a; mais jamais un Arabe, seul ou accompagné, n'a osé marcher au-devant du lion ou l'attendre sans abri *la nuit*.

L'orgueil insolent de ces hommes s'est abaissé

par le fait d'un Français; ils ont été humiliés par la volonté heureuse d'un ennemi leur imposant le respect qu'ils refusaient à lui et aux siens.

Je voudrais qu'il y eût dans la province de Constantine une poignée d'hommes d'élite, pris dans l'armée ou ailleurs, pour se livrer à la chasse du lion; ces hommes, rétribués en raison de leurs fatigues et sûrs d'une récompense honorable en cas de blessures graves, ces hommes, dis-je, rendraient un service immense dans ce pays où il faut parler aux yeux.

Je serais heureux et fier de commander cette petite troupe et de la diriger dans l'accomplissement d'une mission qui profiterait à la nouvelle et à l'ancienne France. Aurai-je cet honneur? j'en doute. C'est plus difficile que d'avoir un successeur; car, dans ce second cas, il ne faut qu'un noble cœur, qu'une nature d'élite qui se dévoue; certes, notre pays ne manque pas de ce produit-là.

N'attendez donc pas plus longtemps; venez tandis que je suis encore de ce monde, nous marcherons côte à côte comme deux frères, et, au moment du danger, je serai là. Si le lion est plus fort que nous, je tomberai le premier, et ma chute vous servira de leçon.

Si vous arrivez trop tard, écoutez les leçons du maître.

Vous êtes muni des armes dont il est parlé plus

haut et vous avez fait connnaissance avec elles. Partez de France au mois d'avril, vous aurez devant vous six mois de bon temps.

Il ne faut pas chasser l'hiver, je vous le défends; ce sont les hivers qui m'ont vieilli à trente ans. Vous ferez bien tous les ans, et je vous le conseille, d'aller vous retremper pendant trois mois à l'air et au régime du pays natal.

Partez donc aux premiers jours d'avril, débarquez à Bône, présentez-vous en arrivant au bureau arabe, déclinez votre nouvelle profession et priez le chef militaire de vous accorder l'autorisation de parcourir les tribus de la subdivision et de vous mettre en relation avec les chefs de ces tribus.

Voici ce qui vous arrivera : les tribus étant responsables de tous les meurtres qui se commettent sur leur territoire, les Arabes, craignant que le lion ne vous croque ou que les maraudeurs ne vous tuent, auquel cas votre mort retomberait sur eux, les Arabes se laisseraient manger jusqu'au dernier plutôt que de venir réclamer votre assistance.

En outre, la présence d'un chrétien au milieu d'eux leur étant insupportable, ils n'auraient garde de venir vous chercher, et, ne pouvant tout d'abord leur prouver que vous ne serez ni étranglé par le lion ni assassiné par les rôdeurs de nuit, vous n'avez qu'un moyen de réussir à faire le premier pas.

Il faut entrer en relation avec un caïd qui ait sous son commandement des montagnes fréquentées par les lions, lui faire assidûment votre cour et l'attirer par quelques présents. S'il consent à vous emmener dehors, et il y consentira si vous êtes généreux envers lui, achetez un cheval de montagne pour vous et un mulet pour vos bagages.

Si vous tenez à bien vivre, faites vos provisions en conséquence; si vous êtes sobre, et c'est une bonne condition pour réussir, n'emportez que du café et du tabac.

Gardez-vous du vin et des liqueurs, vous vous feriez mal voir partout, et puis l'eau de la montagne est si claire et si bonne, que bientôt vous ne regretterez pas le vin.

Vous trouverez facilement à Bône un gamin qui parlera arabe pour vous et français avec vous, vous le mettrez sur vos bagages.

Avant de partir, faites connaître au chef du bureau arabe le caïd avec lequel vous vous embarquez et le pays que vous comptez parcourir. Cet officier vous donnera un laisser-passer que vous présenterez aux chefs arabes que vous ne connaîtrez pas. Dans la subdivision de Bône, vous avez le choix entre les cercles de Bône, la Calle, l'Edough et Ghelma.

A Bône, il y a les Beni-Salah qui ont des lions, mais trop de maraudeurs, la Calle également; si vous commenciez par là, vous seriez tué dans

première quinzaine. Les bas coteaux au sud de l'Edough, près de la maison du caïd, sont bons.

Le pays situé au sud et à l'ouest du camp de Dréan est également bon.

Si l'on vous assure qu'il y a du lion dans une de ces contrées, partez avec un caïd ou un cheik, témoignez le désir de placer votre tente le plus près possible du repaire supposé, à une centaine de pas en amont du douar; je dis à une centaine de pas des tentes arabes, parce que vos yeux ne doivent pas voir les femmes du douar; j'ajoute en amont, parce que les maraudeurs qui, toutes les nuits, quand il n'y a pas de clair de lune, rôdent autour des douars, viennent de préférence par le bas ou l'aval, d'où ils sont moins en vue, et, si vous étiez là, malgré la garde qui veille sur vous, il pourrait vous arriver malheur, ne serait-ce que pour gagner une petite place en paradis ou pour mettre la tribu qui vous a reçu dans l'embarras.

Et maintenant que vous voilà installé au milieu des Arabes, sachez comment il faut vous y gouverner.

A peine votre tente sera-t-elle dressée, que vous aurez déjà des visites. Ne vous y trompez pas, ce sont des curieux qui viennent vous voir pour savoir si vous êtes fait comme les autres. Leur visite n'a pas d'autre motif. Ils sont là, accroupis autour de vous, vous regardant comme des imbéciles. N'y prêtez au-

cune attention. Quelques-uns viendront vous dire : « Sois le bienvenu; » répondez-leur sans rire, par un signe de tête qui veut dire : C'est bien. Soyez muet, si vous le pouvez, ou tout au moins ne parlez que lorsqu'il le faudra absolument.

L'homme duquel on peut dire qu'il est bavard est déconsidéré chez les Arabes. Il est permis d'être bête, d'être stupide, il est honorable d'être voleur et assassin; mais il est honteux d'être bavard.

Ils ne manqueront pas de vous accabler de questions sur vos projets dès qu'ils les connaîtront; tenez-vous sur vos gardes. Répondez à peu de demandes, et toujours avec modestie.

Ils vous diront : — Est-ce pendant le jour ou pendant la nuit que tu chasses le lion?

Vous répondrez : — Le jour et la nuit.

— Seul ou accompagné?

— Seul.

Vous leur direz alors :

— Je viens de France pour chasser le lion, parce qu'il vous fait beaucoup de mal, et que le tuer, c'est faire le bien; et puis, parce que, dans la chasse au lion, il y a toujours danger de mort, et que nous autres Français nous aimons à affronter la mort pour faire le bien.

Puis un jeune homme à l'air candide et innocent vous dira finement :

— Mais, si tu rencontres, la nuit, dans la monta-

gne, un homme ou plusieurs hommes, tireras-tu sur eux?

Hâtez-vous de lui dire bien haut, pour que tous l'entendent :

— Que m'importe à moi que ces hommes aillent la nuit à travers bois, leurs affaires ne me regardent pas, je n'en veux qu'aux lions. Dès que je les apercevrai ou les entendrai, je leur dirai : Passez au large; et, s'ils n'ont pas de mauvaises intentions, je ne leur ferai aucun mal.

La conversation doit s'arrêter là, dussiez-vous rester un mois dans ce douar.

Soyez sûr que si le lendemain vous mariez quelques balles devant eux, pour vous entretenir la main; soyez sûr, dis-je, qu'avant huit jours on saura, à vingt lieues à la ronde, qu'il est venu dans le pays un Français chassant le lion. On dira votre taille, votre âge, votre figure. Il parle peu, dira-t-on, et a l'air brave; il tire bien et ne dit rien aux maraudeurs.

Ces derniers mots auront pour vous une portée immense, c'est une question de vie et de mort.

Mais vous avez répondu négativement aux questions capitales :

« As-tu déjà tué des lions? En as-tu vu? En as-tu entendu rugir? » Et jusqu'alors votre mine d'homme rassis et votre adresse au tir ne prouvent pas encore que vous tuerez votre premier lion.

Le moment d'agir est arrivé, envoyez aux rensei-

gnements dans les douars voisins, pour savoir si le lion s'est fait voir ou entendre, ou s'il a enlevé quelque bétail.

En attendant l'arrivée des messagers, comme vous ne connaissez pas le pays et qu'il vous faut un guide sûr, comme il n'y a de capables d'un pareil métier, la nuit, à travers bois, que les voleurs de profession, il faut vous associer un voleur.

Si vous demandez un maraudeur au douar, on vous rira au nez en vous répondant qu'il n'y a que d'honnêtes gens.

Demandez un homme qui soit habitué à aller se promener la nuit ou qui n'ait pas peur la nuit : vous en trouverez vingt, tous jeunes et vigoureux, et vous choisirez celui dont la figure vous conviendra le mieux.

Vous lui parlerez de son courage, il sera fier; vous lui proposerez de vous accompagner, il refusera net.

Alors vous lui expliquerez ce que vous exigez de lui, savoir : qu'il vous fasse connaître, *de loin*, le repaire du lion, les sentiers qu'il suit de préférence quand il quitte le bois pour descendre dans la plaine, la source, le ruisseau où il se désaltère ordinairement, s'il n'y a pas de gué ou de défilé fréquenté par lui; et surtout dites-lui bien que non-seulement vous ne lui demandez pas de rester près de vous au moment du danger, mais que vous lui ordonnerez

de s'éloigner alors que le moment de la rencontre approchera. Il marchera, soyez-en sûr.

Promettez-lui une récompense si vous êtes content de lui ; cela ne fera pas de mal.

Un Arabe vient vous dire que le lion a enlevé un bœuf, un cheval, à quelques lieues du douar où vous vous trouvez. Pliez bagage et allez placer votre tente sur les lieux.

Si votre guide déclare connaître le pays et y avoir des amis, emmenez-le ; sinon, laissez-le en lui promettant une récompense s'il vient vous apporter de bons renseignements. Vous trouverez un guide dans le douar qui vous recevra.

Informez-vous si le lion rugit, s'il est seul ou accompagné, s'il s'est fait voir pendant le jour; faites-vous donner son signalement ; mais, pour plus de sûreté, allez vous-même, pendant le jour, avec votre guide, dans les sentiers qui mènent à la montagne, et tâchez d'en revoir par le pied.

Dans le cas où le terrain serait sec, cherchez un passage aqueux ou seulement humide, et, quand vous aurez rencontré le passage du lion, jugez-le par le pied comme il suit : — placez votre main ouverte sur l'empreinte, et, si les griffes de l'animal ne sont pas couvertes par vos doigts écartés, il est mâle et adulte. Si votre main couvre le pied, c'est une lionne ou un lionceau.

S'il vous a été impossible d'en revoir par le pied,

cherchez bien, et vous le jugerez par les excréments, qui sont blancs et remplis de gros os.

Si vous les trouvez gros comme votre poignet, ils appartiennent à un lion mâle et adulte; s'ils sont plus petits, à une lionne ou à un lionceau.

Lorsque les excréments ont été laissés depuis vingt-quatre heures seulement, ils sont presque noirs.

Attendez que la lune vous éclaire jusqu'à minuit au moins; je ne veux pas que vous sortiez sans clair de lune.

N'allez pas vous impatienter, vous avez le temps, et chasser le lion quand la nuit est noire est une folie dont je me suis rendu longtemps coupable, et qui a failli me coûter la vie dans différentes circonstances.

Malgré l'habitude que j'avais contractée de parcourir les montagnes par les nuits les plus noires, il m'est arrivé de me tromper, et vous allez voir combien j'ai été heureux de me tirer sain et sauf de la première rencontre que j'ai faite par une nuit sombre.

C'était au mois de février 1845. J'avais eu l'honneur de recevoir, depuis quelques mois, un bel et bon fusil des mains de S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale.

J'en étais à mon deuxième lion, et il me tardait de tuer le troisième avec cette arme, illustrée depuis par treize victoires, et qui m'est moins chère parce qu'elle a été ma compagne et ma sauvegarde pendant

trois cents nuits que parce que je la tiens du prince.

La fièvre, que j'avais gagnée pendant mes premières excursions, m'avait empêché d'entrer en campagne.

Espérant que l'air de la mer me ferait quelque bien, j'allai à Bône vers la fin de février.

Sur des renseignements qui me furent donnés contre un grand vieux lion qui coûtait cher à ses voisins dans les environs du camp de Dréan, je fis venir mes armes de Ghelma et quittai Bône le 26 février.

Le 27, à cinq heures du soir, j'arrivai à un douar des Ouled-Bou-Azizi, situé à une demi-lieue du repaire de ma bête, qui, au dire des vieillards, avait élu domicile dans le *Jebel-Krounega* depuis plus de trente ans.

J'appris en arrivant que, tous les soirs, au coucher du soleil, le lion rugissait en quittant son repaire, et qu'à la nuit il descendait dans la plaine, toujours rugissant.

La rencontre me parut presque infaillible ; aussi m'empressai-je de charger les deux fusils que j'avais. A peine avais-je terminé cette opération, à laquelle vous devez toujours apporter la plus grande attention, que j'entendis le lion rugissant dans la montagne.

Mon hôte s'offrit de m'accompagner jusqu'au gué que le lion devait franchir en quittant la montagne ; je lui donnai mon second fusil, et nous partîmes.

Il faisait noir à ne pas se voir à deux pas. Après avoir marché pendant un quart d'heure environ à travers bois, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau qui coule au pied du *Jebel-Krounega*.

Mon guide, très-ému par les rugissements qui se rapprochaient, me dit : « Le gué est là. »

Je cherchai à reconnaître la position ; tout, autour de moi, était noir, je ne voyais même pas mon Arabe, qui me touchait.

Ne pouvant rien distinguer par les yeux, je me mis à descendre jusqu'au ruisseau pour rencontrer, en tâtant avec la main, quelque voie de cheval ou de troupeau. C'était bien un gué très-encaissé et dont les abords étaient difficiles.

Ayant trouvé une pierre qui pouvait me servir de siége, tout à fait au bord du ruisseau et un peu en dehors du gué, je renvoyai mon guide, qui ne demandait pas mieux.

Pendant que je cherchais à prendre connaissance du terrain, il ne cessait de me dire :

— Rentrons au douar, la nuit est trop noire, nous chercherons le lion demain pendant le jour.

N'osant se rendre au douar tout seul, il se blottit dans un massif de lentisques, à une cinquantaine de pas de moi.

Après lui avoir ordonné de ne pas bouger, quoi qu'il pût entendre, je pris position sur ma pierre.

Le lion rugissait toujours et se rapprochait doucement.

Ayant tenu mes yeux fermés pendant quelques minutes, je finis par voir, en les ouvrant, qu'à mes pieds était un talus vertical créé sans doute par un débordement du ruisseau qui coulait à plusieurs mètres plus bas; à ma gauche et au bout du canon de mon fusil, se trouvait le gué; mon plan fut aussitôt arrêté.

S'il m'était possible de voir le lion dans le lit du ruisseau, je devais le tirer là, le talus pouvant me sauver, si j'étais assez heureux pour le blesser grièvement.

Il pouvait être neuf heures, quand un rugissement se fit entendre à cent mètres au delà du ruisseau.

J'armai mon fusil, et, le coude sur le genou, la crosse à l'épaule, les yeux fixés sur l'eau, que je distinguais par moments, j'attendis.

Le temps commençait à me paraître long, quand, de la rive opposée du ruisseau et juste en face de moi, s'échappa un soupir long, guttural, qui avait quelque chose du râle d'un homme à l'agonie.

Je levai mes yeux dans la direction de ce son étrange, et j'aperçus, braqués sur moi comme deux charbons ardents, les yeux du lion. La fixité de ce regard, qui jetait une clarté blafarde, n'éclairant rien autour de lui, pas même la tête à laquelle il

était attaché, fit refluer vers mon cœur tout ce que j'avais de sang dans les veines.

Une minute avant je grelottais de froid, maintenant la sueur ruisselait sur mon front.

Quiconque n'a pas vu un lion adulte à l'état sauvage, mort ou vivant, peut croire à la possibilité d'une lutte corps à corps à l'arme blanche avec cet animal. Celui qui en a vu un sait que l'homme aux prises avec le lion est la souris dans les griffes du chat.

Je vous ai dit que j'avais déjà tué deux lions, le plus petit pesait cinq cents livres. Il avait, d'un coup de griffe, arrêté un cheval au galop, cheval et cavalier étaient restés sur place.

Depuis cette époque, je connaissais suffisamment leurs moyens pour savoir à quoi m'en tenir.

Aussi le poignard n'a jamais été, dans mon esprit, une arme de salut.

Mais voilà ce que je me disais et ce que je me dis encore aujourd'hui : dans le cas où une ou deux balles ne tueraient pas le lion (chose très-possible), quand il bondira sur moi, si je résiste au choc, je ferai en sorte de lui faire avaler mon fusil jusqu'à la crosse; puis, si ses griffes puissantes ne m'ont ni terrassé, ni harponné, je jouerai du poignard dans les yeux ou dans la région du cœur, suivant ma liberté de manœuvre et l'état de mes membres.

Si je tombe au choc de l'attaque, ce qui est plus

que probable, pourvu que j'aie mes deux mains libres, la gauche cherchera le cœur et la droite frappera.

Si, le lendemain, on ne trouve pas deux cadavres entrelacés, le mien n'aura pas quitté le champ de bataille et celui du lion ne sera pas loin ; le poignard dira le reste.

Je venais de tirer mon poignard du fourreau et de le planter dans la terre, à portée de la main, quand les yeux du lion commencèrent à descendre vers le ruisseau.

Je fis mentalement mes adieux et la promesse de bien mourir à ceux qui me sont chers, et, lorsque mon doigt chercha doucement la détente, j'étais moins ému que le lion qui allait se mettre à l'eau.

J'entendis son premier pas dans le ruisseau, qui courait rapide et bruyant, puis... plus rien. S'était-il arrêté? Marchait-il vers moi? Voilà ce que je me demandais en cherchant à percer le voile noir qui enveloppait tout autour de moi, lorsqu'il me sembla entendre, là, tout près, à ma gauche, le bruit de son pas dans la boue.

Il était, en effet, sorti du ruisseau et montait doucement la rampe du gué, lorsque le mouvement que je venais de faire le fit s'y arrêter.

Il était à quatre ou cinq pas de moi et pouvait arriver d'un bond.

Il est inutile de chercher le guidon lorsqu'on ne voit pas le canon de son fusil.

Je tirai au juger, la tête haute et les yeux ouverts; — au coup de feu, je vis une masse énorme, sans forme aucune et à tous crins. Un rugissement épouvantable déchira l'air; le lion était hors de combat.

Au premier cri de douleur succédaient des plaintes sourdes, menaçantes.

J'entendis l'animal se débattre dans la boue, sur le bord du ruisseau, puis il se tut.

Le croyant mort, ou tout au moins hors d'état de se tirer de là, je rentrai au douar avec mon guide, qui, ayant tout entendu, était persuadé que le lion était à nous.

Il va sans dire que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

A la pointe du jour, nous arrivâmes au gué; point de lion; — un os, gros comme le doigt, que nous trouvâmes au milieu du sang que l'animal avait perdu en abondance, me fit juger qu'il avait une épaule cassée.

Une racine énorme avait été coupée par la gueule du lion contre le talus du gué, à un demi-mètre de l'endroit où j'étais assis.

La douleur qu'il dut éprouver dans ce mouvement offensif, qui le renvoya en arrière, causa sans doute les plaintes que j'avais entendues et le fit renoncer à une seconde attaque.

uve
e, s
plus

e, st

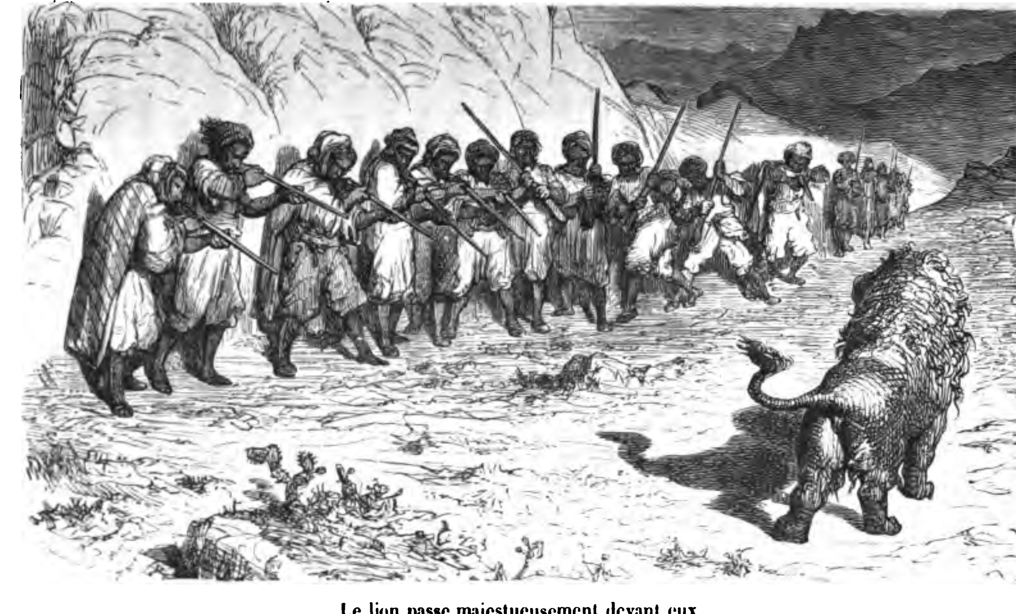
tat d
uide
lion

de la

oint
ions
vait
une

ule
de

e-
ns
e-



Le lion passe majestueusement devant eux.

Nous suivîmes en vain ses traces par le sang, le ruisseau, qu'il avait descendu, nous les fit perdre ce jour-là.

Le lendemain, les Arabes du pays, qui avaient des griefs contre leur hôte, persuadés, du reste qu'ils le trouveraient mort, vinrent me proposer de le chercher avec moi.

Nous étions soixante, les uns à pied, les autres à cheval; après quelques heures de recherches inutiles, je rentrai au douar et me disposais à partir, quand j'entendis plusieurs coups de feu et des hourras du côté de la montagne. Il n'y avait pas à en douter, c'était mon lion.

Je partis au galop, et ne tardai point à me convaincre que mon espérance ne serait point trompée cette fois.

Les Arabes fuyaient dans toutes les directions en criant comme des forcenés.

Quelques-uns avaient mis le ruisseau entre le lion et eux; d'autres, plus hardis parce qu'ils étaient à cheval, l'ayant vu se traîner avec peine vers la montagne qu'il cherchait à gagner, s'étaient réunis, au nombre de dix, pour l'achever (disaient-ils) : le cheik les commandait.

Je venais de passer le ruisseau et j'allais descendre de cheval, lorsque je vis les cavaliers, le cheik en tête, tourner bride au galop de charge.

Le lion, avec ses trois jambes, franchissait der-

rière eux et mieux qu'eux les rochers et les lentisques, et poussait des rugissements qui mirent les chevaux dans un état tel, que les cavaliers n'en étaient plus maîtres.

Les chevaux couraient toujours, mais le lion s'était arrêté dans une clairière, fier et menaçant.

Qu'il était beau avec sa gueule béante, jetant à tous ceux qui étaient là des menaces de mort !

Qu'il était beau avec sa crinière noire hérissée, avec sa queue qui frappait ses flancs de colère !

De la place où j'étais, il pouvait y avoir trois cents pas ; je mis pied à terre et appelai un des Arabes qui se tenaient à l'écart pour prendre mon cheval.

Plusieurs accoururent, et force me fut, pour ne pas être remis sur mon cheval et emmené au loin, de laisser entre leurs mains le burnous par lequel ils me tenaient.

Quelques-uns essayèrent de me suivre pour me dissuader ; mais, à mesure que je doublais l'allure en marchant vers le lion, leur nombre diminuait.

Un seul resta, c'était mon guide du premier jour ; il me dit :

— Je t'ai reçu sous ma tente, je réponds de toi devant Dieu et devant les hommes : je mourrai avec toi.

Le lion avait quitté la clairière pour s'enfoncer dans un massif à quelques pas de là.

Marchant avec précaution, toujours prêt à faire

feu, j'essayai en vain d'en revoir par le pied ; le sol était rocailleux et l'animal ne laissait plus de sang.

Je venais de fouiller un à un les arbres du massif, lorsque mon guide, qui était resté en dehors, me dit :

— La mort ne veut pas de toi ; tu as passé près du lion à le toucher ; si tes yeux s'étaient rencontrés avec les siens, tu étais mort avant d'avoir pu faire feu.

Je lui ordonnai de jeter des pierres dans le repaire ; à la première qu'il jeta, un lentisque s'ouvrit, et le lion, après avoir regardé de tous côtés, fit un bond vers moi.

Il était à dix pas, la queue droite, la crinière sur les yeux, le cou tendu ; sa jambe cassée qu'il tenait en arrière, les ongles renversés, lui donnait un faux air de chien à l'arrêt.

Dès qu'il avait paru, je m'étais assis, cachant derrière moi l'Arabe qui me gênait par les : *Feu! feu! feu donc!* qu'il mêlait à ses prières.

A peine avais-je épaulé mon fusil, que le lion se rapprocha par un petit bond de quatre à cinq pas qui allait probablement être suivi d'un autre, lorsque, frappé à un pouce au-dessus de l'œil droit, il tomba.

Mon Arabe rendait déjà grâces à Dieu, quand le lion se retourna, se mit sur son séant, puis se leva debout sur ses jarrets comme un cheval qui se cabre.

Une autre balle, plus heureuse, trouva le cœur et le renversa, cette fois, roide mort.

En faisant l'autopsie de ce lion à Bône, je découvris que la deuxième balle avait entamé l'os frontal sans le briser. Elle était aplatie sur l'os, large comme la paume de la main et épaisse comme dix feuilles de papier.

Tirez de ce récit les renseignements que vous pourrez; je vous en recommande deux : ne pas chasser par les nuits sombres, charger votre carabine de manière à obtenir la plus grande pénétration.

A cette époque, je ne connaissais pas encore la supériorité de la carabine sur le fusil; pour acquérir plus de pénétration, je substituai le lingot en fer à la balle.

Je vous ai laissé cherchant à juger le sexe, l'âge et la taille du lion que vous allez chasser. Si vous n'avez pu en revoir par le pied, et que l'animal continue ses déprédations sans rugir, partez à la nuit, accompagné de votre guide.

Parcourez les sentiers qui communiquent entre les douars visités par le lion.

Marchez doucement, faites des haltes fréquentes.

Si vous entendez un cri rauque que les Européens attribuent à l'hyène, tandis qu'il est particulier au chacal, portez-vous de ce côté. Ce cri de détresse vous apprendra que le chacal suit ou un lion, ou des maraudeurs, ou une hyène.

Ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, il s'attache aux pas de ces différents promeneurs nocturnes pour avoir sa part de la curée. Il pousse un cri particulier pour convier ses pareils au festin.

Si le chacal suit un lion dans la plaine, vous n'aurez pas grand'peine à vous en assurer; car celui-ci, vous apercevant de très-loin, viendra vers vous.

Dans une contrée boisée, faites-vous mener rapidement par votre guide sur le sentier suivi par la bête qui crie, de manière à lui couper les devants; puis asseyez-vous à côté d'un buisson en dehors du sentier et attendez.

Votre guide doit être couché à quelques pas de vous, caché sous bois : du reste, rapportez-vous-en à lui pour se mettre à l'abri de tout danger.

Placé comme vous l'êtes, vous ne pouvez être aperçu par l'animal qui vient que lorsqu'il sera au bout de votre carabine.

Et maintenant, attention. Les lionnes et même les jeunes lions ont des griffes et des dents qui déchirent et tuent parfaitement. Ne commençons point par faire une sottise.

Les maraudeurs ont mille bonnes raisons pour ne pas vous faire de quartier; ainsi, l'œil au guet.

Si un homme vous apparaît, faites-lui voir le bout de votre carabine en lui criant : Au large! il sait que vous n'en voulez pas à ses pareils et obéira probablement. Dans tous les cas, faites bonne

garde et ne vous laissez pas tuer comme un niais.

Si c'est un lion, la carabine à l'épaule, le doigt sur la détente, attendez-le là, en face de vous, sur le sentier; il s'arrêtera en vous voyant.

Le défaut de l'épaule est un beau point de mire : mais il est chanceux. Un lion que j'avais traversé d'outre en outre, au défaut de l'épaule, de deux lingots, a écharpé deux Arabes et estropié mon spahi Rostain.

Ajustez entre l'œil et l'oreille, si l'animal vous regarde de côté; entre les deux yeux, s'il est de face.

Feu! Il tombera.

Attendez une minute sur la défensive, et ne l'approchez que lorsqu'il ne donnera plus signe de vie.

Si c'est une hyène, laissez-la passer; les Arabes disent : Lâche comme une hyène; et ils ont raison.

Voilà comment vous devrez agir dans le cas où vous serez assez heureux pour rencontrer l'ennemi.

Il est probable qu'il vous arrivera de parcourir ainsi, pendant toute la durée de la première lune, la plaine et la montagne, sans voir le lion; n'allez pas vous décourager. Un proverbe arabe dit : *Il y a cent douars, cent chemins, cent gués pour un lion.*

Le proverbe arabe se trompe; il y a plus de mille douars, plus de mille chemins, plus de mille gués pour un lion.

La preuve, c'est que j'ai passé six cents nuits à la belle étoile, parcourant les ravins les plus fré-

quentés, attendant aux gués les meilleurs, et que je n'ai rencontré que vingt-cinq lions.

Une lionne, un jeune lion, ne restent jamais longtemps dans le même pays. Les Arabes attribueront à votre présence la disparition de celui-là.

Tuez quelques sangliers, si tel est votre bon plaisir, l'œil et la main n'y perdront rien, puis faites-vous conduire à Ghelma.

Présentez-vous au commandant du cercle et au chef du bureau arabe; attendez la nouvelle lune et montez à la Mahouna.

Sur le versant occidental de cette belle montagne, vous trouverez le pays des Ouled-Hamza. Plantez votre tente chez le cheik et demandez-lui un guide. Parcourez pendant le jour les deux sentiers qui sont percés sur le côté de cette montagne. Descendez sur le bord de l'Oued-Cherf, et prenez connaissance du gué de Boulerbegh et de celui des Hirondelles.

Vous trouverez plusieurs affûts construits par les Turcs qui chassaient pour le bey Ahmed.

Ce sont des abris fortifiés. Je les ai fait réparer par les Arabes pour m'y retirer quand jêtais surpris par un orage.

Souvenez-vous que ces affûts sont faits par des poltrons et pour des poltrons, et que, si vous vous en serviez; les Arabes ne manqueraient pas de vous dire qu'eux aussi tuent les lions comme vous.

La Mahouna est le jardin de plaisance des lions; pas un de ces nobles voyageurs ne va du royaume de Tunis dans le Maroc sans faire une station à la Mahouna.

Si vous n'y rencontrez pas, en arrivant, un grand vieux lion qui, par ses rugissements, effraye les animaux de compagnie, vous trouverez aux gués dont je vous ai parlé plus haut les traces de quelque famille qui a pris son quartier d'été dans les repaires qui bordent l'Oued-Cherf.

Quand vous aurez revu par le pied, sur le sable de la rivière, de plusieurs lions, cherchez à reconnaître le passage par lequel ils descendent du bois, et vous aurez toute la durée de la lune à attendre cette famille.

Il est probable que vous la rencontrerez.

Vous vous placerez de manière à dominer le gué pour tirer de haut en bas. Jamais, au grand jamais, ne faites feu sur un lion de *bas en haut;* votre première balle serait-elle heureusement placée, il suffirait que l'animal vécût deux secondes pour qu'il en fût fait de vous.

Souvenez-vous que, plus le lion est grièvement blessé, plus il est près de mourir, et plus il est dangereux.

A ce gué de Boulerbegh que je vous recommande, pendant une nuit du mois de juillet 1845, je me trouvai en face de trois lions de l'âge d'environ trois

ans. Le premier s'était arrêté en me voyant, je l'envoyai rouler dans la rivière.

Eh bien, si je m'étais placé au-dessous du sentier, cet animal, avec ses deux épaules cassées, m'eût infailliblement écharpé, puisque trois fois il revint sur moi en rampant sur le ventre, ce qui devait lui causer des douleurs atroces. Ma position et la lenteur de ses manœuvres me permettant de recharger, je le renvoyai trois fois dans le lit du ruisseau, où il finit par rester.

Ne vous inquiétez pas du nombre de pieds que vous pourrez voir. S'il y a des lionceaux qui accusent deux ans au plus, ils arriveront précédant leur mère.

Vous les laisserez passer et attaquerez celle-ci. Dans le cas où les lionceaux vous paraîtraient plus jeunes, soyez prudent, la mère n'attendra pas que vous l'attaquiez, elle ou ses enfants; dès qu'elle vous apercevra, elle prendra l'offensive, et ce n'est pas chose facile que de se tirer d'un pareil duel. Exemple :

Dans le courant de novembre 1846, un lion avait étranglé et traîné un cheval au fond d'un ravin. Je jugeai par le pied que le lion devait être une lionne. Assis au pied d'un lentisque, j'attendis.

La première nuit, rien; la deuxième, rien; la troisième, de bonne heure, arriva la maman avec ses petits déjà assez grands.

Un d'eux flairait déjà le cheval couché, le ventre

en l'air, dans le lit même du ravin. Il allait l'entamer, lorsque sa mère, qui s'était couchée pour le voir faire, ayant regardé de tous côtés, m'aperçut. Nos yeux s'étaient à peine rencontrés, que, d'un bond, elle sauta sur son fils, comme si elle eût voulu le dévorer. Le pauvre petit prit la fuite, et il ne resta devant moi que le cheval.

Un novice se fût dit : Que n'ai-je tiré plus tôt! et eût regardé la partie comme perdue. Je savais que la partie n'était pas jouée, et qu'elle ne serait pas facile à gagner; aussi mes yeux et mes oreilles faisaient merveille.

Tout à coup, sur ma gauche et presque derrière moi, j'entendis comme le bruit d'une souris effleurant un buisson, et, portant mon attention de ce côté, j'aperçus d'abord deux grosses pattes, puis de longues moustaches, puis un nez énorme.

Le fusil était à l'épaule, le doigt sur la détente; au moment où l'œil apparut, fixe et blafard, un lingot en fer partit et fut heureux.

La lionne ne vous attaquera pas franchement, elle s'arrêtera en vous voyant, puis, si vous l'ajustez, elle se couchera.

Vous ne verrez plus rien, tant elle se rasera.

Au bout d'un instant, elle lèvera la tête. Si vous n'avez plus le fusil à l'épaule, elle se lèvera et fera semblant de s'éloigner; mais elle ne partira que si ses lionceaux sont bien loin déjà.

Si ceux-ci rôdent près de vous ou sont arrêtés, la lionne, que vous croirez loin, se rapprochera sur le ventre, et tombera sur vous à l'improviste sans que vous l'ayez entendue.

Ainsi, prudence, sang-froid et vigilance.

Si vous passez la saison d'été à la Mahouna, il arrivera qu'un beau soir, un peu après le coucher du soleil, tandis que vous humerez une tasse de café, assis devant votre tente, vous percevrez comme le bruit lointain de l'artillerie se répercutant d'écho en écho.

Il n'y a pas de place forte dans ce pays-là, et le canon de Ghelma ne tire qu'à midi. Levez-vous et allez vous asseoir en dehors du douar pour mieux entendre.

Jamais votre oreille n'a été frappée d'un son plus harmonieux, plus magnifique, plus imposant.

Attention, et ne perdez pas une note.

C'est un grand vieux lion arrivé dans la nuit, dont les soupirs ont ébranlé les montagnes.

Attendez un peu, il vient de quitter son repaire.

Il marche, les yeux à demi fermés, il n'est pas encore bien éveillé.

Tout à l'heure il aura secoué sa paresse, et alors il rugira.

Les Arabes l'ont entendu, ils vous appellent de tous côtés, ils vous cherchent; ces gens-là sont payés pour savoir ce que leur coûtera l'arrivée du maître.

Si vous les écoutiez, il faudrait partir à l'instant et tuer ce lion avant qu'il ait parcouru la moitié de ses domaines.

Ils viennent tous, petits et grands, s'accroupir autour de vous et écouter avec un silence religieux cette voix qui fait taire toutes les voix, cette voix qui vous dit la force et le courage du plus fort et du plus courageux sur la terre.

Observez les Arabes, c'est curieux et instructif.

Dès que le lion s'est tu, ils se sont mis à parler tous à la fois, ils vomissent contre lui mille imprécations, ils lui prodiguent les épithètes les plus injurieuses, ils vont jusqu'à le menacer.

Le lion rugit-il de nouveau, la parole reste suspendue au bout de leurs lèvres : ils ne perdent pas un son.

Il y a dans ce silence respectueux des Arabes un grand enseignement pour vous et pour les autres.

Je vous ai déjà dit que l'Arabe était brave; et comment ne le serait-il pas? il naît, il vit, il meurt au milieu de dangers que l'homme de l'Europe civilisée ne connaît pas et ne peut pas connaître.

Dans son enfance, au lieu de morale, on lui parle tueries, guerre et combats.

Le plus sage, le plus vertueux, le plus considéré, est celui qui tue le mieux et le plus souvent.

On lui apprend la vengeance de famille, la haine de tribu à tribu, l'exécration du chrétien, et, pour

compléter son éducation, lorsqu'il a atteint sa quinzième année, il arrive qu'un soir, après que les vieillards ont raconté autour du foyer, sous la tente, leurs haines et leurs vengeances, quand les voisins sont retirés, au moment où l'enfant cherche une place pour se coucher, le père le pousse du pied en l'appelant paresseux, lâche.

L'enfant, qui n'a pas compris, supplie son père de s'expliquer.

Celui-ci lui montre en riant un vieux pistolet attaché au montant de la tente, à côté d'un poignard.

L'enfant bondit vers son père, il l'embrasse respectueusement sur l'épaule.

Le père, heureux et fier d'avoir un fils qui lui donne de si belles espérances, le fait asseoir près de lui, et lui parle en ces termes :

— Es-tu déjà allé, la nuit, sans que je t'aie vu?

L'enfant raconte ses amours avec une jeune fille qu'il a visitée quelquefois, au risque de se faire casser la tête d'un coup de pistolet.

— C'est bien, lui dit le père, — mais ce n'est pas suffisant. Tu es déjà grand, et je rougis d'entendre nos voisins t'appeler petit. Il faut leur faire voir que tu es un homme.

— Je ne demande pas mieux, répond l'enfant; mais, pour aller seul, la nuit me paraît bien noire, et j'ai peur.

— Pour la première fois, tu n'iras pas seul;

prends ces armes, quitte ton burnous, qui est trop blanc, et serre ta chemise à ta ceinture.

Pendant que notre élève fait sa toilette, le vieillard passe sous la tente d'un ami et lui dit :

— Mon fils est prêt.

Les mamans pleurent un peu, dans la crainte d'un insuccès ou d'un malheur ; mais on leur dit que les jeunes gens seront conduits par un homme courageux et prudent.

Tout s'arrange pour le mieux, et à dix heures, par une pluie battante et par une nuit noire, trois hommes, couverts d'une chemise couleur de terre, relevée au-dessus du genou par une ceinture de cuir, quittent le douar avec mystère.

Sous un burnous rapiécé en mille endroits, et qui a servi à trois générations sans être jamais lavé, chacun de ces aventuriers cache un pistolet et un poignard. La tête est couverte d'une calote de couleur brune et les pieds sont nus.

Ils marchent en silence à travers champs, et ne s'arrêtent qu'en vue des feux ennemis. C'est un douar de dix à douze tentes, placées en rond-point et se touchant ; au milieu sont les troupeaux. En dehors et devant chaque tente veillent une multitude de chiens faisant bonne garde.

Dans ce douar est un homme dont le père ou l'aïeul a tué le parent ou l'arrière-parent d'un de nos aventuriers. C'est la vie de cet homme qu'il leur faut.

Les feux se sont éteints un à un, et tout le monde dort ou paraît dormir, excepté les chiens. L'ancien, sachant qu'à une certaine heure de la nuit quelques chiens, excédés de fatigue, finissent par s'endormir, attend que le moment d'agir soit arrivé.

Sur ces entrefaites, un lion qui n'a pas dîné et qui, vu l'heure avancée de la nuit, se sent fort en appétit, arrive de ce côté.

Il aperçoit trois hommes accroupis : « Bon, dit-il, voilà des camarades qui m'attendent fort à propos. » Et il se couche.

Il faut que vous sachiez que le lion est très-paresseux de son naturel. Or, comme les hommes qui rôdent la nuit sont plus souvent des voleurs de bestiaux que des assassins, voici ce que la mère lionne dit à son lionceau, lorsque, étant majeur, il veut voir du pays :

— Mon enfant, quand tu rencontreras des hommes, la nuit, tu les suivras ; tu ne leur feras point de mal s'ils se tiennent tranquilles.

La chair de l'homme ne vaut pas celle du bœuf, la plupart même sont secs comme des harengs.

Tu voyageras donc de compagnie avec eux. Quand ils arriveront près d'un douar, tu te coucheras, et ils travailleront pour toi.

Laisse-les emmener à quelque distance les bestiaux qu'ils auront enlevés ; puis, lorsque tu trou-

veras sur ton chemin un ruisseau ou une source, présente-toi et demande ta part.

Le lion, qui a suivi les conseils de sa maman, s'en est bien trouvé.

Au lieu de porter ou de traîner son dîner pendant un quart d'heure et d'aller ensuite à la recherche d'un ruisseau pour se désaltérer, il trouve cette besogne toute faite par ses amis.

Or notre lion s'est couché et il attend; mais les chiens, qui ont vu ses yeux ou qui l'ont flairé, font un tapage d'enfer.

L'éveil est donné au douar, tout le monde est sur pied. Les uns crient, les autres tirent des coups de fusil en l'air.

Les femmes rallument les feux et jettent des tisons enflammés.

Pour peu que cela continue, le jour arrivera sans que les camarades du lion puissent agir. La faim presse ce dernier, il s'impatiente : *Ah! ah!* dit-il, *je prendrai un mouton moi-même, ce n'est pas lourd;* et il se lève.

Le douar est placé sur un versant, il se dirige rapidement vers le haut.

Les chiens, qui le suivent tous du regard et du nez, se portent de ce côté.

Il s'élance, et, en moins de temps que je n'en mets à vous le dire, il a franchi la haie de six pieds de haut qui entoure le douar. Il a pris un mouton



C'est ordinairement un parent de la victime qui se dévoue.

dans l'enceinte, sauté une seconde fois et disparu.

Les chiens sont sous les tentes, muets de stupeur; les hommes sont comme les chiens.

L'orage passé, on constate l'enlèvement du mouton. L'œil d'un Européen ne verrait ni les tentes ni les troupeaux, tant la nuit est obscure.

Un Arabe a dit :

— C'est le mouton noir qui boite.

Tout le monde s'est recouché, et, à part quelques vieux chiens, la meute des gardiens suit l'exemple des maîtres.

Alors nos trois hommes visitent soigneusement les amorces de leurs pistolets, et, marchant sur les mains, ils s'avancent invisibles et silencieux.

La tente est signalée par le vieux, qui ne dit que ces mots aux jeunes gens :

— Enfants, soyez des hommes.

Ils touchent à la haie vive qui couvre le douar. Le passage des troupeaux est bouché par des épines.

Le vieux souffle à l'oreille de ses compagnons ces paroles :

— Ne bougez pas de là jusqu'à ce que vous entendiez les chiens faire vacarme de l'autre côté; mais alors dépêchez-vous.

Il fait volte-face sur le ventre, et, rampant autour du douar, il est arrivé du côté opposé à la tente de l'ennemi commun.

Il se lève peu à peu; si les chiens ne le voient pas

encore, il fait quelques pas, il tousse, c'en est assez. En un instant, sur la voix d'un seul, tous les chiens du douar sont autour de lui.

Pour les maintenir à distance, il n'a qu'à marcher vers eux à quatre pattes; les chiens ont peur et ne l'approcheront pas.

Mais déjà la porte du douar a été enlevée avec précaution par nos jeunes gens.

La tente est là sous la main.

Ils passent la tête et écoutent : rien. Tout le monde dort. La place des femmes est là-bas, celle des enfants est près des femmes.

Le maître, lui, est couché en travers de la porte, un pistolet sous la tête, son yatagan à côté de lui.

L'enfant que nous connaissons a disparu entièrement sous la tente; l'obscurité ne lui permet pas de voir son ennemi, mais il entend son souffle, il se traîne jusqu'à lui, il flaire son haleine. La tête est bien là. Un coup de pistolet se fait entendre, et tout est dit.

Une heure après nos trois assassins ronflent comme des bienheureux sous leurs tentes.

Le lendemain, l'enfant est proclamé homme, et a voix délibérative dans les conseils. Ses camarades lui parlent avec déférence, et quelque jolie fille le récompensera de sa belle action.

L'homme qui a reçu une pareille éducation est nécessairement courageux et courageux la nuit.

Eh bien, parmi tous ceux qui vous entourent, il y en a vingt qui présenteront leur tête au yatagan sans aucune émotion; mais vous n'en trouverez pas un qui soit assez courageux pour attaquer franchement cet ennemi qui leur fait tant de mal.

D'où vient ce respect de l'Arabe pour le lion? Il vient des nombreux exemples que celui-ci a donnés de sa force et de son courage. Il y a eu bien des luttes, bien des combats; toujours le lion a été le plus fort, et, quand il a succombé au nombre, la victoire a coûté trop cher.

Voyez combien elle est belle, votre mission, à vous Européens, à vous Français, dont les pareils sont tenus en médiocre estime par les Arabes!

Si vous faites le bien en donnant aux pauvres, ils diront que vous ne savez que faire de votre argent, et ne vous en estimeront pas davantage.

Si vous faites le bien en rendant la justice, ils diront que vous faites cela pour les attirer vers vous et les convertir à vos croyances, à vos coutumes, à votre religion, et ils se méfieront de vous.

Soyez plus fort, plus courageux, ils vous auront en respect et en vénération. Vous leur imposerez toujours et partout, ils n'oseront pas vous regarder en face. Ce n'est donc pas seulement pour vous que vous jouez à la mort, c'est pour l'Europe civilisée, c'est pour la France.

Revenons à la Mahouna. — Ne vous pressez pas

d'aller au lion; il arrive à peine et restera dans le pays une lune au moins. De bons repaires, des troupeaux partout, de l'eau en abondance : où pourrait-il être mieux?

Si la lune est bonne, rapprochez-vous d'une demi-lieue pour mieux entendre ses rugissements, afin de vous y habituer. Plus vous vous rapprocherez, et plus vous serez ému par cette voix qui n'a pas sa pareille.

Si l'animal paraît se diriger vers vous, quittez le sentier et entrez sous bois à quelques pas seulement.

Vous pourrez ainsi l'entendre de très-près quand il passera, et je vous assure que vous aurez peur.

Restez où vous êtes jusqu'au jour, et recommencez le lendemain.

Il est probable qu'on viendra vous dire que le lion a tué quelques bœufs, quelques chevaux ou mulets : un grand vieux lion n'y va pas de main morte; allez vous asseoir à dix pas du cheval, bœuf ou mulet tué le dernier.

Placez-vous de manière à dominer le lion quand il arrivera, vous pourrez l'ajuster à votre aise. Il mange lentement et vous fera l'honneur de vous regarder de temps en temps, comme pour vous demander ce que vous faites là.

Tirez entre les deux yeux et tuez du premier coup.

Si vous avez passé deux nuits sans voir le lion.

soyez sûr qu'il ne reviendra pas là, il tue et mange ailleurs.

Cependant la lune est dans son plein, elle se lève au crépuscule du soir et se couche à la pointe du jour.

Vous avez pu étudier les marches de l'animal, vous devez savoir qu'en quittant telle demeure il suivra tel sentier sur lequel vous pourrez le rencontrer.

Partez au coucher du soleil, allez vous asseoir sur un rocher qui domine les repaires, et attendez.

Au premier rugissement, prêtez l'oreille pour savoir la direction que prendra le lion. S'il se dirige vers vous, vous n'aurez que quelques pas à faire; s'il va du côté opposé et que vous ne puissiez lui couper les devants, allez l'attendre au retour. Quand il aura fait sa nuit, il ne manquera pas de revenir.

Ce côté de la montagne étant partout très-couvert et coupé de ravins profonds, le lion n'a que deux chemins à suivre pour aller dans les douars; il vous sera facile de le rencontrer.

Lorsque vous entendrez les rugissements se rapprocher et que vous jugerez l'animal sur le même sentier que vous, marchez à sa rencontre jusqu'à ce que vous trouviez une clairière.

Les oliviers sauvages et les chênes séculaires qui bordent les chemins interceptent tellement les rayons de la lune, que vous ne voyez pas à vos pieds.

La rencontre vous serait fatale en pareil lieu; il faut donc chercher un bon terrain sur lequel vos yeux puissent voir. Quand vous l'aurez trouvé, asseyez-vous et attendez.

Soit que le lion, venant de quitter son repaire, marche à cette allure rapide qui lui permet de faire beaucoup de chemin en peu de temps sans se fatiguer; soit que, venant de faire sa nuit, il s'avance lentement en dandinant son énorme tête, dès qu'il vous apercevra sur son chemin, il ne manquera pas de s'arrêter.

Si vous restez assis, il s'approchera doucement, s'arrêtant de temps en temps pour piaffer à la manière des taureaux.

Tantôt il rugira à vous rendre sourd, tant il poussera des soupirs diaboliques.

Ne le perdez pas de vue un seul instant, ayez toujours vos yeux sur ses yeux.

S'il quitte le sentier pour aller à un arbre voisin aiguiser ses griffes, tenez-vous prêt.

Le voilà qui revient : prudence et sang-froid.

La moindre précipitation vous perdrait infailliblement.

Il voit vos armes, et aucun de vos mouvements ne lui échappe.

Il n'attaquera que sur votre premier coup de feu.

Quand vous l'ajusterez, il se couchera à la manière du chat.

Dans cette position, il ne vous présente que le haut de la tête, et, ma foi, quelque rapproché que vous soyez, je ne vous conseille pas de faire feu.

Sans que le fusil quitte l'épaule et vos yeux sur les yeux du lion, marchez quelques pas en dehors du sentier, soit à droite, soit à gauche, suivant que la lune éclaire le mieux votre ennemi de ces côtés.

Si vous tournez trop, il croira que vous allez tirer au corps, il fera volte-face sur le ventre, vous présentant toujours le front.

Ne faites que deux ou trois pas, et, dès que sa tempe vous apparaîtra presque de face, ajustez bien entre l'œil et l'oreille, et pressez la détente.

De deux choses l'une : ou le lion est tué instantanément, ou bien, avant que vous ayez pu juger de votre coup, vous êtes couché sur le dos, sous le ventre du lion, qui vous couvre de son corps et vous tient enlacé de ses griffes puissantes. Mais vous n'êtes pas mort pour cela.

Si votre balle a été heureusement dirigée et n'a pas rencontré d'obstacle qui l'ait fait dévier, vous en serez quitte pour une douzaine de coups de griffes dont vous pourrez guérir; pourvu que la gueule du lion n'ait rien touché et que son agonie ne dure pas plus de quelques secondes, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Dans tous les cas, souvenez-vous que vous avez un poignard, et, si vous ne l'avez pas perdu dans

votre chute, frappez vite, fort et dans les bons endroits.

Si le lion est mort sur place, remerciez Dieu et saint Hubert, et recommencez.

Un petit conseil : toutes les fois que vous vous trouverez en face d'un lion adulte, ne soyez pas trop long dans vos manœuvres.

Si la précipitation peut vous coûter la vie, trop de lenteur dans l'attaque peut vous perdre également.

Le lion, impatienté, n'a qu'à bondir sur vous pendant que vous l'ajustez, et vous êtes désarmé et mis en lambeaux sans avoir pu envoyer une balle.

Et maintenant que vous avez délivré les montagnards de leur ennemi, maintenant que vous avez pu voir l'effet que votre heureux succès a produit sur ces hommes que rien ne paraît émouvoir, allez dans d'autres contrées chercher de nouvelles victoires.

Soyez sûr que désormais vous serez précédé par le bruit de cet exploit et que vous êtes baptisé le *tueur de lions*.

Le *Jebel-Archioua* et les environs de *Medjez-Amar*, toujours dans le cercle de Ghelma, sont des repaires favoris pour les lions voyageurs.

Mettez-vous sur les traces d'un de ces beaux vieillards cherchant un Éden pour terminer sa carrière.

Suivez-le du soir au matin à travers les montagnes et les plaines. Lorsqu'à la pointe du jour vous

aurez entendu son dernier rugissement, soyez sûr qu'il passera sa journée là.

Faites venir votre cheval, que vous avez laissé bien loin derrière vous, prenez quelque repos, et le soir rapprochez-vous du repaire. Au premier rugissement, faites en sorte de rejoindre l'animal.

S'il a pris un parti, cherchez à le précéder sur le chemin qu'il suit.

Allez, allez toujours, voyez du pays. A force de marches, de fatigues, de privations, vous arriverez à vous trouver en face de votre adversaire; quelques minutes d'entretien avec lui vous feront oublier le reste.

Tant que vous pourrez vous en passer, ne tuez jamais un maraudeur; si vous êtes contraint de le faire, à votre corps défendant, ne mettez plus le pied dans le pays où vous l'aurez tué.

Dans les contrées où vous vous serez fait connaître, vous n'aurez plus rien à craindre d'eux; bien plus, il suffira qu'ils vous sachent dans les environs, pour qu'ils s'abstiennent de rôder, la nuit, sur vos brisées.

Ne marchez jamais sans le clair de lune.

Armez votre carabine en quittant votre tente et ne désarmez qu'au retour.

Marchez doucement et sondez des yeux le terrain devant vous et autour de vous.

Arrêtez-vous souvent pour écouter.

Toutes les fois que vous passerez un gué, un défilé, ou que vous suivrez un sentier dont les côtés sont couverts, tenez-vous prêt à faire feu.

Un lion a pu vous entendre ou vous voir, et s'être jeté au bord du sentier pour vous attaquer au passage. Des maraudeurs peuvent faire comme le lion.

Quand vous aurez tué une demi-douzaine de lions, *la nuit*, vous pourrez, sans compromettre votre réputation et sans perdre l'estime des Arabes, chasser, au moyen d'un appât vivant, le soir, après le coucher du soleil.

Afin que vous sachiez comment vous comporter dans cette chasse, qui ne ressemble en rien à celles qui précèdent, je vous offre pour exemple la relation de ma dernière campagne.

Quelques jours après la rentrée de la colonne expéditionnaire de Kabylie, au mois de juillet 1853, je quittai Constantine pour me rendre dans les monts Aurès, où j'avais connaissance d'un vieux lion qui s'était établi près de Krenchela.

Les indigènes, fatigués des pertes qu'il leur faisait éprouver, s'étaient réunis un jour au nombre de deux ou trois cents, dans le but de le tuer ou de le chasser du pays.

L'attaque eut lieu au lever du soleil; à midi, cinq cents cartouches avaient été brûlées; les Arabes emportaient un mort et six blessés, et le lion restait maître du champ de bataille.

A mon arrivée dans la vallée d'Ourtèn, le 18 juillet, je reçus une députation de chaque douar des environs, qui, après les plaintes d'usage, m'offrait une prise d'armes générale. Sidi-Amar, le marabout de l'endroit, vint à son tour m'apporter sa prédiction en ces termes :

— S'il plaît à Dieu de bénir tes armes, dans quelques jours nos femmes et nos enfants accourront ici, sous cet arbre, pour compter des yeux et du doigt les dents et les griffes du *malfaiteur*, et baiser la main qui apporte la paix dans la montagne.

A cette prédiction du marabout, la proposition d'une prise d'armes tomba, et chacun regagna sa tente, persuadé que c'en était fait du lion.

Si j'avais voulu en croire Sidi-Amar, je n'aurais pas quitté la place où je m'étais établi, et le lion serait venu s'y faire tuer.

Quelle que soit, du reste, la confiance que m'inspirent ces prédictions déjà éprouvées, je pensai que l'application du proverbe : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, ne saurait nuire, et le jour même je recueillais tous les renseignements propres à m'éclairer sur les habitudes de l'animal, et je donnais des instructions à mes quêteurs pour le lendemain.

La mission de ces hommes était de partir à la pointe du jour, chacun vers le canton qui lui était assigné, de chercher la sortie du lion sur les chemins qui avoisinaient les repaires, de trouver sa

rentrée alors qu'il avait fait sa nuit, en un mot de le détourner.

Le lendemain, 19, le lion avait pris un grand parti dans la plaine, et les quêteurs n'ayant aucune connaissance de sa rentrée à l'heure où les troupeaux surallent les voies en battant les chemins, tous se rallièrent sur la lionne, qui était détournée à neuf heures dans un bois de dix arpents.

Le même jour, à sept heures du soir, je gardais la rentrée de l'animal ; à huit heures, il sortait à six pas de moi et tombait à la troisième balle.

Le 20, rendez-vous fut pris à midi dans le jardin d'Ourtèn; comme la veille, prévoyant que le lion, cherchant sa moitié, donnerait beaucoup à faire aux quêteurs, j'avais retardé le rendez-vous de deux heures.

L'animal, après avoir battu tous les chemins et fouillé plusieurs repaires, avait tué un mulet et deux bœufs dans un douar de la montagne; puis il avait gagné les crêtes en s'éloignant vers le sud.

La dernière brisée était à trois lieues du rendez-vous.

Je montai à cheval à quatre heures et me rendis sur le point où les quêteurs avaient abandonné la voie.

Après avoir renvoyé mon cheval, j'attendis la nuit pour battre la route que le lion avait suivie la veille en s'en allant ; vers onze heures, ne l'ayant pas en-

core rencontré, et entendant les Arabes et les chiens des douars situés au pied de la montagne faire grand bruit, je pensai que l'animal était revenu par un autre chemin, et je regagnai ma tente.

Trois jours de suite les quêtes furent les mêmes, le lion fit les mêmes manœuvres pendant la nuit; il y eut de longues marches et point de rencontres.

Le 24, un Arabe, établi à trois ou quatre lieues au sud de mon campement, me fut envoyé par ses proches pour me faire connaître que le lion s'était fixé dans un bois appelé Tafrent, et que depuis le 20 il leur avait tué huit bœufs.

Je partis avec cet homme, mon spahi et mes quêteurs, laissant mes tentes à Ourtèn et n'emportant que mes armes.

Je passai la nuit du 24 au 25 en dehors de l'enceinte du douar que le lion visitait d'habitude; mais il n'y vint pas.

Le 25 au matin, mes hommes avaient connaissance du lion, sortant du bois désigné la veille; mais ils n'étaient pas sûrs de sa rentrée.

Afin d'alléger les fatigues des quêteurs et de rendre leur tâche plus facile, je me rapprochai du repaire supposé et m'établis le 25 au soir sur la lisière du bois.

Je fus rejoint, le même jour, par M. de Rodenburgh, officier hollandais, qui, après avoir fait avec nous l'expédition de Kabylie, désirait goûter quel-

ques-unes de ces émotions fortes dont le souvenir reste toujours et qu'on ne trouve pas dans les villes. Il arrivait d'Ourtèn, où il avait dressé sa tente à côté de la mienne, le 19.

Vers dix heures du soir, le lion rugissait à une demi-lieue du douar, et à minuit il enlevait un mouton à quelques pas de nous.

Le 26, à la pointe du jour, l'ordre était transmis dans tous les douars de ne laisser sortir ni hommes ni bestiaux avant la rentrée des quêteurs, afin que les voies du lion ne fussent pas effacées par d'autres voies.

Ce même jour, Bil-Kassem-Bil-Eouchet me faisait le rapport suivant :

« Je prends le lion à sa sortie du douar; je trouve la peau du mouton qu'il a mangé cette nuit; je le suis jusque sur le bord du ruisseau où il a bu, puis je l'abandonne à Amar-ben-Sigha, mon collègue, dont j'ai reconnu la brisée en cet endroit. »

Amar arrivait au moment où son confrère venait de terminer son rapport.

Son visage était rayonnant; il n'avait pas besoin de parler, tout le monde en le voyant devinait qu'il avait détourné l'animal et qu'il était sûr de ce qu'il allait dire.

Tandis qu'il traversait la foule d'Arabes accroupis devant la tente qu'ils avaient dressée pour nous, on l'interrogeait de la voix et du geste, on tirait les

pans de son burnous ; mais il était muet ; la joie seule qui débordait de son cœur trahissait le secret qu'il aurait voulu ne confier qu'à moi.

Malheureux homme, fier d'avance de la victoire qu'il avait préparée, et qui ne se doutait pas que, dans quelques heures, le lion qu'il venait me livrer ne mourrait que sur lui et après l'avoir mis en pièces !

Tel était son rapport :

« Je trouve le lion buvant au ruisseau de Tafrent, où il a fait une pause.

« Je le suis à travers un bois brûlé que vous pouvez voir d'ici et à la sortie duquel il a dû rester jusqu'au jour, si j'en juge par les entailles qu'il a faites à plusieurs arbres pour aiguiser ses griffes et par ses laissées du matin.

« En quittant le bois brûlé, l'animal traverse un torrent qui borde à l'est le bois de Tafrent, dans lequel il entre; je tourne le bois en suivant au sud et à l'ouest le cours des eaux, et au nord le chemin : l'animal n'est point sorti; je reviens à ma brisée, où je laisse mon burnous, et je le suis sous bois jusqu'à une portée de fusil de son repaire.

« Les hommes qui m'accompagnaient ayant eu peur en cet endroit, je me suis retiré sans bruit en le jugeant au pied du rocher blanc, connu dans le pays sous le nom de *Rocher du Lion*. »

L'animal une fois détourné, il ne restait plus

qu'à choisir entre les divers modes d'attaque employés en pareil cas. Le premier consiste à marcher avec grand bruit sur son repaire, ce qui le fait venir au-devant des chasseurs, qui l'attendent sur un terrain propre à l'attaque.

Dans le second, on suit avec beaucoup de précaution la voie de l'animal, de manière à le surprendre endormi. Le troisième consiste à l'attirer au moyen d'un appât vivant.

Amar-ben-Sigha m'ayant assuré que l'attaque au repaire était impossible à cause de l'épaisseur du bois, je me décidai pour l'appât.

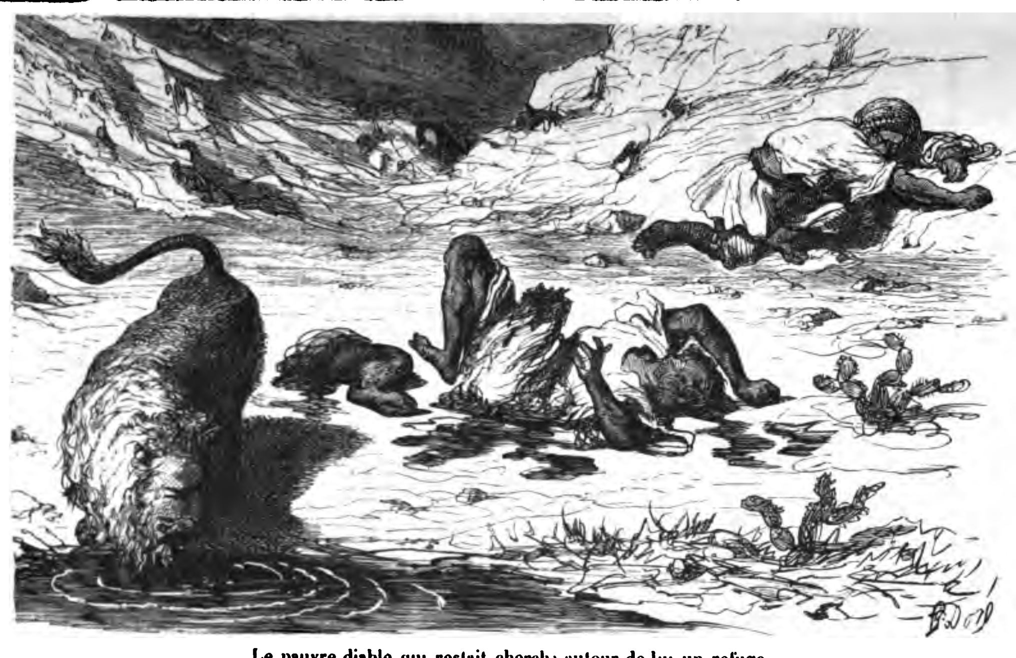
Le 26, à sept heures du soir, je partais suivi de mon spahi Hamida et de mes deux quêteurs portant mes armes et emmenant une chèvre.

A sept heures et demie, nous arrivâmes à la brisée d'Amar, que j'étais bien aise de reconnaître.

Il faisait bon revoir dans le lit du torrent, ce qui me permit de juger l'animal grand vieux lion et, comme disaient les Arabes, mon ami de Krenchela.

Le repaire était situé sur le versant sud de la montagne et à moins de cent pas du ravin. Sur le versant opposé et tout à fait sur le bord du même ravin, je rencontrai une clairière de dix mètres carrés, entourée de grands arbres, et distante de moins de cent cinquante pas du fort où le lion était sur le ventre.

Pendant qu'un de mes hommes attachait la chè-



Le pauvre diable qui restait chercha autour de lui un refuge

vre à une racine d'arbre au milieu de la clairière, et que les autres me donnaient mes armes, le lion se montrait à nous au pied du rocher et nous regardait faire.

Je m'établis bien vite sur la lisière du bois, faisant face au lion, et à cinq ou six pas de la chèvre, qui, voyant mes hommes s'enfoncer sous bois, criait de toutes ses forces et faisait des efforts inouïs pour se rapprocher de moi.

Le lion avait disparu. Sans doute il s'avançait sous la voûte sombre et épaisse de la futaie qui le dérobait à ma vue.

Je venais de couper avec mon poignard quelques branches qui auraient pu gêner mon tir, et j'allais m'asseoir, lorsque la chèvre se tut tout à coup et se mit à trembler de tous ses membres, en regardant tantôt de mon côté, tantôt du côté du ravin, ce qui voulait dire :

— Le lion est là, je le sens, il va venir; je l'entends, il vient, je le vois.

En effet, d'abord elle n'avait fait que percevoir ses émanations; ensuite, lorsqu'elle avait entendu ses pas, ses oreilles me l'avaient exprimé par des mouvements vifs et saccadés; enfin, lorsqu'elle avait pu voir l'animal, je le vis comme elle.

Il monta lentement l'escarpement du ravin et s'arrêta sur le bord de la clairière à douze pas de moi.

Il se présentait tout à fait de face, et son large front était un beau point de mire. Deux fois ma carabine s'abaissa, deux fois je l'ajustai entre les deux yeux, deux fois mon doigt pressa doucement la détente; mais le coup ne partit point, et j'en ressentis de la joie.

Il y avait deux ans que je n'avais rencontré de lion si grand, si beau, si majestueux, et je l'aurais tué avant d'avoir pu l'examiner à mon aise!

Qu'est-ce qu'un lion mort? Qu'est-ce qu'une belle femme dans un cercueil? La beauté moins la vie, c'est-à-dire la laideur.

Et puis, s'il est vrai que vivre c'est sentir, où et quand trouverais-je des émotions pareilles, si ce n'est dans un pareil tête-à-tête, dans un pareil lieu, à une pareille heure?

Le noble animal, comme s'il avait compris ma pensée, s'était couché, et, après avoir croisé ses énormes pattes, il avait doucement appuyé sa tête sur elles comme sur un oreiller.

Sans prêter la moindre attention à la chèvre, paralysée par la peur, il m'examinait avec beaucoup d'intérêt, tantôt en clignant les yeux, ce qui donnait à sa physionomie un air des plus benins, tantôt en les ouvrant de toute leur grandeur, ce qui me faisait, malgré moi, presser ma carabine. Il avait l'air de se dire à part lui :

— J'ai vu tout à l'heure, dans cette clairière, un

groupe d'hommes et une chèvre; les hommes sont partis, la chèvre est restée seule; j'arrive, et je trouve près d'elle un autre homme habillé de rouge et de bleu, comme je n'en ai jamais vu, et qui, au lieu de fuir à mon approche, me regarde comme s'il voulait me parler.

Puis, par moments, et tandis que l'ombre du crépuscule descendait dans la clairière, il avait l'air d'ajouter (toujours à part lui) :

— L'heure du dîner s'avance, que mangerais-je bien, la chèvre ou l'homme rouge? Le mouton d'hier valait mieux que cette chèvre; mais les moutons sont loin. Les hommes rouges sont peut-être bons en général, mais celui-ci me paraît maigre.

Cette dernière réflexion parut avoir fixé son choix, car il se leva d'un air décidé et fit trois pas en avant, les yeux attachés sur la chèvre.

La carabine à l'épaule et le doigt sur la détente, je suivais tous ses mouvements, prêt à faire feu en temps opportun; deux fois il feignit de bondir sur l'appât en se rasant à la manière du chat.

Je pensai que la corde qui retenait la chèvre l'inquiétait, et je compris qu'il se défiait d'un piége, lorsque je le vis aller et venir avec agitation sur le bord de la clairière et me montrer les dents quand il s'arrêtait.

Le jeu devenait trop sérieux; il était temps d'en finir. Profitant du moment où il se présentait de

flanc, à douze pas et sur le bord du ravin, je le frappai d'une première balle en pleine épaule, et, immédiatement après, pendant qu'il se tordait en rugissant, d'une seconde au défaut de l'épaule.

Percé d'outre en outre par ces deux balles à pointe d'acier, l'animal roula comme une avalanche au fond du ravin.

Pendant que je rechargeais ma carabine, mes hommes étaient accourus : je me portai avec eux sur la place où j'avais tiré le lion, et nous trouvâmes, au milieu de beaucoup de sang, les empreintes des griffes de l'animal, lorsque après avoir été frappé il avait cherché à remonter l'escarpement du ravin.

Mes hommes, persuadés que le lion était mort, s'étaient portés sur les hauteurs voisines de la clairière pour appeler du monde afin de l'emporter.

Pendant ce temps, je suivais les rougeurs dans le lit du ravin, où le lion était tombé plusieurs fois, et je trouvais sa rentrée dans un taillis sombre, épais, presque impénétrable, situé à vingt pas de la clairière.

Afin de savoir sur-le-champ à quoi m'en tenir, je lançai une pierre dans ce taillis; un rugissement sourd, guttural, tantôt plaintif, tantôt menaçant, un rugissement qui sentait le cadavre, me répondit à une vingtaine de pas sous bois.

Ce rugissement me glaça le cœur en me rappe-

lant celui du lion de Mejez-Amar, qui, il y a six ans, dans une circonstance analogue, mutilait sous mes yeux, et malgré mes balles, mon spahi Rostain et deux Arabes.

A genoux sur le bord du taillis, je cherchai en vain à en pénétrer l'épaisseur : ma vue n'allait pas au delà des premières branches, rougies par le sang du lion.

Après avoir fait une brisée pour reconnaître la rentrée de l'animal, j'allais me retirer lorsque je fus rejoint par mon spahi, mes deux quêteurs et quatre Arabes en armes.

J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de pénétrer dans le taillis, où, disaient-ils, le lion devait être mort.

J'eus beau leur faire observer que j'avais la certitude qu'il vivait encore, qu'il nous serait impossible de le voir avant qu'il bondît sur l'un de nous, et qu'il y aurait certainement mort d'homme si nous y allions à cette heure, tandis que je répondais que nous le retrouverions sans vie le lendemain matin, ces braves gens, pour toute réponse, déposèrent leurs burnous, sur lesquels ils m'engagèrent à m'asseoir en les attendant.

Deux minutes après, je m'étais débarrassé des parties de mon vêtement qui auraient pu me gêner ou m'embarrasser, j'avais armé Amar-ben-Sigha de ma carabine Lepage, Bil-Kassem de deux pistolets,

et mon spahi d'un fusil qu'il devait conserver chargé en me suivant pas à pas.

Après avoir recommandé à mes hommes de me serrer de près, groupés autant que le permettrait l'épaisseur du taillis, j'y entrai avec eux et M. de Rodenburgh, qui venait d'arriver et ne voulut pas rester en arrière, malgré ma prière et l'assurance que je lui donnai du danger qu'il allait courir.

Après avoir marché une quinzaine de pas en suivant les rougeurs, nous nous trouvâmes dans une petite clairière où toute trace de sang avait disparu.

La nuit arrivait; il était déjà difficile de voir les traces de l'animal, et notre recherche devenait d'autant plus dangereuse, que dans quelques minutes nous n'y verrions plus.

Afin de ne pas perdre de temps, chacun se mit à l'œuvre en cherchant de son côté le sang de l'animal que nous perdions en cet endroit, sans que toutefois personne sortît de la clairière pour s'engager sous bois.

Tout d'un coup le fusil d'un Arabe part au milieu de nous par imprudence, sans qu'il en résulte le moindre accident; mais le lion rugit à quelques pas de là, et tous mes hommes viennent se grouper autour de moi, tous, excepté Amar-ben-Sigha, qui, soit inexpérience, soit confiance en lui-même, s'est adossé à un arbre à six pas de nous.

A peine le lion a-t-il paru sur le bord de la clai-

rière, la gueule béante, la crinière hérissée, que huit coups de feu partent à la fois et au hasard sans le toucher.

Avant que la fumée de toute cette poudre brûlée inutilement se soit dissipée, et en bien moins de temps que je n'en mets à l'écrire, Amar-ben-Sigha, qui, lui aussi, a fait feu sur le lion, est terrassé; sa carabine est brisée, sa cuisse et sa jambe droites sont broyées, et au moment où j'arrive à son secours je vois sa tête engloutie par la gueule du lion, qui regarde les canons de ma carabine s'abaisser sur lui, effleurant sa crinière, sans que pour cela il quitte la victime qu'il a choisie.

Craignant pour la tête de l'homme en frappant celle du lion, je cherchai la place du cœur et je fis feu.

Amar-ben-Sigha, dégagé, roula à mes pieds, qu'il étreignit si violemment, qu'il faillit me renverser, et le lion, le flanc appuyé contre les branches qui craquaient sous son poids, ne tombait pas encore.

Je visai à la tempe et je pressai la détente : le coup ne partit pas.

Pour la première fois depuis dix ans, ma carabine avait raté, et le lion était toujours là, debout contre la cépée, qu'il déchirait de ses dents et de ses griffes en rugissant et en se tordant dans les convulsions de l'agonie, à un pas de moi et presque sur le corps d'Amar-ben-Sigha, qui criait comme un possédé.

Tous mes hommes étaient accourus, les uns brandissant leurs yatagans, les autres tenant leurs fusils en l'air par le bout du canon en guise d'assommoirs.

Faibles moyens, pauvres armes contre un ennemi que les balles ne tuent pas!

Mon premier mouvement fut de tendre la main vers mon spahi Hamida, qui, le visage contracté, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, put à peine me dire ce mot :

— Vide!

Mon second fusil était vide! L'imprudent avait fait feu avec les autres et nous mettait à la merci du lion.

Heureusement pour nous tous qu'il tombait mort en ce moment entre Amar-ben-Sigha et M. de Rodenburgh, qui arrivait par la cépée où l'homme et le lion étaient couchés côte à côte.

Le lion une fois mort, je m'occupai du blessé, qui, depuis quelques instants, ne donnait plus signe de vie.

Je trouvai les blessures de la tête un peu graves, le haut du corps labouré par quelques coups de griffes qui n'avaient porté que dans les chairs; mais la jambe et la cuisse droites horriblement percées et déchirées depuis l'aine jusqu'au pied.

Le sang coulait en abondance, et nous étions là, en pleine forêt, la nuit, sans aucune espèce de secours.

Pendant que les Arabes préparaient un brancard avec des fusils et des burnous, j'essayai de trouver et d'arrêter l'hémorragie ; mais le blessé reprit ses sens en poussant des cris affreux, et ne me permit pas de continuer les soins que je voulais lui donner.

Je ne vous dirai pas ce qu'il nous fallut de temps et de peine pour sortir du taillis et gagner le lit du ravin; mais je vous assure que ce fut un spectacle imposant que celui de notre retraite.

J'avais toujours vu les Arabes profondément affligés lorsqu'un des leurs était tombé sous une balle, et je ne m'expliquais pas leur indifférence pour Amar-ben-Sigha.

En effet, depuis le moment où le lion était mort, quoiqu'ils me vissent accueillir avec froideur leurs félicitations empressées et n'exprimer aucune joie du succès obtenu, ils ne s'étaient occupés du blessé que pour lui dire que *ces choses-là n'arrivaient qu'aux hommes*; puis ils s'étaient mis à discourir entre eux sur les différentes scènes du drame, parlant tous à la fois, vociférant comme des enragés et recommençant leur histoire chaque fois qu'un homme des douars voisins arrivait au-devant de nous.

L'enthousiasme de ces hommes était si bruyant, que quiconque eût rencontré notre cortége aurait pensé tout d'abord que le brancard servait de couche au lion tué, si de temps en temps un cri perçant et qui allait au cœur ne s'en était échappé, dominant

la rumeur générale et répondant au chant lugubre du hibou qu'on entendait sous bois.

Ce fut ainsi qu'à onze heures du soir nous arrivâmes à la tente préparée pour recevoir le blessé.

Le lendemain 27, j'allai le voir de bonne heure, et je trouvai près de lui sa vieille mère, son frère et un grand nombre d'hommes et de femmes qui devaient être de sa famille; car, à mon arrivée, ils me remercièrent avec effusion d'avoir délivré Amar des griffes du lion et me demandèrent mon avis sur son état.

Pauvres gens qui croient tous les Français médecins, parce qu'il y a parmi eux de bons médecins, et qui pensent que celui qui tue un animal connaît et guérit le mal que celui-ci a pu faire!

Je n'ai pas la moindre notion de chirurgie, et, pour ce qui est des blessures faites par le lion, l'expérience seule m'a appris qu'on en revenait difficilement, et que presque toujours on y laissait soit un bras, soit une jambe : c'est juste assez pour que je puisse savoir à quoi m'en tenir, le cas échéant, mais c'est peu pour ceux qui me consultent.

Toutefois j'avais vu plusieurs fois des hommes blessés bien moins grièvement qu'Amar mourir par suite de leurs blessures, ou perdre l'usage des membres atteints, et j'engageai ses parents à le faire transporter à Bathna, où il trouverait des médecins français et tous les soins désirables.

Le blessé s'y étant refusé à cause des souffrances

du voyage, je lui fis, tant bien que mal, avec l'assistance de l'officier hollandais, un premier pansement; j'envoyai chercher un docteur arabe qui jouit d'une grande réputation; puis nous nous dirigeâmes vers le bois où le lion dormait depuis la veille.

L'assistance était nombreuse; en peu de temps un chemin fut frayé dans le taillis, et, au moyen d'un brancard fait avec des troncs d'arbres, l'animal fut porté dans la clairière, où, la veille, il m'avait fait l'honneur d'un long tête-à-tête.

Après avoir fait enlever la dépouille et observé avec attention le trajet de mes balles, j'abandonnai l'animal aux Arabes, qui se ruèrent sur lui, le couteau à la main, avec une fureur égale à celle d'une meute ardente à la curée. Le soir du même jour, je regagnai mon campement pour faire préparer la dépouille du lion.

Le 20, pendant que je faisais mes préparatifs de départ pour Constantine, ma tente fut envahie par cinq ou six femmes qui entrèrent en pleurant à chaudes larmes, comme si un grand malheur venait de les frapper.

Ma première pensée fut qu'elles venaient d'apprendre la mort d'Amar-ben-Sigha, leur parent, et je ne pus m'empêcher de rire lorsque je sus qu'il s'agissait simplement de la mort de trois bœufs, tués par un lion nouvellement arrivé dans le pays.

Comme les sanglots allaient toujours croissant,

et que ce concert n'avait rien de récréatif, je m'empressai d'y mettre fin en leur donnant l'assurance que je ne partirais pas avant d'avoir mis à mort la vilaine bête qui leur avait fait tant de chagrin.

Les pleurs cessèrent comme par enchantement, et ces dames se retirèrent en devisant joyeusement entre elles, comme si elles venaient d'apprendre un événement heureux.

Le douar auquel appartenaient les bœufs tués par le lion étant placé près de mes tentes, je fis venir les gardiens pour me renseigner sur ce qui s'était passé et en tirer des connaissances pour la rencontre du lendemain.

Ces hommes me dirent que vers six heures du soir, au moment où ils descendaient de la montagne, le troupeau s'était dispersé en fuyant dans toutes les directions, et que, lorsqu'ils étaient parvenus à le rallier, il leur manquait trois bœufs.

Ils n'avaient vu le lion ni par corps ni par pied; mais les symptômes de frayeur qu'ils avaient remarqués dans le troupeau leur donnaient l'assurance que les animaux qui manquaient avaient été pris par un lion.

Je leur recommandai de se rendre le lendemain de bonne heure, et en nombre, dans la montagne, pour retrouver les bœufs tués, d'en traîner deux dans un endroit découvert, afin que les vautours vinssent manger leurs restes pendant le jour, et de

laisser celui qui leur paraîtrait le plus intact à la place où ils le trouveraient, après l'avoir couvert de branches d'arbres pour le préserver des vautours.

Le 30, à six heures du soir, je m'acheminai vers la montagne, guidé par un des gardiens et suivi par deux hommes qui portaient mes armes.

Au bout d'une heure de marche à travers bois, nous passions près des ossements que les vautours avaient laissés, et, sûr désormais que si le lion revenait en cet endroit il ne ferait qu'y passer comme nous, je me dirigeai vers le buisson où le troisième bœuf avait été tué.

Après avoir fait enlever les branches qui le recouvraient, je m'assurai qu'il était parfaitement intact et qu'il n'avait qu'un coup de dent à la gorge et un coup de griffe à l'épaule, ce qui signifiait qu'il avait été tué par un jeune lion ou par une lionne adulte. Ne pouvant juger l'animal par le pied, à cause de la nature du sol, très-rocailleux en cet endroit, j'examinai avec soin les empreintes des dents et celles des griffes; j'en conclus que j'aurais affaire à une lionne adulte.

Le repaire habituel des lions, lorsqu'il en vient dans cette montagne, se trouvait à environ cinq cents mètres et au-dessous de moi. Persuadé que la lionne arriverait par le bas, je renvoyai les hommes qui m'avaient accompagné à une centaine de pas en amont, et je cherchai à m'installer de mon mieux.

Je venais de déposer mes armes près d'une pierre que j'avais remarquée comme pouvant faire un siége commode, et j'allais m'asseoir, lorsque, jetant un dernier regard vers le fond de la vallée, j'aperçus ma lionne qui se promenait sur la route de Krenchela.

Après avoir suivi quelque temps cette route, elle la quitta pour traverser une petite plaine; puis elle prit un sentier qui aboutit à une source que je connais depuis longtemps pour être souvent visitée par les lions.

Un quart d'heure après, je la vis revenir par le même chemin et entrer sous la futaie qui borde le repaire. En la voyant disparaître sous bois, je m'assis sur la pierre et me préparai à la recevoir.

Je me trouvais au milieu d'un massif sans la moindre petite clairière, sans le moindre jour, et je n'apercevais qu'une partie du bœuf qui servait d'appât, quoiqu'il ne fût qu'à quelques pas de moi.

Je compris qu'il me serait impossible d'envoyer deux balles à la lionne, et qu'il fallait la tuer du premier coup ou la mettre du moins hors d'état de mal faire.

Le temps avait marché, et la nuit commençait à tomber, lorsque la lionne rugit au-dessous de moi et près de l'endroit où les restes des bœufs avaient été livrés aux vautours.

Peu de temps après, j'entendis le bruit de ses pas sous bois; puis, à mesure qu'elle approchait, une

espèce de râlement sourd et régulier, qui n'était autre chose que le bruit de sa respiration.

Je la jugeai à quinze pas de moi, et j'épaulai ma carabine dans sa direction, afin d'être prêt à faire feu lorsqu'elle paraîtrait.

Il était écrit que cette campagne serait pleine d'émotions, et vous devinerez facilement celle que je dus éprouver lorsque, cherchant le guidon de ma carabine, je ne le trouvai point.

J'apercevais à peine l'extrémité des canons. Encore quelques minutes, et je ne verrais plus rien quand la lionne serait là, à quelques pas de moi.

Il n'y avait pas à hésiter un seul instant; je me levai aussitôt et marchai droit sur elle en faisant le moins de bruit possible et prêt à faire feu.

Après m'être avancé de cinq ou six pas en sondant des yeux l'épaisseur du bois, j'aperçus la moitié de son corps entre deux arbres.

Elle était debout et immobile, écoutant sans doute un bruit qu'elle ne s'expliquait pas.

La tête m'était cachée jusque près de l'épaule, dont il me semblait distinguer assez bien le défaut.

Le cœur était là. Je tirai tant bien que mal et un peu au juger au défaut de l'épaule.

J'eus beau me baisser aussitôt pour voir sous la fumée l'effet de ma balle et en envoyer une seconde, je ne vis rien.

Cependant un rugissement de bon augure avait

répondu à mon coup de feu, et mon oreille exercée avait jugé l'animal mortellement atteint.

En effet, la lionne, que j'avais pu voir tant qu'elle était restée debout, m'était cachée par la hauteur des arbres maintenant qu'elle était couchée, et je l'entendais rugir et se débattre à la même place; donc elle était grièvement blessée.

Me souciant fort peu, à une pareille heure, de m'en aller avec elle de ce monde, et remettant au lendemain, quand il ferait jour, pour lui donner le coup de grâce, si toutefois elle vivait encore, je rentrai avec mes hommes, qui avaient tout entendu et qui, comme moi, étaient persuadés que la lionne était à nous.

Grande fut la joie de tous à notre rentrée au douar, et les femmes demandèrent à venir le lendemain dans la montagne, afin de voir l'animal avant qu'il fût dépouillé et de choisir les meilleurs morceaux de sa chair.

Le 31, avant le lever du soleil, j'arrivai près de l'endroit où la lionne était tombée la veille, suivi des hommes et des femmes du douar. Après avoir recommandé à tout le monde de ne pas s'avancer davantage, je me portai avec mon spahi sur la place où l'animal avait été frappé.

La place était vide; mais une mare de sang l'avait suffisamment marquée, et il me fut d'autant plus facile de suivre la lionne aux rougeurs, qu'elle

avait évité de traverser les parties fourrées du bois, qu'elle était toujours descendue, et qu'à chaque pas je trouvais des traces de ses chutes.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle ne marchait que sur trois jambes, que lorsqu'elle tombait c'était toujours du côté gauche, et que l'os de l'épaule traçait un sillon dans la terre toutes les fois qu'elle tombait.

Je jugeai que ma balle, entrant au défaut de l'épaule droite, avait traversé la poitrine obliquement, et qu'elle était sortie par l'épaule gauche en la brisant.

La lionne, morte ou vive, ne pouvait être loin : il était temps de se mettre en garde, et il ne fallait jamais perdre les traces de sang, de manière à l'avoir toujours devant et au-dessous de moi.

A cet effet, toutes les fois que j'arrivais près d'un buisson propre à la cacher à mes yeux, je faisais lancer des pierres par mon spahi, afin de l'attirer ou de la faire rugir si elle s'y trouvait. Cette manœuvre réussit parfaitement.

Je venais de traverser une clairière où la lionne était restée longtemps couchée, à en juger par le sang qu'elle y avait laissé, et j'arrivais sur la lisière d'un bois très-épais en suivant ses traces, lorsque mon spahi lança une pierre à quelques pas devant moi.

Le même rugissement que j'avais entendu quel-

ques jours auparavant en suivant le lion blessé se fit entendre sous bois et près de la clairière.

Seulement, ici, je savais parfaitement à quoi m'en tenir, et j'étais sûr de mener l'affaire à bonne fin, sans y laisser le moindre lambeau de chair humaine.

D'abord il faisait jour et j'avais du temps devant moi, ensuite je n'avais affaire qu'à une lionne ayant perdu presque tout son sang, c'est-à-dire ses forces; enfin, je savais qu'elle n'avait que trois jambes.

Le succès n'était pas douteux ; mais comme, au bout des trois jambes qui lui restaient, il y avait de grosses pattes armées de fortes griffes, et que les dents qui avaient étranglé les trois bœufs devaient être respectables, je pris des mesures pour que la lionne ne me traitât point comme les herbivores du jour précédent.

Le bois dans lequel elle s'était retirée était si épais, que, si j'avais voulu l'y suivre, il m'eût été impossible de la voir sans la toucher, et j'eusse été pris et mis en pièces avant d'avoir pu lui envoyer une balle.

Toutefois, j'avoue à ma honte, car c'eût été une folie, que si je n'avais pas eu d'autre moyen d'en finir, confiant dans le hasard de la veille et dans les hasards précédents, qui m'ont, vous le savez, si miraculeusement servi, j'avoue que j'y serais allé sans hésiter.

Mais j'avais là une bonne clairière au milieu de laquelle je pouvais l'attirer ; je résolus d'en profiter et j'y fis venir les hommes et les femmes du douar pour assister à la mort de leur ennemi.

Pendant que je faisais brûler quelques broussailles, pour empêcher l'animal de sortir de l'enceinte, mon spahi m'apportait de Krenchela quelques fusils dont j'avais besoin.

Après les avoir fait charger, j'en distribuai quatre à des Arabes, que je fis monter sur un arbre situé au milieu de la clairière, avec ordre de faire feu tous à la fois et de pousser de grands cris dès que je leur en donnerais le signal.

Je fis venir un des Arabes qui étaient à cheval et je l'envoyai à trente pas de la lisière du bois, avec ordre de s'y tenir immobile jusqu'au moment où la lionne apparaîtrait, et de courir alors de toute la vitesse de son cheval en se dirigeant vers moi un peu obliquement, afin de ne pas gêner mon tir.

Je m'assis dans la clairière à quelques pas en avant de l'arbre sur lequel mes hommes étaient perchés, ayant près de moi mon spahi chargé de me passer mes armes en temps opportun.

Cependant la foule des spectateurs, qui, jusqu'à ce moment, avaient devisé bruyamment au milieu de la clairière, s'était dispersée tout à coup et à la hâte.

Les hommes s'étaient perchés sur les arbres les plus élevés, et les femmes avaient gagné un rocher

d'une hauteur respectable, au faîte duquel elles s'étaient groupées.

Lorsque je vis la clairière débarrassée, je criai au cavalier qui servait d'appât de se tenir sur ses gardes et je fis signe aux hommes qui étaient sur l'arbre de tirer.

Aux coups de feu, la lionne rugit avec colère, et, au premier hourra que poussèrent les Arabes, elle parut sur la lisière du bois, et, sans s'arrêter un seul instant, elle chargea le cavalier, qui avait piqué des deux en la voyant.

Quoiqu'elle n'eût que trois jambes, ses premiers bonds m'effrayèrent, tant elle gagnait sur l'Arabe, qui détalait à fond de train.

Une balle tirée à quarante pas dans la tête l'arrêta sur place et la fit chanceler sans que pourtant elle tombât.

Le cavalier avait continué de fuir et était arrivé à l'extrémité de la clairière, lorsque la lionne reprit sa course, cette fois droit à moi.

J'avais eu le temps de prendre mon second fusil, et, à vingt pas, elle recevait deux balles en pleine poitrine. Elle tomba comme foudroyée, et je la croyais morte, lorsqu'elle se leva en me montrant toutes ses dents et essaya de venir à moi; mais ce fut son dernier effort, car elle roula sur place en poussant un long rugissement de douleur auquel répondit un hourra formidable.

La lionne n'ayant reçu le coup de grâce que lorsque les femmes furent arrivées, elles furent les premières à la contempler, à lui prodiguer mille injures et à braver ses griffes et ses dents désormais inoffensives.

Comme la curiosité de ces dames menaçait de me tenir là jusqu'au soir, je les engageai à prendre les devants et leur promis qu'elles pourraient venir revoir la lionne et choisir leurs morceaux devant ma tente, où j'allais la faire porter.

Au moyen d'un brancard fait avec des fusils et des branches d'arbres, l'animal put arriver à Ourtèn, où, sa dépouille enlevée, je l'abandonnai aux Arabes. Le lendemain je quittais le pays au grand regret de ses habitants, auxquels je promettais une visite en automne, et deux jours après j'arrivais à Constantine, bien fatigué par les émotions de cette campagne.

Le 16 août, je reçus, par un mot du caïd de Krenchela, la nouvelle de la mort du malheureux Amar-ben-Sigha.

Je me résume. S'il vous arrive jamais de chercher pendant le jour un lion que vous avez blessé la nuit, renoncez-y s'il ne laisse pas assez de sang pour qu'on ne puisse un instant perdre sa trace.

Il s'est réfugié dans un massif dont il ne sortira que pour bondir sur celui qui passera là.

Suivez donc toujours le sang pas à pas et jetez des pierres en avant pour débusquer l'animal à bonne

portée et avant qu'il puisse arriver jusqu'à vous sans être tiré.

Gardez toujours le haut du terrain.

S'il pleut ou que la rosée soit abondante, couvrez les batteries de votre carabine.

Déchargez-la toujours en rentrant, et ne la chargez qu'au moment de partir, après l'avoir flambée.

Si, après une averse ou une forte rosée, vous éprouviez quelque crainte sur l'inflammation de vos coups, évitez une rencontre.

Ayez toujours des capsules et de la poudre de première qualité.

Enfin, souvenez-vous qu'un lion tombe rarement sous une seule balle. — Ne cherchez jamais votre salut dans la fuite quand il vous chargera, et, ces conseils aidant, que Dieu et saint Hubert vous aient en leur sainte garde!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES




910.41 M47
Impressions de voyage de Paris a Se
Hilles
AGT3821
[redacted]
3 2044 007 968 878
910.41 Maynard
M47 Impressions de voyage
de Paris à Sébastopol
DATE
ISSUED TO